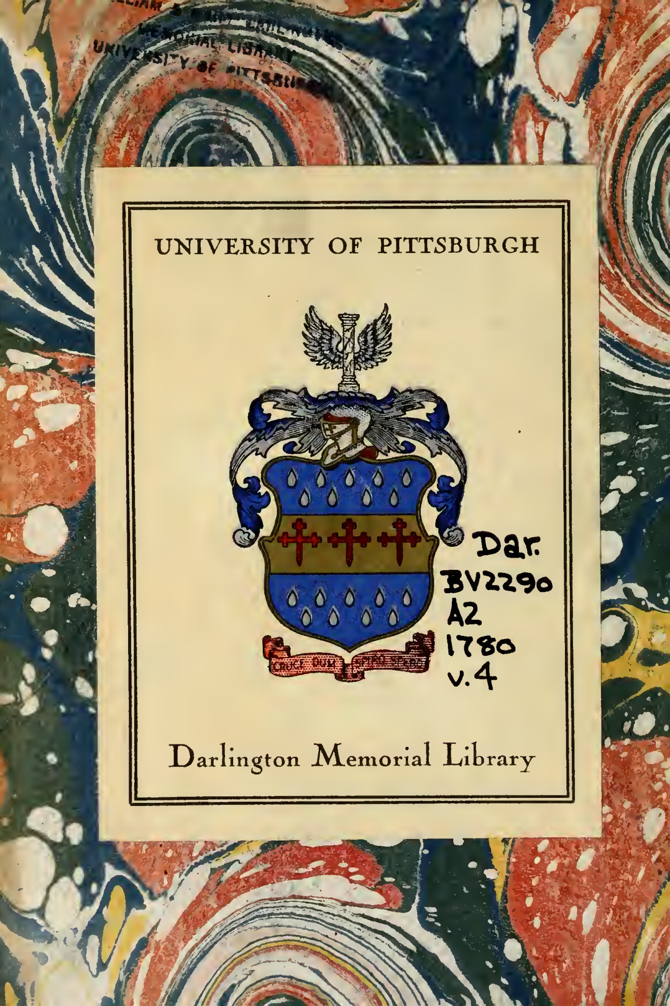




CRUCE DUM SPIRO SPERO



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME QUATRIEME.



A PARIS;

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



LETTRES

EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

JOURNAL

Du voyage du P. Monier d'Erzeron à Trebizonde.

Nous partîmes le 17 Octobre 1711 de la ville d'Erzeron, pour aller coucher à *Cars*.

Comme notre persécution avoit commencé dans ce village, je m'abstins d'y aller visiter nos Catholiques, pour ne les pas exposer à de nouvelles peines; mais un des plus fervens d'entr'eux, qui avoit

ſouffert la baſtonnade pour la défenſe de la foi, me vint trouver de nuit, & m'aſſura que tous nos diſciples perſévéroient conſtamment dans leur foi.

Je dis la ſainte Meſſe en action de graces, & je demandai à Dieu leur perſévérance. Le lendemain 18, nous arrivâmes à un autre village appellé *Chacuf*, qui n'avoit jamais vû aucun Miſſionnaire. Il ne recevoit des inſtructions que d'un Prêtre que j'y trouvai, & qui me dit dans un entretien, que le Saint-Eſprit s'étoit incarné ; que Jeſus-Chriſt n'avoit eu que l'apparence de l'humanité ; qu'il n'avoit tiré des enfers que ſept cens ames, & que ces ames étoient répandues dans l'air, où elles attendoient leur dernier Jugement. Je fis de mon mieux, pour lui ôter de l'eſprit toutes ces rêveries.

Il m'avoua franchement qu'il n'étoit pas ſçavant ; mais il n'en étoit pas moins opiniâtre à perſiſter dans ces opinions extravagantes. Il fallut me contenter de demander à Dieu pour lui la docilité des enfans de lumiere.

Le 19e nous paſſâmes par *Chimaghil*, pour aller à *Avirag*, autre Village habité partie par des Arméniens, & partie par des Turcs. Je fus loger chez un Arménien, qui aſſembla toute ſa famille pour

recevoir mon instruction; quelques-uns d'eux profiterent de l'occasion qu'ils avoient de faire leur Confession générale.

Le 20e sans nous arrêter à Baybourt village, nous allâmes coucher à *Varzouhan.* A juger de ce lieu par les masures de deux grandes Eglises ornées de Mosaïques, & par les autres restes d'un grand Mausolée, il est à croire qu'il étoit autrefois plutôt une Ville qu'un Village; le Prêtre, seul-Curé de ce lieu, se disoit avoir été disciple du Vertabiet *Aviedik*, le plus grand persécuteur que les Catholiques aient jamais eu dans le levant: son disciple étoit tout fier d'avoir eu un tel Maître. Il voulut disputer avec moi en présence d'un Diacre, & de plusieurs autres Chrétiens qui s'étoient assemblés dans la maison où j'étois. Les témoins de notre dispute convinrent qu'il n'avoit pu répondre à mes objections, & me promirent de faire à mon retour abjuration du schisme où leur Curé les entretenoit.

De *Varzouhan*, nous passâmes par *Palakou*, Village qui n'en est qu'à trois heures de chemin: nous y séjournâmes. Le 21 le Prêtre du lieu m'invita à loger chez lui; il ne demandoit qu'à être mieux

inſtruit qu'il ne l'étoit. Je lui laiſſai deux livres Arméniens pour lui donner les inſtructions que mon peu de loiſir ne me permettoit pas de lui faire. L'un étoit une expoſition de notre Foi, l'autre du devoir des Paſteurs des ames.

Lorſque je pris congé de lui, il parut ſi content de moi, qu'il me dit par amitié & par eſtime, que je devrois être un de leurs Vertabiets. J'eſpere qu'il profitera de la lecture de mes deux livres.

Le 22e. nous fûmes à *Teké*, Village qui n'eſt habité que par des Turcs. Les ruines d'un Château ſur un rocher, ſont tout ce que nous y vîmes de plus beau.

De Teké nous allâmes à Gumickané, où nous étions rendus le vingt-troiſieme. Nous logeâmes hors de la Ville dans la maiſon d'un Aga, ami de Muſtapha. Nous marchâmes le 24 par de rudes montagnes, & preſque toujours ſur le bord de quelque précipice. Nous campâmes près du Village de *Jotauvry*, habité par des Grecs, qui n'ont que de mauvaiſes maiſons éparſes çà & là, ſur le penchant de deux montágnes.

Le lendemain 25, nous arrivâmes à *Trébizonde*, qui eſt dans la Cappadoce ſupérieure. Cette Ville eſt ſituée ſur la mer Noire, & eſt célebre pour avoir été

là demeure des Comnénes. Alexis l'avoit établie en 1204, & Mahomet II la détruisit en 1460, ainsi elle n'est plus ce qu'elle a été.

J'y trouvai environ cent cinquante Arméniens sous la direction de quatre Prêtres. Pendant onze jours que j'y séjournai, je visitai les Catholiques. Je leur fis plusieurs instructions ; je les préparai à s'approcher des Sacremens ; j'y établis la Confrérie du Rosaire, & j'eus la consolation de voir la ferveur se renouveller dans le Clergé Catholique, d'où dépend celle du peuple.

Avant que de quitter Trébizonde, je desirai sçavoir les circonstances de la précieuse mort du saint Arménien que j'avois connu à Constantinople, & dont j'avois eu la confiance. Il s'appelloit *Cogga Bagdassar*. Son mérite personnel faisoit qu'il étoit de tous les Arméniens le plus honoré, estimé & respecté. Sa foi étoit si vive, & son desir de la porter à toutes les Nations, étoit si ardent & si pur, qu'ayant appris que l'Evêque du lieu de sa naissance professoit une Religion contraire à la Foi Catholique, & la prêchoit à son peuple, il sollicita sa déposition à la Porte, & non-seulement il l'obtint par le crédit que lui donnoit

la considération qu'on avoit pour lui, mais il eut encore un Commandement pour en nommer un autre à sa place.

Voulant donc mettre son commandement en exécution, il vint à Trébizonde; où j'apprends qu'ayant trouvé en cette Ville un Evêque bon Catholique, il lui avoit donné sa nomination, & lui avoit mis entre les mains le Commandement du Grand Seigneur. Cet Evêque étoit de ces naturels vifs & ardens, qui, avec de bonnes intentions, n'observent pas toutes les regles de la prudence & de la discrétion : car se voyant le bâton pastoral en main, il voulut, sans aucuns ménagemens, faire passer ses sentimens dans l'esprit & le cœur de ceux qui ne les avoient pas. En vain, son bienfaiteur faisoit-il son possible pour l'arrêter ; il n'en put venir à bout. Enfin, l'Evêque porta si loin son zéle indiscret & outré, que les Schismatiques ne s'en tenant plus aux murmures, allerent déclarer au *Bacha*, que l'Evêque & *Bagdassar* vouloient les forcer à se faire Francs, c'est-à-dire, à professer la Religion du Pape; & pour rendre leur accusation plus grave, ils ne manquerent pas d'ajouter que l'Evêque & Bagdassar étoient tous deux ennemis de Sa Hautesse. Le Bacha les fit

mettre aux fers; & sans autre forme de procès, il les condamna à être pendus. Le Bacha, m'a-t-on dit ici, fit solliciter en particulier Bagdassar à se faire Mahométan, pour se tirer du supplice; mais ce généreux serviteur de Dieu répondit qu'il s'estimoit très heureux de pouvoir donner sa vie pour Jesus-Christ, & que pour toutes choses au monde, il ne voudroit pas perdre l'occasion de répandre son sang, pour mériter une place dans le Royaume de Dieu. Il mourut en effet martyr de Jesus-Christ.

Je me fis conduire sur son tombeau, qui est dans le Cimetiere près de l'Eglise. Nos Catholiques y vont souvent prier. J'avoue que je m'y sentis plus inspiré que jamais, de demander à Dieu, par l'intercession de ce digne Confesseur de Jesus-Christ, la conversion de toute sa Nation.

Après avoir séjourné onze jours à Trébizonde, & Mustapha Aga y ayant terminé ses affaires, il nous fit partir plutôt que je ne l'aurois voulu: car vu les dispositions présentes de cette Ville, j'avois lieu d'espérer d'y prêcher avec fruit le Royaume de Dieu.

Etant donc partis de Trébizonde le 7 Novembre, nous employâmes la mati-

née depuis ſix heures juſqu'à midi, à grimper une haute montagne ; mais par un chemin, qui, tout rude qu'il étoit à monter, nous étoit cependant très-agréable ; car nous marchions à l'ombre de grands arbres de différentes eſpeces ; ſapins odoriférans, chênes-verds, peupliers, ormeaux entrecoupés de lauriers-roſes en buiſſon ; à chaque pas nous découvrions de nouveaux Villages ſitués ſur la côte, & ſéparés les uns des autres par des bois, & par quelques petits cantons de terre cultivée : ils s'étendoient juſqu'au bas du vallon terminé par une vaſte prairie, arroſée de divers ruiſſeaux que l'art y avoit conduits, aidé de la nature.

Sur le ſoir, nous arrivâmes au Village de *Salauroy*. Pluſieurs Grecs qui ſçavoient mon arrivée, me vinrent trouver dans la maiſon où je devois paſſer la nuit ; ils me prierent avec inſtance de leur faire une inſtruction, dont ils étoient privés depuis long-temps. Il me fallut paſſer une partie de la nuit avec eux pour les ſatisfaire.

Nous marchâmes la journée ſuivante pour gagner *Gumichkané ;* comme nous y devions faire quelque ſéjour, on nous logea dans le Palais du Bacha. La Ville

eſt bâtie à mi-côte d'une haute & ſtérile montagne. Les maiſons rangées en Amphithéatre, & à différens étages, regardant toutes le Nord. Lorſqu'à la fin du jour elles ſont éclairées par les lampes ou chandelles qu'on y allume, elles ſont une illumination toute des plus agréables. Le bas de la Ville eſt baigné par les eaux d'un torrent qu'on voit ſe précipiter du haut en bas de la montagne avec un bruit affreux.

Les Grecs ont dans Gumichkané ſix cens maiſons, & ſept Egliſes. Les Turcs y ont quatre cens maiſons, & deux Moſquées. Nul peuple ne ſe ſeroit jamais aviſé de venir habiter en un lieu auſſi ſauvage, & auſſi mal ſitué que celui dont nous parlons, ſans l'eſpérance de pouvoir s'enrichir des mines de différens métaux que cette haute montagne & les voiſines cachent dans leur ſein ; & c'eſt auſſi le ſeul, mais puiſſant attrait qui y a attiré les Grecs & les Turcs, qui fouillent continuellement dans ces terres avec un travail très-pénible, dont d'autres profitent.

Je dirai ici ce que j'ai vu de ces mines, & de la maniere dont on tire les métaux. La *Miniere* eſt une pierre noirâtre & friable, laquelle réduite en pouſſiere,

& mêlée de litarge, se met au fourneau; tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent & de plomb, tombe au fond du fourneau, & se confond en une seule masse. Pour faire la séparation des métaux, on remet cette masse dans le fourneau au feu du réverbère : alors le plomb est le premier qui se détache, l'or & l'argent jettés ensuite dans l'eau froide, se séparent l'un de l'autre. On compte que chaque fourneau rend par semaine deux cens dragmes d'argent, & trente d'or. Outre ces riches métaux, les mines fournissent une quantité immense de cuivre & de plomb. Les Grecs sont les Entrepreneurs de ce travail. Ils en font les avances qui sont grandes; car il faut qu'ils entretiennent tout au moins cinquante fourneaux pendant trois mois de l'année. Le Grand Seigneur a un Officier sur les lieux pour lever ses droits : cet Officier en rend cent cinquante bourses au Grand Seigneur; mais il en retient presque autant pour lui. Des Marchands Arméniens transportent en Perse une grande partie de ces métaux.

L'or & l'argent qui est continuellement sous les yeux des habitans de Gumichkané, entretient dans leur cœur une si vive cupidité, que leur bouche

qui parle de l'abondance du cœur, eſt toujours ouverte pour en diſcourir, ce qui leur ôte abſolument toute penſée de Religion & de ſalut. Je fis mon poſſible, mais inutilement, pour leur faire connoître les véritables richeſſes qu'ils devoient rechercher, & qu'ils laiſſoient malheureuſement perdre. J'appris qu'ils avoient un Evêque : je crus lui devoir rendre une viſite de pure civilité. Je le trouvai ſi touché de la mort d'un neveu qu'il avoit enterré la veille, qu'il ne me fut pas poſſible de lui parler de ſon peuple. Je liai converſation avec un autre Evêque Arménien, un Caloyer, & deux Prêtres ; mais après quelques diſcours, je compris que pour m'en faire écouter, il leur eût fallu parler du profit des mines. L'Evêque Arménien étoit mieux diſpoſé ; il me témoigna même qu'il penſoit à quitter ſon Diocèſe pour ſe retirer dans une Ville, ou dans un Monaſtère, où il pût librement faire profeſſion de la Religion Catholique ; mais je lui repréſentai qu'il feroit mieux de garder ſon Siége, & de tâcher de faire entrer ſon peuple dans ſon ſentiment.

Le peu de fruit de mes paroles dans le voiſinage de ces mines, me faiſoit deſirer d'en ſortir, pour aller travail-

ler ailleurs plus utilement, & nous rapprocher de ma Miſſion d'Erzeron. Nous en partîmes le 10e de Décembre ; nous allâmes coucher à un village Turc nommé *Sroba*, & le lendemain 11e. nous arrivâmes à *Palacour*. J'eſpérois y recevoir la profeſſion de Foi d'un Prêtre, qui m'avoit promis de la faire à mon retour ; mais l'embarras des nôces d'une de ſes filles, lui ſervit de prétexte pour la remettre à un voyage qu'il devoit faire à Erzeron.

Le 12e. du même mois, nous laiſſâmes à notre gauche *Varzouhan* & *Bayburt*, pour aller à *Arouſga*, village d'Arméniens & de Turcs, où je n'eus de temps que pour inſtruire deux familles. Nous en partîmes le 13 pour aller à Chacuf : j'engageai le Curé du lieu à ſe rendre inceſſamment à Erzeron, où il m'avoit promis de venir faire ſa profeſſion de Foi.

Nous arrivâmes enfin à Erzeron le 16 Décembre : mon premier empreſſement fut pour aller viſiter nos Catholiques. Je les trouvai par la grace de Dieu dans la ferveur, où les perſécutions paſſées les avoient mis ; j'eſpère qu'avec la protection & l'amitié dont notre Aga m'honore, je continuerai

ma Miſſion avec ſuccès. Je vous demande, mon Révérend Pere, le ſecours de vos prieres, afin que je puiſſe toujours agir & ſouffrir pour Dieu; j'aurai ſoin de ſatisfaire le deſir que vous avez d'être inſtruit de tout ce qu'il plaira au Seigneur d'opérer par notre miniſtère. Je ſuis, mon Révérend Pere, votre, &c.

MÉMOIRE

De la province du Sirvan, en forme de Lettre adreſſée au Pere Fleuriau.

Vous avez ſouhaité, mon Révérend Pere, que je vinſſe en notre Miſſion de Chamakié, qui demandoit des Miſſionnaires, & que je vous envoyaſſe des Mémoires, non-ſeulement au ſujet de cette Miſſion, mais encore ſur-tout ce que je pourrois connoître de la province du Sirvan. C'eſt après l'avoir parcourue aſſez exactement & y avoir fait Miſſion tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, que j'ai l'honneur de ſatisfaire à ce que vous avez ſouhaité de moi; je m'eſtimerai très-heureux, ſi en vous obéiſſant, j'ai rempli vos intentions.

La province nommée aujourd'hui Sir-

van, eſt l'ancienne Albanie, terminée au ſeptentrion par le mont Caucaſe, appellé aujourd'hui la montagne du Roi (1); à l'orient par la mer Caſpienne; au midi par la riviere du Cyrus, au-deſſus du Confluent avec l'Araxe, & par une riviere qui ſe jette dans le Cyrus, & appellée par les anciens Géographes, *Alazon*; de ce côté-là le Sirvan confine à la Géorgie. Il a environ trente lieues de longueur du ſeptentrion au midi, & autant de largeur de l'orient à l'occident. Dans toute cette étendue du pays, il n'y a que trois villes, *Chamakié*, *Derbent* & *Bakou*; le reſte n'eſt proprement que des villages. On en compte environ 60 habités par les Arméniens.

Strabon, Pline, Ptolémée, conviennent de la ſituation de l'Albanie entre le mont Caucaſe, la mer Caſpienne, & le Cyrus: ces bornes n'ont point changé depuis leur temps; mais ils ne s'accordent guere entr'eux ſur le reſte.

Ptolémée met un grande diſtance entre les embouchures du Cyrus & de l'Araxe. Plutarque dans la vie de Pompée, eſt incertain ſi ces deux rivieres

---

(1) En Perſan, *Couh-ſcab*, ou *Koukſcha*, ne s'éloigne pas du nom de *Caucaſus*.

tombent dans la mer par une ſeule embouchure, ou ſi chacune y tombe ſéparément l'une proche de l'autre. Pline dit que, ſelon l'opinion la plus commune, le Cyrus porte l'Araxe l'eſpace d'environ vingt lieues avant que d'atteindre à la mer; & il eſt vrai que l'Araxe jette ſes eaux, & perd ſon nom à 20 lieues loin de la mer, ou environ. A peu de diſtance au-deſſous du Confluent, il y a un gros village nommé *Jarat*, avec un pont de bateaux conſtruit par les ordres de *Scha-Abbas.*

Selon Pline, l'Albanie étoit arroſée de pluſieurs rivieres qui ſe rendoient à la mer Caſpienne en cet ordre. Le Cyrus, le Cambyſes, l'Albanus, le Caſius & le Gernus (1). On ne ſçait préſentement où trouver ces quatre derniers, ni qu'en dire, ſi ce n'eſt qu'ils ſoient réduits à n'être plus aujourd'hui que des ruiſſeaux.

Le *Pirſahade* eſt la ſeule riviere que nous voyons. Elle paſſe au-deſſus de Chamakié : ſont lit eſt fort large, & il

(1) Pline, VI, 12, ne nomme que quatre rivieres de l'Albanie, *Caſius*, *Albanus*, *Cambyſes* & *Cyrus.* Il n'eſt pas ſi difficile de les reconnoître dans un pays où l'on en voit pluſieurs, entr'autres celles de Terchin, Samara, Balbala & Kur, ſans compter le torrent de Pirſahade.

ne ſe remplit qu'à la fonte des neiges Cette riviere a été diviſée en trois canaux, dont l'un s'approche des jardins de la ville, mais à peine ces trois canaux peuvent-ils chacun fournir aſſez d'eau pour faire aller les moulins.

Ptolémée compte un grand nombre de villes dans l'Albanie, & dans la province de Capulaca. Pline prétend que la ville de Capulaca en étoit la capitale, & donnoit le nom à toute la province. (1)

Mais il faut dire de ce grand nombre de villes ce que Ptolémée nous a dit du nombre des rivieres; car ſi ces villes ont jamais ſubſiſté, il eſt certain qu'il n'en reſte plus rien.

Strabon paroît plus croyable que Pline (2), lorſqu'il dit que ces Albanois Aſiatiques vivoient à la mode des Nomades, ſans villes & ſans habitations fixes, s'occupant à élever & à nourrir des troupeaux.

Le Sirvan eſt une province du Royaume

(1) Ptolémée, V, 12, ne parle point de la province de Capulaca, mais de la ville de Chabala. Pline, VI, 10, nomme cette ville Cabalaca; c'eſt maintenant *Kablas-var*, ſur la riviere de Samura.

(2) Strabon ne contredit point Pline, qui n'a parlé que d'une ſeule ville d'Albanie.

de Perse. Chamakié en est la capitale, & la résidence du Kan : c'est le nom que les Persans donnent à un Gouverneur. Nous parlerons ailleurs de la ville de Chamakié. *Derbent* & *Bakou* sont deux petits Etats séparés sous des Princes qui ont le titre de Sultan, & qui sont vassaux du Roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie, du côté du Septentrion, & occupe un terrein d'environ une lieue depuis le Caucase jusqu'à la mer. C'est apparemment ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits, pour arrêter les irruptions des peuples féroces qui habitoient au-delà. Cette longue muraille dont on voit encore les ruines sur la montagne, & que les habitans disent avoir été poussée jusqu'au pont-Euxin, peut bien être ce que Ptolémée appelle les portes de l'Abanie.

Ces habitans se vantent d'avoir Alexandre pour fondateur de leur ville (1), & soutiennent que leur ville est l'Alexandrie, que ce Conquérant fit bâtir auprès

(1) Cette tradition du pays est conforme à ce que rapporte Quinte-Curce, VIII, 3, & n'est pas mal fondée.

du mont Caucafe : prétention qui n'eſt fondée que ſur l'équivoque du mont Caucaſe. Quinte-Curce & Arrien rapportent que les Macédoniens, pour flatter Alexandre, tranſporterent de Scythie le nom de Caucaſe, & qu'Alexandre bâtit une ville qu'il honora de ſon nom.

Au reſte, Alexandre n'entra jamais dans l'Albanie, qui étoit couverte par cette partie de la Médie, qu'Atropatos déroba à ſes rapides conquêtes. Atropatos étoit un des Lieutenants de Darius. La partie de la Médie qu'il ſauva, fut appellée Médie Atropatene, & il en demeura toujours le maître; & du temps de Strabon, ſes ſucceſſeurs en étoient encore en poſſeſſion. Cette partie de la Médie, eſt proprement ce qui s'appelle aujourd'hui le Guilan. On eſt ſurpris de la mépriſe d'Oléarius (1), dans la relation de ſon voyage de Perſe, quand il dit que le Sirvan eſt au deſſus du fleuve Cyrus, & que la Médie Atropatene étoit au-deſſous vers le midi. Il devoit même

(1) Oléarius ne s'eſt pas mépris. Le Sirvan eſt au-deſſus du fleuve Cyrus au nord. La Médie Atropatene, ou le Guilan eſt au-deſſous vers le midi. Ces deux Provinces ſont limitrophes, & ne ſont ſéparées que par l'embouchure du Cyrus.

ſçavoir que l'ancienne Arménie s'avançoit entre l'un & l'autre, pas loin de la mer Caſpienne.

Retournons à Derbent. Cette Ville eſt ſituée ſur le penchant de la montagne, & défendue par un château bâti au-deſſus, où le Sultan fait ſa réſidence. La plaine juſqu'à la mer, retient le nom de ville des Grecs, on n'y voit que quelques maſures dans des champs labourés.

On remarque encore que Derbent n'eſt point ce qui s'appelloit anciennement les portes du Caucaſe, qui, ſelon Pline, étoit vis-à-vis d'Harmaſtis, ville capitale de l'Ibérie. Ces portes étoient un grand ouvrage de la nature; car on voit, dit Pline, les montagnes ſe ſéparer naturellement, pour laiſſer un paſſage entr'elles; mais les peuples qui habitoient en-deçà de ce paſſage, craignant, ajoute Pline, les irruptions d'un peuple plus nombreux, qui habitoit au-delà, fermerent ce paſſage par des portes armées de barres de fer, groſſes comme des poutres, ſous leſquelles paſſoit le fleuve d'Yriodonis (1). Non contens

(1) Pline, VI, 11, ne parle pas du fleuve Yriodonis, mais il remarque que ſous ces portes paſ-

encore de cette défense, ils firent bâtir sur le roc un château nommé *Camania*, qui les mettoit en toute sûreté contre leurs ennemis.

Strabon, qui décrit assez exactement quatre chemins pour entrer dans l'Ibérie, ne dit rien qui semble avoir quelque rapport avec ces portes si mémorables, mais peut-être n'étoient-elles pas encore placées de son temps. Vers le septentrion, ajoute-t-il, & du côté des Nomades, il y a trois jours à monter avec de grandes difficultés, & ensuite à descendre dans un endroit étroit où coule le fleuve *Aragus*. Les extrêmités de ce passage sont fortifiées d'une bonne muraille du côté de l'Albanie. Il y a un chemin anciennement taillé dans le roc, & un marais à passer du côté de l'Arménie. C'est une gorge ou un endroit étroit, où l'Aragus tombe dans le Cyrus. Au-dessus de la jonction de ces deux rivieres, & sur les montagnes, sont les villes d'Harmozica & de Seumara, ou Seusamora; la premiere sur le Cyrus, & l'autre sur l'Aragus : ce fut par ce chemin que Pompée, & ensuite Canidius, passerent dans l'Ibérie.

---

soit un fleuve *Diri odoris*. Le château se nommoit *Cumania*.

Plutarque raconte que Pompée se préparant à poursuivre Mithridate, qui s'étoit enfui dans la Colchide, les Albanois convinrent de lui donner passage, & que changeant de résolution, ils entreprirent d'attaquer les quartiers où il avoit distribué son armée pour passer l'hiver.

A la fin du mois de Décembre, ils passerent le Cyrus au nombre de quarante mille hommes d'Infanterie, & vingt-deux mille de Cavalerie; mais ils trouverent les Romains prêts à les bien recevoir, & ils furent entiérement défaits, sans qu'il paroisse néanmoins que Pompée ait poursuivi sa victoire, & qu'il soit entré dans leur pays; puisque de l'Arménie il passa dans l'Ibérie, & de l'Ibérie dans la Colchide.

Bakou est à quinze lieues (1) au-dessus de l'embouchure du Cyrus, sur le bord de la mer Caspienne, à qui cette ville donne aussi son nom, & qu'on nomme souvent mer de Bakou.

Les environs sont d'une terre légere & abondante en saffran; mais ses mines font sa principale richesse. Ces mines sont des puits d'où l'on tire la naphte

(1) Il est à près de trente lieues.

en telle abondance, & avec tant de profit, qu'on assure que les droits du Roi montent par an à douze mille tomans, ou à six cens mille abassis, l'abassis vaut environ vingt sols, & le toman cinquante livres (1).

La naphte, qui est une espece d'huile, vient avec l'eau, dont ensuite on la sépare, & on la fait couler par des canaux; il y en de blanche & de noire. La blanche, comme étant plus estimée, & d'un meilleur débit, se transporte dans les pays étrangers; la noire se consume dans le pays, & n'y est pas épargnée : on s'en sert pour les lampes, & l'on y met des méches grosses comme le pouce.

Le Sirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie : l'air y est sain & tempéré; le voisinage des hautes montagnes couvertes de neige, & le vent de mer en modere la chaleur; d'ailleurs tout le pays est inégal, & s'éleve en petites collines, ce qui contribue à entretenir l'air en mouvement, & par conséquent à le purifier & à le rafraî-

(1) Le toman, comme je l'ai remarqué plus haut, est maintenant de 60 francs. Douze mille tomans font 720,000 livres.

chir. Les hivers communément ſont plus humides que froids, & les neiges qui y tombent ne durent pas long-temps ſur la terre.

Le beau temps, la pluie, la neige ont leurs ſaiſons réglées ſelon le beſoin, & comme à ſouhait; de ſorte que ſi toutes les années ne ſont pas également abondantes, il n'en eſt point qui ſoit abſolument ſtérile, & qui ne ſuffiſe à nourrir les habitans qui abandonnent aſſez ſouvent une partie de leur récolte.

La terre eſt ſi bonne, qu'elle n'a pas beſoin d'engrais. On la laiſſe ſeulement repoſer une année ou deux; & au printemps on lui donne la premiere façon. Le Laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs. Leur joug eſt une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le Laboureur s'aſſied ſur le joug des deux premiers bœufs, & regle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, & le ſoc n'avance qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour renverſer les mottes remplies de racines de toutes les herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainſi expoſées tout l'été aux rayons du ſoleil, qui les réduit en terre très-légère.

La ſeconde façon ſe fait en automne,

on y emploie pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence que chaque paire traîne sa charrue. Ces cinq charrues font cinq sillons, & ces cinq sillons coupent perpendiculairement les sillons faits au printemps. Les charrues sont suivies d'un homme qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au temps de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton, pour se défendre de la piquûre des moucherons. Sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au-dessous de l'épi. Ils emportent les épis sur des traîneaux, & les battent sous les pieds des chevaux. La cinquieme partie du bled est pour le Seigneur du champ, & le reste pour le Laboureur. Le bled est fort beau, & fait d'excellent pain, bien que ce ne soit pas ici la coutume de se servir de tamis, & de séparer la farine & le son.

Cette quantité de pailles, qui reste sur le champ après la moisson, ne demeure pas inutile. Ou ils la coupent sur la fin de l'automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourage à leurs bœufs & à leurs chevaux, ou ils y mettent le feu pour brûler les rats.

On

On ne ſçauroit s'imaginer la quantité de ces vilains animaux, qu'on voit, pour ainſi dire, fourmiller dans les campagnes : ils y font un tel dégât, que ſans de grandes pluies, & aſſez fréquentes, qui en délivrent le pays, on ſeroit contraint de le leur abandonner.

Une grande partie du labourage ſe fait par une eſpece de Tartares, nommés *Turquemis*, parce qu'ils ſont de la ſecte des Turcs; &, à cela près, ils ſont bonnes gens & paiſibles : ils vivent ſous des tentes qu'ils dreſſent en hiver dans la plaine, & en été ſur les montagnes; & ils font conſumer les fourages à leurs beſtiaux. Je dirai en paſſant, que la plus grande partie des Habitans de cette Province fut autrefois tranſportée à l'autre extrémité de la Perſe dans les montagnes, entre *Balk*, *Kaboul*, & *Candahar*, où ils ont conſervé leur premier nom, avec peu de changement, étant nommés *Akvans* (1), mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel. Ils ſont devenus voleurs, & ſe rendent redoutables aux caravanes qui paſſent aux Indes.

(1) Ou plutôt *Aghvans*. En Arménien *l* ſe change en *gh*, & le *b* en *v*. C'eſt Tamerlan qui les a tranſportés du Sirvan dans cette extrémité de la Perſe.

Les vignes, ſans être cultivées, comme en Europe, portent d'excellens raiſins, dont on feroit du vin très-fort, ſi dans le temps de la vendange on n'y mêloit pas environ la dixieme partie d'eau; le raiſin noir eſt de deux ſortes, l'un fort menu & l'autre fort gros; le blanc eſt ſans pepins, & a un goût de muſcat. Il n'y a ici ni cave ni cellier: on enterre les cuves ou dans les jardins, ou dans la cour. C'eſt en puiſant qu'on en tire le vin. Quand une cuve eſt vuidée, on ſe contente de la laver, ſans la remuer de ſa place.

Les arbres fruitiers de toutes les eſpeces viennent ſur les montagnes & dans les forêts, également comme dans la plaine. Leurs fruits ſont auſſi bons qu'on peut les attendre des ſauvageons, car on ignore ici l'art de greffer & d'enter. On a des pommes, des poires, des ceriſes fort petites, & extrêmement douces, des châtaignes, des nêfles, des noiſettes; les abricots & les pêches ſont d'un mauvais goût, manque de greffe. Les coignaſſes ſont d'une groſſeur étonnante, il y en a d'auſſi groſſes que la tête. Les bois de charpente & de chauffage ne ſe trouvent que dans les forêts, qui ſont ſur les montagnes; d'où il les faut voiturer.

Les légumes y sont aussi abondans que les fruits. Les melons, les concombres y sont bons, & fort gros, & ne font point de mal. On y trouve des asperges, des épinards, & généralement toutes les herbes potageres, & les racines qu'on voit en France. Les racines de betteraves grossissent jusqu'à peser trois ou quatre livres. Les trufles blanches y sont communes; mais il semble que ce soit ici le pays du saffran, principalement aux environs de Baku, où la terre est extrêmement légere. On seme des oignons excellens; & à la sixieme année on les transplante. On ne débite point le saffran pur; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poële, & ensuite on le coupe en petites tablettes.

Toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes, de pimprenelle, de serpolet, de petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une eau cordiale.

Entre les diverses plantes, il y en a une remarquable, qui croît sur le penchant de la montagne de *Pidrakou*, à trois petits quarts de lieue de Chamakié. Sa tige s'éleve fort haut, & est de la grosseur de la jambe d'un homme. Elle pousse en s'élargissant, & devient large comme

une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très-agréable. Elle ſeche en automne, & renaît au printems.

La campagne eſt ornée de diverſes fleurs. Les tulipes y ſont très-belles; les unes ſont jaunes & petites; les autres rouges & fort grandes: celles-ci ont un fond noir & jaune. Si ces couleurs ſe mêloient dans les feuilles, ce ſeroit la plus belle fleur du monde. L'on en voit par-tout, non-ſeulement dans les champs labourés, & parmi les bleds, mais auſſi dans les chemins. J'en ai mis & cultivé dans notre jardin, ſans avoir pu leur faire changer leur couleur naturelle. Les roſiers naiſſent dans les forêts, & entre les broſſailles, de même que les capriers; mais en ce pays-ci, on n'attend pas que les câpres ſoient venues. On coupe les bourgeons pendant qu'ils ſont tendres, & on les confit au vinaigre: on confit de même les petits concombres, ſortant de leurs fleurs.

Les terres qui ne ſont pas en labourage, ſervent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs & de moutons. Les bœufs ſont bêtes de voiture, & portent les charges ſur le dos.

On voit ici deux manieres tout-à-fait différentes de traiter les chevaux. Quand

les Tartares voisins du Sirvan viennent en ce pays pour leur commerce, ils laissent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent ensemble, comme un troupeau de moutons, sans s'écarter les uns des autres. Les Persans au contraire pansent les leurs avec un grand soin. Ils les couvrent toujours d'un grand feutre, ou d'une grosse toile, tant en été qu'en hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent au licol, ou avec des entraves aux jambes. Hors du temps des herbes, ils ne leur donnent sur le soir, qu'un sac de paille hachée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge sur le dos, font par jour douze & quinze lieues sans débrider; & ce qui est de bien commode, c'est que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, suffisent pour nourrir deux cens chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domestiques, les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il se fait à Chamakié un commerce considérable de peaux de renards pour *Astracan* & pour *Erzerom*. Les allouettes & les cailles sont plus rares dans le Sirvan, qu'en France;

mais en récompense les perdrix y sont très-communes, aussi-bien que les outardes, les francolins & les faisans. On y a des oies, des canards, des pigeons, des grues. Les cicognes en été y viennent faire leurs nids, ils y élevent leurs petits, & disparoissent ensuite.

Quand l'hyver est un peu rude, on a quatre francolins pour cinq sols, une outarde pour cinq ou six sols, un faisan en vie pour dix sols. Ces oiseaux se cachent la tête dans la neige, & s'y laissent prendre.

Une région si heureuse, & qui fournit si libéralement tout ce qui peut rendre la vie commode & délicieuse, est habitée par un peuple pauvre & misérable. Soit que sa paresse l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre, soit qu'il soit épuisé par de grands impôts, dont on le charge, on m'assure que le Roi de Perse tire du Sirvan deux millions d'Abassis (1). La nourriture ordinaire des habitans du pays est de légumes & de fruits. Leurs délices sont de manger du ris, du caillé aigre & du fromage. Leur vêtement est de grosse

(1) Deux millions d'abassis font de notre monnoie 2,400,000 livres.

bure, en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante. Peu d'entr'eux ont une seconde chemise à changer, de sorte qu'ils sont rongés de vermines ; mais ce qui est de plus étonnant, c'est qu'ils souffrent si patiemment cette mauvaise compagnie, qu'ils ne pensent pas seulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chaussure est faite du cuir de la tête d'un bœuf ou d'un sanglier : elle est relevée de part & d'autre sur le pied, & attachée avec des cordes.

Ils ont la réputation d'être fourbes & menteurs, & on dit d'eux, qu'ils sont persuadés que sans le mensonge, une affaire ne sçauroit réussir. D'ailleurs, ils sont bons & paisibles. Rarement entend-on parler parmi eux de vols & d'assassinats, quoique ces crimes ne soient pas punis fort rigoureusement.

On parle trois sortes de langues dans le pays ; le Turc, qui est la langue la plus commune ; le Persan, mais corrompu, & l'Arménien. Les enfans apprennent & parlent ces trois langues sans les confondre.

On distingue ici les diverses nations par la maniere dont ils se couvrent la tête. Comme les Persans aiment le turban

rouge, on les appelle *Kesel Baschi*, c'est-à-dire, rouges têtes; les Arméniens, *Karabaschi*, noires têtes; les Georgiens, qui portent un fort petit bonnet, *Baschi Achouk*, têtes découvertes.

Je viens à la ville de Chamakié, qui n'étoit autrefois qu'une forteresse environnée d'une muraille, avec des tours d'espace en espace, dont il ne reste que quelques pans. La ville s'est accrûe du côté du midi, & s'étend sur cinq ou six collines. Elle est toute ouverte, sans murailles & sans fossés, & composée d'environ sept mille maisons. Quelques-unes sont bâties de pierres, avec de la terre pour mortier; mais la plûpart ne sont que de terre & d'argile. Plusieurs ont le toit élevé, & couvert de planches, au lieu d'ardoises & de tuiles, & les autres ont le toit en platte-forme. Elles ne sont que d'un étage, ayant la porte & les fenêtres du même côté. Plusieurs maisons n'ont que la porte pour fenêtre. Comme ces plattes-formes ne sont que de terre battue avec de la paille hachée, & posée à la hauteur d'un pied sur des solives & sur de petits ais, elles ne sçauroient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maison.

Les personnes aisées, pour se délivrer de cette incommodité, font mettre une couche de poix au-dessus; & afin qu'elle ne se fonde point à la chaleur du soleil, ils ont soin de la faire arroser de naphte.

Il n'y a à Chamakié aucun édifice public, qui mérite d'être regardé, ni aucune belle Mosquée. C'est cependant une ville de grand commerce, & l'entrepôt de la Moscovie & de la Perse. Les Moscovites y ont leur caravansera ou magasin, & apportent de l'étaim, du cuivre, des cuirs de roussil, des fourrures, & d'autres marchandises de leurs pays. Les Persans & les Indiens y vendent les étoffes de soie & de coton, les brocards d'or & d'argent, & une infinité de balles de soie.

Les Tartares amenent des chevaux & des esclaves.

Il y a un Bazas ou marché où plusieurs rues aboutissent, garnies de boutiques des deux côtés, & couvertes.

Pour les Religions, dont l'exercice public est permis à Chamakié, il y en a presque de toutes les sortes. Le Mahométisme est la dominante; mais elle est divisée en deux sectes; sçavoir, de Jonis & de Chais, ou Ichais. Ceux-là sont sectateurs d'Omar, & ceux-ci d'Ali. Ces

deux ſectes ſe maudiſſent mutuellement.

Les Juifs ont leur Synagogue, & les Indiens leur Pagode. Les Indiens ſont ici au nombre d'environ deux cens ; ils y font le plus gros commerce, & ſont les plus riches Marchands. D'ailleurs, ils ſont gens très-paiſibles, & extrêmement unis entr'eux. Quand le temps eſt beau, ils vont enſemble s'aſſeoir ſur le bord d'un ruiſſeau, & y font leurs prieres.

Les Chrétiens habitués dans la ville ſont Arméniens, & ne font guere plus de deux cens maiſons. Leur maiſon eſt petite & obſcure. Ils y ont un Evêque, qui réſide ordinairement dans un Monaſtere de la campagne. Les Moſcovites ont une Chapelle dans leur magaſin ; les Prêtres de ces deux nations ſont habillés de verd, & ils ont malheureuſement les uns & les autres le défaut d'aimer le vin ſans modération.

Le Gouverneur de la ville & de toute la province a le titre de Kan ; & le Magiſtrat qui maintient la police, & rend la Juſtice, ſe nomme *Kalenter*.

Il arrive rarement que le Sirvan éprouve le malheur de la guerre ; car encore qu'il ſoit à l'extrêmité de la Perſe, ſa ſituation le met en ſûreté, & le mont *Caucaſe* eſt un rempart que les armées ennemies

ne sçauroient forcer. Toutefois, pour être pleinement en repos de ce côté-là, le Roi de Perse fait une pension de sept cens tomans (1), ou trente-cinq mille Abassis au *Chamkal*, c'est ainsi qu'on appelle le Prince de *Leski*. Les Leski sont un peuple de Tartare, qui habitent au-delà des montagnes dans le *Daguestan*, & dont on dit que *Leskus* (1), premier Prince de Pologne, étoit sorti. Le Roi de Perse s'étant dispensé, il y a quelques années, de payer la pension, le Chamkal permit au Leski de courir sur les caravanes de Perse, & de piller les vaisseaux qui étoient contraints de s'arrêter sur les côtes de la mer Caspienne, qui sont de la dépendance du Chamkal. Ce Prince de Leski prenoit part au butin par forme de dédommagement. Il fait sa résidence à Tarkou, qu'il faut distinguer de Tarki en *Circassie*, où le Czar entretient une garnison.

Tandis que Gurgikan, Prince Géorgien, fut en guerre contre le Roi de Perse, le Sirvan eut à souffrir des troupes de ces deux Princes, parce qu'elles ne subsis-

(1) C'est 42,000 livres de notre monnoie.

(2) Lesko, premier Prince de Pologne, régnoit l'an 550.

toient que de pillage ; mais les ennemis les plus redoutés en ce pays, font les Cosaques, qui, non contens de pirater sur la mer, font des descentes sur les côtes, avec une intrépidité étonnante. J'ai vu à *Dersauré*, gros village de la Sultanie Bakou, qu'une barque de Cosaques ayant fait naufrage sur la côte voisine, ces Cosaques étant descendus à terre, seulement au nombre de vingt, jetterent la terreur par-tout aux environs. Le Sultan fit armer autant de monde qu'il put, & les fit poursuivre par deux cens Cavaliers. Les Cosaques firent leur retraite dans le pays de *Chamka*, pendant plus de vingt lieues, sans avoir perdu un seul homme.

Peu de temps auparavant, cinquante Cosaques étant descendus près de *Mességui Bazar*, gros bourg de la même Sultanie de Bakou, enleverent hommes, femmes, enfans, & un gros butin. Tout le pays prit les armes : cinq cens Cavaliers s'étant avancés, les Cosaques les attendirent rangés sur une ligne, ayant leur butin derriere eux. Ils demeurerent ainsi en présence assez long-temps, & les *Kesel Baschi*, ou Persans, n'osoient attaquer ces gens déterminés à se bien défendre ; enfin, un des plus braves

poussa son cheval, & blessa un Cosaque, deux autres, à son exemple, se détacherent du gros, & en tuerent un, sans que les Cosaques fissent aucun mouvement. Alors les Kesel Baschi, s'imaginant que la crainte rendoit les Cosaques immobiles, coururent tous ensemble à eux. Les Cosaques les laisserent approcher à la distance de sept ou huit pas; & alors, d'une décharge de leurs fusils, ils en jetterent une quarantaine à terre. Les Kesel Baschi en furent tellement effrayés, qu'ils ne penserent qu'à fuir, & laisserent ces intrépides se rembarquer avec tout leur butin, sans oser davantage les inquiéter.

La mer Caspienne seroit sans doute la voie la plus courte, & qui coûteroit le moins à la Moscovie, pour entretenir le commerce avec *Astracan*; mais outre que cette mer est extrêmement orageuse, elle n'a point de ports qui puissent mettre les vaisseaux en sûreté : elle n'a pas même de bonnes rades le long du Sirvan, étant un fond de pierre, où l'ancre ne peut mordre. La rade la plus fréquentée est celle de *Niézova*, dans la Sultanie de Derbent, où néanmoins l'on voit souvent des vaisseaux, ou pour mieux dire, des bateaux; car ils ont le fond

plat pour tirer moins d'eau, & ne portent qu'une voile quarrée.

Avec cette conſtruction, jointe au peu d'habileté des matelots qui les montent, ils ne ſuivent que la ligne du vent, & ne ſçauroient profiter des vents collatéraux.

Tous les ans, dix ou douze de ces bateaux tirés à terre, paſſent l'hyver à Niézova. Comme en ce lieu-là il n'y a ni villages ni maiſons, les équipages ſe font des tentes ſur le bord de la mer, & y attendent le temps de la navigation, qui eſt depuis la fin d'Avril juſqu'au commencement d'Octobre. Ils ne ſe mettent point en mer, à moins que quelqu'autre vaiſſeau venu d'Aſtracan, ne leur annonce que le Volga eſt dégelé, & qu'il eſt navigable.

Le trajet eſt de cinquante lieues (1); par un bon vent on les fait en cinq jours, mais aſſez ordinairement en neuf jours, ſix ſur la mer, & trois ſur le Volga.

La difficulté eſt de trouver le canal qui conduit à Aſtracan, & d'éviter les bancs de ſable; car ce grand fleuve, diſent les Moſcovites, ſe décharge dans la mer par ſoixante & douze embou-

(1) Il eſt de plus de cent lieues.

chures, & il charrie une grande quantité de ſable.

Quand le vent vient à changer, on ne ſçauroit décider du temps du voyage. Un de nos Marchands Catholiques m'a raconté qu'il fut quarante-huit jours errant ſur cette mer. Il fut pouſſé à la côte des Youſbeks, où le vent lui ayant manqué tout-à-coup, le laiſſa pluſieurs jours dans un continuel danger d'être fait eſclave ; & d'avoir le nez & les oreilles coupées par ces barbares, qui heureuſement ne trouverent point de barque pour aller à lui. Il m'ajouta que l'équipage, pour ſe tirer de cet endroit dangereux, & pour obtenir du Ciel un ſouffle de vent, réſolut de jetter un homme dans la mer, mais que le vent qui ſurvint arrêta leur criminel deſſein. Les Moſcovites, pour faire remonter le Volga à leurs grands bateaux chargés, ſe ſervent de cette invention. Ils font porter dans un petit bateau un gros cable & un cabeſtan. Ils attachent ferme le cabeſtan ſur un des bords de la riviere. Ils le tournent enſuite à force de bras, & par le moyen du cable qui tient d'un côté au cabeſtan, & qui eſt attaché de l'autre au gros du bateau, ils le forcent de remonter les eaux du fleuve.

Si le voyageur craint les périls & les inconſtances de la mer, il peut faire le voyage par terre, ſur-tout depuis que le Chamkal eſt en paix avec le Roi de Perſe, Je vois pluſieurs caravanes qui prennent maintenant cette route par *Derbent*, *Tarkou* & *Tarki*. Elle eſt de vingt-cinq journées pour un Cavalier, depuis Chamakié juſqu'au *Bagchſaray*, Capitale de la Crimée, ou petite Tartarie.

Les habitans de Chamakié ont une ſorte de divertiſſement, auquel ils prennent grand plaiſir; mais je ne ſçai ſi le récit que j'en ferai en donnera autant à ceux qui le liront. Quoi qu'il en ſoit, je dirai ce que j'ai vu. Quand il leur prend envie de ſe divertir dans les beaux jours de l'année, pluſieurs familles ſe joignent enſemble & font bourſe commune. Ils vont ſur des collines aux environs de la ville, ils y dreſſent des tentes, font bonne chere, & danſent tout le jour au ſon des inſtrumens de muſique; la nuit, ils font des illuminations de naphte. Lorſqu'ils ſont prêts de s'en retourner chez eux, & qu'il s'agit de finir leurs jours de fêtes, ils prennent les nappes dont ils ſe ſont ſervis, & qui ſont des pieces de toile de diverſes couleurs, & longues d'environ dix aunes. Ils tiennent

en l'air ces nappes étendues, & dansent en cadence, à droite & à gauche, chacun tenant toujours en main la nappe, & la tirant de son côté. La danse continue jusqu'à ce que la nappe se déchire, & tombe par terre en lambeaux. Une nappe de moins coûte peu à des gens qui ont pour tout meuble, un matelas étendu à terre, & qui ne sçavent ce que c'est qu'un fauteuil, une chaise, & une table.

La capture d'un loup donne lieu à un autre divertissement : lorsqu'on en a pris un, on lie cet animal de deux cordes, dont deux hommes tiennent les bouts, ensorte que le loup ne sçauroit se jetter sur l'un, que l'autre ne le retienne : on prend jour pour donner le loup en spectacle.

La scène est dans une place, à cent pas de Chamakié, entre deux collines qui servent d'amphithéâtre. Les jeunes gens se rangent en cerle, & le maître du loup le lâche, le retenant cependant attaché par un pied. Cet animal se lance de côté & d'autre contre cette jeunesse qui fait de grandes huées, & qui s'enfuit, ou se rapproche, selon les démarches du loup. Il y a toujours quelque habit déchiré, & souvent quelque coup

de dent : quand le loup fatigué veut ſe coucher à terre pour ſe repoſer, un des combattans s'avance vers lui. Le loup ſe releve, le combattant le ſaiſit, & le ſerre fortement, tandis qu'un autre lui met la corde au col, & le promene dans l'aſſemblée.

Pendant ce manége, on demande de l'argent aux ſpectateurs, & chacun donne ce qu'il veut.

Les fêtes que le Kan & le Kalenter donnent à certains jours de l'année, ſont un nouveau divertiſſement. Elles ſont annoncées par un grand bruit de trompettes & de tambours.

A l'entrée de la nuit, pluſieurs volées de canon n'ont pas plutôt averti les habitans de faire des illuminations, que toutes les plattes-formes des maiſons de la Ville, & les collines d'alentour paroiſſent éclairées d'une infinité de lampes, dont les flammes n'étant pas moins groſſes que celles des plus gros flambeaux, on voit de toutes parts une infinité de lumieres qui forment pluſieurs figures différentes. Du milieu de ces feux, on voit partir ſans ceſſe des fuſées volantes, & autres feux d'artifice qui voltigent de tous côtés. Il faut convenir que tous ces différens

objets présentent aux yeux un très-agréable spectable.

On célèbre aussi dans cette Ville, pendant dix jours, & dans toute la Perse, la mémoire de la mort d'*Ussein*, fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de petits gueux à demi-nuds, barbouillés de noir, & divisés en plusieurs bandes, courir par la Ville avec des tambours, en chantant & criant de toutes leurs forces, *Ussein*, *Ussein*. Le dixieme jour on promene par les rues un enfant couché sur un brancard, & porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard est orné de riches étoffes & de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour représenter *Ussein* : pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit : cette cérémonie superstitieuse se change le lendemain en un rude combat qui se livre dans la grande place de la Ville, qui a plus de cinq cens pas de long, & plus de cent cinquante de large.

La Ville se partage en deux partis, l'un des *Heideri*, & l'autre des *Elahmedoulai*; ce sont les noms des deux freres qui étoient autrefois Princes de Cha-

makié. Les combattans ſont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique & de frondes ; mais depuis quelques années ils ont commencé à uſer d'armes à feu ; enſorte que le combat ne finit point, ſans qu'il y ait du ſang répandu. Les Gouverneurs tâchent d'arrêter ce déſordre, mais ils ne peuvent retenir la jeuneſſe qui ſe fait une gloire de ſe ſignaler dans ce combat.

Après avoir parlé des divertiſſemens des habitans de Chamakié, je paſſe à des choſes qui méritent mieux notre attention, parce qu'elles regardent notre Religion.

Les Arméniens qui habitent le Sirvan, & qui ſont en grand nombre, étoient dans un extrême abandon, & dans une déplorable ignorance des premiers principes & des devoirs du Chriſtianiſme.

Leur état pitoyable excita la compaſſion & le zèle des Ouvriers Evangéliques. Ils conſidéroient d'ailleurs que Chamakié étant l'abord de diverſes Nations, & le paſſage de Moſcovie & de Pologne en Perſe, ils auroient de fréquentes occaſions de ſe rendre utiles à toutes ces Nations, s'ils pouvoient y établir une miſſion.

Le Pere Pothier étoit à Iſpahan,

& s'occupoit de cette penſée, lorſque la Providence lui préſenta le moyen d'exécuter ce deſſein. Le Comte de Siri, célèbre par pluſieurs & importantes négociations, arriva à Iſpahan, en qualité d'Ambaſſadeur du Roi de Pologne *Sobieſki*. Ce Prince envoyoit le Comte de Siri, pour perſuader au Roi de Perſe qu'il devoit profiter de la guerre que l'Empereur, le Roi de Pologne ſon Maître, le Czar & la République de Veniſe faiſoient au Turc, & pour engager Sa Majeſté Perſienne à joindre ſes armes à celles de toutes ces Puiſſances.

Le Comte s'entretenant avec le Pere Pothier, lui dit qu'un des articles de ſon inſtruction portoit de demander au Roi de Perſe des Lettres Patentes pour l'établiſſement de quelques Miſſionnaires à Chamakié. Il lui ajouta que le Pape, informé du bien qu'on devoit eſpérer de cette Miſſion, avoit fort à cœur cet établiſſement.

Le Pere Pothier fut charmé de trouver une conjoncture ſi favorable à ſes intentions. Il en profita, pour faire entendre au Comte tous les avantages que la Religion tireroit en effet de cette bonne œuvre.

Le Comte, de ſon côté, s'employa

ſi efficacement au ſuccès de ſa commiſſion, qu'il obtint les Lettres Patentes, par leſquelles le Roi permettoit aux Jéſuites Miſſionnaires d'avoir un établiſſement à Chamakié. Le Comte fit plus; car ayant fini ſes affaires dans cette Cour, & s'en retournant en Pologne par Chamakié, il voulut que le Pere Pothier l'y accompagnât, avec promeſſe de ſa part de le bien recommander au Kan de cette Ville, au nom du Roi de Pologne & du Roi de Perſe. Le Pere Pothier ſuivit avec joie le Comte de Siri : il l'accompagna juſqu'à Chamakié. Lorſqu'ils y arriverent, le Kan en étoit parti pour Iſpahan. En ſon abſence, le Comte s'adreſſa au Lieutenant qui tenoit ſa place. Cet Officier, qui n'ignoroit pas la conſidération où étoit le Comte de Siri auprès du Roi ſon Maître, le reçut avec honneur, & fit un accueil favorable au Pere Pothier, qui accompagnoit le Comte. Le Pere lui préſenta ſes Lettres Patentes : le Lieutenant, à la priere du Comte de Siri, lui promit ſes bons offices; mais le Pere Pothier ſçachant par expérience qu'un Miſſionnaire ne doit être à charge à qui que ce ſoit, & moins encore aux premiers Officiers, le remercia de ſa

bonne volonté, & lui dit qu'il avoit des amis parmi les Arméniens, qui s'étoient chargés de lui trouver un logement. En effet les Catholiques s'empresserent à le loger & à lui procurer tout ce qui étoit nécessaire pour y commencer la Mission. Le premier soin du Pere Pothier fut d'avoir une Chapelle, pour y célébrer les divins Mysteres. Sitôt qu'elle fut prête, il y commença les exercices de la Mission. Comme elle étoit petite, il étoit obligé de les recommencer autant de fois que la Chapelle se remplissoit. L'Evêque de Chamakié donnoit l'exemple. Il se trouvoit aux instructions, & y amenoit les Prêtres de la Ville & du voisinage. Les fruits de la parole de Dieu alloient croissans de jour en jour. Il ne s'en passoit pas un, sans que le Pere ne réconciliât quelques Schismatiques à l'Eglise de Jesus-Christ. Les Turcs commencerent à en faire du bruit. Ils reprocherent au Turc qui avoit vendu sa maison pour les Missionnaires, que sa maison étoit devenue une maison de Francs. Le Turc fut si sensible à ce reproche, qu'il prit la résolution d'assassiner le Pere dans sa propre maison. La nuit du 27e Septembre 1687, il trouva le moyen d'y entrer,

& ayant forcé la porte de la chambre où le Pere repoſoit, il lui donna un coup de poignard dans le front, & un autre dans le cœur, & s'évada.

Le lendemain on trouva le corps mort, nageant dans ſon ſang. La nouvelle de cet aſſaſſinat s'étant répandue en un inſtant par toute la Ville, les Arméniens & les Catholiques des autres Nations, qui étoient alors à Chamakié, en furent conſternés. La Juſtice Turque fit toute la façon de vouloir punir le coupable. Elle fit les informations ſelon la coutume; mais l'aſſaſſin étant Turc, & l'aſſaſſiné étant Franc, comme ils parlent, il n'en fut plus queſtion; car lorſque les Chrétiens vinrent en demander juſtice au Lieutenant de la Province, repréſentez-moi le coupable, leur répondit-il, je le ferai punir, & l'affaire en demeura là.

La Miſſion perdit ſon Fondateur dans la perſonne du Pere Pothier. Il avoit ſouvent demandé à Dieu la grace de verſer ſon ſang à ſon ſervice, & il ſemble que Dieu la lui eût accordée. Il avoit tâché de s'en rendre digne par une vie pure, laborieuſe, mortifiée, toujours appliquée à procurer la gloire de Dieu. Dieu, de ſon côté, lui avoit fait

fait des faveurs inſignes. On ſçait qu'il avoit ſouvent prédit des choſes importantes, & qui ſe vérifient ; qu'il avoit été miraculeuſement préſervé plus d'une fois de la mort dans des périls évidens. Mais la plus grande de toutes les graces qu'il reçut, ce fut celle de mourir à-peu-près comme il l'avoit toujours deſiré & demandé à Dieu.

Les eſpérances de la Miſſion de Chamakié étoient trop favorables pour l'abandonner. Sitôt que l'on eut appris à Iſpahan la mort du Pere Pothier, on fit partir le Pere de la Maze, Miſſionnaire Jéſuite, pour ſe rendre à Chamakié : le Pere de la Maze étoit alors âgé de ſoixante-cinq ans. Il en avoit paſſé vingt dans cette Capitale de l'Empire, & dans les plus rudes fonctions de ſon état. Sitôt qu'il eut reçu l'ordre de partir, il ſe mit en chemin par obéiſſance, & ſans avoir égard à ſon grand âge, & à quelques autres infirmités que ſa vertu avoit toujours cachées.

A ſon arrivée à Chamakié, il alla chez le ſieur Boyhdanbegh, réſident de Pologne à la Cour de Perſe. Ce Seigneur & ſon frere *Perſidanbegh* étoient les intimes amis du Pere Pothier. Après ſa mort, ils prirent ſoin de ſes meubles

& de sa maison. Ils en mirent en possession le Pere de la Maze, qui reprit les exercices de la mission que la mort du Pere Pothier avoit interrompus. Le travail étoit si grand, qu'il fallut lui donner un second. Le Pere Champion arriva de France très-à-propos pour lui en servir. C'étoit alors un jeune homme plein de feu, d'un naturel charmant, qui n'avoit pas cessé depuis son entrée dans la Compagnie, de demander l'emploi des Missions. Il avoit même fait une étude particuliere de la Médecine pour se rendre plus utile à l'état qu'il vouloit embrasser. Cette étude en effet lui fut fort avantageuse à Chamakié; car elle lui ouvroit, & au Pere de la Maze, les portes de toutes les maisons. Ils étoient par-tout bien reçus, & marchoient dans les rues avec une pleine liberté.

Pour mieux juger de l'utilité de la Mission de Chamakié, & des fruits qu'on y cueille, on rapportera ici une lettre écrite de Chamakié à Paris, au Pere qui est chargé du soin des Missions du Levant.

Nous n'aurions jamais cru, mon Révérend Pere, que la Mission de Chamakié fût aussi nécessaire que nous le

connoiſſons par expérience. Cette Ville eſt le rendez-vous de tous les commerçans qui trafiquent en Moſcovie, en Suéde & en Hollande, enſorte qu'elle eſt toujours très-peuplée d'étrangers qui vont & qui viennent ; c'eſt ce qui fait que nôtre ſeule Miſſion dans cette Ville nous tient lieu de pluſieurs Miſſions différentes ; car cette ſucceſſion d'étrangers que le commerce attire ici, nous donne continuellement de nouveaux diſciples à inſtruire, qui reportent à leur Nation les inſtructions qu'ils ont reçues de nous. Je leur dis tous les jours la ſainte Meſſe. Nous avons trouvé le moyen de les y faire aſſiſter, & de leur faire entendre après la Meſſe l'inſtruction que nous leur faiſons en Turc ou en Arménien, qui ſont les langues dominantes. La coutume eſt établie qu'en arrivant en cette Ville, & avant que d'en ſortir, les Catholiques s'approchent du Sacrement de Pénitence, & reçoivent la ſainte Euchariſtie.

Lorſque les caravanes partent, nous les accompagnons pendant quelques jours, pour entretenir & perpétuer, autant qu'il eſt poſſible, le bien que nous avons tâché de faire parmi eux. Chemin faiſant, nous viſitons les villages voiſins, qui ſont

presque tous Chrétiens, & qui passent assez souvent les années entieres sans avoir un Prêtre, qui leur dise un mot de Dieu & de leur salut.

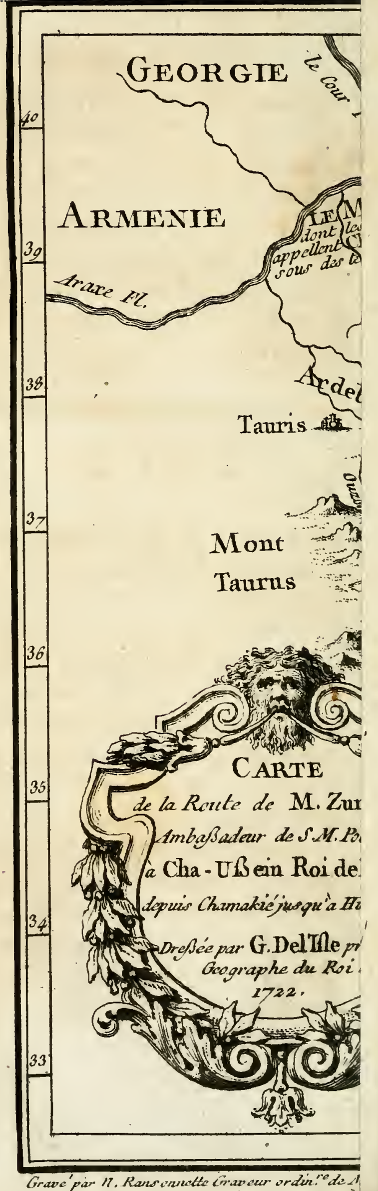
Nous ne sommes ici que deux Missionnaires. Si la Providence vous donnoit des secours pour en entretenir quatre autres avec nous, nous ne serions pas encore trop. Il y auroit suffisamment de travail pour eux & pour nous, avec un avantage plus grand qu'ailleurs ; sçavoir, que nous y faisons nos fonctions librement, parce que nous y sommes regardés & considérés comme les Aumôniers des Ambassadeurs d'Europe qui vont à la Cour de Perse. Nous y avons encore la protection du Roi de Pologne, qui a souvent des Envoyés en cette Cour. Nous y avions de plus celle de Louis XIV, notre maître, & nous espérons que le jeune héritier de ses Etats le sera aussi de son zèle pour notre sainte Religion. Je ne puis vous exprimer, mon Révérend Pere, la haute idée que les Persans & les Arméniens de ce Royaume avoient conçue de la grandeur & du mérite personnel du Monarque que nous avons perdu ; ils le regardoient comme le plus puissant, le plus magnanime & le plus grand conquérant Empereur du

presque tous Chrétiens, & qui passent assez souvent les années entieres sans avoir un Prêtre, qui leur dise un mot de Dieu & de leur salut.

Nous ne sommes ici que deux Missionnaires. Si la Providence vous donnoit des secours pour en entretenir quatre autres avec nous, nous ne serions pas encore trop. Il y auroit suffisamment de travail pour eux & pour nous, avec un avantage plus grand qu'ailleurs ; sçavoir, que nous y faisons nos fonctions librement, parce que nous y sommes regardés & considérés comme les Aumôniers des Ambassadeurs d'Europe qui vont à la Cour de Perse. Nous y avons encore la protection du Roi de Pologne, qui a souvent des Envoyés en cette Cour. Nous y avions de plus celle de Louis XIV, notre maître, & nous espérons que le jeune héritier de ses Etats le sera aussi de son zèle pour notre sainte Religion. Je ne puis vous exprimer, mon Révérend Pere, la haute idée que les Persans & les Arméniens de ce Royaume avoient conçue de la grandeur & du mérite personnel du Monarque que nous avons perdu ; ils le regardoient comme le plus puissant, le plus magnanime & le plus grand conquérant Empereur du



Gravé par R. Ransonnette Graveur ordin.re de Monsieur



GEORGIE
le Cour
ARMENIE
LE M
dont les
appellent
sous des
Araxe Fl.
Ardel
Tauris
Mont
Taurus
40
39
38
37
36
35
34
33
CARTE
de la Route de M. Zur
Ambaßadeur de S.M. Po
à Cha-Ußein Roi de
depuis Chamakié jusqu'a H
Dreßée par G. Del'Isle pr
Geographe du Roi
1722.
Gravé par N. Ransonnette Graveur ordin.re de

monde, & en même temps comme le plus ſage & le plus religieux de tous les Princes. L'honneur que nous avions d'être nés ſujets d'un Roi ſi renommé & ſi reſpecté dans l'univers, ne contribua pas peu à la grace que le Roi de Perſe fit à nos anciens Miſſionnaires, en leur permettant d'avoir un établiſſement à Chamakié.

JOURNAL

Du voyage du Pere de la Maze, de Chamakié à Iſpahan, par la province du Guilan.

LA route de Turquie en Perſe par Erzéron & Erivan, eſt ſans contredit, la plus fréquentée, & par conſéquent la plus connue; car la commodité de la mer aſſemble à Conſtantinople ou à Smyrne un grand nombre de voyageurs qui viennent ſe joindre aux caravanes qui partent réguliérement pluſieurs fois l'année de ces deux villes pour aller en Perſe. La route au contraire de Chamakié à Iſpahan, n'étant ordinairement ſuivie que par les voyageurs du nord, les Moſcovites, les Polonois

& les Suédois ; nous en avons moins de connoiſſance.

Oléarius qui fit ce voyage en 1637, retournant d'Iſpahan avec les Ambaſſadeurs du Duc de *Holſtein*, nous en a fait le récit ; mais tout habile homme qu'il étoit, il s'eſt trompé dans le peu qu'il y a mêlé d'antiquité. Le Pere de la Maze, Jéſuite Miſſionnaire en Perſe, dont nous avons déja parlé, a fait le même voyage en 1698, & nous a laiſſé un Journal très-exact. Comme il nous a paru contenir des obſervations curieuſes, & qui peuvent être utiles à la géographie, & à l'hiſtoire naturelle, nous vous l'envoyons, mon Révérend Pere, pour en faire l'uſage que vous jugerez à propos. Ce Journal vous expliquera le motif du voyage du Pere de la Maze, & quelle en fut la ſuite.

JOURNAL DU PERE DE LA MAZE.

Le Duc de Saxe ayant été couronné Roi de Pologne, le ſieur Zurabek, Arménien catholique de Chamakié, eut l'honneur de lui préſenter les Lettres de *Cha-Soliman*, Roi de Perſe, & Sa Majeſté Polonoiſe lui fit pareillement l'honneur de le charger de ſa réponſe à *Cha-Huſſein*,

successeur de Soliman & son neveu (1). Zurabek arriva de Varsovie à Chamakié dans le mois de Juin, & il y reçut les honneurs qui se rendent ordinairement au caractere d'Ambassadeur dont il étoit revêtu. Le Kan le fit loger & défrayer aux dépens du Roi de Perse. Il mit auprès de sa personne un Officier pour l'accompagner par-tout, & pour avoir soin de son équipage. Cet Officier se nomme en Perse *Mémondar.* Il assigna pour la dépense de l'Ambassadeur & de sa suite, soixante abassis par jour, & il lui fit de plus un présent de trente tomans. L'abassis vaut environ vingt sols, & un toman cinquante livres (2).

Il ordonna pour le voyage trente chevaux, & autant de chameaux : la nourriture des chevaux fut taxée à cinq chaijs par jour, le chaij est le quart de l'abassis, c'est-à-dire, qu'il vaut environ cinq sols. A ce compte Zurabek touchoit chaque jour plus de trois tomans & demi. Le Roi de Perse a tout l'honneur de cette dépense ; mais la ville & les villages qui se trouvent sur la route de

(1) Il étoit le second fils de Soliman.

(2) L'abassis vaut 24 sols de notre monnoie, & le toman 60 francs. Le chaij vaut dix sols.

l'Ambaſſadeur, en payent les frais. Il eſt vrai qu'on tâche de les ſoulager par un autre endroit; car il arrive aſſez ordinairement que dans les grandes villes, & ſur-tout dans les villes marchandes, on ſuſpend pendant quelques jours la marche des Ambaſſadeurs, ſous prétexte des difficultés à lever ſur les habitans, les taxes impoſées, pour les frais de l'Ambaſſade; mais la vérité eſt, qu'on le fait exprès, pour mettre par ce retardement l'Ambaſſadeur dans la néceſſité de dépenſer beaucoup plus qu'il ne reçoit, & pour l'engager lui & ſa ſuite à faire des emplettes de tout ce que le pays leur fait voir de curieux & de nouveau à leur égard; car alors les Marchands ſçavent fort bien profiter de la curioſité des étrangers, pour ſe rembourſer de la taxe qu'on leur impoſe pour les frais des Ambaſſadeurs.

Zurabek étoit prêt à partir de Chamakié. Le ſieur Fabricius, Ambaſſadeur du Roi de Suéde, pour la troiſieme fois, y arriva. Il menoit avec lui un Miniſtre nommé Lenfant. Zurabek ayant l'honneur d'être l'Ambaſſadeur d'un Roi catholique, & nouvellement parvenu à la Couronne de Pologne, crut qu'il étoit de l'honneur & de la dignité de ſon

maître, qu'il eût avec lui un Aumônier pour lui dire la ſainte Meſſe, pour lui adminiſtrer les ſacremens, & pour entretenir la piété & l'édification dans la caravane qui étoit à ſa ſuite. Comme j'avois l'avantage d'être connu du ſieur Zurabek, il me propoſa de l'accompagner en cette qualité. Je crus, pour toutes ſortes de raiſons de bienſéance & d'utilité pour notre Miſſion de Chamakié, devoir accepter la propoſition qu'il me fit. Je l'acceptai, & je me préparai au voyage.

Zurabek ayant fini ſes préparatifs, fit annoncer ſon départ le troiſieme Octobre, par les volées de quatre pieces de canon, qu'il avoit fait placer ſur une colline, près de la ville. Le quatrieme jour il fit la revue de ſon équipage avec le Kan qui l'accompagnoit. Il ne devoit s'y trouver que trente chevaux, & il s'y en trouva plus de deux cens. Cette augmentation d'équipage eſt au profit de l'Ambaſſadeur, & de quelques autres perſonnes; car les marchands, pour faire paſſer leurs marchandiſes franches de tous droits, ſe mettent à la ſuite des Ambaſſadeurs, & on les ſouffre moyennant un préſent qu'ils font à ceux qui les voyent, & qui n'en diſent mot. Le cinquieme

jour fut employé à faire & à recevoir les visites de cérémonie. Enfin le six Octobre notre Ambassadeur sortit de Chamakié avec tout son monde, & en très-bon ordre ; les chemins étoient bordés de peuple. Tout ce monde nous suivit jusques sur la colline de Kalakhoné, qui est à la vue de la ville. Etant parvenu au haut de la colline, notre Ambassadeur trouva un repas magnifique, préparé sous trois riches tentes, où les parens & amis de Zurabek l'attendoient. Après ce repas, Zurabek leur fit ses remerciemens & ses adieux, & nous nous remîmes en marche, gardant le même ordre dans lequel nous étions sortis de Chamakié. Bientôt après nous trouvâmes obstacle à notre bon ordre ; car il nous fallut traverser d'affreuses montagnes par des chemins taillés dans le roc, & qui alloient en serpentant entre deux abîmes, qui faisoient peur à voir. Heureusement pour nous, il n'avoit point plu, ce qui auroit rendu les chemins glissans, & par conséquent très-dangereux. Malgré cette triste situation, les Arméniens ont trois ou quatre villages dans ces montagnes. Ils n'y subsistent que d'un peu de bled qu'ils y recueillent, & de quelques vignes qu'ils y cultivent.

Nous paſſâmes par un de ces villages, nommé *Sanguian*, & près d'un autre, nommé *Karkan*. Il y a dans le premier un beau Monaſtère, dans lequel étoient alors trois Evêques ſans Evêché.

Les Arméniens de Karkan ſont à leur aiſe, parce que leur village appartenant à une Moſquée d'Iſpahan, il en eſt moins chargé d'impôts. Nous n'arrivâmes que de nuit à Akſou, gros bourg au milieu d'une terre fertile; Akſou ſignifie eau blanche, & nous n'en trouvâmes que de trouble.

La journée du lendemain fut toute differente; car nous eûmes à traverſer des lieux marécageux, & à percer une épaiſſe forêt de roſeaux forts & hauts, & qui en revenant contre nous, frappoient rudement nos viſages & nos jambes. Nous arrivâmes enfin bien battus à *Kederlou*. Les maiſons de ce village ſont ſéparées les unes des autres par des plants d'arbres fruitiers, & principalement de mûriers, dont les feuilles nourriſſent des vers à ſoie, qui font le grand commerce & les richeſſes du pays. Les mûriers ſont comme des bois taillis; on ne les laiſſe monter qu'à la hauteur d'environ cinq pieds. On les

dépouille au printemps de leurs feuilles pour les donner aux vers à ſoie. On coupe enſuite les branches : l'été & l'automne en font produire de nouvelles, & le printemps fait naître des feuilles jeunes & tendres, qui donnent des ſoies plus fines.

Le 8e jour d'Octobre, nous n'avions que ſept lieues à faire, pour nous rendre à Javat, & nous en fîmes plus de douze, errans çà & là, ſans tenir une route certaine, manque d'un bon guide. Nous traverſions les campagnes comme des chaſſeurs; mais le plus fâcheux étoit que nous nous engagions ſouvent dans des roſeaux, & que nous nous y perdions. Alors notre Timbalier faiſoit ſon devoir, qui étoit de battre ſouvent, pour nous rallier. Enfin après avoir fait des tours & des détours, nous arrivâmes à notre gîte très-fatigués.

Javat eſt un gros village, ſemblable à Kedrelou, à un demi-quart de lieue du confluent de l'*Araxe* & du Cyrus, ou du Courk (1), qui garde ſon nom pendant l'eſpace d'environ vingt lieues, juſqu'à la mer Caſpienne. La pêche y

(1) C'eſt le Kur ou le Kour. Rien de ſi arbitraire que l'orthographe des Francs dans l'Orient.

eſt fort abondante, & s'afferme quatre cens tomans. Elle ſe fait depuis le commencement de Novembre, juſqu'à la fin de Mars. Dans les autres mois le poiſſon y eſt rare & maigre. Les Pêcheurs s'attachent principalement aux eſturgeons & aux poiſſons qui ont des œufs; & ces œufs ſéchés, qu'ils nomment *caviat*, ſont d'un grand débit dans tout l'orient. Les eſturgeons qui n'ont pas d'œufs, ſont nommés *ourſon boumons*, c'eſt-à-dire, long nés. On prend auſſi des ſaumons gros comme un homme, mais courts pour leur groſſeur. Quoique les carpes ne cédent pas en groſſeur au ſaumon, on n'en fait nul cas. La pêche ſe fait par le moyen de quelques eſtacades, qui arrêtent le poiſſon remontant de la mer dans la riviere. Comme la riviere groſſit au printemps par les pluies, & par la fonte des neiges, rien ne peut plus lui réſiſter, & par conſequent plus de pêche à faire. Le Courk eſt profond, & charie beaucoup de boue, comme Strabon l'a remarqué. Un Allemand de la ſuite de Fabritius, qui voulut s'y baigner & qui s'y jetta, ne parut plus. Il fut le premier des dix hommes qu'il perdit dans ſon voyage de Chamakié à Iſpahan. Zurabek n'en perdit aucun.

Tout le matin du 9e. jusqu'à midi, fut employé à passer le pont de *Javat* sur le Courk. Ce pont est posé sur vingt-cinq pontons liés par des chaînes de fer, dont les anneaux sont plus gros que le bras d'un homme : c'est un ouvrage de Cha-Abas. On commença dès le matin à transporter le bagage. Notre Ambassadeur fut obligé d'en venir aux coups de bâton, pour forcer les gens de Javat à porter nos balles hors du pont. C'est ainsi que les Ambassadeurs qui sont les plus forts en Perse ont coutume d'en user pour se faire servir dans les lieux où ils passent; d'où il arrive que les paysans, sur les premieres nouvelles qu'ils ont d'une Ambassade, prennent incontinent la fuite, comme aux approches des ennemis; ce pont dont nous venons de parler, est si étroit, que nul homme n'est assez hardi pour le passer à cheval. Nous traînâmes les nôtres par la bride : nous marchâmes ensuite par des routes écartées, pour surprendre les habitans d'un village où nous devions passer la nuit, mais ils nous avoient prévenus, & s'étoient retirés dans la forêt, ne laissant chez eux que ce que la précipitation les avoit empêché d'emporter. Il fallut

aller à un quart de lieue chercher de la paille pour les chevaux & pour les chameaux : on fut prêt de livrer un combat, pour en avoir. Nous autres nous soupâmes & nous couchâmes à la belle étoile. Nous fûmes plus commodément la nuit suivante, étant arrivés sur les trois heures après-midi en un lieu fort agréable, nommé *Kerdamadlou*, sur le bord du Courk. Les gens du pays qui vivent sous des tentes, nous en dresserent deux fort grandes : la maniere de les dresser est assez plaisante. Un homme éleve autant qu'il peut un grand cercle percé en son contour de six ou sept trous, d'autres hommes font entrer dans ces trous les bouts de grands bâtons longs comme des piques : ils élévent ensuite tous ensemble ce grand cercle, & posent à terre l'autre bout de ces longs bâtons, & les affermissent ; puis ils couvrent le tout d'un feutre noir qui résiste à la pluie. Nous étions d'autant plus charmés de l'endroit où nous étions, que depuis Javat nous n'avions vû que de vastes & misérables campagnes, couvertes d'herbes de marais, ou de réglisses fort hautes, mêlées de roseaux & de romarins sauvages. Les terres les plus séches produisent une plante, qui

pousse à son pied des feuilles semblables à celles de la betterave. La tige en est dure, & se partage en plusieurs branches qui portent de petites fleurs bleues. Ce pays étoit compris dans l'ancienne Arménie, & se nomme aujourd'hui le *Mougan.* Il est habité par des Turcs, qui se donnent le nom de *Chasevan*, c'est-à-dire, ami du Roi, parce qu'ils ont passé de la domination du Grand Seigneur sous celle du Roi de Mougan.

Le Courk qui traverse le Mougan, ne sert point au commerce, quoiqu'il soit très-profond & peu rapide. Les Mouganois en laissent faire la pêche aux habitans du Sirvan.

L'onziéme d'Octobre le Calenter, qui est comme l'Intendant du Mougan, vint saluer l'Ambassadeur, & le conduisit pendant deux lieues sur le bord de la riviere. Il portoit sur le poing un Allant, qui est un très-bel oiseau de chasse auquel l'on ne met point de chaperon, mais que l'on nourrit de bonnes poules. Nous fûmes logés comme la nuit précédente sous des tentes, à l'abri desquelles nous demeurâmes les deux jours suivans, & en attendant que le Calenter apportât douze tomans à l'Ambassadeur

pour les frais de son passage. Il lui demandoit encore vingt autres tomans, qui furent réduits volontairement à douze.

Le 14 on fit partir les chameaux dès le grand matin, & nous les suivîmes trois heures après, dans le dessein d'aller à *Kalouboulak*, c'est-à-dire, fontaine sanglante. Ce nom lui est donné, parce qu'il s'y est souvent commis des meurtres; les paysans de ces quartiers ayant la réputation d'être voleurs & cruels. Je ne sçai si nos conducteurs voulurent éviter ce dangereux gîte; mais sur les cinq heures du soir, on déchargea les chameaux dans une plaine déserte où il n'y avoit pas une goute d'eau. Après y avoir pris un peu de repos, on rechargera, & nous marchâmes au clair de la lune toute la nuit jusqu'au lendemain, & une partie de la matinée pour arriver à *Chamakou*, où nous arrêtâmes par nécessité, les hommes & les chevaux étant également fatigués.

Chamakou est le premier village de la province de Guilan, & dans la Sultanie d'Arasch. Il est composé d'une vingtaine de maisons, dont les murailles sont faites de fagots d'herbes qui naissent dans les marais, & qui sont plus hautes

qu'un homme. Ces fagots sont bien serrés & pressés les uns contre les autres. Le toît est en pente des deux côtés, & couvert de paille.

Comme nous avions besoin de repos nous ne partîmes le 16 qu'à quatre heures après midi pour aller à Chambdou, qui n'en étoit distant que de deux grandes lieues. Nous marchâmes par des campagnes inondées, & nous fîmes une bonne demi-lieue sur une chaussée entre des roseaux de la hauteur d'une pique. Les principaux habitans vinrent au-devant de monsieur l'Ambassadeur & lui firent le hoschque c'est-à-dire, *vous soyez le bien venu;* car en ce Pays on ne sçait pas faire d'autres harangues. Ils le conduisirent à la maison du Sultan, qui consiste en un grand sallon environné de plusieurs chambres assez propres. Comme elle n'est point habitée, elle tombe en ruine, sans que qui que ce soit se mêle de la réparer; car en Perse la coutume n'est pas de réparer un édifice qu'on n'a pas bâti. De quoi me serviroit, disent-ils, de faire une dépense dont un autre profiteroit sans qu'il m'en sçût gré?

La journée du 17 de Chambdou à Beulgada, ne fut que de quatre petites heures par une prairie continuelle où

paſſoient une infinité de vaches & de poulains. Nous paſsâmes à gué la riviere nommée Vélas. L'eau n'étoit pas profonde, mais les bords en étoient eſcarpés & incommodes pour les chameaux qui avoient de la peine à ſe ſoutenir. Les maiſons de Boulgada, ainſi que celles de tous les villages du Guilan, ſont éparſes & environnées de jardins & de vergers plantés d'arbres fruitiers, & principalement de mûriers.

La pluie qui avoit duré toute la nuit, & preſque toute la matinée du 18, nous contraignit de différer notre départ juſqu'à deux heures après midi. Nous paſsâmes pour la troiſieme fois le Vélas avec des peines extraordinaires ; & après avoir fait deux lieues entre des ronces, nous arrivâmes à Keze-Agag. Ce nom ſignifie bois rouge ou bois d'or. Je n'en ai pu ſçavoir l'étymologie ; quoi qu'il en ſoit, ce lieu eſt dans une ſituation des plus agréables. Le Vélas l'entoure comme un foſſé, & dans cette enceinte, l'on ne voit que jardins & que vergers.

A une demi-lieue de-là nous paſsâmes une groſſe riviere ſur un pont de bois, & nous fîmes enſuite deux lieues par de belles prairies remplies de bétail, d'où nous entrâmes dans un gué long d'une

demi-lieue, les chevaux ayant l'eau juſqu'aux ſangles, & en quelques endroits juſqu'à la ſelle. A peine en étions-nous ſortis, que nous entrâmes dans un autre gué, & plus long & plus profond. Les chevaux y avoient l'eau juſqu'au col, de ſorte que tout le bagage fut mouillé: ces gués ont néanmoins des chauſſées, faites & affermies dans de grands marais remplis de roſeaux. Elles ſont larges à faire paſſer huit cavaliers de front, & il ne leur manque que d'être plus élevés. On pourroit les éviter, en prenant par la montagne; mais on s'engageroit dans des boues dont il ſeroit difficile aux chevaux & aux chameaux de ſe tirer; d'ailleurs ce chemin eſt le plus long. A peine fûmes-nous ſortis de ce marais, que nous trouvâmes encore trois rivieres à paſſer, avant que de gagner le rivage de la mer. Nous y arrivâmes enfin, & nous cotoyâmes la mer pendant deux bonnes heures pour nous rendre à Langueran, qui veut dire lieu d'ancrage. Cette étymologie vient de ce qu'une groſſe riviere nommée *Varaſaruth*, qui ſe décharge dans la mer, reçoit les barques, & les met à l'abri des tempêtes. J'en vis cinq ou ſix attachées à des pieux, & ſans ancres. Les habitans

de Langueran conſervent la naphte & le vinaigre dans de grands vaiſſeaux ſemblables aux urnes antiques qu'ils nomment coupes, & qu'ils enfoncent en terre juſqu'au col. Le vin ſe conſerve auſſi de la même maniere à Chamakié, & dans tout le Sirvan. Au reſte, il ſe fait ici une grande conſommation de vinaigre, pour aider, diſent-ils, à la digeſtion du ris, qui eſt leur nourriture ordinaire, & pour ſe préſerver des vers.

Nous ſéjournâmes à Langueran; & le 21 Octobre nous nous remîmes en route par le plus beau temps, & le plus agréable pays du monde. Nous paſsâmes la riviere du Langueran & celle de Serdune ſur des ponts de bois: nous traversâmes enſuite plus de vingt ruiſſeaux qui ſe jettent dans la mer. Nous marchâmes tout le jour dans de vaſtes & charmantes prairies, où l'on voit de tous côtés les tentes des Turquemi avec leurs troupeaux. Ces gens n'ont ni maiſons ni habitations fixes, & ne s'arrêtent nulle part, qu'autant que l'abondance des pâturages les y retient. L'été ils vont les chercher ſur les montagnes, où les herbages conſervent mieux qu'ailleurs leur ſuc & leur verdeur: l'hyver ils ſe tiennent dans la plaine; ainſi ils

évitent & les grandes chaleurs & les grands froids. Ils chargent leurs tentes & leurs bagages sur le dos des bœufs, & leurs femmes à cheval ferment la marche. Cette belle journée se termina à un village de neuf ou dix maisons, nommé Chlapni, & entouré de palissades soutenues par des saules; nous y bûmes du vin nouveau.

On laisse les vignes de ce pays monter aussi haut qu'elles peuvent aller, à l'appui des plus grands arbres. Un seul sep, à ce qu'on m'a dit, & à ce que j'en ai pu juger à la vue, donne plus de cent soixante livres de raisin: il est vrai que le raisin de ces vignes négligées, & qui croissent au milieu des forêts, ne mûrit pas bien, & le vin en est verd. Le grand usage est d'en faire du raisiné. Quand on cuit le moust, on y jette de la cendre pour l'adoucir. Les *alkalis* ou les sels lexivieux de la cendre, émoussent & corrigent les acides du moust.

Les orangers sont communs, & en pleine terre dans tout le Guilan, & deviennent de grands & de gros arbres; mais il est surprenant que dans un pays où les chaleurs de l'été sont excessives, les oranges ne mûrissent point sur l'ar-

bre : on les cueille vertes au commencement des froids, & on les met dans la paille de ris sous laquelle elles se colorent. Les citrons sont gros, mais ils ont peu de suc, & moins d'odeur que ceux d'Europe.

Le *Derraga*, c'est-à-dire, le Magistrat de toute la contrée, qui étoit venu saluer l'Ambassadeur, me voyant lire dans un livre, qui étoit mon Breviaire, me demanda ce que c'étoit. Comme je lui eus répondu que c'étoit un recueil des Pseaumes, & de plusieurs endroits choisis des Prophêtes & de l'Evangile, il le prit, & le baisa avec respect. Je lui montrai une image qui étoit dans le Breviaire, & il la passa sur son visage & sur sa barbe.

Notre journée du 22 ne fut pas moins agréable que la précédente : nous la commençâmes à midi, & la finîmes à cinq heures au village de *Boutkouja*, qui ne vaut pas mieux que *Chlapni*. Les maisons sont un carré de poutres posées les unes sur les autres avec de la terre, pour fermer les fentes ; le dedans est enduit d'argile, & le toît est de planches couvertes de terre. A un coin il y a un petit foyer pour cuire le ris ; & comme la fumée n'a point d'autre issue que par

la porte, on eſt contraint de ſe tenir aſſis à terre pour n'en être pas étouffé. Ils diſent que s'ils avoient des maiſons plus propres & plus commodes, ce ne ſeroit pas pour eux, mais pour les perſonnes de conſidération qui paſſent par leur village. En effet, je voyois qu'à notre arrivée on faiſoit déloger les principaux habitans pour nous donner leurs maiſons ; je crois néanmoins que la pauvreté y a beaucoup de part ; car ce pays, qui eſt fertile en bled, en ris, en vin, en huile, en toutes ſortes de fruits & de légumes, & qui fournit une quantité prodigieuſe de ſoie, eſt habité par un peuple très-pauvre.

Pour arriver à Boutkouja, nous avions marché dans une forêt de grenadiers & de néfliers, ayant à l'orient des arbres d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaire. Ils ſoutiennent des vignes qui s'élevoient encore plus haut, nous eûmes auſſi trois rivieres à paſſer ; nous paſsâmes les deux premieres à leur embouchure, ſur des ponts de bois, & nous traversâmes la troiſieme à gué.

Les Douaniers, bien loin d'exiger de nous aucuns droits, vinrent ſaluer l'Ambaſſadeur, & lui offrirent, & à ſa ſuite, des pipes de tabac à fumer, & donnerent

nerent à nos valets du vin à boire à diſcrétion.

Le 23 nous partîmes de Boutkouja, à huit heures du matin, pour faire quatre petites lieues par un beau chemin, qui nous conduiſit à Lemir, où nous ne trouvâmes qu'un mauvais gîte.

Nous en partîmes le lendemain 24, & nous allâmes grand train pour gagner Chiraverd. Nous arrivâmes au ſoleil couchant : c'eſt une maiſon de plaiſance du Sultan d'*Araſch*, ſituée au milieu d'une grande forêt. Pour y arriver, il nous fallut paſſer diverſes petites rivieres, & quantité de ruiſſeaux d'une eau claire, mais, mauvaiſe; parce qu'elle traverſe des marais où l'on éleve le ris. Le ris ſe ſeme dans les campagnes : quand il eſt monté un demi-pied, on le tranſplante dans les marais, où les hommes qui y travaillent ont l'eau à mi-jambe. A notre départ, il fallut uſer de violence pour tirer la taxe des habitans : il en coûta à un pauvre vieillard d'avoir cent coups de bâton ſous la plante des pieds; c'eſt une cérémonie très-triſte & très-ordinaire dans ce pays-ci.

Le 25 Octobre, nous continuâmes à marcher comme les jours précédens, par un chemin couvert d'arbres, & tra-

verſé de ruiſſeaux ; nous paſsâmes auſſi une aſſez groſſe riviere, & nous arrivâmes à *Liſſa*, gros & riche bourg, où cependant nous fûmes très-mal logés.

La traite du 26 ne fut que de deux lieues, & nous nous arrêtâmes à *Peské*, qui n'eſt qu'un méchant hameau : la campagne étoit couverte de certaines petites fleurs, qui s'élevent d'un oignon comme les tulipes, & qui ne paroiſſent ſur les collines de Chamakié que pendant le mois de Mars.

La journée du 27 ne fut que de quatre petites lieues juſqu'à *Mahamed-ducani*, gros bourg, dont les habitans bien vêtus font voir qu'ils ſont fort à leur aiſe. En chemin nous rencontrâmes une petite caravane allant à *Tauris*. Cachhie, fils de Goggia Zachara Cherimani, nous apprit la mort des deux freres, Meſſieurs Cavaliers de Dieppe. Ils étoient tous deux Calviniſtes : le cadet avoit perverti ſon aîné, qui étoit ci-devant Catholique. Ayant été obligés tous deux de ſortir de France, ils ſe retirerent dans le Royaume du Nord, où ils furent favorablement reçus. Ils paſſerent enſuite en Perſe, dans le deſſein d'y faire fortune. Ils y porterent quantité de médailles & de pierres gravées, & entreprirent l'éta-

bliſſement d'un commerce entre l'Allemagne & la Perſe; mais la mort qui les ſurprit tous deux, mit fin à leurs projets.

Le 28 nous partîmes à midi pour nous rendre à Rokna par un chemin au travers des forêts de différens arbres, mais principalement de buis, qui s'éleve fort haut. Entre ces arbres, nous en remarquâmes deux d'une eſpece particuliere. L'un a les feuilles ſemblables à celles du ceriſier, mais plus grandes. Il porte quantité de fruits jaunes comme les prunes de Brignoles. Ils ſont très-doux & ſans noyaux. Les gens de ce pays appellent ce fruit *Kourma*, & le font ſécher pour le manger pendant l'hyver. L'autre, au lieu de feuilles, porte de grands panaches comme des branches de fougere. Rokna ſignifie village ſale, & répond parfaitement à ſon étymologie. C'eſt le dernier endroit de la Sultanie d'Araſch, laquelle comprend ce qui anciennement étoit appellé le pays des Caſpiens & des Caduciens dans la Médie Atropatene. Selon toutes les apparences, nous avions paſſé, ſans nous en être apperçu, le lieu où, ſelon Ptolémée, fut autrefois Cyropolis, ſur la mer Caſpienne, à 42 dégrés &

demi de latitude. Je m'appliquerois inutilement à en chercher les vestiges.

Le 29 nous quittâmes Rokna à neuf heures du matin, marchant, comme nous faisions depuis plusieurs jours, dans les forêts, & traversant une infinité de ruisseaux. Nous en passâmes trois plus grands que les autres, sur des ponts de pierre d'une seule arcade. Nous vînmes ensuite à un gros village où l'on fait des pots de terre, dont l'usage est ordinaire dans tout le pays. Avant que d'y entrer, notre Timbalier s'étant mis à battre, les habitans, au nombre de plus de deux mille, accoururent pour nous voir passer. A l'entrée du Gouvernement de *Kaskar* où nous allions, nous trouvâmes une troupe de Cavaliers que le Kan y avoit envoyés pour nous attendre, & pour faire escorte à M. l'Ambassadeur. Etant arrivés à une portée de canon de la ville, nous fîmes halte pour attendre que le Kan en fût averti. Quelques heures après, notre Mémondar & celui du Kan nous vinrent prendre, & nous conduisirent à une très-belle maison, où, après avoir pris quelque rafraîchissement, deux jeunes Seigneurs, accompagnés de leurs Gouverneurs, vinrent complimenter l'Ambassadeur de la part du Kan.

Kaskar ne mérite guere le nom de ville. Il eſt diviſé en deux parties par la riviere. Celle par où nous arrivâmes, conſiſte en une centaine de boutiques de chaque côté, & en deux Caravaſéras.

Les maiſons qui ont le plus d'apparence, ſont au-delà de la riviere : celle du Kan eſt de ce nombre. Le lieu eſt d'un grand abord & d'un grand commerce. Les mardis, il y a un marché célebre, qui y attire un monde prodigieux : le pays eſt très-peuplé & rempli de villages.

Le 31 notre gîte étoit marqué ſur le rôle de notre Mémondar, à une maiſon de campagne ; mais les payſans, pour s'exempter de fournir de l'orge & de la paille, avec les autres choſes néceſſaires, avoient rompu & embarraſſé le chemin, & nous fûmes contraints de camper & de coucher à la belle étoile : nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir, des maiſons voiſines, notre nourriture & celle de nos chameaux.

Le 1er Novembre, nous ſortîmes au plus vîte d'un ſi mauvais gîte ; je me trouvai alors ſi incommodé & ſi foible, qu'il falloit qu'un valet fût derriere moi en croupe pour me ſoutenir ſur mon cheval. Nous ne fîmes que trois lieues

qui me parurent bien longues, & nous arrivâmes à un jardin du Roi, à un demi-quart de lieue de *Rascht.* Le Palais est grand & capable de loger commodément un Roi, avec toute sa Cour. Il est environné de jardins & d'une grosse riviere qui les ferme. On voit un si grand peuple dans les rues de la ville, qu'il n'est pas aisé de marcher dans celles où sont les boutiques ; car, du reste, les maisons sont écartées & dispersées dans les bois. Il s'y fait un très-riche commerce des soies du Guilan, qu'on estime être les plus belles du monde.

Un vieux Marchand nommé Aurakiel, qui revenoit d'Amsterdam, & qui avoit pour Ispahan plusieurs ballots de marchandises, m'assura que tous les ans il se tiroit des soies du Guilan pour plus de cinq millions. Comme je n'étois pas le seul incommodé, & que presque toute la suite de l'Ambassadeur l'étoit aussi, pour nous donner le temps de nous rétablir, nous demeurâmes trois jours dans ce beau palais ; mais le mauvais air qu'on respire dans le Guilan, mettoit grande opposition à notre rétablissement. Cette Province, qui fournit si abondamment à la nourriture de ses habitans, les tue par son air empesté.

Ce qui produit sa fertilité & sa richesse, incause la corruption de l'air. Cette incroyable quantité d'eau qui rend la terre féconde, produit des vapeurs que les forêts arrêtent & empêchent de se dissiper; celles sur-tout qui s'élevent des marais où l'on fait croître le ris, sont très-pernicieuses. La soie même qu'on y prépare, contribue encore à l'infection: d'ailleurs le terrein est bas & serré à l'occident par une suite de montagnes plus hautes que les nues. La chaleur, qui s'y concentre pendant l'été, épuise les corps & cause mille maladies. Ainsi l'on n'y voit que des visages pâles, défaits & comme de moribonds. Pour surcroît d'incommodité, pendant les temps pluvieux, il n'est presque pas possible de s'arracher des boues. C'est aussi ce que signifie le nom de Guilan: car *guil* en Persan signifie boue.

Rascht est à deux lieues de la mer Caspienne, que nous avions côtoyée l'espace d'environ soixante-dix lieues, sans avoir vu ni port, ni havre, ni baye. Ses bords depuis Bakou sont bas & unis, & les vaisseaux ne sçauroient s'en approcher, ni s'y mettre à l'abri des vents; de sorte qu'elle ne peut servir qu'au commerce d'*Astrakan* & de

Tarki, derniere place des Moſcovites, & à celui de *Derbent* & à *Niezova.*

Quand il nous fallut partir le 3[e] de Novembre, M. l'Ambaſſadeur, qui vit ma ſanté fort affoiblie, me fit mettre ſur un chameau dans un kajava, qui eſt une eſpece de grande cage: le chameau en porte deux, qui ſont à ſes deux côtés. Pour y être un peu à ſon aiſe, il auroit fallu avoir l'habitude de ſe tenir les jambes croiſées à la mode des Orientaux; & je ne l'avois pas: je n'y pouvois donc trouver une poſture commode. Nous marchâmes cependant environ ſix lieues à travers des forêts, & dans un chemin bordé de hauts buis. Nous arrivâmes à Koutum, qui n'eſt qu'une grande & belle maiſon iſolée dans la plaine, & entre deux longues allées de très-beaux arbres. Je ne ſçai d'où ſortirent des gens qui nous préſenterent du ris, qu'ils appellent chelau-pelau; c'eſt un ris plus mol que le pelau, & dont les grains ſont entiers.

Le 6 du mois le chemin changea de face, & nous commençâmes à nous engager dans les montagnes. L'Ambaſſadeur & ſa ſuite prirent les hauteurs, pour éviter la riviere de *Kezel-ouzan*, laquelle eſt ſerrée, & coule rapidement

dans le vallon. Les chameaux la passerent quinze fois, ayant l'eau presque jusqu'au ventre. Toutes les fois qu'ils entroient dans le gué, quelques Cavaliers s'avançoient au milieu du courant, pour les animer par leurs cris. Enfin, après avoir ainsi voyagé tout le jour, nous campâmes sur le bord d'un ruisseau d'eau chaude, sans avoir aucune provision. J'eus d'autant plus à souffrir, que mon valet, qui conduisoit le cheval chargé de mon petit bagage, étoit avec l'Ambassadeur qui avoit campé sur la montagne, à une demi-lieue de nous : ainsi la nuit fut rude à passer, & le froid me fut très-sensible.

Le Kezel-ouzan prend son origine entre Tauris & Ardebil ; c'est-à-dire, dans la grande Médie, & perce les montagnes pour s'aller précipiter dans la mer Caspienne, proche de Rascht. La riviere de *Karzan*, qui vient d'une montagne du même nom, proche de *Casbin*, & qui tombe dans le Kezel-ouzan, est, selon toutes les apparences, le *Rhidagus* & le *Ziobéris*. Mais dans un si long intervalle de temps, la disposition des lieux a pu changer; & la terre, creusée en forme de voûte, a pu s'affaisser. Ce qui me paroît certain, c'est que le

Casbin eſt dans l'endroit qui étoit arroſé par le *Ziobéris*. Si Ptolémée ne s'accorde pas avec l'Hiſtorien d'Alexandre, en ce qu'il fait paſſer une riviere qu'il appelle Charoud, en ligne droite par le pied des montagnes, il ne s'accorde pas auſſi à ce que j'ai vu ſur les lieux.

Avant que de quitter le Guilan, je ferai quelques remarques, non pas ſur la bonté du terroir & ſur l'infection de l'air, que je fais aſſez connoître, mais ſur la ſituation qui eſt ſinguliere. Cette Province eſt comme une liſiere longue d'environ quatre-vingt lieues, & qui n'en a que vingt de large. Elle forme un demi-cercle de l'occident au midi, & elle eſt reſſerrée à ſon orient par la mer Caſpienne, & à l'occident par de hautes montagnes qui ſont une branche du mont Taurus, & que les gens du pays appellent *Alpons*. Elles ſont couvertes d'arbres & pleines de bêtes fauves de toutes les eſpeces. Les ſangliers y multiplient à l'infini; parce que les habitans, qui ſont tous Mahométans, les ont en horreur, & ne les tuent point.

Le Guilan ſe trouve fortifié par la nature. La mer le défend d'un côté, & une chaîne de montagnes impraticables le défend de l'autre. Il n'eſt ni foſſés ni

remparts, qui égalent ces défenses. Ainsi il ne fut pas difficile à Atropatos, qui y commandoit pour Darius, de s'y maintenir, tandis qu'Alexandre subjuguoit l'Orient. Il n'eut qu'à ne se pas laisser épouvanter du bruit que faisoit ce Conquérant, & à l'attendre par-tout où il viendroit. C'est ainsi que Strabon s'en explique; mais Arrien, au livre IV, raconte qu'Alexandre trouva Atropatos en Médie, & y reçut ses soumissions. Justin dit plus: car dans la division des Provinces, après la mort d'Alexandre, il fait Atropatos Gouverneur de toute la Médie. Dans cette diversité d'opinions des Historiens, la narration de Strabon paroît d'autant plus vraisemblable, que de son temps les successeurs d'Atropatos ne possédoient que cette partie de la Médie dont il est question, & que le nom d'Atropatene qu'elle retint, en est une preuve évidente.

Gaze, selon Strabon & Pline, étoit la ville capitale. C'est sur de mauvais Mémoires que Ptolémée a écrit que l'Araxe, le Cambyse, le Cyrus, l'Amardus la traversent. Les trois premieres rivieres en sont éloignées, comme je l'ai déja remarqué, & je ne sçais pas où est la quatrieme. Il place entre l'A-

raxe & le Cambyſe la ville de *Sanina* ; entre le Cambyſe & le Cyrus, celle de Tazina & des Autels Sabées : entre le Cyrus & l'Amardus le fort des Caduciens & Cyropolis ; c'eſt-à-dire, qu'à ſon ordinaire, il multiplie les villes, villes qui ſont entiérement inconnues, & dont il ne reſte aucune trace.

Aujourd'hui le Guilan n'a que des hameaux, des villages, des bourgs, avec la ſeule ville de Raſcht; car nous ferions trop d'honneur à *Kaskau* & à *Aſtara*, que nous avions laiſſé à notre droite, ſi nous leur donnions le nom de ville. Les maiſons de tous ces villages ſont ſéparées les unes des autres, comme nous l'avons déja remarqué, pour donner à chaque maiſon la commodité d'avoir près d'elle les mûriers, qui donnent la nourriture aux vers à ſoie.

Pour reprendre ici notre route, le ſeptieme jour de Novembre nous eûmes pendant ſix lieues à monter & à deſcendre par des ſentiers ſi roides, qu'en pluſieurs endroits l'on a fait des eſcaliers avec de groſſes pierres, pour arrêter les pieds des chevaux & des bêtes de voiture qui portent les cavaja. A chaque pas, je croyois m'aller précipiter du

haut en bas de mon cavaja : j'eus même dans cette occasion grande obligation à M. Buenbek, frere de notre Ambassadeur, qui me voyant en péril, mit promptement pied à terre, prit mon chameau par le licol, & me conduisit hors du danger où j'étois. Chacun de nous étoit si occupé à s'en garantir, qu'on ne pensoit pas seulement à se donner le plaisir de considérer d'agréables paysages, formés par des montagnes entrecoupées de plusieurs petits vallons peuplés de bourgs & de villages, & environnés d'oliviers d'une grosseur extraordinaire.

Dans un de ces vallons, nous vîmes un palais, nommé *Zeiton-rout-bar*, assez vaste pour loger un Roi. Un Kan y fait sa demeure ordinaire. Il en étoit absent, & nous en profitâmes le soir ; on nous y reçut fort bien, & nous y reposâmes le soir & le lendemain. *Zeiton-rout-bar* est un mot composé de trois autres. *Zeiton* signifie olive ; *Rout*, riviere ; *Bar*, charge de fruits ; comme qui diroit que les olives y sont en telle abondance, qu'elles chargeroient la riviere. Il y a de fort belles eaux dans les jardins. Je fus surpris d'y voir un jet d'eau qui s'éleve fort haut, & une cascade où l'eau

tombe de coquille en coquille faites de pierres ; c'eſt le dernier endroit où je vis des orangers en pleine terre. Ils ne céderoient pas à nos grands noyers en hauteur. Les oranges en étoient vertes. Elles ne prennent leur belle couleur jaune que lorſqu'on les a cueillies.

Nous partîmes de ce palais le 9 du mois. Les chemins étroits par leſquels nous devions paſſer m'obligerent de reprendre mon cheval. Ils étoient taillés dans le roc, ayant par intervalle des dégrés pour faciliter aux chevaux la peine qu'ils ont à monter & à deſcendre.

Nous avions d'un côté la riviere à plus de cinq piques au-deſſous de nous, & de l'autre la montagne nous ſerroit de très près : nous mîmes cinq heures à faire deux lieues, & à gagner le pont de Keſel-ouſan. Ce pont eſt un très-grand & bel ouvrage bâti de briques, & qui a ſept arches. Dans chaque pile on a pratiqué un eſcalier pour deſcendre juſqu'à l'eau. Il a été conſtruit par l'ordre de Cha-Sephi. La négligence des Gouverneurs l'avoit laiſſé dépérir. On y travailloit quand nous y paſſâmes. Plus de cinq cens hommes y étoient employés par l'ordre de Cha-Uſſein. De ce pont

nous avions encore une demi-lieue à faire, ou plutôt à monter, pour arriver à *Manzil.*

Manzil est une petite ville au milieu des oliviers, aussi-bien que Karzevil, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue, & qui est située au pied d'une montagne vers le midi.

Les principaux habitans de Manzil vinrent au-devant de l'Ambassadeur, & lui firent le compliment ordinaire. Ils nous logerent dans un caravansera assez commode, où une belle fontaine nous donna de l'eau très-abondamment.

On présenta à notre Ambassadeur une si prodigieuse quantité d'olives, qu'il en eut sa provision pour le reste du voyage, & pour en faire des présens à Ispahan. A notre arrivée à Manzil, les boutiques furent fermées, dans la crainte que notre caravane ne fît comme celle des Moscovites & du Loski, qui emportent les marchandises des boutiques, & qui ne les payent qu'au prix qu'ils veulent.

Nous ne partîmes de Manzil que le 11 à une heure après midi. Comme le chemin étoit assez beau & assez uni, les cavaliers & les chevaux de bagage allerent grand train ; mais les chameaux demeurerent derriere : on fut même

obligé de les décharger ſur le bord de la riviere de *Charoud*, c'eſt-à-dire du Roi, laquelle ſe décharge un peu plus bas dans le Keſel-ouſan. Nous y eûmes pour notre ſouper un morceau de pain ſec, & la terre pour notre lit.

Le 12 la faim preſſa les Chameliers de partir de grand matin : notre chemin fut dans une plaine où ſerpente le Charoud, que nous paſſâmes & repaſſâmes quinze fois avant que d'arriver à *Louchan*, gros bourg qui n'a pu ſe rétablir depuis une furieuſe peſte qui le ravagea quelques années auparavant : ſes environs ſont agréables & fertiles. Les oliviers y deviennent fort gros, & ce ſont les derniers qu'on voit dans ce pays. Les vignes portent un excellent raiſin, qui rend un vin blanc, mais très-fort : nous y vîmes un arbre nommé *Chenard*, & qu'on dit être la *platane*. Il ne produit ni fruit ni graine. Pour le multiplier, on coupe une branche, laquelle étant plantée en terre, prend racine. Le chenard a l'écorce ſemblable à celle de la vigne. On a ſoin pour le faire monter, de ne lui laiſſer des branches que vers la tête. Son bois, employé en menuiſerie, paroît marbré.

Le 13 nous paſſâmes le Charoud ſur

un pont de quatre arches, & nous entrâmes dans une vallée étroite entre deux hautes montagnes. C'étoit un spectacle affreux de voir d'un côté & d'autre d'énormes rochers, qui pendoient, pour ainsi dire, sur nos têtes, & qui menaçoient de nous écraser. Il fallut cependant marcher six ou sept heures durant dans un chemin si peu agréable. Nous traversâmes plus de cent fois un torrent nommé *Karzan*, qui n'étoit alors qu'un ruisseau; mais qui par les pluies & la fonte des neiges, devient une riviere rapide, qui entraîne des rochers presqu'entiers. Le sentier où nous marchions étoit son lit. Ses eaux y avoient fait croître des herbes aquatiques, qui répandoient dans les lieux circonvoisins une odeur des plus agréables. Nous trouvâmes très-à-propos un méchant caravansera, nommé *Moullalou*, pour y faire reposer nos bêtes qui étoient très-épuisées. Ce caravansera est environné de vignes, dont les ceps s'élevent à la hauteur d'un homme, & dont les branches sont entrelacées en forme de treilles; c'est, dit-on, pour défendre le raisin contre les guêpes, qui sont ici de la longueur & de la grosseur du petit doigt. Les figuiers y sont aussi hauts & aussi gros que les noyers de France.

Notre journée ſuivante fut plus rude que la derniere. Comme il ne nous étoit plus poſſible de marcher par le plat-pays, il fallut nous réſoudre à grimper par une route ſi roide, que les chameaux ne pouvoient avancer dix pas ſans être contraints de faire une pauſe & de reprendre haleine. Nous fûmes cinq heures en chemin, ayant à ſouffrir non-ſeulement de la fatigue à monter & à deſcendre des montagnes très-rudes, mais encore d'un vent de biſe qui nous couvroit de neige. Nous arrivâmes enfin, après bien des peines, au caravanſera *Youſbaſchi*, ainſi appellé, parce qu'il eſt bâti par un Yousbaſchi, ou Capitaine de cent hommes. Ce caravanſera eſt l'unique maiſon qui ſoit en cet endroit : nous y trouvâmes à loger & à ſouper.

Le 15 de Novembre, depuis la pointe du jour juſqu'au ſoleil couchant, nous continuâmes à marcher entre des montagnes & des collines couvertes de neige, & avec le même vent qui nous incommodoit beaucoup. Nous ſortîmes enfin de ces triſtes détroits, laiſſant au Septentrion le *Maſanderan*, qui eſt l'ancienne Hircanie, que Ptolémée ſépare de la *Parthie* par une longue chaîne du *Mont Coran*, & nous arrivâmes à *Aga-*

baba dans la plaine de Casbin. Agababa eſt un gros village. L'excellent vin qu'on y ſervit ne contribua pas peu à nous faire reprendre des forces. Ces montagnes qui nous cauſerent tant de fatigues ſont les Monts Caſpiens, qui ſéparent dans leur longueur la Médie & la Parthie. La ville de *Raga* ou *Rageia*, dont *Seleucus Nicator* changea le nom en celui d'*Europus*, & qui fut enſuite changé par Arſaces en celui d'*Arſacia*, en étoit proche du côté de la Médie. Je crois que Pline eſt le ſeul des anciens Auteurs qui nous faſſe de la difficulté, en ce qu'il ſemble placer les portes Caſpiennes au milieu de la Médie (1). Il en parle comme d'un chemin fait de main d'homme au travers des montagnes, & qui n'a de largeur que pour paſſer un chariot, mais qui eſt long de dix mille pas, c'eſt-à-dire, d'environ trois lieues.

Nous arrivâmes à Casbin le 16, en-

---

(1) Ce ſont là les portes du Caucaſe, qu'il ne faut pas confondre avec les portes Caſpiennes, que Pline place comme les autres Auteurs près de la mer Caſpienne vers le midi, proche la ville de Raga, maintenant *Rai*. Pline, VI, 14, 15 & 25.

viron à midi. Cette Ville eſt la principale de la Province d'*Erac*. Elle étoit la demeure des Rois de Perſe avant l'Empereur *Cha-Abas*, qui lui préféra celle d'Iſpahan. J'allai voir leur Palais : on y entre par une grande avenue de chênes, qui conduit à de vieux corps de logis bâtis de brique, qui ont grand beſoin de réparation. On y voit quelques peintures groſſieres & d'aſſez mauvais goût. Le *Haram*, ou l'appartement des femmes, s'eſt mieux conſervé que le reſte. C'eſt une eſpéce de labyrinthe, qui conduit par divers contours à pluſieurs petites chambres. Il eſt entouré d'une haute muraille. Les jardins ſont négligés : je vis un reſte de parterre qui ne contenoit que des œillets & des lis. Quand à la Ville, elle me parut grande, peuplée & marchande. Les maiſons ſont bâties de briques ſéchées au ſoleil. Les rues, comme dans le reſte de la Perſe, ne ſont point pavées ; mais celles qui ſont habitées par les Marchands, ſont couvertes pour la commodité du Public.

Il y a dans Casbin une trentaine de familles, Arméniennes, qui ont une petite Chapelle placée ſur le toît d'un caravanſera, & deſſervie par quatre Prêtres qui n'ont pas grande pratique. Ils

s'en consoleroient, s'ils avoient de quoi subsister ; mais ils me dirent qu'ils ne vivoient que de quelques gratifications de caravanes qui vont & viennent, & de quelques aumônes des femmes Mahométanes, pour réciter des prieres sur elles & sur leurs enfans. Pendant que j'étois à Casbin, six Cordonniers apostasierent, à cause de la défense qui fut faite aux Mahométans d'acheter des marchandises des Artisans Chrétiens, & de les prendre à leur service. C'est ainsi que le Christianisme se perdroit peu à peu dans ces Royaumes infideles, si la Providence n'envoyoit des Missionnaires pour fortifier les Chrétiens dans leur Foi.

En parlant de Casbin, je ne ferai pas difficulté de dire qu'Oléarius n'a pas eu raison de croire que la ville de Casbin fût dans la Médie (1), & à une journée des portes Caspiennes. Casbin étoit dans la Parthie, dont la capitale se nommoit Hécatonpylos, c'est-à-dire, Ville à cent portes, qui étoit, selon Pline, à cent trente-trois mille pas au-delà des portes Caspiennes, & selon Strabon, à mille

---

(1) Casbin étoit dans la Médie, avant que les Parthes y eussent étendu avec leur domination le nom de la Parthie.

deux cens ſoixante ſtades. Ces deux manieres de meſurer différent peu entr'elles, & reviennent à quarante lieues.

Les environs de la Ville ſont plantés de piſtachiers qui deviennent fort gros. Il y a auſſi quantité de vignes qu'on laiſſe aller ſans appui, & qui produiſent un raiſin d'une douceur admirable. On les couvre de terre pendant l'hyver, pour les préſerver du froid & des neiges.

Nous eûmes deux jours de repos à Casbin. Comme cette Ville eſt le rendez-vous des caravanes d'Ardebil, de Tauris & d'Erivan pour Iſpahan, & que les relations des Voyageurs ont déja fait connoître cette route ; j'irai plus vîte dans la deſcription que j'en vais faire.

Nous partîmes le 19 aſſez tard, pour aller coucher à *Monkam*, gros village dont les maiſons ſont terminées en pointe, parce que cette figure leur paroît plus propre pour les défendre contre le froid qui eſt long & âpre, & pour les mettre plus à couvert des neiges qui ſont très-abondantes. Au reſte, cette mode de bâtir n'eſt pas nouvelle en ce Pays.

Quinte-Curce a remarqué qu'elle y étoit en uſage du temps d'Alexandre. A quelque diſtance de Monkam, nous rencontrâmes le beau pavé que la Reine

Mere de Cha-Uſſein fit faire, quand ce jeune Prince alla à Casbin, ſelon la coutume des Rois de Perſe qui alloient s'y faire ceindre de l'épée Royale. Le pavé a plus de deux lieues de longueur, & traverſe une agréable plaine ; nos Voyageurs admirerent cet ouvrage. La Reine qui le fit faire, fit auſſi conſtruire pluſieurs ponts qui tombent aujourd'hui en ruine. J'ai déja remarqué ailleurs que le génie du Pays n'eſt pas de réparer les ouvrages détruits. Chacun ne ſonge qu'à ſoi, & qu'à faire ſubſiſter ſa maiſon pour le temps de ſa vie. Un Perſan & un Arménien abandonne pour l'ordinaire la maiſon de ſon pere, ou l'abat pour s'en bâtir une autre. Il eſt aiſé de conjecturer que ce ne ſont pas des édifices ſolides ni magnifiques.

Nous nous préſentâmes à un gros Bourg pour y loger ; mais ſoit que les habitans fuſſent exempts de logemens d'Ambaſſadeur, ou qu'ils euſſent traité ſecretement d'une ſomme d'argent pour s'en exempter, ils prétexterent l'abſence de leur Calenther, maître des Cérémonies, & nous congédierent honnêtement, en nous offrant cependant des rafraîchiſſemens. Ainſi il fallut aller chercher à nous loger dans un autre Bourg nommé

Arasang, où nous fûmes reçus dans une maison belle autrefois, mais à présent à demi ruinée. Nous marchâmes tout le jour 21 du mois dans une grande campagne, où nous ne trouvâmes qu'un caravansera qu'on appelle en Persan Koschkarou, & en Turc Gauschekav. Ces deux noms signifient ouvrages agréables, & conviennent en effet à ce caravansera.

Le 22, nous n'avançâmes que de trois lieues, parce qu'en chemin faisant l'Ambassadeur avoit une visite à rendre à un de ses amis. Nous nous arrêtâmes à *Dank*, où nous ne trouvâmes qu'un pitoyable caravansera, dont les chambres n'étoient, à proprement parler, que des niches rangées autour d'un grand salon dans lesquelles chacun étend son lit.

Le gîte du 23 fut à la Ville de *Sava*, qui contient plus de masures que de maisons. Elle est entourée de hautes montagnes.

Celui du 24 fut dans un caravansera, éloigné de huit lieues de Sava, & appellé *Javarabat*, ou *Karabat*. Je me détachai en cet endroit de la compagnie de l'Ambassadeur, qui étoit souvent obligé de faire retarder sa marche pour se faire payer des droits de son passage, & de faire ensuite une extrême diligence pour

nous

nous rejoindre. Je trouvai mieux mon compte à me joindre au neveu de notre Mémandar, qui étoit aussi incommodé que moi. Nous réglions nos journées comme il nous convenoit.

Celle du 25 pour nous rendre à *Kom*, fut de huit grandes lieues : nos chevaux & nos mulets mirent tout le jour à faire cette traite, & ils la firent sans débrider. Il faut convenir que ces animaux sont infatigables. Voici comme on les traite dans les caravanes. Dès le grand matin les Palefreniers qui sont ordinairement Arabes, & qui ont un talent particulier pour leur métier, leur donnent de la paille foulée par les pieds des chevaux & des chameaux au temps de la moisson, pour faire sortir le bled des gerbes. Lorsque la caravane est prête à partir, ils remplissent des sacs de cette paille hachée & broyée, & mêlée avec environ deux tiers d'orge. Ils attachent les sacs à la tête de leurs chevaux & de leurs chameaux, afin qu'ils puissent manger chemin faisant. Le soir quand on est arrivé au gîte, les Palefreniers les promenent doucement pour les délasser, & les couvrent d'une grosse couverture pour les empêcher de se morfondre. Quelque temps après ils les menent à l'eau, &

au retour ils rempliſſent leurs ſacs de cinq ou ſix livres d'orge pour toute leur nuit. S'il y a pluſieurs chevaux enſemble, les Palefreniers ont alors grand ſoin de les ſervir tous en même temps; car c'eſt un ancien proverbe ici qu'un cheval tombe malade ſitôt qu'il voit ſon voiſin manger ſeul, & ſans lui. C'eſt en effet une choſe riſible de voir dans les haltes des caravanes les Palefreniers courir de toutes leurs forces leurs ſacs à la main remplis d'orge & de paille, pour être des premiers à donner à manger à leurs animaux; car autrement, diſent-ils, ils tomberoient malades. Pour ce qui eſt des beaux chevaux des Seigneurs, on y fait plus de façon; car dès le matin, leurs Palefreniers jettent pluſieurs ſceaux d'eau chaude ſur le corps des chevaux, & les frottent à grand tour de bras; puis ils les ſavonnent en les frottant de la même maniere, juſqu'à ce que leur poil bien ſavonné & frotté, reluiſe de toute part. Je ne ſçais ſi les Palefreniers en France s'accommoderoient de cet exercice du matin, qui cauſe aſſez ſouvent ici une rude baſtonnade aux valets pareſſeux: quoi qu'il en ſoit, revenons à la ſuite de notre voyage.

De Javarabat, nous allâmes à *Kom*,

comme nous l'avons dit. En y allant, nous paſsâmes au pied de la fameuſe montagne nommée *Teleſme*, que le peuple appelle *Quidenquilme ;* c'eſt-à-dire, qui y monte n'en deſcend pas. Les habitans nous raconterent que *Cha-Abas* y fit monter quatre ſoldats qu'on ne revit plus ; & que de trois valets de pied que *Cha-Soliman* y fit monter, il n'en revint qu'un ſeul qui mourut incontinent après.

Il y a quelque temps que la curioſité des gens d'un Ambaſſadeur du Roi de Pologne fut plus grande que la crainte d'un pareil accident. Ils y monterent, & en revinrent en bonne ſanté. Ils dirent, à leur retour, qu'ils n'y avoient vu qu'une carcaſſe de chameau. Du pied de cette montagne, on tire de gros blocs d'un ſel fort blanc. Toute la terre des environs eſt impregnée de ſel, & on en peut dire autant de toute la Perſe juſqu'au golfe Perſique. C'eſt un ſel ſi âcre & ſi pénétrant, que les chairs & le poiſſon qu'on en ſalle perdent leur propre goût, & ne laiſſent ſentir que le ſel.

Kom a ſon Sultan, ſon Daroga & ſon Calenther. Ce dernier étoit ami particulier de notre Ambaſſadeur. Il lui

fit tous les honneurs possibles. Il le retint deux jours & le régala splendidement : nous fûmes logés dans un palais dont les bâtimens sont très-négligés. L'enceinte de Kom ne me parut pas moins grande que celle de Lyon ; mais c'est un triste spectacle de voir les deux tiers de la ville ruinés, dit-on, par des eaux qui sortirent autrefois tout-à-coup de terre, & en si grande abondance, qu'elles détremperent en peu de temps les fondemens des maisons ; & comme ces maisons n'étoient bâties que de briques séchées au soleil, elles tomberent les unes sur les autres, ensorte que presque toute la ville n'est plus qu'un amas affreux des décombres.

Sa situation étoit sur une belle grande riviere qui a un pont de dix arches avec un quai très-commode du côté de la ville. C'est le premier endroit où l'on travaille des toiles peintes.

Le 28, nous passâmes à *Kesmabat*, où les eaux sont si salées, qu'il n'y a que l'habitude d'en user qui puisse les rendre potables. Durant plus de trente lieues, à les commencer depuis *Sava* jusqu'à Kesmabat, nous eûmes toujours à notre vue & à notre orient une haute montagne qui s'éléve en pointe comme

un pain de ſucre, & qui eſt couverte de neige : on l'appelle *Eluent* ou *Oneran*, & on dit qu'elle eſt inacceſſible, parce que ſix lieues à l'entour la terre eſt brûlante, & fume continuellement.

Le 29, nous fîmes ſix mortelles lieues par une campagne déſerte, & ſur un gravier où il ne paroît pas un brin d'herbe. Cette campagne, & celle que nous avions traverſée depuis Sava, me fit conjecturer que nous pouvions être dans la *Carmanie* déſerte, qui, ſelon l'ancienne Géographie, confinoit à la Parthie, en tirant vers le midi. La Parthie, ſi nous en croyons Quinte-Curce & Arrien, ne valoit pas mieux que la Carmanie, ce qui obligea Alexandre, lorſqu'il y fut entré, de tirer ſes convois de la Médie. Nous couchâmes à *Sinſin*, gros & riche village.

Le 30e de Novembre, nous arrivâmes à *Kachan*, où l'Ambaſſadeur fut reçu avec tous les honneurs ordinaires, & conduit dans un beau jardin du Roi. Ce jardin a de chaque côté une longue & large allée : la premiere, eſt de cyprès bien rangés ; la ſeconde eſt de ſapins. Les arbres ſont d'une groſſeur & d'une hauteur ſurprenante. L'entrée des deux allées eſt plantée d'arbres fruitiers de toutes les eſ-

peces, mais sur-tout d'abricotiers. Il y a un ruisseau d'une eau coulante, qui forme les canaux le long des allées, & dont les bords sont ornés de diverses fleurs, principalement d'œillets. Ce jardin royal est affermé, & le maître jardinier me dit qu'il en payoit douze tomans. Il y a deux palais, l'un à l'entrée, & l'autre au milieu du jardin : nous étions logés dans le premier qui a une grande place qui lui sert d'avant-cour, & dans laquelle on s'exerce à tirer de l'arc.

La ville de Kachan a deux enceintes de murailles fort épaisses : l'extérieure est plus basse & à demi ruinée. Elle est traversée par une riviere impétueuse nommée *Koucout*, ou riviere des montagnes, parce qu'elle sort de celles qui sont à l'occident, & d'une source qui jette l'eau de la grosseur du corps d'un bœuf. Cette ville est une des plus considérables de la Perse par ses édifices, par le nombre de ses habitans, par les manufactures, par son commerce & ses richesses, par ses rues qui sont voûtées pour la commodité des Marchands, & par les caravanseras qui y sont bien entretenus. On y fabrique toutes sortes de vaisselles & d'ustensiles de cuivre qui ont un grand débit, parce que le cui-

vre a la réputation d'y être plus doux qu'ailleurs. On y fait d'admirables ouvrages de ſoie, de magnifiques brocards. Je ne ſçache pas avoir rien vu en Europe qui ſoit plus délicatement travaillé.

Nous y ſéjournâmes juſqu'au 3 décembre que nous allâmes à *Bouz-Abat*, gros bourg, dont les maiſons ſont fort ſerrées, & les rues en labyrinthe. Le bourg a un ruiſſeau d'eau chaude, qui nourrit quantité de petits poiſſons noirs.

Le 4, nous fîmes ſix lieues juſqu'à *Kababat*, bourg ſemblable au dernier. Les eaux y ſont bonnes, & viennent de la montagne par un canal ſouterrain. Toute la Perſe, depuis le *Guilan* & le *Mazanderan*, manque d'eau; néanmoins la terre demande à être arroſée, & elle ne l'eſt que par le moyen de ſemblables canaux, que les Perſans nomment *Karis*. Une armée ennemie ne ſçauroit ſubſiſter. C'eſt ainſi que les Perſans ont arrêté les armées des Turcs, & entre autres celles d'Amurat, lequel, après la priſe de Bagdad, en 1638, ſe promettoit de conquérir la Perſe. Cependant ce ne fut pas un obſtacle invincible pour Alexandre, non plus que pour les Sarrazins, qui, en 636, ſe rendirent maîtres de la Perſe.

Le 5 Décembre, après cinq heures de chemin, nous arrivâmes à *Natans*. Je ne ſçaurois dire ſi c'eſt un bourg ou une ville : on voit un grand nombre de maiſons ſur le penchant d'une montagne, & ſéparées par des jardins. La terre qui ne paroît être que du gravier, à force néanmoins d'être arroſée par l'eau qui deſcend abondamment de la montagne, porte quantité de beau bled & de bon fruit. Les champs ſont diſpoſés en terraſſe pour retenir l'eau. Le pain eſt plein de gravier, qui monte avec le ſuc, dont le grain ſe nourrit. Il n'eſt point de tamis qui en puiſſe purger la farine, & délivrer les dents de l'incommodité qu'elles en ſouffrent. Les habitans font remarquer comme une curioſité une tour bâtie ſur la cime de la montagne par *Cha-Abas*, en mémoire de ce qu'un de ſes oiſeaux de chaſſe avoit apporté une perdrix de très-loin. Oléarius dit que ce fut parce que cet oiſeau avoit attaqué & tué un aigle. L'hiſtoire eſt plus belle de cette ſeconde façon, mais les gens du pays s'en tiennent à la premiere, & ils nomment l'oiſeau *Baykouch*.

Nous eûmes un jour de repos à *Natans*, pour nous diſpoſer, ſans le ſça-

voir, à la fatigue du jour ſuivant, dans lequel nous fûmes obligés de faire quatorze grandes lieues pour gagner *Dambi*, n'ayant pas été poſſible de nous loger dans le caravanſera de Serdehen, qui étoit plus propre à ſervir de retraite à des animaux qu'à des hommes. Depuis Sava, nous n'avions vu que des campagnes incultes & déſertes; mais étant ſorti de *Natans*, nous marchâmes tout le jour entre des collines & des rochers, noirs d'un côté & blanchis de l'autre par des neiges, qui les couvroient à leur ſeptentrion.

Le 8 Décembre nous n'allâmes qu'à Rich, qui n'eſt qu'à trois lieues de Natans. Rich n'a que des ſables mouvans à ſon ſeptentrion. On leur a oppoſé de grandes digues, pour empêcher le vent de porter ces ſables dans les terres voiſines. Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que ces terres voiſines, qui ne ſont arroſées que d'une eau ſalée, ne laiſſent pas de produire de très-bon bled & d'excellens melons. Nous ſéjournâmes à Rich, où notre Ambaſſadeur s'aboucha avec le Memondar Bachi d'Iſpahan, pour régler enſemble le cérémonial de ſon entrée, & les logemens qu'il devoit habiter avec ſa ſuite, dans la capitale de l'Em-

pire. Le tout ayant été réglé à la satisfaction de notre Ambassadeur, & ses équipages étant prêts, nous nous mîmes en chemin pour arriver à Ispahan. Nous y entrâmes le 9 Décembre, après soixante-cinq jours de marche depuis notre départ de Chamakié jusqu'à Ispahan.

Cette ville impériale est si célebre dans tout le monde, & si connue par les relations des voyageurs, & par les Dictionnaires historiques & géographiques, que d'en vouloir faire ici la description, ce seroit faire ce qui a déja été fait plusieurs fois. Les premiers compilateurs de ces sortes de Dictionnaires, disent que Ispahan est bâti sur les ruines de Hécatonpylos, marquée par Strabon & par Pline, pour la capitale de la Parthie; & ils le disent sur l'autorité d'Oléarius, qui en cela paroît s'être trompé. Car Ptolémée fixant la longitude d'Alexandrie à 60 dégrés 30 minutes, & celle de Hécatonpylos à 96 dégrés, il s'ensuit que la différence est de 50 dégrés (1), 30 minutes; à laquelle, si l'on ajoute 27 dégrés 64 minutes (2), qui est la diffé-

(1) La différence est de 36 dégrés 30 minutes.

(2) La différence qui est entre les longtudes de Paris & d'Alexandrie est de 27 dégrés 57 minutes.

rence qu'il y a entre les longitudes de Paris & d'Alexandrie, l'erreur sera de 60 dégrés, 24 minutes (1). De plus, Ptolémée met Hécatonpylos à 37 dégrés 50 minutes de latitude. Or, Ispahan est à cinquante dégrés trente minutes (4). A l'égard de Paris, à 32 dégrés 27 minutes de latitude. Par conséquent, Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos de 13 dégrés 54 minutes, & plus méridional de 5 dégrés 25 minutes (3). De plus, cette ville est fort avant dans la Carmanie (4), qui confinoit à la Parthie, par le 33e dégré de latitude. Comme la perfection de la géographie & de l'Histoire naturelle d'un pays, dont nous avons assez peu de connoissance, a été l'objet principal qu'on s'est proposé en rapportant le Journal du Pere de la Maze, on s'est donné la liberté d'en retrancher cent avantures

---

(1) L'erreur est dans ces 60 dégrés 24 minutes, qui n'ont aucun sens.

(2) Ispahan n'est pas à 50 dégrés 30 minutes. Il est à 32 dégrés 25 minutes de latitude.

(3) Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos d'un seul dégré 30 minutes : il est plus méridional de 3 dégrés 32 minutes.

(4) Ispahan ni Hécatonpylos ne sont dans la Caramanie, qui en est fort éloignée.

inévitables dans un long voyage, & qui ne ſont intéreſſantes que pour ceux qui y ont eu part, mais qui ſont indifférentes à ceux qui les liſent, parce qu'elles ne leur apprennent rien de nouveau, ou qui en vaille la peine. On ne doit pas cependant omettre que le Pere de la Maze fit ce voyage en Miſſionnaire & en homme de ſa profeſſion, entretenant l'eſprit de piété & de religion parmi cette nombreuſe troupe de gens à la ſuite de l'Ambaſſadeur; ſçavoir: inſtruiſant, exhortant, diſant la Meſſe, & adminiſtrant les Sacremens autant que la commodité du temps & des lieux pouvoient le permettre. Sa préſence empêcha bien du mal, & ſes entretiens firent beaucoup de bien.

Lorſqu'il fut arrivé à Iſpahan, il attendit que Zurabeck eût fini les principales affaires de ſon Ambaſſade, pour lui parler de celles de ſa Miſſion de Chamakié. Lorſqu'il les vit prêtes à ſe terminer, il le fit ſouvenir pluſieurs fois de la recommandation du Pape & du Roi de Pologne, en faveur de la Miſſion de Chamakié. Zurabeck remettoit de jour à autre cette négociation; mais le jour d'en parler ne venoit point. Ce Seigneur étoit du caractere de ceux qui

n'aiment qu'eux-mêmes & leurs propres intérêts, & qui ne servent leurs amis qu'en paroles vaines & frivoles, parce qu'ils croiroient se dérober à eux-mêmes les services qu'ils rendroient aux autres.

Le Pere de la Maze ne vit que trop clairement, mais trop tard, qu'on ne lui faisoit que de fausses promesses, qui n'aboutiroient à rien. Mais en même-temps, Dieu lui donna un autre protecteur, d'un caractere bien différent; ce fut l'Archevêque d'Ancyre, Pierre-Paul Palma, d'Artois Pignatelly, Duc de Saint-Elie, de l'Ordre des Carmes Déchaussés, nommé Vicaire Apostolique pour les Indes, Ambassadeur du Pape, de l'Empereur & de la République de Venise, vers le Roi de Perse.

Cet illustre Vicaire Apostolique, qui avoit l'honneur d'être parent du Pape (1), prévint le Pere de la Maze, & lui offrit ses services. Il desira même qu'il se tînt toujours auprès de sa personne, & voulut bien lui demander son avis dans diverses affaires importantes. Ce Prélat fit son entrée à Ispahan, avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vu une

(1) Innocent XII.

qui put lui être comparée. Le Roi lui donna le lendemain sa premiere audience, avec des marques éclatantes de son estime, & de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique. Dans ce repas, qui dura presque deux heures, le Roi & tous les Seigneurs de sa Cour avoient toujours les yeux sur l'Ambassadeur. On étoit charmé de son air de modestie, joint à une physionomie aussi avenante, qu'elle étoit pleine de dignité. Pendant son séjour à la cour, le Roi voulut l'entretenir souvent, & il en faisoit l'éloge dans toute occasion.

Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, & ce fut à regret que le Roi la lui accorda. Ce fut dans cette audience, qu'il supplia Sa Majesté de nous accorder la permission d'agrandir notre Eglise à Chamakié, & d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le Roi accorda cette grace non-seulement sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, & nous en fit expédier des Lettres Patentes.

Après cette derniere audience, l'Archevêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, & chargea le Pere Elie, Evêque d'Ispahan, Religieux de l'Or-

dre des Carmes Déchaussés, de porter les réponses du Grand-Sophi. Ces deux Prélats partirent en même-temps. L'Evêque d'Ispahan prenant sa route par Chamakié; le Pere de la Maze, qui devoit retourner à sa Mission, prit congé de l'Archevêque d'Ancyre, son insigne bienfaiteur, & suivit le Pere Elie.

Nous avons le Journal du retour de ce Pere Missionnaire; mais comme il fit la même route qu'il avoit tenue en venant à Ispahan, & son Journal d'ailleurs ne nous apprenant rien de nouveau, on se dispense de le rapporter. Il partit d'Ispahan pour Chamakié le 14 Septembre 1699. Il dit dans son Journal, qu'étant à *Kom*, ils allerent voir les Sépulchres des derniers Rois de Perse. C'est, dit-il, un superbe édifice divisé en plusieurs appartemens, & placé au milieu d'un beau jardin, où il y a quantité de grenadiers chargés de grenades grosses comme la tête d'un homme. On nous fit entrer, ajoute le Pere, dans deux grandes salles voûtées, où étoient dans chaque salle deux ou trois tombeaux, élevés de terre de plus de trois pieds, longs de sept & large de quatre, couverts de tapis très-précieux.

Nous ne pûmes sçavoir si ces tom-

beaux renfermoient le corps de quelques-uns des Rois de Perſe ; car on dit communément à Iſpahan, qu'à la mort du Roi on fait trois cercueils parfaitement ſemblables, dont l'un eſt porté à Kom, un autre à Meched, & un autre à Ardebil, & qu'on ne ſçait point dans lequel des trois cercueils le corps du Roi eſt renfermé.

Nous fûmes ſurpris, ajoute le pere de la Maze, en entrant dans les deux ſalles, d'entendre une eſpece de muſique. Nous vîmes quinze Moulas, qui tenoient l'Alcoran en main, & qui étoient rangés le long des murailles. Le plus jeune chantoit des airs d'une voix très-forte & très-harmonieuſe, & on l'entendoit avec plaiſir. On ne ceſſa pas de chanter tant que nous fûmes dans les ſalles; mais en ſortant, ces Moulas ſe préſenterent à nous, & nous firent bien payer la muſique que nous avions entendue.



LETTRE

Du Pere Bachoud, Missionnaire de la Compagnie de Jesus en Perse : écrite de Chamakié le 25 Septembre 1721, au Pere Fleuriau.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Je ne doute pas que vous n'attendiez nos Lettres avec impatience, pour être plus sûrement instruit de tout ce qui s'est passé dans le *Chirvan* (1), province du Royaume de Perse, & à *Chamakié*, capitale de cette province, & le siége de notre Mission.

Il ne nous a pas été possible de vous écrire plutôt ; car dans le désordre où nous avons été jusqu'à présent, qui que ce soit n'a pu sortir du *Chirvan*, sans se mettre dans un danger évident d'être massacré ; j'hasarde aujourd'hui la lettre

(1) Chirvan en Persan signifie Pays de lait.

que j'ai l'honneur de vous écrire, & je souhaite qu'elle vous soit promptement rendue : je commence par vous dire, mon Révérend Pere, que la cause des maux qui affligent la Perse est la conspiration que l'Etmadoulet (1) ou premier Ministre du Roi a formé depuis quelque temps contre l'Etat.

Pour concevoir le motif de sa révolte, il faut observer que les peuples Mahométans sont partagés en deux Sectes aussi anciennes que le Mahométisme, & qui sont depuis long-temps ennemies.

Ceux de la premiere s'appellent *Sefis* ou *Schais*, c'est-à-dire purs, ou *Schahis*, du nom de *Schah*, qui est celui que tous les peuples d'Orient donnent au Roi de Perse.

Ceux de la seconde Secte se nomment *Sunnis*, qui veut dire en langue Perse orthodoxe, non pas qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils se croient tels, & qu'ils traitent d'hérétiques les Mahométans de la premiere Secte.

Les Persans sont de la premiere Secte; les Turcs & les autres peuples qui environnent la Perse sont de la seconde.

---

(1) C'est-à-dire en Persan, appui de la magnificence.

Ces deux Sectes ont le même Alcoran, & croient également Mahomet apôtre de Dieu : mais parce que ceux de la premiere Secte finissent toutes leurs prieres par des imprécations contre Omar (1) & plusieurs autres Imans, ou prétendus Saints du Mahométisme, ceux de la seconde, qui les réverent & les invoquent, ne demandent pas mieux que de pouvoir venger leurs Saints du mépris que les Persans *Sefis* ont pour eux.

Les *Sefis* ont aussi de leur côté des sujets d'animosité contre les *Sunnis*. Celui qui leur tient le plus au cœur est le meurtre de Hassan & de Hussein, fils d'Ali, Gendre de Mahomet, & mari de Fatima sa fille. Ces deux freres furent tués par *Moavia*, Lieutenant-Général d'*Odeman*, troisieme Calife après Mahomet.

Les Persans *Sefis* les mettent au nombre de leurs martyrs. Les Rois de Perse se font honneur d'être descendus de *Hussein*, ce qui leur fait donner en langue Persanne le nom de *Hussein*-Sefi, c'est-à-dire, fils de la famille de *Hussein*.

(1) Premier successeur de Mahomet.

Ali, gendre de Mahomet, fut l'auteur de la Secte des *Sefis :* elle fut maintenue en Perse par ses Rois; mais cette Secte étant bien moins nombreuse & considérée que celle des *Sunnis*, qui avoit pour elle toute la puissance Ottomane, Schah Ismaël, un des successeurs d'*Ali*, jaloux de la fortune que la Secte des Sunnis avoit fait au désavantage de celles des Rois de Perse, entreprit de lui donner un plus grand crédit, & d'augmenter par ce moyen les forces de son Empire.

Pour y parvenir, il crut devoir commencer par faire naître dans l'esprit des peuples leur ancienne animosité contre les *Sunnis*, & il le fit, renouvellant l'ancienne accusation contre eux d'avoir été les meurtriers impunis de Hassan & d'Hussein, petits-fils de Mahomet : il ordonna ensuite qu'on observât plus exactement que jamais l'usage de finir les prieres publiques par des imprécations contre *Omar* & les autres Imans ou prétendus saints du Mahométisme : enfin, pour les rendre aussi méprisables aux yeux des peuples, que le sont dans le pays les Juifs & les Chrétiens : il les soumit à payer comme eux le carrache, c'est-à-dire un tribut par tête.

L'Etmadoulet ou premier Miniſtre du Roi de Perſe étoit à ſon inſçu de la Secte des *Sunnis ;* comme il y étoit très-attaché, il ſouffroit impatiemment tout ce que le Roi faiſoit contre les *Sunnis*, & ſur-tout les imprécations des Perſans contre les ſaints de la Secte. Il avoit ſouvent fait ſes efforts pour adoucir l'eſprit de ſon maître contre elle, & pour tâcher d'abolir par ſon crédit les uſages qui décrioient ſa Secte parmi le peuple.

Mais n'ayant pu y réuſſir, & jugeant qu'il n'y auroit qu'un maître abſolu dans la Perſe, qui pourroit détruire tout ce que les *Sefis* avoient introduit contre les Sunnis, ce Miniſtre, ſoit ambition, ſoit zele pour ſa Secte, conçut le deſſein de monter lui-même ſur le trône de ſon Roi & de l'en chaſſer.

Pour en venir à bout, il ne falloit pas moins qu'une révolte des Sujets contre leur légitime Souverain, laquelle ne manqueroit pas de produire une révolution générale dans l'Empire, dont il ſçauroit bien profiter, & ce fut auſſi le moyen qu'il employa.

Ce Miniſtre étant iſſu des Princes du Dagueſtan (1), ſe perſuada aiſément

(1) C'eſt-à-dire, Pays de montagne.

que les peuples qui habitent cette province ſeroient les plus promptement diſpoſés à commencer une irruption dans la Perſe. Ces peuples s'appellent Leſghis ; nous les connoiſſons dans l'hiſtoire ſous le nom de Lazes. Ils occupent les montagnes du *Dagueſtan*, du côté de la mer Caſpienne : ce ſont une eſpece de Tartares, hommes forts, robuſtes, faits à la fatigue, & vivant de peu. Ils ne ſe ſervoient autrefois que de fleches & de lances ; mais à préſent ils ſont tous armés de piſtolets & de ſabres : ils ont appris à les forger, & s'en ſervent très-adroitement.

Ils font continuellement la guerre aux Tartares Nogais, aux Circaſſes : ils font de fréquentes courſes ſur les Georgiens & autres Sujets du Roi de Perſe. Ils ſont gouvernés par un Prince qu'ils nomment *Schamcal* : le choix du Gouverneur appartient au Roi de Perſe ; mais il eſt obligé de choiſir toujours un des Princes du Dagueſtan.

Le Gouverneur fait ſa réſidence à *Tarkou*, petite ville ſur la mer Caſpienne : elle eſt la ſeule ville du Dagueſtan. Ce Prince a ſous lui pluſieurs autres petits Seigneurs, qu'on nomme Beghs, c'eſt-à-dire Gentilshommes.

Ce fut avec les armes de ces peuples que l'Etmadoulet crut devoir commencer l'exécution de ses projets : il les fit solliciter par ses émissaires d'entrer de force dans la province du Chirvan, pour s'en rendre les maîtres, ne doutant point que les Sunnis, qui sont en grand nombre dans cette province, ne se joignissent à eux.

Il ne fallut pas de longues négociations pour déterminer des gens accoutumés au pillage à profiter de l'occasion de piller ailleurs.

Ils s'attrouperent en peu de temps, & s'étant bien armés, ils entrerent précipitamment dans le Chirvan. Une si prompte irruption ne trouva aucune résistance. Ils se rendirent aisément maîtres des villages par où ils passoient; leur troupe grossissoit chaque jour, & ravageoit le pays, jettant la consternation par-tout.

Le Roi de Perse fut bientôt instruit de ces désordres : il fut même averti que son Ministre le trahissoit & favorisoit cette irruption.

Le Roi prévenu comme il étoit en faveur de son favori, ne put d'abord s'imaginer qu'un homme comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, re-

vêtu de ſon autorité royale, fût capable d'une ſi noire action; mais elle lui fut ſi clairement prouvée qu'il n'en put douter: alors ſon indignation ayant ſuccédé à l'amour qu'il avoit eu pour ſon Miniſtre, il ordonna ſur le champ qu'on lui fît paſſer un fer chaud devant les yeux pour l'aveugler, & il le fit jetter dans une étroite priſon, pour prolonger ſon ſupplice le reſte de ſes jours.

Le chef de la révolte ayant été découvert & puni, le Roi crut que la tranquillité ſeroit rendue à la province du Chirvan: mais les révoltés, que le Miniſtre avoit rendus ſi puiſſans, ſe ſentant aſſez forts pour ſe ſoumettre la province entiere, & s'en conſerver la poſſeſſion, continuerent leurs courſes, pillant & maſſacrant ceux qui s'oppoſoient à leur fureur: ils ſe rendirent en effet bientôt les maîtres de la campagne.

Ils en vouloient particuliérement à la ville de Chamakié, qui a toujours eu la réputation d'une ville que le commerce a rendu très-opulente: ils s'approcherent de ſes murs le 15 Août dernier avec une armée d'environ 15 mille hommes: ils comptoient moins ſur leurs forces pour y entrer victorieux, que ſur les *Sunnis* qu'ils

qu'ils ſçavoient être dans la place. Ils ſe flatterent que ſi-tôt qu'ils s'en approcheroient, les Sunnis ne manqueroient pas d'employer la force & l'artifice pour leur ouvrir une des portes de la ville.

Le Gouverneur de Chamakié ſe fioit en effet ſi peu aux gens de cette Secte, qu'il n'oſa jamais tenter une ſortie, dans la crainte d'en être abandonné. Il prit toutes les précautions poſſibles pour bien faire garder les portes de la ville: mais malgré toutes ſes prévoyances, les Sunnis, qui étoient d'intelligence avec les aſſaillans, trouverent le moyen de leur ouvrir une des portes. Les révoltés y entrerent jettant de grands cris, & le ſabre à la main. Ils égorgerent tous ceux qui voulurent s'oppoſer à leur paſſage, & mirent les autres en fuite. Ils allerent enſuite ſe retrancher dans les quartiers & les maiſons des Sunnis. Le lendemain matin ils en ſortirent, faiſant main-baſſe ſur tous ceux qui ſe trouvoient en leur chemin, & forçant les maiſons pour les piller.

Le Commandant de la ville déſeſpérant de pouvoir chaſſer un ſi grand nombre de rebelles, prit lui-même la fuite, pour mettre du moins ſa vie en ſûreté? Mais les révoltés le firent ſui-

vre, l'arrêterent & l'enfermerent, dans l'eſpérance de lui faire déclarer ſes tréſors cachés; mais ſoit qu'il n'en voulût rien découvrir, ſoit qu'en effet il fût ſans or & argent, ils n'en purent tirer aucune déclaration. Leur fureur en fut ſi grande, qu'ils le mirent en pieces. Ils traiterent avec la même inhumanité ſon neveu & un autre de ſes parens, & jetterent leurs corps aux chiens. Nos Catholiques, qui s'attendoient au même traitement, ſe réfugierent chez nous, pour ſe préparer à la mort. Jugez, mon Révérend Pere, quelle fut alors notre conſternation. Dans ces triſtes inſtans, le Pere de Langlade, le Frere Henry & moi, étant au pied de l'autel de notre Chapelle, nous fîmes un vœu au bienheureux Jean-François Regis, le ſuppliant de nous accorder le ſecours de ſa puiſſante protection auprès de Dieu, dans le péril évident où nous & nos Catholiques étions à toute heure expoſés.

Nous eûmes ſujet de croire que nos vœux furent favorablement écoutés; car toute la fureur des révoltés tomba ſur les *Seſis*, qui ſont, comme nous l'avons dit, de la Secte du Roi : ils en égorgerent quatre à cinq mille : mais à

l'égard de nos Marchands & de nos Chrétiens, ils ſe contenterent d'enlever de leurs maiſons ce qu'ils trouverent de plus précieux, ſans vouloir attenter à leur vie.

Les Marchands Moſcovites perdirent en ce jour pour leur part plus de ſoixante-dix mille tomans de cinquante livres chacun (1).

Les révoltés vinrent dans notre maiſon, nous menaçant, le ſabre à la main, de nous maſſacrer, ſi nous ne leur découvrions les prétendus vaſes d'or de nos autels : mais après avoir fouillé partout, & n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enleverent que nos ornemens, & quelque linge d'autel, le Seigneur ayant permis que nos vaſes ſacrés ne ſoient point tombés ſous leurs mains. Nous ne pûmes attribuer ce traitement plus favorable, que nous n'oſions l'attendre, qu'à la protection du bienheureux Jean-François Regis. Nous vous ſupplions, mon Révérend Pere, de joindre vos actions de graces aux nôtres.

Nous ne ſçavons pas encore ſi les révoltés garderont cette ville ou s'ils l'abandonneront : mais quoiqu'il arrive;

(1) Il eſt maintenant de ſoixante livres.

nous ſommes réſolus d'y demeurer pour conſerver notre Miſſion & notre Chapelle. La grace que nous vous demandons eſt de nous envoyer le plutôt que vous pourrez de nouveaux ornemens & du linge d'Egliſe, pour réparer nos pertes & décorer nos autels. Nous devons eſpérer que Dieu ne permettra pas que les auteurs de tant de maux jouiſſent long-temps de leur proſpérité. Si Dieu a voulu ſe ſervir d'eux pour punir ici l'infidélité & le ſchiſme, & éprouver la patience de nos Catholiques, il jettera, comme dit le Prophete, les verges au feu, & nous rendra le calme & la paix : nous nous recommandons tous, & nos Catholiques avec nous, à vos ſaints Sacrifices.



LETTRE

*Du Révérend Pere H. B***, Miſſionnaire en Perſe, à Monſieur le Comte de M***.*

MONSIEUR,

Le vif intérêt que vous prenez à nos Miſſions, & la part que vous avez aux travaux de nos Ouvriers Evangéliques, ne me permettent pas de différer plus long-temps à vous envoyer les détails que vous me demandez ſur les divers pays que j'ai parcouru. Deſtiné par la divine Providence à travailler dans les Miſſions de Perſe, mes premiers ſoins ont été d'apprendre les langues Arménienne, Turque & Perſane, perſuadé que ſans cela je n'y pourrois pas être fort utile. J'ai déja traverſé, en différens temps, les Royaumes des Elamites & de Suſe, peu fréquentés par les Européens, occupé ſans ceſſe à inſtruire & à conſoler les Chrétiens qui y habitent. Je conſacrois le temps qui me reſtoit de mes fonctions à m'informer des mœurs, de la ſituation & des anti-

quités des pays où je me trouvois.

Hamadan, ville de Médie, où je fais actuellement mon séjour avec le P. Zerilli, Jésuite Italien, est la capitale d'une province de même nom : elle est située au pied du mont Alvand, que les Persans appellent *Sultan-Alvand*, c'est-à-dire la Reine des montagnes, parce qu'elle est la plus fertile, & l'une des plus hautes montagnes de Perse. C'est une branche du mont Taurus, qui s'étend jusqu'au sein Persique. Le célebre Avicenne a demeuré long-temps sur cette montagne pour y faire ses observations sur les simples, dont elle est toute couverte. Hamadan est à trente-cinq dégrés douze minutes de latitude septentrionale. C'est une ville très-ancienne, à en juger par les ruines d'un Temple magnifique, dont il ne reste plus qu'un dôme fort élevé, bâti de briques peintes en porcelaine, sur lesquelles paroissent quelques caracteres hébreux. Sous ce dôme est une Chapelle de dix-huit pieds en quarré, où sont, dit-on, les tombeaux d'Esther & de Mardochée; au-dessus des tombeaux s'élevent deux mausolées magnifiques, d'un bois très-dur : sur l'un l'histoire d'Esther est gravée en caracteres hé-

breux, avec ces mots : *la grande Reine Esther ;* sur l'autre on lit : *ces Mausolées ont été construits par Ardachier ou Arsaces ;* mais il n'y a pas de date qui détermine lequel des Arsaces. Le Mausolée de Mardochée est à droite ; il a sept pieds de longueur & de hauteur, sur trois pieds de largeur. Celui d'Esther est à gauche & de la même structure, sinon qu'il est d'un pied plus haut que celui de Mardochée. Les Juifs y entretiennent un grand nombre de lampes qui brulent jour & nuit, & vont aux jours de Fête y faire leurs prieres.

Comme je rendois visite un jour à un Seigneur Persan, un Derviche, homme de bon sens, habile philosophe, versé dans les saintes écritures, qui s'y trouva, fit tomber la conversation sur des matieres de Religion, il commença par donner de grands éloges à la Religion Chrétienne. Il avoua qu'il la trouvoit très-conforme à la raison, si ce n'est dans le point où elle enseigne que Jesus-Christ est Dieu. Il est vrai, lui dis-je, que nous croyons la Divinité de Jesus-Christ ; ce point est le fondement de notre Religion ; ce qui m'étonne, est que vous le disiez vous-même dans votre Alcoran, & que vous ne le croyez pas ; car, de bonne

foi, que signifie *Rouh-Alah*, qui est le nom que Mahomet donne à Jesus-Christ? Ce mot Arabe, car j'ai étudié à fond cette langue, me dit-il, signifie l'esprit ou l'ame de Dieu. Cet esprit, ou cette ame de Dieu, lui répliquai-je, est-elle différente de Dieu, ou est-elle une même chose avec Dieu? L'ame & l'esprit de Dieu, me répondit-il, ne peuvent pas être différens de Dieu: donc, ajoutai-je, Jesus-Christ est Dieu; ce qui est une même chose avec Dieu, est Dieu. Il parut touché de cette conséquence; je louai sa bonne foi à lui donner le vrai sens du mot *Rouh-Alah*.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pas trouvé dans les autres Mahométans la même sincérité; ils donnent à ce mot un sens différent, pour éluder la conséquence que j'en ai tirée. Prions le Dieu des miséricordes d'éclairer leur esprit & de dissiper entiérement les ténebres qui les environnent.

Tous tant que nous sommes, reprit le Derviche, nous reconnoissons Jesus-Christ pour un homme divin, & nous avons pour lui un très-grand respect, au lieu que vous autres Chrétiens, n'avez que du mépris pour Mahomet. Vous respectez Jesus-Christ, lui répli-

quai-je, parce qu'il y a dans sa conduite des caracteres de sainteté qui vous frappent. Montrez-nous dans celle de Mahomet l'ombre de quelques-uns de ces caracteres divins. Vous respectez Jesus-Christ, parce que vous le reconnoissez pour un Prophete envoyé de Dieu aux hommes, & vous le reconnoissez pour tel à des marques évidentes, auxquelles vous avouez qu'on ne sçauroit résister. En est-il quelqu'une qui nous puisse donner une pareille idée de Mahomet ? Quelle a été sa conduite ? Quelle doctrine a-t-il enseigné aux hommes? Par quels miracles a-t-il prouvé qu'il étoit envoyé de Dieu ? Quels Prophètes avoient prédit sa Mission ? Je ne vous rappellerai pas les circonstances honteuses de sa vie, que je suis assuré que vous détestez vous-mêmes dans le fond du cœur. Non, j'ai trop bonne opinion de vous ; ce n'est pas par la conduite de Mahomet que vous pouvez juger qu'il est Prophète. Son Alcoran, où il a lui-même osé publier ses impudicités, s'élévera dans tous les siecles en témoignage contre lui ; eussiez-vous même en sa faveur les miracles les plus éclatans, sa vie infâme en effaceroit tout l'éclat, & aucun homme de bon sens

ne pourroit s'y laisser tromper. Mais quels miracles nous alléguez-vous en sa saveur ? *Son voyage au Ciel sur le cheval Alborach, à qui il promet le Paradis ; la lune partagée avec ses doigts*, sont des rêveries qui ne sont que pour le peuple ; les honnêtes gens s'en moquent ; & d'ailleurs, Mahomet lui-même reconnoît que Dieu ne lui a pas accordé le don des miracles. Quant à la Doctrine, combien de contradictions & d'absurdités répandues dans son Alcoran, opposées aux bonnes mœurs & à la droite raison ? *Le monde appuyé sur les cornes d'un taureau ; le Ciel composé de fumée ; le Soleil placé dans une fontaine d'eau chaude ; une étoile brillante qui se détache du firmament, pour renverser du haut des Cieux les démons, lorsqu'ils viennent écouter ce qu'on y dit ; Salomon qui s'entretient avec des fourmis & des oiseaux ; Dieu qui jure par des abeilles, & qui jure un moment après par des vaches le contraire de ce qu'il vient de jurer ; le vin défendu dans un chapitre & permis dans un autre*, & mille autres absurdités de cette nature font assez connoître quelle est sa doctrine.

Du moins falloit-il que Dieu marquât aux hommes, par quelques signes évidens, que Mahomet étoit envoyé de sa

part ; il devoit y avoir des prédictions touchant ce nouveau Législateur, qui déterminassent les hommes à croire en lui. Quelles sont ces prédictions? Quel Prophète a parlé de lui? Jesus-Christ lui-même, dans son Evangile, reprit le Derviche, en m'interrompant, promet qu'il enverra l'esprit consolateur, & ce passage doit être entendu de Mahomet ; Jesus-Christ l'avoit marqué par son nom; mais vous l'avez effacé. Je lui répondis que c'étoit sans fondement que les Mahométans nous reprochoient cette falsification des Ecritures ; qu'ils ne pouvoient assigner le temps auquel nous l'avions faite, ni montrer aucun exemplaire authentique dans lequel fût écrit le nom de Mahomet. J'ajoutai que cet esprit que Jesus-Christ promettoit à ses Apôtres ne pouvoit pas être Mahomet, parce que cet esprit consolateur devoit enseigner aux Apôtres, & rappeller dans leur esprit toutes les instructions que Jesus-Christ leur avoit données. Est-ce là ce qu'a fait Mahomet? Quelle opposition étrange entre ses maximes & celles de Jesus-Christ! Jesus-Christ ne parle que de douceur, que de patience, que de pauvreté, que de renoncement à soi-même; il veut qu'on porte chaque

jour ſa croix, qu'on haïſſe ſa propre chair, qu'on aime ſes ennemis, qu'on prie pour eux, qu'on leur faſſe du bien, qu'on étouffe juſqu'au moindre ſentiment de vengeance. Mahomet enſeigne-t-il ces maximes ? l'Alcoran, au contraire, n'inſpire-t-il pas la violence, l'emportement, l'orgueil & l'amour des plaiſirs ? L'eſprit de vérité que Jeſus-Chriſt promettoit dans ce paſſage, devoit recevoir de Jeſus-Chriſt ſa doctrine ; c'eſt-à-dire, que la doctrine de Jeſus-Chriſt & celle de Mahomet, n'auroient dû être qu'une même doctrine. Cela eſt-il ainſi, Derviche ? Rendez vous-même témoignage à la vérité. Ne ſent on pas, dans la lecture de ces deux Loix, une contradiction & une oppoſition continuelle ? Il n'eſt pas que dans votre retraite, où vous vous occupez de la méditation des choſes divines, vous n'ayez lu ces ſaintes maximes avec ſatisfaction ; mais peut-être ne vous êtes-vous pas encore aviſé de faire attentivement la comparaiſon de ce livre divin avec l'Alcoran. Ah ! faites-la, je vous en conjure, au nom de ce grand Dieu au ſervice duquel vous avez prétendu vous conſacrer, en renonçant à toutes les commodités de la vie ; &

ſi vous le cherchez dans toute la ſincérité du cœur, pourquoi ne ſe montreroit-il pas à vous ? C'eſt un Dieu plein de miſéricorde. Je m'apperçus qu'il s'attendriſſoit : il me dit qu'il s'en falloit peu qu'il ne fût Chrétien ; qu'il avoit toujours ſenti dans ſon cœur un extrême reſpect pour Jeſus-Chriſt, & qu'il s'étoit propoſé ſa vie humble, ſimple, pauvre, pour exemple de la ſienne ; qu'au reſte, il feroit attention à toutes ces choſes, & me prioit de trouver bon qu'il vînt encore dans quelques jours en conférer avec moi. Je lui marquai le plaiſir que j'avois de le voir dans ces diſpoſitions, & l'aſſurai qu'il me trouveroit toujours prêt à l'entendre.

Il y a en Perſe différentes ſectes de Mahométans, ou, pour mieux dire, il y a preſque autant de différentes opinions en matiere de Religion, qu'il y a de differentes conditions. La croyance de l'artiſan n'eſt pas celle de l'homme de lettres : le courtiſan a encore la ſienne qui lui eſt propre.

Le ſimple peuple ſuit l'Alcoran à la lettre, & prétend que les myſteres qu'il renferme ſont trop au-deſſus de l'homme pour entreprendre de les pénétrer. Cette prévention eſt un obſtacle à leur con-

verſion preſque inſurmontable ; car quand les Miſſionnaires leur ont montré l'abſurdité de quelque point de leur croyance, ils répondent que ce ſont des myſteres qu'ils ne ſçauroient entendre, & que Dieu s'en eſt réſervé la connoiſſance à lui & à ſon Prophète.

Les gens de lettres expliquent l'Alcoran ; ils en étudient l'interprétation, & aiment à diſputer ſur leur Religion. Quand un Miſſionnaire les a convaincus, d'ordinaire tout le fruit de ſa victoire ſe réduit à quelques éloges & quelques marques d'eſtime qu'ils lui donnent : *tu as beaucoup d'eſprit*, lui diſent-ils, *je voudrois que tu fuſſes de notre Religion, elle auroit en toi un habile défenſeur.*

Les gens de Cour qui ont du ſçavoir, ne m'ont jamais paru fort attachés à Mahomet & aux illuſions de ſon Alcoran : ils ne laiſſent pas cependant de profeſſer le Mahométiſme. Les Miſſionnaires s'inſinuent plus aiſément dans leur eſprit que dans celui du ſimple peuple. Ils nous écoutent volontiers, & ils aiment à s'entretenir avec nous de Religion. Ce ſont eux qui nous mettent les premiers ſur cette matiere ; ils ſont attentifs à nos raiſonnemens, & ils ont aſſez de bonne foi pour avouer, quand on les

a convaincus, qu'ils en ont senti toute la force. Tous ceux avec qui j'ai traité m'ont paru de ce caractere.

Cette curiosité & cette franchise qu'ont la plûpart des Persans en matiere de Religion, donnent aux Missionnaires qui vivent parmi eux un grand avantage. Il faut, pour les engager à entendre parler de Jesus-Christ, beaucoup de douceur & de modération ; l'emportement d'un zèle trop ardent seroit un grand obstacle, sur-tout s'il leur paroissoit qu'un Missionnaire montrât quelque plaisir de les avoir embarrassé par ses raisonnemens. Ils ne croient pas qu'un homme qui marque de la chaleur & de la passion, puisse être animé de l'esprit de Dieu. Comme ils ont eux-mêmes beaucoup de flegme, une maniere trop vive les rebute. On peut leur conseiller la lecture des Livres saints, qu'ils ont entre les mains : ils découvrent eux-mêmes combien les histoires qui y sont écrites sont différentes des fables que Mahomet leur a laissées dans son Alcoran. Quelques Missionnaires de notre Compagnie se sont servis utilement de cette lecture pour gagner à notre sainte foi plusieurs personnes de distinction.

Je passai l'année derniere dans le Lau-

reſtan ; c'eſt le Royaume des Elamites, où Chodorlahomor régnoit du temps d'Abraham. Il confine à la Seigneurie de Goulpakan à l'orient, à la Suſianne, au midi, au Tigre à l'occident, & à la Médie inférieure au ſeptentrion. *Courmabat*, ſa ville capitale, eſt ſituée au trente-troiſieme degré de latitude. Ce n'eſt qu'une fortereſſe qui n'a rien de conſidérable que le Palais du Gouverneur & des boutiques magnifiques.

Du Laureſtan j'allai à *Avignerd*, ville ſituée ſur les confins de la Suſianne & de la Médie ; elle eſt bâtie en amphithéâtre, ſur le déclin d'une colline : au pied de ſes murailles coule la riviere de *Gamaſan*. Son Gouverneur y entretient mille cavaliers pour la garde de toute la contrée.

Enfin, après dix ans de courſes & de travaux dans les différentes provinces de ce vaſte Empire, mes Supérieurs m'appellerent à *Iſpahan*, capitale de toute la Perſe. C'eſt une grande ville, qui a près de dix lieues de tour, en y comprenant ſes fauxbourgs, mais qui n'eſt pas peuplée à proportion. Il y a trois couvens de Religieux, quantité de jardins & de places publiques, toutes très-belles. Rien n'approche ſur-tout de

la magnificence de la Cour ; mais parce qu'elle ne paroît jamais mieux que lorſque le Roi aſſemble tous ſes Seigneurs pour leur donner à manger dans ſon Palais, je vous envoie la deſcription du Palais & du feſtin, afin que vous ayez une idée plus juſte de la grandeur de ce Prince.

Quoique les bâtimens de Perſe n'aient pas tant de juſteſſe dans leur ſtructure que ceux d'Europe, ils ont néanmoins un certain agrément qui donne de l'admiration aux Européens même, & il n'y en a pas un qui ait vu le Palais du Roi de Perſe, ſans avoir été frappé de ſa beauté. Il eſt bâti à l'occident, dans une grande place appellée *Méidan*, c'eſt-à-dire marché. C'eſt une des plus belles places du monde. Sa longueur eſt de ſept cens pas ordinaires, ſur trois cens de largeur ; les quatre côtés ſont bâtis en portiques de la même ſtructure que les aîles de l'entrée du Palais.

Les jeunes Seigneurs de Perſe s'exercent dans cette Place à jouer au mail à cheval, à jetter la lance & à la ramaſſer ſans quitter l'étrier, & à tirer la fleche par derriere, en fuyant à toute bride, ſelon l'ancienne coutume des Parthes. Ils tirent au blanc de cette maniere dans

une aſſiette d'or, que l'on met au bout d'une grande perche qui eſt dreſſée au milieu de la place. Le Roi, qui voit cet exercice de ſa ſalle d'audience, donne un prix, avec l'aſſiette d'or, à celui qui la met à bas. Il lui envoie auſſi quatre cens écus pour une collation que le Roi lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, & tous les Seigneurs le vont féliçiter ſur ſon adreſſe & ſur l'honneur que le Roi lui a fait.

A l'orient de cette place, vis-à-vis le Palais du Roi, paroît une Moſquée dont le dôme eſt une piece très-hardie à cauſe de ſa grande largeur; les dehors de ce dôme ſont peints en porcelaines; il eſt entouré d'un cordon blanc, large de plus de deux pieds, ſur lequel paroiſſent de gros caracteres Perſans. La pomme & le croiſſant qui ſont au bout ſont dorés. Son Portique eſt de marbre, enrichi de pluſieurs beaux ouvrages.

A l'extrémité de la place, du côté du midi, eſt la grande Moſquée du Roi, élevée par *Schah-Abas*, le dernier des douze Imans ou Saints de Perſe. Le portail de cette Moſquée eſt une piece digne de l'admiration des plus habiles Architectes de l'Europe. Il eſt d'une hauteur extraordinaire. Le bas eſt d'un

marbre de plusieurs couleurs ; & ce cordon de marbre règne aussi dans les portiques & dans le corps de la Mosquée. Toute la façade est peinte d'azur vernissé ; on y voit des feuillages & des festons dorés en demi-relief. Le couronnement du frontispice est d'un plâtre relevé en bosse, marqueté d'or, travaillé d'une maniere si délicate, qu'il est difficile qu'on puisse mieux employer le plâtre. La porte est couverte de lames de vermeil doré. On entre par cette porte dans une cour fort vaste, entourée de galeries dont les colonnes sont de marbre granite. Les chapiteaux, la corniche & la frise de ces galeries sont azurées & dorées. Les Perses y font leurs prieres après s'être purifié dans de grands bassins de marbre qui sont au milieu de cette cour ; la Mosquée est à droite ; on y entre par une arcade fort élevée, peinte & dorée de la même maniere que les galeries. Le corps de la Mosquée est fort vaste ; elle a un double dôme de la même structure que celui de la belle Mosquée qui est vis-à-vis du Palais du Roi.

Il y a devant ces dômes deux *minarets* couverts d'ouvrages de marqueterie ; ce sont des especes de petits clo-

chers bâtis de briques, qui ſont ſi hauts & ſi déliés, qu'on a de la peine à concevoir comment un ſi petit bâtiment peut ſoutenir une ſi grande hauteur. Ils ne contiennent qu'un eſcalier à vis, & ſi étroit, qu'à peine un homme y peut monter; le reſte fait l'épaiſſeur de la muraille, qui ne paroît pas plus large au pied qu'à la pointe.

La galerie des muſiciens eſt encore un des beaux ornemens de la place; les joueurs d'inſtrumens du Roi s'y raſſemblent trois fois par jour, à midi, au ſoleil couchant & à deux heures après minuit; mais les jours de fêtes, leur tintamarre ſe fait entendre le jour & la nuit; je dis tintamarre, car ils ſont plus de ſoixante qui jouent enſemble, les uns battent des tymbales, les autres de gros tambours, d'autres jouent du hautbois, & d'autres crient à pleine gorge, dans de longues trompettes, mêlant leurs cris au bruit des inſtrumens.

On entre dans le palais du Roi par deux magnifiques portes, entre leſquelles on a rangé un grand nombre de canons que *Schah-Abas* fit apporter de la ville d'Ormus, lorſqu'il l'eut priſe ſur les Portugais; mais ils ſont ſi mal

montés qu'on ne pourroit pas s'en servir. La porte principale s'appelle *Alla-Kassé*, c'est-à-dire, la porte de Dieu, parce que c'est un lieu de refuge, d'où on ne peut tirer aucun criminel sans un ordre exprès de Sa Majesté. Il y a sur cette porte un bâtiment de plusieurs étages, qui forment beaucoup de chambres; de sorte qu'en la voyant de loin, on le prendroit pour une grosse tour environnée de galeries dorées, qui régnent autour de tous les étages.

Le dernier étage forme une très-belle & très-grande salle d'audience qui commande toute la place. Le Roi y tient toujours assemblée le premier jour du printemps, pour y recevoir les étrennes des Seigneurs & pour y prendre le divertissement des jeux que les enfans de qualité célèbrent en sa présence. Cette salle est assez spacieuse pour contenir cent conviés, sans y comprendre les Gentilshommes servans & les Officiers de guerre qui se tiennent debout derriere ceux qui sont assis. Elle est ouverte de trois côtés. Le lambris qui est dans l'enfoncement est d'un ouvrage très-délicat; il y a beaucoup de peintures sur les murailles, mais qui auroient besoin d'un bon peintre pour les rendre régulieres.

Le plafond eſt d'un bois bien travaillé & bien doré, ſoutenu par douze colonnes dorées en relief, ce qui lui donne beaucoup d'éclat du côté de la place. La ſalle eſt preſque quarrée & n'a pas moins de ſoixante pieds de longueur. Il y a au milieu un grand baſſin de marbre, où, malgré la grande élévation de la ſalle, on fait jouer des jets-d'eau par le moyen de quelques pompes.

L'uſage des feſtins publics eſt très-ancien dans la Perſe, puiſque le Livre d'Eſther fait mention de la ſomptuoſité du banquet d'Aſſuerus; mais ceux qu'on fait maintenant ſont plutôt des feſtins d'audience que des banquets de réjouiſſances. C'eſt durant ces feſtins que le Roi traite des affaires d'Etat, & qu'il donne audience aux Miniſtres des Princes étrangers. On y étale tout ce qu'il y a de plus précieux dans la maiſon du Roi; tout y brille : les tapis ſur leſquels on s'aſſeoit ſont de grand prix; les nappes ſont de brocard. On ſert le Roi dans un vaſe d'or pur, de plus de trois pieds de diamètre; le couvercle & le cadenat, ſous lequel la portion du Roi eſt renfermée, ſont de la même matiere, & on porte ce vaſe en cérémonie ſur une eſpece de brancard, orné de lames d'or.

L'Ecuyer-Tranchant ouvre le cadenat devant Sa Majesté ; il se met à genoux, & après avoir goûté les mets, il les sert dans plusieurs plats d'or, qu'il remplit avec une cuilliere & une longue fourchette d'or, qu'il porte toujours à son côté, comme les marques distinctives de sa charge. On sert au Roi le vin dans des bouteilles scellées ; le Grand Maître les ouvre devant lui, & il en goûte avec les mêmes cérémonies que l'Ecuyer lui sert son plat.

Après qu'on a servi le Roi, on sert aux conviés le riz, le bouilli & le rôti dans plus de cent cinquante plats d'or, avec leurs couvercles qui pesent deux fois autant ; chaque plat n'a pas moins d'un pied & demi de diamètre. Les plats d'entremets sont d'or ; & avant de servir en or, on a déja servi les confitures en vaisselle d'argent & de porcelaine. Le service des confitures & des sucreries précéde toujours le repas ; on les sert aux conviés, pendant le temps des audiences, & c'est aussi alors que le Roi fait donner du vin aux Seigneurs de sa Cour. Les bouteilles & les tasses dans lesquelles on le sert, sont d'or émaillé, garnies de pierreries. On les range sur les bords du bassin de marbre, qui est au

milieu de la ſalle, & on place aux coins de ce baſſin quatre petits tonneaux d'or & quatre d'argent, qui peſent chacun la charge d'un homme. On les met en ordre avec les bouteilles, les taſſes, les caſſolettes & les pots de fleurs qui ſont tous d'or, ce qui fait une agréable ſymétrie.

On met en parade devant la ſalle quantité d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards & tous les animaux rares de la ménagerie; les chaînes & les clous avec leſquels on les attache ſont d'or, & chacun de ces animaux a devant lui deux cuvettes d'or, dans l'une deſquelles eſt ſa boiſſon, & dans l'autre ſa nourriture. Mais ce qui releve l'éclat de ce pompeux étalage, c'eſt le coup-d'œil magnifique que préſentent dix-huit chevaux de main, rangés devant cette ſalle; chaque cheval vaut un tréſor. Les étriers ſont d'or, les brides, les devants & les derrieres des ſelles ſont d'or émaillé, garnis de pierres précieuſes, auſſi bien que les houſſes. Le harnois de l'un eſt garni de diamans; celui de l'autre d'émeraudes, de rubis, de ſaphirs, de très-groſſes perles & de toute ſorte de joyaux de la plus grande richeſſe. On range quelquefois parmi ces chevaux des ânes

ſauvages

ſauvages richement enharnachés, & l'on met devant eux, comme devant chaque cheval, deux baſſins d'or, où ſont leur nourriture & leur boiſſon.

Un Eſpagnol ſe trouvant en cette Cour, ſurpris de voir des ânes ſauvages ſi bien parés, & ſi richement couverts, perdit ſa gravité, & ne put s'empêcher de rire : un Officier de la Cour s'approcha de lui, & lui demanda fort civilement ce qui lui donnoit occaſion de rire. Il répondit qu'il rioit de voir traiter avec tant de diſtinction des animaux qu'on traitoit avec le dernier mépris en Eſpagne. L'Officier lui répliqua avec reſpect : » C'eſt que les ânes ſont com» muns dans votre Pays, & nous en » faiſons grand cas dans le nôtre, parce » qu'ils y ſont très-rares ».

Le Roi eſt aſſis dans l'enfoncement de la ſalle, les jambes pliées ſur une eſpece de lit couvert d'un brocard précieux. Il s'appuie ſur un carreau fort riche. Les Seigneurs de ſa Cour ſont aſſis ſur leurs talons, maniere la plus reſpectueuſe de s'aſſeoir devant le Souverain. Les enfans du ſerrail ſont debout dans l'enfoncement de l'alcove. Il y en a toujours deux qui donnent de l'air au Roi avec de longs éventails faits de

queues de paons. Ils ont tous quelque office auprès de Sa Majesté. L'un lui sert le gobelet, l'autre le tabac, le café & le bassin pour se laver après le repas. Les principaux Eunuques sont debout à côté du Roi, & les Officiers d'Armes forment une ligne oblique depuis le bas de l'estrade ou du trône jusqu'aux deux premieres colonnes de la salle.

Le Grand-Visir, qui est en même-temps Chancelier du Royaume, est assis à la premiere colonne du côté gauche, qui est la place d'honneur en Perse. Le Généralissime des Troupes est à droite, & après lui, les Ministres d'Etat, les Kans, les Ambassadeurs sont assis en lignes parallèles jusqu'au bas de la salle. Les musiciens forment une autre ligne & remplissent le côté de la salle qui est en face du trône du Roi. Leur musique & leur simphonie continue durant l'audience qui précéde le repas: on le fait exprès, afin que les conviés n'entendent point ce qui se dit auprès du Roi. Les quarante Maîtres-d'Hôtel d'honneur, appuyés sur leurs bâtons, font un cercle devant lui, qui empêche aussi les conviés de voir distinctement ce qui se passe dans les audiences.

Rien de plus frappant, Monsieur, que de voir une si nombreuse assemblée de Seigneurs en habits de cérémonie. Leur habillement est leste & approche fort de celui des anciens Romains. Le turban des Ottomans paroît ridicule en comparaison de celui qu'ils portent; il est surmonté de deux aigrettes d'or, ce qui leur fait donner le nom de *têtes d'or*. Leurs vestes sont d'un brocard à fonds d'or ou d'argent, ainsi que leurs écharpes. Leurs robes sont d'un drap écarlate, chamarré de passemens d'or, & garnies de peaux de zibelines; & tel est le goût des Persans pour la parure & la magnificence, qu'un Seigneur se contentera de pain & de lait aigre pour sa nourriture, afin d'avoir de quoi se parer lui & son cheval.

Il semble que le Roi, pour mieux faire paroître l'éclat & le brillant des habits de ses Officiers, veuille faire parmi eux ce que font les ombres dans un tableau, il affecte de se vêtir d'une maniere fort simple, & il n'y a que l'aigrette qu'il porte sur le côté gauche de son turban qui le distingue, par les pierreries de grand prix dont elle est ornée.

Vous voyez assez, par ce que je viens

de dire, que les Perſans imitent dans leurs feſtins la magnificence d'Aſſuerus, mais ils n'imitent pas la tempérance & la modération que ce Prince vouloit qu'on gardât dans les ſiens. On y force les Grands à boire juſqu'à un excès qui a ſouvent des ſuites fâcheuſes ; cependant le Roi l'ordonne par politique, car il apprend par ce moyen bien des vérités qu'il ignoreroit ſans cet artifice.

Les Européens qui ont l'honneur d'être invités à ces feſtins, y trouvent de quoi ſatisfaire leur appétit, parce que ce qu'on y ſert eſt exquis & bien apprêté ; mais ils ſont fort embarraſſés quand il faut manger le riz à pleine main, & déchirer le bouilli & le rôti avec les doigts ; car on n'y a ni couteaux, ni fourchettes, & pas même de ſerviettes. On ſert des cuillieres de buis, mais c'eſt pour une certaine liqueur compoſée d'eau roſe, de vin cuit & de verjus, qu'on boit en mangeant le riz, & on ne peut s'en ſervir pour manger, parce qu'elles ſont fort larges & fort creuſes, de maniere qu'on n'y peut prendre avec les lèvres que la ſuperficie de ce qui n'eſt pas liquide, le reſte demeurant au fond.

La modeſtie & la retenue des Offi-

ciers ſont merveilleuſes, & on n'obſerva jamais mieux le ſilence dans les Communautés les plus régulieres de l'Europe, qu'on l'obſerve dans les feſtins du Roi de Perſe. Mais la contrainte ne dure pas long-temps, car, comme on mange tout à pleines mains, le repas eſt ſi court, qu'à peine a-t-on achevé de ſervir les tables d'en bas, qu'on deſſert celles d'en haut.

Tous les Seigneurs qui ont l'honneur d'aſſiſter aux feſtins du Roi de Perſe, ſont obligés de l'accompagner toutes les fois qu'il monte à cheval. Il y monte ſouvent, pour recevoir, en ſe promenant, les requêtes de ſes ſujets, pour s'entretenir des affaires d'Etat avec ſon Grand-Viſir & les autres Miniſtres, & pour prendre le divertiſſement des exercices que les jeunes Seigneurs de ſa Cour font à cheval dans le beau cours que Schah-Abas fit planter pour embellir Iſpahan.

Ce cours eſt une allée droite & fort unie, large de plus de deux cens pieds géométriques, & longue de deux bonnes lieues de France. Il commence au déclin de la montagne de Sofa, & continue en amphitéâtre juſqu'au Palais nommé *Hazar-Dgerib*, c'eſt-à-dire, mille

arpens, quoique l'enclos en contienne plus de six mille. Le Roi va ordinairement se rafraîchir dans ce Palais, quand il a traversé le cours à cheval avec les Seigneurs de sa Cour.

La marche est belle & bien réglée dans tout ce qui précede le Roi, mais il n'y a plus d'ordre quand il est passé. Les Seigneurs qui le suivent n'en gardent point, & vont en confusion sans distinction de dignité. Les Exempts des Gardes courent à toute bride pour débarrasser le chemin par où le Roi doit passer. Les Carabiniers ensuite, au nombre de quatre cens, marchent sur deux lignes aux deux côtés de l'allée; ils ont chacun une banderolle de taffetas rouge sur leurs carabines. Les Colonels & Officiers suivent à cheval, la carabine derriere l'épaule, comme les Arabes, & après eux, ceux qui portent les Armes du Roi. L'un a son arquebuse, l'autre a son épée; celui-ci a son carquois, celui-là sa massue, ou autres armes de cette nature. Le Grand-Maître de la Maison, le Grand-Maître de la Garde-Robe, le Grand-Ecuyer & le Grand-Ecuyer Tranchant marchent avec leurs Officiers. On mene après eux plusieurs chevaux de main, richement enharna-

chés. Les Officiers des Sophis ſuivent avec les Huiſſiers du Palais, armés de leurs haches, & après eux l'Introducteur des Ambaſſadeurs. Les quarante Maîtres-d'Hôtel d'honneur précédent le Grand-Maître des cérémonies qui va ſeul, pour empêcher qu'on n'embarraſſe la marche. Les Pages ou enfans du Serrail le ſuivent, tous bien montés. Le Porte-paraſol, & celui qui prépare le tabac pour le Roi, ſont derriere ces Pages, pour les leur donner, en cas que le Roi veuille s'en ſervir en chemin. Le premier Eunuque précede le Roi immédiatement; il marche au milieu des valets-de-pied, qui ſont au nombre de douze. Sa Majeſté permet communément à quelques-uns de ſes Miniſtres de l'entretenir dans la route. Les autres Seigneurs ſuivent en foule & ſans ordre.

Le Roi eſt accompagné de la même maniere quand il va à la chaſſe; mais quand il y va pour en donner le divertiſſement à la Reine, aux Princeſſes & aux Dames du Serrail, il prend le devant, eſcorté de quelques Eunuques. On a ſoin auparavant d'ordonner aux habitans des fauxbourgs & des environs de quitter leurs maiſons, & de ſe retirer des lieux par où le Roi doit paſſer.

avec le Serrail. Les Carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du paſſage. Les Eunuques ſubalternes obſervent ſi la curioſité n'oblige pas ces Carabiniers de s'approcher pour regarder ; & les Eunuques en dignité reglent la marche des Dames qui ſont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes & aux garçons qui ont paſſé ſept ans, quand on les ſurprend dans les rues qui ſont gardées. Pour les femmes, on leur laiſſe la liberté d'aller voir cette marche, & c'eſt d'elles qu'on en apprend l'ordre & les particularités.

Le Roi eſt toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puiſſe en changer & que tout ſoit prêt quand il arrive. Ses pavillons & ceux des Dames ſont grands, riches & éclatans. Ils ſont d'un beau drap de ſoie enrichi de broderies d'or & d'argent ; ils ſont ſi vaſtes qu'il y a au-dedans, des bains, des baſſins d'eau & des jardins de fleurs portatifs. Les appartemens des Dames, ſous ces pavillons, ſont auſſi impénétrables aux yeux des hommes, que les murs du Serrail.

Les Seigneurs ſe mettent en marche pour la chaſſe dès qu'on leur a donné avis que le Roi a pris ſon logement.

Le Grand-Visir, les autres Ministres & les Kans, font la garde toute la nuit autour de la tente du Roi. Ils se relevent les uns les autres, & à mesure qu'ils arrivent, l'Huissier de la Chambre crie qu'un tel Seigneur, qu'il ne nomme que par la charge dont il est revêtu, est arrivé. Il faut qu'un grand Seigneur soit bien malade pour être dispensé de cette garde. Les Eunuques la font avec la même exactitude dans le quartier des Dames.

Ces Seigneurs n'ont guère le temps de reposer, car à peine le jour commence-t-il à paroître, qu'il faut qu'ils battent la campagne pour rassembler le gibier dans l'endroit où le Roi leur a dit qu'il conduiroit les Dames. Ce sont de véritables Amazones. Elles savent manier un cheval avec autant d'adresse que les meilleurs Ecuyers. Elles courent le cerf, & le percent de leurs dards avec une dextérité admirable. Elles suivent le Roi, l'oiseau sur le poing, le lâchent quand le Roi le leur ordonne, & courent après à toute bride quand il s'écarte ; pour le rappeller elles battent, avec l'extrémité de la bride, un petit tambour qui est à l'arçon de la selle ; si l'oiseau attrape la proie, elles la viennent montrer au Roi,

Si ce ſont des grues, le Roi en fait tirer les plumes, & les diſtribue aux Dames, qui en font des panaches, qu'elles mettent ſur leurs coëffures.

J'obmets pluſieurs autres particularités touchant la chaſſe du Roi & celle des Seigneurs de ſa Cour, ſoit pour éviter les redites, ſoit pour vous épargner l'inutilité des petits détails. Je paſſe à la manière dont la Juſtice eſt adminiſtrée en Perſe, article ſur lequel vous m'avez demandé des éclairciſſemens.

Les Perſes n'ont d'autre Code de Loix que l'interprétation de l'Alcoran. Ils ont trois ſortes de Tribunaux, le criminel, qu'ils appellent *Ourf*; le civil, qu'ils appellent *Cheher*; & le légal, qu'ils appellent *Divan-Ali*, c'eſt-à-dire, le Tribunal Souverain. Le chef du Tribunal criminel à Iſpahan & de tous les autres Tribunaux du Royaume, l'eſt auſſi de la Juſtice civile. On l'appelle *Divan-Beghi*, il a pour exécuteur de ſes Sentences un *Deroga* qui ſert de géolier, & qui juge les petites cauſes criminelles. Les Kans ſont auſſi les chefs de cette Juſtice dans leurs Provinces, excepté que toutes les cauſes dont ils connoiſſent peuvent s'évoquer au Tribunal du *Divan-Beghi*. Le jugement des crimes de

lèze-Majesté se fait dans l'intérieur de la Maison du Roi, sans la participation du *Divan-Beghi* & sans celle du Conseil. Il ne condamne pas même un criminel, quel qu'il soit, sans faire connoître son crime au Roi, à qui il fait part de la décision du Sadre, qui détermine le genre du châtiment selon les Loix prescrites par les Imans. La manière dont il procede est assez semblable à celle d'Europe, c'est-à-dire, qu'on procede par preuves, par confrontation de témoins & par questions. Il y a deux sortes de questions: la question ordinaire & la question extraordinaire. La question ordinaire consiste en des bastonnades qui se donnent en pleine audience. Dans la question extraordinaire, on coupe avec des rasoirs le dessous des talons. On met ensuite du sel dans les incisions, après quoi l'on donne la bastonnade au criminel. Quelquefois on lui arrache les ongles des pieds; quelquefois on l'attache à quatre pieux par les mains & par les pieds, & on lui applique un fer rouge sur les parties du corps les plus charnues. Si le coupable avoue les crimes dont il est accusé, on procede à sa condamnation, & on l'abandonne à la partie intéressée; s'il ne confesse pas son crime,

l'adverſe partie doit payer le prix du ſang de l'accuſé, & ce prix ſe détermine ſelon ſon rang & ſa qualité.

Je dois vous faire remarquer que l'on ne procede contre les meurtriers, qu'à la requête de la partie intéreſſée ; ainſi un enfant dont on a tué le pere, eſt en droit de pourſuivre l'aſſaſſin, ou de compoſer avec lui, ſans que la Juſtice puiſſe s'y oppoſer. Quand la partie ne veut point compoſer, & qu'elle a prouvé l'aſſaſſinat, le Juge détermine le genre de ſupplice, & remet le criminel entre les mains de ſa partie pour en tirer ſang pour ſang ; en même tems il lui met un poignard à la main. On ne donne rien à la partie intéreſſée des biens du criminel confiſqués, la Juſtice conſomme tout ; d'où il arrive que les exécutions ſont très-rares, les parens du mort aimant mieux compoſer que de tout perdre. Cependant les compoſitions n'ont pas toujours lieu, car lorſqu'il s'agit d'un enfant qui a maltraité ſon père ou ſa mère, les Juges ſont inexorables. S'il eſt convaincu de les avoir inſultés, on lui coupe la langue, & s'il eſt convaincu de les avoir battus, on lui coupe le bras.

Le Roi députe ſouvent le *Divan-Beghi* pour aſſiſter aux exécutions, ou nomme

un des plus grands Seigneurs de la Cour pour y tenir ſa place. Un Arménien Catholique ayant été trouvé dans le chemin où le Roi devoit paſſer avec ſes femmes, fut condamné à avoir la tête coupée. Le Roi députa le Couler-Agaſi, qui eſt la troiſieme perſonne de l'Etat, pour aſſiſter à ſon ſupplice, & pour lui offrir ſa grace, s'il vouloit renoncer au Chriſtianiſme, & ſe faire Mahométan. Ce généreux Confeſſeur de Jeſus-Chriſt tint ferme; & voyant qu'on différoit de le faire mourir: *Ne vous attendez pas*, dit-il à ce Seigneur, avec un courage digne d'un Martyr des premiers ſiecles de l'Egliſe, *que j'aie la lâcheté d'abandonner Jeſus-Chriſt, qui eſt la vérité même, pour embraſſer la Secte d'un Impoſteur.* Sa foi fut récompenſée: on lui trancha la tête, & ſon corps eût été abandonné aux chiens, ſi un de nos zélés Miſſionnaires n'eût pris ſoin de le faire enlever ſecrétement, & de le faire inhumer dans le cimetiere des François.

Les Perſans n'ont pas de ſupplices déterminés pour les différens crimes; tantôt ils ſe ſervent du gibet, & c'eſt d'une maniere cruelle; ils ſuſpendent le coupable, par la gorge, à un crochet de fer, & l'y laiſſent juſqu'à ce qu'il expire; tantôt ils attachent

le criminel sur le dos d'un chameau, la tête en bas, & lui ouvrent le ventre; ils le promenent ensuite par toute la Ville. Le supplice des voleurs est toujours le même: on les jette dans une fosse remplie de chaux, & on les y laisse mourir dans les plus cruelles douleurs. L'empalement & le feu ne sont guere en usage chez eux, non plus que la roue; mais ils ont un supplice beaucoup plus affreux, qui consiste à étendre le patient sur une planche & à lui hacher toutes les parties du corps.

Les Lieutenans des Gouverneurs n'ont pas le pouvoir de juger à mort, à moins qu'ils n'en aient reçu la permission du Roi; cependant les Dérogas peuvent faire couper le nez, les oreilles & les jarrets aux Bouchers & aux Boulangers, quand le Lieutenant de Police les a convaincus d'avoir vendu trop cher, ou d'avoir employé une fausse mesure. Mais personne, excepté les Kans, quelques Sultans & quelques Dérogas privilégiés, ne peut condamner à mort; ce qui occasionne de grands désordres, car les voleurs pillent & désolent les Provinces où ils savent que personne n'a le pouvoir de les faire mourir.

Le *Divan-Beghi* est chef de la Justice

civile, & partage cet emploi avec les quatre premiers Pontifes du Royaume. Il n'y a dans cette juſtice, ni Huiſſiers, ni Procureurs, ni Avocats, chacun expoſe ſa cauſe au Juge dans une requête, plaide lui-même, & défend ſes droits. Les audiences ſont, pour l'ordinaire, fort tumultueuſes : on n'y obſerve aucun ordre, & celui qui parle le plus haut, gagne preſque toujours ſon procès. Perſonne n'eſt condamné par défaut ; de ſorte que la partie qui a tort, ſe ſauve toujours pour ſe ménager une compoſition avantageuſe.

Les loix de l'Alcoran ſur leſquelles on regle les jugemens, ſont ſujettes à de grands inconvéniens ; un homme par exemple qui prête, eſt ſouvent en danger de perdre ce qu'il a prêté. Si le débiteur eſt de bonne foi, & que cependant il ſoit inſolvable, ſon créancier ne peut l'inquiéter, il eſt même obligé de lui accorder un terme pour le paiement : le temps expiré, le Juge prend un ſur dix, pour ſes droits, ſur la ſomme qu'il adjuge ; de maniere que celui qui eſt fondé en raiſon, paye les dépens. Quoique l'uſure ſoit défendu dans l'Alcoran, cependant les Indiens & les Arméniens ne laiſſent pas de la pratiquer. Si, par exem-

ple, ils prêtent six cens livres à un an de terme, ils calculent ce qu'ils peuvent en tirer d'intérêt par an, qui est pour le moins huit pour cent, & font mettre d'avance dans l'obligation l'intérêt sur le principal. Cette subtilité n'est pas d'une grande ressource, si le débiteur est de mauvaise foi; car au bout du terme prescrit il pourra nier d'avoir reçu la somme entiere, & en offrant de remettre les trois cents livres, il fera perdre au créancier huit écus d'intérêt, dix écus pour les droits du Juge & tous les frais de Justice.

Le Juge souverain du Tribunal de Religion est le *Sarre-Karsa*, qui est le premier Pontife de Perse. Les *Modarés*, qui sont comme les Evêques du pays, sont à la tête des Tribunaux de Province, mais on peut appeller de leur jugement au Tribunal du Sadre. Ce Tribunal ressemble assez au Sanhédrin des Juifs. C'est-là que l'impiété & la perfidie, de concert, adjugent la couronne du martyre aux Chrétiens qui refusent d'embrasser la Loi de Mahomet; & c'est-là que les plus grands scélérats se dérobent à la mort & aux supplices dûs à leurs crimes, en abandonnant lâchement le parti de Jesus-Christ; car il n'y a pas de forfait que l'on ne pardonne à un Chrétien, s'il

veut renoncer à sa Religion. Les *Moullas*, ou Prêtres Mahométans, sont aussi jugés à ce Tribunal. Les difficultés qui naissent au sujet des mariages & des répudiations y sont décidées. Enfin, c'est dans ce Tribunal que s'exécute la Loi qui adjuge tous les biens d'une famille Chrétienne à celui des enfans qui renie Jesus-Christ pour se faire Mahométan; les autres ne pouvant rien prétendre à l'héritage paternel, s'ils n'imitent sa perfidie, ce qui entraîne des familles entieres dans l'infidélité.

J'ai déja observé, Monsieur, que les Persans ne sont point d'accord entr'eux sur les points de leur Religion; ils le sont encore moins avec les Mahométans des autres Etats de l'Asie. La contestation principale est au sujet du successeur de Mahomet. Les Persans soutiennent que c'est Ali; les Ottomans au contraire prétendent que c'est Omar. L'interprétation de l'Alcoran qu'ils ont faite de part & d'autre, est tout-à-fait contraire; & parce que cette interprétation leur tient lieu de Code où sont renfermées leurs Loix, & de Cérémonial, où sont écrit les usages qui concernent la Religion, il s'ensuit que leur maniere de juger & leurs cérémonies sont tout-à-fait différentes.

Les Ottomans ont un attachement ſuperſtitieux à la couleur verte, conſacrée à leur faux-Prophete. Ils condamnent à la mort un Chrétien qui eſt convaincu de s'en être ſervi. Les Perſans ſe mocquent de cette ſuperſtition. J'ai oui dire qu'Amurat ayant envoyé un Ambaſſadeur à Scha-Abas pour ſe plaindre de ce qu'il abandonnoit cette couleur à la profanation des Chrétiens, celui-ci lui répondit : *J'empêcherai que cette couleur ne ſoit prophanée par les Chrétiens, quand Amurat aura empêché que la verdure des prairies ne ſoit prophanée par les animaux qui y paiſſent.*

Vous n'ignorez pas que c'eſt à la Mecque que les Ottomans vont en pélerinage, les Perſans vont à Maſched, ce qui rend cette Ville une des plus riches de la Perſe.

Scha-Abas, le Grand, qui régnoit au commencement du ſiecle paſſé, voulant empêcher ſes Sujets d'emporter l'argent de ſon Royaume chez les Ottomans, & les détourner du pélerinage de la Mecque, imagina de leur inſpirer de la dévotion pour *Imam-Reza*, l'un des douze Saints de Perſe, dont le tombeau eſt à Maſched. Il rendit ce lieu célebre par un grand nombre de faux-miracles ; des gens

apostés feignans d'être aveugles, ouvroient les yeux aux approches du tombeau de Reza, & crioient aussi-tôt *Miracle.* Cette imposture y attira une foule de monde si prodigieuse, que les plus grands Seigneurs de Perse se sont fait depuis un honneur d'être inhumés dans la Mosquée de Masched, & y ont envoyé les plus riches présens.

La Religion Mahométane n'est pas la seule Religion qui soit suivie en Perse; il y a encore aujourd'hui beaucoup de ces anciens Persans qui n'ont pas voulu quitter la Religion de leurs peres pour embrasser celle de Mahomet; mais ils n'ont plus rien de la politesse, du sçavoir & de la bravoure de leurs ancêtres; ils gémissent dans une dure servitude, & sont pour la plupart laboureurs, jardiniers ou porte-faix. On les emploie souvent aux travaux publics les plus vils & les plus pénibles. L'esclavage les rend timides, simples, ignorans & grossiers dans leurs manières. Ils ont retenu l'ancien Idiome Persan, & ils l'écrivent avec les mêmes caractères que les anciens. Cette langue est entièrement différente de celle des Persans modernes, mais peu de personnes parmi eux la sçavent lire & écrire. Les objets de leur croyance sont

contenus dans des livres que leurs Mages ou leurs Prêtres leur lisent en certains temps. Ces livres ne contiennent que des fables ou des traditions superstitieuses ; toute leur habileté consiste à les bien cacher, & ils se font un point de Religion de ne les montrer à personne ; on ne sçait de leurs Mysteres que ce qu'on en peut apprendre de leurs Mages qui ne sont guère plus éclairés qu'eux.

Les Persans modernes les appellent *Gavres*, c'est-à-dire, Idolâtres, & ils les traitent plus durement qu'ils ne traitent les Juifs. Ils les accusent d'adorer le soleil & le feu ; quelque soin cependant que j'aie pris de m'en instruire, je n'ai pu découvrir exactement ce qui en est. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se prosternent devant le soleil, ils répondent qu'ils lui rendent leurs hommages, comme à la créature, après l'homme, la plus parfaite que Dieu ait tirée du néant. Au reste, ce salut qu'ils donnent au soleil levant n'est pas une cérémonie qui leur soit particulière, les Persans modernes le saluent également par une révérence profonde, & les Arméniens même le font par plusieurs signes de croix. Les Gavres croient le feu digne de leur respect, comme étant le plus pur

des élémens. Le soin qu'ils prennent de l'entretenir va jusqu'au scrupule & à la superstition. Ils n'osent en exciter la flamme de peur de le souiller, & se croiroient eux-mêmes souillés s'ils faisoient tomber quelqu'ordure sur le bois qui l'entretient. Ils n'observent pas la circoncision, ils se contentent de faire présenter, par leurs Mages, leurs enfans au soleil & devant le feu, & les croient sanctifiés par cette cérémonie.

Ils croient un paradis qu'ils placent dans la sphère du soleil; le bonheur des Saints, selon eux, consiste à voir sa lumiere, dans laquelle ils voient Dieu par réflexion comme dans un miroir. Mais on ne jouit, disent-ils, de ce bonheur que trois jours après la mort; c'est pour cette raison qu'ils ont soin de porter au tombeau des morts des provisions de bouche pour trois jours, afin qu'ils ne souffrent, ni de la faim, ni de la soif. Les gens pauvres de la Secte de Mahomet, & à leur défaut les oiseaux & les chiens profitent de cette superstition. Ils croient un enfer, & se le représentent comme une prison souterraine, humide, infecte, remplie de serpens, & de toute sorte d'animaux carnassiers, mais sur-tout de corbeaux & de grenouilles, espèces d'a-

nimaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion. Ils appellent les corbeaux messagers du démon, & les grenouilles musiciennes des damnés.

Leur maniere d'examiner quel sera leur sort dans l'autre vie, m'a paru assez singuliere. Ils emportent les cadavres hors de la ville, & les dressent contre une muraille, la face tournée vers l'orient. Les Mages & les parens du mort se tiennent à l'écart pour considérer sur quelle partie les corbeaux se jettent d'abord; si ces oiseaux, qui commencent ordinairement par les yeux du cadavre, leur mangent l'œil droit, c'est une marque de prédestination ; si c'est l'œil gauche, c'est un signe que l'ame du défunt n'est, ni assez pure pour entrer dans la sphère du soleil, ni assez impure pour être jettée dans la prison obscure de l'enfer; elle doit demeurer quelque temps dans la moyenne région de l'air, pour y souffrir le froid, & passer delà dans la sphère du feu pour y être purifiée. Si les corbeaux mangent les deux yeux, les Mages déclarent que le mort est damné, parce que n'ayant plus d'yeux, il ne peût plus voir le soleil.

Les Gavres ont des Saints qu'ils ré-

verent, & prétendent que pour le devenir, il faut travailler à purifier les élémens, labourer la terre, cultiver les jardins, purger l'eau des inſectes & entretenir le feu. Ils s'occupent de tout cela par principe de religion, & ſont dans l'uſage de laiſſer par leur teſtament une ſomme, à condition que l'héritier exterminera ou fera exterminer un certain nombre de grenouilles, de crapeaux, de ſerpens & autres reptiles. Zoroaſtre eſt le Saint pour lequel ils ont le plus de vénération. Ce fameux Aſtrologue eſt le premier qui ait enſeigné l'aſtronomie aux anciens Mages de Perſe, & c'eſt peut-être de lui que les Perſans ont appris à révérer le ſoleil. Cependant les Gavres proteſtent qu'ils ne reconnoiſſent dans cet aſtre que l'image d'un ſeul Dieu, quoique leurs hiſtoires atteſtent le contraire. Leur fête principale s'appelle *Neurus*, qui veut dire Jour nouveau. Elle ſe célebre le premier jour du printemps, au moment où le ſoleil entre dans le ſigne du Bélier; & elle dure huit jours, qu'on emploie en danſes, en jeux & en divertiſſemens. Les Perſans modernes ont conſervé cette fête.

Il ſemble que les Gavres ſont actuel-

lement moins éloignés du Christianisme que les Persans Mahométans ; leurs mœurs sont beaucoup plus pures. La raison m'en paroît très-simple ; ils naissent & sont élevés dans le sein de la pauvreté, ce qui fait que nos Missionnaires peuvent leur faire goûter plus facilement les vérités de l'Evangile, & les gagner à Jésus-Christ.

De retour à Hamadan, j'eus la consolation d'apprendre que le P. Zerilli, ce fidele coopérateur de mes travaux, venoit de convertir à la Foi un de leurs principaux Mages. Cette conversion me remplit de la joie la plus douce, & m'affermit dans l'espérance que Dieu béniroit enfin notre chere Mission. Je vous conjure, Monsieur, de joindre vos prieres aux nôtres, & d'intéresser, en faveur de tant d'ames qui gémissent dans l'esclavage du démon, les personnes pieuses qui secondent si efficacement votre zele & la générosité de vos intentions.

Je suis avec le plus profond respect, *&c.*



RELATION



TAMAS KOULIKAN ROI DE PERSE
Tué à Cotchan le 20. Juin 1747.

Gravé par N. Ransonnette Graveur Ord.re de MONSIEUR

RELATION
HISTORIQUE (1)

Des révolutions de Perse, sous Thamas Koulikan, jusqu'à son expédition dans les Indes; tirée de différentes lettres écrites de Perse par des Missionnaires Jésuites.

LES Aghuans, ces fameux rebelles, qui ont assujetti & désolé pendant huit ans les principales provinces du royaume de Perse; s'étoient fait une réputation qu'ils ne méritoient gueres: le nombre de leurs troupes ne montoit qu'à trente mille hommes, & leur valeur étoit médiocre: Ils ne se rendirent redoutables que par leur cruauté, massacrant impitoyablement tous les Persans de quelque autorité, qui pouvoient leur donner le plus léger ombrage.

Ces Barbares, que la fortune sembloit conduire par la main, s'imaginerent qu'après avoir pris Ispahan, renversé

(1) Cette Relation commence à-peu-près où finit l'Histoire de la révolution de Perse, imprimée chez Briasson en l'année 1728.

Schah Huſſein de ſon trône, conquis la plus grande partie du Royaume, & battu les troupes des Turcs, il n'y avoit plus de puiſſance au monde qui pût les abattre. La paix que le Grand Seigneur fit enſuite avec eux, & l'ambaſſade qu'il leur envoya pour reconnoître leur chef Aſzraff, les enfla tellement d'orgueil, qu'ils s'eſtimoient les plus grands hommes de la terre, enſorte qu'ils ne regardoient plus Schah Tamas, dont ils avoient détrôné le pere, que comme un foible ennemi, qu'ils écraſeroient, s'il oſoit ſe montrer, l'appellant par mépris *Sekſadé*, qui veut dire fils de chien, au lieu de Schachzadé, qui ſignifie fils de Roi.

Il eſt vrai qu'ils furent déconcertés par les manieres bruſques & peu civiles des Moſcovites, qui, non contens de refuſer le titre de Roi à leur chef, avec trois cens hommes ſeulement, défirent cinq ou ſix mille de ces rebelles : mais le Général qui commandoit dans la Province de Guilan, leur ayant accordé une eſpece de tréve, & réglé certaines limites, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de ſa Cour, ils ſe raſſurerent entiérement de ce côté-là, d'où ils croyoient n'avoir plus rien

à craindre ; dès-lors Aſzraff commença à ſe donner les airs de grand Prince, & ne faiſoit plus la guerre que par ſes Généraux. C'eſt ainſi que le château d'Yeſt fut ſoumis après un an & demi de ſiége. Cette place n'auroit tenu en Europe, qu'autant de temps qu'il en auroit fallu pour la diſpoſition de l'attaque ; mais ces ſortes de guerriers n'ont pas encore appris à enlever, l'épée à la main, le plus petit retranchement. L'Officier qui la défendoit, ne ſe rendit que vaincu par la famine ; & malgré les promeſſes données par ſerment ſur l'Alcoran, qu'il ne ſeroit fait aucun mal, ni à lui, ni aux ſiens, ce brave Officier fut cruellement mis à mort, & la garniſon paſſée au fil de l'épée.

C'eſt de la même ſorte qu'ils s'ouvrirent le chemin depuis Iſpahan juſqu'à Benderabaſſy, en trompant Sayed Amedkan qui le tenoit fermé de côté & d'autre. C'étoit un Prince du ſang royal du côté des femmes, brave & bienfait. Il s'étoit révolté contre Schah Tamas dès le commencement des troubles, & avoit pris le titre de Roi dans le Kirman : ſon armée n'étant compoſée que de gens ramaſſés & ſans diſcipline,

il s'en vit abandonné dans les actions décisives, de sorte qu'étant réduit à deux ou trois cents hommes peu capables de le soutenir, il aima mieux se livrer à ces Barbares sur leur parole, qu'implorer la clémence de son Roi légitime : aussi eut-il le même sort que les autres, on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avoit donnée; son infidélité lui coûta la tête qu'on lui trancha irrémissiblement. Plusieurs villes sans défense se rendirent en même-temps à l'usurpateur, & tout lui fut soumis jusqu'à Benderabassy.

Ces prospérités le rendirent encore plus fier & plus présomptueux : il ne daignoit plus paroître en campagne à la tête de ses troupes : il se livroit à toutes les délices de la capitale, faisoit bâtir des maisons de plaisance, alloit à la chasse avec un pompeux cortege, faisoit de nouveaux traités avec les Européens, & se comportoit comme si le trône sur lequel il s'étoit assis, eût été si bien affermi, que nulle Puissance ne fût en état de l'ébranler.

Les Seigneurs & les grands Officiers de nouvelle création qu'il avoit à sa suite, se furent bientôt formés sur la conduite de leur chef; on eût dit qu'ils

avoient tout-à-fait oublié le vil emploi de chameliers, ou la condition d'esclaves dans laquelle ils étoient nés. Les richesses immenses dont ils avoient dépouillé les Persans, la beauté des femmes & des filles qu'ils leur avoient enlevées, & dont chacun d'eux avoit un grand nombre, les superbes palais qu'ils habitoient, les habits somptueux dont ils se couvroient, la bonne chere à laquelle ils se livroient, tout cela joint ensemble, & comparé avec la bassesse & la pauvreté de l'état d'où ils étoient sortis, leur établissoit dans cette vie, de leur propre aveu, un paradis tel que Mahomet promet dans son Alcoran.

Tandis qu'Aszraff tranchoit ainsi du grand Monarque, Schah Tamas, de son côté, travailloit au rétablissement de ses affaires. Le bonheur qu'il eut de se sauver d'Ispahan durant le siége avec une simple escorte de cinq cens hommes, quoique les Aghuans eussent été avertis par les Arméniens du jour & de l'heure de sa sortie; la préférence que lui avoit donné Schah Hussein son pere sur ses deux aînés, pour le faire succéder au trône; sa bonne fortune qui le préserva du piége qu'Aszraff lui avoit tendu à Tehran, où il prétendoit l'envelopper,

ſous prétexte de venir lui rendre hommage, & lui rendre la couronne que Mahmoud lui avoit enlevée; tous ces événemens ſembloient promettre qu'il ne ſeroit pas long-temps ſans remonter ſur le trône de ſes peres.

Ce Prince, élevé comme le ſont ordinairement les fils des Rois de Perſe, n'avoit rien vu lorſqu'il ſortit d'Iſpahan, que l'intérieur du Serrail, des femmes, & des eunuques : il trouva un dérangement affreux dans le Royaume, pas un Gouverneur qui eût le nombre de troupes que ſa charge l'obligeoit d'entretenir, les finances épuiſées & mal réglées, des ennemis de tous côtés, & une foule de flatteurs qui l'environnoient, & qui n'avoient en vue que leur intérêt propre, ſans penſer le moins du monde aux beſoins de l'état. Il ne laiſſa pas pourtant de lever des troupes, & il eut pluſieurs combats à ſoutenir avec les Oſmanlus, les Moſcovites, les Géorgiens & d'autres rebelles, mais ce fut preſque toujours avec du déſavantage, quoiqu'il combattît à la tête de ſes plus braves ſoldats. Enfin, ne pouvant réſiſter à tant d'ennemis à la fois, il fut obligé d'abandonner la partie. Les Oſmanlus lui enleverent tout le pays qui

eſt depuis Erivan juſqu'à Tauris, & delà juſqu'à Hamadan ; les Moſcovites s'emparerent du Guilan : c'eſt la plus riche Province de Perſe, celle qui fournit les ſoieries. Les Aghuans Afdalis, autres rebelles, ſe rendirent maîtres d'Herac & de Maſchchat dans le Khoraſſan ; les Géorgiens ſecouerent le joug, & cet infortuné Prince ſe trouva tout d'un coup reduit à la ſeule Province du Mazandéran, à une partie du Schirvan, & à une autre partie du Khoraſſan.

Tant de malheurs capables d'abattre un Prince moins courageux que Schah Tamas, ne ſervirent qu'à le corriger de quelques vices auxquels il étoit ſujet ; & lorſque ſes affaires étoient le plus déſeſpérées, il s'éleva parmi ſes Officiers de guerre un brave Perſan deſtiné à les rétablir. Il ſe nommoit Thamas Koulikan. Il étoit âgé de quarante ans, & dès ſa plus tendre jeuneſſe, il avoit exercé la profeſſion des armes, & s'étoit toujours diſtingué par ſon courage & ſes autres vertus militaires : d'ailleurs, homme d'eſprit, franc & ſincere, récompenſant bien la valeur de ſes ſoldats, & puniſſant de mort les lâches qui fuyoient, lorſqu'ils pouvoient réſiſter. Il mérita l'eſtime & l'affection de

ſon Roi, par les preuves continuelles qu'il donnoit de ſa capacité, de ſon zèle, de ſon courage & de ſa fidélité.

Quand Koulikan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes graces de ſon Prince, il lui fit diſcerner les flatteurs & les traîtres, de ceux qui lui étoient véritablement attachés; il l'engagea à châtier les uns & à éloigner les autres; il ſçut même adroitement lui inſinuer, ce qui eſt difficile à l'égard des Princes, qu'il devoit s'affranchir de certains vices, qui terniſſoient l'éclat de ſes grandes qualités, & qui feroient un obſtacle aux bénédictions que Dieu voudroit répandre ſur ſes entrepriſes. Le Roi écouta ſes conſeils, il les goûta, les ſuivit, & ſes affaires ſi fort délabrées commencerent dès-lors à changer de face.

L'armée royale n'étoit pas fort nombreuſe, mais elle étoit bien payée & bien diſciplinée : les principaux Officiers & la plupart des ſubalternes étoient du choix de Koulikan, qui connoiſſoit leur expérience & leur courage : c'eſt avec cette armée qu'en l'année 1729, Schah Tamas avoit gagné trois batailles contre les Afdalis, qu'il avoit repris Herac & Maſchchai, & ſoumis tous les rebelles

du Khoraſſan & des environs. Dans ces expéditions on paſſa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main, mais on pardonna à ceux qui les mirent bas, & qui implorerent la clémence du Roi, à condition néanmoins qu'ils ſerviroient dans l'armée, & que leurs chefs donneroient leurs parens en ôtages, comme autant de garans de leur fidélité.

Tout étant pacifié de ce côté-là, on ſongea à détruire les Aghuans. Le Roi fit marcher ſon armée de leur côté, quoiqu'il n'eût pas deſſein de rien entreprendre du reſte de la campagne. Son intention étoit de donner à ſes troupes leurs quartiers d'hiver ſur les frontieres, afin qu'elles fuſſent à portée d'agir dès le commencement du printemps.

Aſzraff informé des victoires que le Roi avoit remportées, & de la marche de ſon armée, ſe douta bien qu'il venoit l'attaquer : il raſſembla ſes troupes qui étoient diſperſées de côté & d'autre, & dès le commencement du mois d'Août il ſe mit en campagne avec toutes ſes forces, ne laiſſant dans Iſpahan que deux ou trois cens hommes, qui ſuffiſoient pour contenir dans le devoir ce qui reſtoit d'habitans ; car il en avoit chaſſé

tous les Perſans capables de porter les armes : il avoit pris la même précaution à Cachan, à Kom, à Casbin, à Tehran, & dans pluſieurs autres villes, où il ne laiſſa que les vieillards, les femmes, & les enfans.

Les Aghuans firent paroître une grande joie de ce que le Sekzadé, (car c'eſt ainſi que parmi eux ils nommoient le Roi) leur épargnoit la peine de l'aller chercher dans le Mazanderan : le moindre exploit dont ils ſe flattoient, c'étoit de le faire priſonnier ; les plus raiſonnables avoient compaſſion de cette pauvre brebis, qui venoit d'elle-même ſe jetter dans la gueule du loup.

Ils partent donc, remplis de ces belles idées. Schah Tamas, de ſon côté, qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec ces rébelles, & qui n'avoit conſenti qu'à regret à terminer de ſi bonne heure la derniere campagne, fut ravi d'apprendre leur réſolution, & ſe diſpoſa à les bien recevoir. Cependant il n'avançoit pas, & même il affectoit de montrer quelque crainte, afin d'attirer Aſzraff le plus avant qu'il pourroit.

Le chef des rebelles qui n'avoit jamais vu les Perſans tenir pied ferme en ſa préſence, s'avança avec toute la con-

fiance d'un homme qui se croit déja vainqueur. Les armées se joignirent à Damguan, petite ville sur les frontieres du Schirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse, les Persans animés par la présence de leur Roi la soutinrent sans s'ébranler. Cette fermeté étonna Aszraff. Il pratiqua ce qui lui avoit déja réussi dans un combat contre les Turcs, & ce qui lui avoit procuré la victoire; il fit deux détachemens de deux à trois mille hommes commandés chacun par deux de ses plus grands Capitaines, avec ordre de prendre un détour, & de venir attaquer l'ennemi en queue & en flanc. Ils trouverent par tout le même ordre & la même résistance: ces détachemens furent repoussés & défaits; le corps d'armée où Aszraff commandoit en personne, commença à s'ébranler, les Persans redoublerent leur feu, & après une décharge bien mesurée de toute leur artillerie, ils se jetterent sur les rebelles, qui prirent aussi-tôt la fuite, & abandonnerent leurs canons & leurs équipages, & se sauverent de si bonne grace, qu'en vingt-quatre heures ils firent sept journées ordinaires de chemin, & vinrent jusqu'à Tehran, où ils se reposerent un jour entier, après quoi dou-

blant toujours leurs journées, ils continuerent leur marche jusqu'à Ispahan.

Leur entrée fut assez paisible, mais le lendemain Aszraff donna ordre à tous les siens de se retirer dans le château avec leurs biens & leur famille. Ce château n'est autre chose qu'une enceinte de muraille de terre, avec des tours à douze pas de distance l'une de l'autre, qui renferme la vieille citadelle, la grande place, & la maison du Roi. Cette enceinte qui est l'ouvrage d'Aszraff quand il fut déclaré Roi, a une bonne lieue de circuit. On ne sçauroit décrire avec quelle précipitation, quel tumulte & quelle confusion ces rebelles s'y retirerent; ils en chasserent tous les Persans, pillant, ravageant, & brûlant tout ce qui leur appartenoit, & comme les plus riches boutiques se trouvoient dans cette enceinte, on peut juger de la grandeur des pertes que fit alors cette ville infortunée.

Aussi-tôt que les rebelles eurent mis à couvert leurs biens & leurs familles, ils rentrerent en campagne, & allerent établir leur camp à neuf ou dix lieues d'Ispahan, près d'un village nommé Mochakor. Cependant l'armée Royale avançoit à journées réglées; Thamas Koulikan faisant réflexion que dans les batailles

précédentes le Roi s'exposoit trop, & qu'on avoit autant de peine à modérer l'impétuosité de son courage qu'à vaincre les ennemis, représenta vivement à ce Prince, que sa présence n'étant plus nécessaire pour animer les troupes, il devoit demeurer à quelque distance du combat, parce que s'il lui arrivoit quelque malheur, il entraîneroit infailliblement la perte de l'armée. Le Roi se rendit, quoiqu'avec peine, à ses fortes instances, & il resta à Tehran avec un corps de réserve de neuf à dix mille hommes.

Thamas Koulikan ayant reçu un plein pouvoir de son Prince, continua sa marche sans aucun obstacle. Comme les rebelles avoient abandonné tout le pays, depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, les villageois venoient de tous côtés en foule au-devant de l'armée, & apportoient d'eux-mêmes tous les rafraîchissemens dont elle avoit besoin; les villes la recevoient à bras ouverts, & généralement tous les peuples témoignoient la joie qu'ils avoient de leur heureuse délivrance, par le bon accueil qu'ils faisoient à leurs libérateurs.

Enfin, les deux armées se trouverent en présence le treize de Novembre

à huit heures du matin ; les rebelles avoient eu tout le temps de se poster avec avantage ; leurs batteries étoient bien retranchées & bien soutenues, & Aszraff se flattoit de recouvrer, par une pleine & entiere victoire, tout le pays qu'il avoit été forcé d'abandonner.

Le Général Persan qui méprisoit son ennemi, ne daigna pas seulement se servir de son canon ; après avoir essuyé toute la décharge de celui des rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie, & sans tirer un seul coup, jusqu'à ce qu'il fût sur leur batterie, où il fit, à bout portant, la premiere & l'unique décharge ; car les rebelles épouvantés de cette fiere manœuvre, prirent aussi-tôt la fuite, & se sauverent à Ispahan, où les fuyards les plus pressés commencerent d'arriver à trois heures après midi, publiant par tout que les Persans avoient été battus. Mais une heure après on fut détrompé par les cris & les lamentations des femmes & des enfans, que l'on entendoit dans le château. Aszraff, qui, par honneur ne fuyoit pas si vîte, n'y entra que pendant la nuit.

Le bruit de cette défaite courut bientôt la ville, & l'on s'attendoit à un mas-

ſacre général dont ces barbares l'avoient menacée, au cas qu'il leur arrivât quelque diſgrace ; c'eſt pourquoi chacun prenoit toutes ſortes de précautions pour ſe ſouſtraire à leur fureur. Mais la frayeur avoit tellement ſaiſi ces barbares, qu'ils ne ſongerent pour lors qu'à leur propre ſalut. Le calme & le ſilence, qui, depuis l'arrivée d'Aſzraff, avoit ſuccédé au bruit & au tumulte, étonna tout le monde ; on fut bien plus ſurpris, lorſque dès le grand matin la nouvelle de leur fuite ſe répandit ; perſonne n'oſoit pourtant ſortir dehors, lorſque quelques femmes envoyées de divers endroits dans le château pour s'en informer, remporterent des meubles qu'elles avoient pillés dans les maiſons abandonnées ; ces femmes furent bientôt ſuivies par d'autres ; les hommes s'y joignirent de même que les gens de la campagne, & en deux heures de temps les rues fourmilloient de peuple, qui alloit & venoit, chargé de tout ce qu'il avoit enlevé ; les tapis, les couſſins, les meubles, les uſtenſiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute ſorte, tout cela étoit à l'abandon ; pilloit qui vouloit, mais emportoit qui pouvoit ; car ils ſe détrouſſoient les uns les autres, & le meil-

leur butin reſtoit au plus fort. Il ne ſe trouva pas un ſeul homme d'autorité capable d'arrêter cette licence.

Le pillage dura deux jours & demi, juſqu'à l'arrivée du Général Perſan, qui envoya des Soldats dans le château pour en chaſſer les pillards, & écarter la populace. Il arriva néanmoins que les mêmes denrées, que les Aghuans tenoient fermées dans les magaſins pour entretenir la cherté, furent tellement répandues dans les rues du château & des environs, que pendant pluſieurs jours on ne pouvoit y faire un pas, ſans marcher ſur des tas de ris, de froment & d'orge.

On apprit par des eſclaves, échappés des mains des rebelles, qu'ils marcherent quinze lieues ſans s'arrêter, ce qui joint aux dix lieues qu'ils avoient faites depuis le champ de bataille juſqu'à Iſpahan, fait une eſpace de chemin bien conſidérable pour des fuyards chargés de leurs familles. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman, mais ayant ſçu que les paſſages en étoient fermés, ils tournerent du côté de Schiras, où ils maſſacrerent tous les Perſans qu'ils rencontrerent.

Aſzraff enleva trois cens chameaux chargés d'or & d'argent, & des meu-

bles les plus précieux de la couronne, avec la famille de Mahmoud & la sienne; il emmenoit encore toutes les Princesses du Sang Royal, à la réserve de la mere de Schah Tamas, qu'il ne connoissoit pas, & qui, pendant le regne des rebelles, fit toujours l'office de servante dans le serrail, sans que les autres femmes ni les eunuques l'ayent jamais découverte; rare exemple de fidélité, & preuve sensible de l'espérance qu'ils nourrissoient dans leurs cœurs d'une révolution prochaine. On assure que la fuite du Tyran causa un si grand transport de joie à cette Princesse, qu'elle en eut l'esprit aliéné pendant trois jours, & qu'elle ne se remit tout-à-fait, que quand elle vit & embrassa ce cher fils, pour lequel elle avoit si souvent tremblé avec tout le reste du Royaume.

Il étoit resté dans la ville une grande quantité d'Aghuans ou de leurs esclaves, qui, n'ayant pu suivre les fuyards, s'étoient cachés dans les maisons de leurs amis ou de leurs alliés; mais ils y trouverent la mort qu'ils avoient tâché d'éviter; on les déterra par tout, & l'on ne fit grace qu'à quelques-uns de grande considération parmi eux, & desquels on rendoit de bons témoignages. Les rues fu-

rent toutes couvertes des cadavres de ces malheureux rebelles, comme elles l'avoient été autrefois de ceux des habitans de cette grande ville. Le tombeau de Mahmoud, que les Aghuans avoient bâti avec grand ſoin dans un enclos au-delà du pont de Schiras, & qu'ils reſpectoient comme un lieu ſacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le peuple étoit tellement animé de l'eſprit de vengeance, qu'en deux heures de temps il ne reſta pas pierre ſur pierre d'un ouvrage, auquel plus de mille perſonnes avoient travaillé pendant pluſieurs mois.

Le Roi qui n'avoit pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Iſpahan que le 9 Décembre. Son entrée fut toute guerriere ; il marcha depuis Gaze, village à deux lieues & demie d'Iſpahan, à la tête de ſon corps de réſerve, qu'il conduiſoit en ordre de bataille, juſqu'à ce qu'il eût rencontré Thamas Kan. Celui-ci alla avec vingt mille hommes recevoir le Roi à une lieue de la ville. Les deux armées, avant que de ſe joindre, firent pluſieurs mouvemens & diverſes évolutions. Dès qu'elles furent à portée, Thamas Kan deſcendit de cheval, & courut vers le Roi pour l'empêcher de mettre pied à terre. « Laiſſe-moi

» faire, dit gracieusement ce Prince, j'ai » fait vœu de marcher sept pas devant » toi, la premiere fois que je te verrois » après avoir chassé mes ennemis de » ma capitale ». Il descendit effectivement de cheval, marcha quelques pas & prit du café, après quoi ils remonterent à cheval, & continuerent leur marche vers la ville. Les troupes défilerent, non pas avec ce bel ordre qui s'observe en Europe, mais pressées & entassées les unes sur les autres: on laissa pourtant un intervalle assez considérable, dans lequel le Roi marchoit seul précédés de ses Chatis, c'est-à-dire, de ses Valets de pied: Thamas Kan suivoit à douze pas de distance: le reste n'étoit plus qu'un amas confus de soldats qui se serroient autant qu'ils pouvoient.

Tout le peuple, hommes, femmes & enfans étoient sur le passage; les rues, depuis la porte de Tokgi, jusqu'à l'intérieur du palais, étoient, selon l'ancien usage, couvertes de pieces d'étoffe, que les soldats enlevoient aussi-tôt que le Roi avoit passé. On n'entendoit partout que des acclamations & des cris d'allégresse, au lieu que quand le rebelle, au retour de quelque expédition, faisoit son entrée dans la capitale, tout le peu-

ple s'enfuyoit, les portes des maisons étoient fermées, nul des habitans ne paroissoit, si ce n'est les Marchands qu'on forçoit de se tenir dans leurs boutiques ouvertes dans les rues par où le Tyran devoit passer.

Le Roi, après avoir satisfait dans l'intérieur de son palais, à tout ce que la bonté de son cœur & sa tendresse naturelle demandoient de lui, passa les premieres journées à recevoir les hommages des différens ordres de l'Etat: il reçut aussi les complimens des étrangers, & traita tout le monde avec des égards & avec une douceur, qui lui gagnerent l'affection publique. Les Persans aiment naturellement leur Prince, & pour peu qu'ils remarquent en lui de bonnes qualités, ils en conçoivent les plus flatteuses espérances. Nonobstant la misere, où la longue tyrannie des Aghuans avoit réduit le peuple, il n'eut pas de peine à payer la taxe qu'on lui imposa: rien ne pouvoit troubler le fond de joie qui s'étoit emparé de tous les cœurs.

Cependant, le Roi, au milieu des plaisirs qu'on s'efforçoit de lui procurer, conservoit toujours un air inquiet & chagrin; & lorsque Thamas Kan lui représenta qu'il devoit désormais oublier

les disgraces passées, ce Prince lui fit entendre que, quand même il ne penseroit plus aux malheurs publics, & à ses disgraces domestiques, il ne pouvoit ignorer que le meurtrier de son pere, & les bourreaux de ses freres étoient encore à Schiras. Le Général comprit ce que le Roi vouloit dire, & au même moment il donna ses ordres. En quatre ou cinq jours toute l'armée fut prête à marcher, & elle entra en campagne sur la fin de Décembre. Les Mahometans n'aiment pas à faire la guerre en hiver; mais Thamas Kan étoit un guerrier de toutes les saisons: comme il ne se traitoit pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zele & d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges & les glaces, il s'ouvrit par-tout un chemin, mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes & de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rebelles qui s'étoient avancés à deux journées en-deçà de Schiras, & nonobstant l'avantage du poste où ils s'étoient placés, il les battit & les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursui-

vre, de crainte de quelque embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque détachement venant à être battu, ne jettât l'épouvante dans le reste de l'armée : il avoit même accoutumé de dire, que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.

Les rebelles eurent donc le temps de se rallier dans Schiras : mais ils étoient bien différens d'eux-mêmes : on ne leur voyoit plus cette fierté & cette férocité, qui leur faisoient mépriser le reste des mortels, & dédaigner les conseils des plus habiles ; ils prenoient le ton de supplians avec les mêmes hommes auxquels ils commandoient le bâton ou le sabre à la main : ils prenoient conseil de tout le monde, même de leurs femmes & de leurs esclaves : ils résolurent pourtant de faire un dernier effort, & quand il fallut sortir de Schiras pour aller au-devant des Persans, Aszraff & les principaux chefs étant aux portes de la ville, faisoient jurer aux officiers & aux soldats, qu'ils étoient prêts de vaincre ou de mourir.

Ils promirent les uns & les autres plus qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient tenir ; car ils n'avoient ni la force de

vaincre, ni le courage de mourir. Ils furent battus, & cette bataille, si l'on peut donner ce nom à quelques misérables actions, où il n'y eut pas deux mille hommes de tués sur la place; cette bataille, dis-je, fut la derniere & la moins vigoureuse de toutes. Les rebelles plus épouvantés que jamais, oublierent leurs promesses & leurs sermens, ils attaquoient tumultueusement & par pelotons; mais à peine étoient-ils arrivés à la portée du fusil, qu'ils faisoient leur décharge & se retiroient. Enfin, voyant que les Persans faisoient bonne contenance, & avançoient toujours en bon ordre, ils prirent bien vîte la fuite.

Le Général Persan les laissa fuir, & ne les suivit qu'au petit pas, selon sa coutume : mais à ce coup-là il fut la dupe de sa maxime. Aszraff s'en prévalut pour le tromper. Aussi-tôt qu'il fut rentré dans Schiras, il lui députa deux de ses principaux Officiers, pour traiter d'accommodement : ils offrirent de rendre tous les trésors de la Couronne, pourvu qu'on les laissât se retirer tranquillement où bon leur sembleroit. Thamas Kan leur répondit, que dans un autre temps il auroit pu écouter cette proposition, mais que les temps étoient

changés, & qu'il les passeroit tous au fil de l'épée, s'ils ne lui remettoient Aszraff entre les mains.

Ces Députés, qui ne cherchoient qu'à l'amuser, lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour toute grace, qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres Officiers, ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouverent que tout étoit prêt pour assurer leur fuite : ils se sauverent donc tous ensemble avec leurs familles & leur butin.

Ils étoient déjà bien loin quand le Général Persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre : l'un de ces détachemens les joignit au passage d'un pont ; les Aghuans firent volte face, pour faciliter le passage à leur équipage & à leurs familles : le détachement fut battu, & contraint de se retirer. Ils continuerent donc leur marche : mais comme ils ne tenoient aucune route certaine, & que tout le pays leur étoit contraire, les paysans les harceloient continuellement : le moindre village qui pouvoit assembler dix fusiliers leur disputoit le passage ; il n'y avoit point de défilé où ils ne fissent quelque perte :

au

au commencement c'étoit les gros équipages, une autre fois c'étoit de leurs femmes & de leurs enfans, & il y en avoit parmi ces barbares qui les tuoient de rage, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de leurs ennemis : pendant la nuit les Esclaves détournoient toujours quelques chameaux ; & c'est de cette maniere que furent ramenées la sœur & la tante de Schah Tamas, avec quelques autres Princesses du sang royal.

Enfin, ces misérables ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur subsistance, & pressés par la faim & la soif, commencerent à se débander. Aszraff resta avec quatre ou cinq cens hommes de ses plus fideles amis : son dessein étoit de se retirer aux Indes ; mais comme il lui falloit passer nécessairement aux environs de Candahar, Hussein Kan, frere de Mahmoud, qui étoit en possession de cette place, en sortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reste de ses trésors, & le tua. C'est ainsi que périt ce déteſtable usurpateur, qui, après une suite de cruautés inouïes, osa tremper ses mains dans le sang de Schah Hussein,

le plus pacifique & le meilleur Prince qui ait porté la couronne de Perse.

Aussi-tôt que Thamas Kan fut entré dans Schiras, cette ville offrit le même spectacle d'horreur qu'on avoit vu auparavant dans Ispahan ; les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans, qui n'avoient pu se sauver avec les autres : il n'y eut aucun lieu qui pût leur servir d'asyle ; on ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens, qui furent envoyés au Roi ; tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Persans qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'armée rebelle, se consolerent plus aisément de la faute qu'avoit fait leur Général de les laisser échapper, & quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la Couronne, ce Général n'en reçut aucun reproche du Roi, qui le ménageoit, & n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas Kan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'hiver dans Schiras ; mais à peine le printemps fut-il arrivé, qu'il se mit en campagne. Après avoir visité le Loristan & les Arabes du

Koquilou, il tourna du côté d'Hamadam, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs, le mit en état de reprendre Hamadam, Tauris, & presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles jusqu'à Erivan. Un Roi rétabli dans ses Etats, plusieurs batailles gagnées, un grand Royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années, c'en est bien assez pour le mettre au rang d'un grand nombre de héros des siecles passés.

Les rares talens de ce Général pour la guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du soldat qui l'aimoit & le craignoit, tout cela joint ensemble, le rendoit redoutable chez les ennemis, & suspect à la Cour du Roi son maître. Tout trembloit dans les provinces à son seul nom. A Ispahan le peuple, la Cour, le Roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut : un pas en avant le mettoit sur le trône. Il étoit le maître absolu. Le Roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois ; il l'en détournoit, sous prétexte que les appointemens attachés à ces charges, seroient plus utilement employés au payement des troupes. A l'armée, il

étoit le seul Officier général, tous les autres n'étoient que des subalternes, qu'il abaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit, qu'il récompensoit, qu'il cassoit & rétablissoit comme il lui plaisoit. Rien d'important ne se concluoit sans son avis. Il sembloit même que depuis ses victoires, il abusoit de l'autorité sans bornes que le Roi lui avoit confiée dans la nécessité de ses affaires; ce Prince étoit obligé de dissimuler; mais on a sçu, par des personnes qui l'approchoient, qu'il souffroit impatiemment le joug, & qu'il songeoit à parler en maître, quand la guerre avec les Turcs seroit entiérement terminée. Thamas Koulikan, de son côté, craignoit le Roi, & n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse au mois de Mai de l'année 1730.

Thamas Koulikan ne manqua pas de raisons pour continuer de tenir la campagne, & d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée, toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés de tout le Royaume, succéda un ennemi plus redoutable: les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenans à la

Perse, que les Aghuans leur céderent lorsqu'ils eurent usurpé la Couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir, & même faire de nouvelles conquêtes, si l'on osoit leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le Général Persan : mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira, sous divers prétextes, Schah Tamas d'Ispahan, & le fit transporter à Maschchat, capitale du Khorassan, où il le tint sous une sure garde, &, pour ainsi dire, dans une honorable prison.

Il y avoit déjà du temps que ce Prince n'avoit que l'ombre & les apparences de l'autorité royale, c'étoit Thamas Kan qui l'exerçoit réellement, & qui commandoit en Souverain. Il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son turban; marque de distinction, que le Roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes à Tauris, tandis que le Général Turc assembloit les siennes à Erivan. Il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, & il n'en voulut pas davantage, bien qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée

que de cavalerie. Il ſe rendit à Bagdad, qui eſt l'ancienne Babylone, & après l'avoir bloquée, il s'avança juſqu'à Diarbekir & aux environs, ravageant tout le pays par où il paſſoit. La fortune qui l'avoit toujours favoriſé juſques-là, lui devint alors contraire: ſon armée fut défaite, & il en ramena les débis juſqu'aux environs d'Hamadam.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où ſe trouvoit la Perſe épuiſée tout à la fois & d'hommes & d'argent, pour conduire ſes troupes victorieuſes juſqu'à Iſpahan. Cependant il ne fit aucun mouvement, & demeura tranquille dans ſon camp, ſans ſonger à rien entreprendre: ce qu'on peut atribuer ou à la crainte qu'il eût de ruiner ſes Troupes pendant les chaleurs qui commençoient à être exceſſives; ou à la défiance qu'on avoit conçue de ce Bacha à la Porte; ou à l'affoibliſſement de ſon armée, dont on avoit fait un démembrement pour renforcer celle que commandoit le Bacha d'Erivan; ou à la jalouſie & à la méſintelligence qui régnoit entre ces deux Généraux; ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort de troupes qu'on lui avoit promis, qui ſe faiſoit attendre depuis long-

temps, & qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le besoin que le Grand-Seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le Bacha de Tauris qui s'approcha d'Erivan & qui s'en empara; mais il l'abandonna bientôt, & Thamas Kan y envoya des troupes fraîches, qui entrerent dans cette place, & la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes Ottomanes donna tout le loisir au Général Persan de se rétablir, & de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la premiere. Aussi-tôt que la saison le permit, il rentra en campagne, & retourna à Bagdad : après avoir formé le blocus de cette ville, il alla chercher l'armée des Turcs, qui s'étoit assemblée aux environs de Diarbekir. Le Bacha auquel ses premiers succès devoient inspirer de la confiance, n'osa pourtant tenter une action générale : il n'y eut que quelques escarmouches de part & d'autre, où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin on parla de paix, on entra en négociation, & les articles furent envoyés par le Bacha au Grand Seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ ce temps-là qu'arriva le Prince Galliczin en qualité d'Ambas-

ſadeur de Ruſſie. On ne ſçavoit alors que croire du ſort de Schah Tamas ; on ne pouvoit dire s'il étoit mort, ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la Couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, eſt que Thamas Koulikan, pour mieux couvrir le deſſein qu'il méditoit, avoit fait placer ſur le trône un des enfans du Roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou ſix mois.

Le motif apparent de l'ambaſſade de Ruſſie dont on flattoit le peuple, étoit d'engager le Général Perſan à rétablir le Roi dépoſé, & à faire un Traité de commerce entre la Ruſſie & la Perſe ; mais le motif ſecret, étoit de fomenter la guerre entre cette Cour-ci & la Porte. C'eſt dans cette vue & pour y réuſſir, que la Cour de Ruſſie rendit la riche province de Guilan, & toutes les places appartenantes à la domination Perſane qu'elle occupoit dans le Schirvan ; ſçavoir, Bakoud, Derbent, Mezova, Soulak, &c. & qu'elle lui fournit encore des ſecours conſidérables de vivres, d'artillerie, & d'autres munitions de guerre.

Cette ambaſſade fut toute ambulante : car le Prince Galliczin, auſſi-tôt après la premiere audience que lui donna le

Général Perſan, reçut ordre de le ſuivre: ce ne fut qu'à la fin de la campagne qu'il prit ſon Audience de Congé, laiſſant par ordre de ſa Cour, en qualité de Réſident, M. Calouski, homme de mérite, qui étoit Secrétaire de l'ambaſſade. Ce Réſident a pareillement accompagné Thamas Kan dans toutes ſes courſes juſqu'à quelques journées d'Iſpahan, où celui-ci s'étant arrêté pour ſoumettre quelques Montagnards rebelles, il permit au Réſident d'aller l'attendre dans la capitale.

Ces circonſtances n'étoient pas propres à diſpoſer Thamas Kan à une paix, qu'il n'avoit pas déja trop d'envie de conclure. Il ſongea donc à attaquer Abdallah, Bacha d'Erivan, qui commandoit la ſeconde armée du Grand-Seigneur. Le Bacha qui ne ſe croyoit pas pour lors en état de réſiſter à un ſi redoutable ennemi, lui députa un Officier pour le prier de faire attention, qu'il avoit traité de la Paix avec le Bacha de Bagdad; que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, & que ſans doute elles y ſeroient approuvées: qu'il alloit écrire de ſon côté au Grand-Seigneur pour en preſſer la ratification & qu'il étoit raiſonnable de ſuſpendre

tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas Kan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du temps, mais comme il avoit en tête une autre entreprise, qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & il se rendit aux raisons du Bacha. Cette entreprise étoit de réduire les Lesghis : ce sont des especes de Tartares, qui, dès le commencement des révolutions de Perse, s'étoient emparés de Schamaki, & s'y maintenoient sous la protection du Grand-Seigneur auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une armée qui n'étoit que de vingt mille hommes, encore n'y avoit-il gueres que douze mille hommes de bonnes troupes, qui portoient des cottes de maille, sur lesquelles ils avoient des plaques d'acier d'un pied en quarré; le reste n'étoit que des valets, & de jeunes gens qu'ils appelent *Ictim*, c'est-à-dire Orphelins, qui ne servent gueres qu'à ruiner le pays par où passe l'Armée.

Thamas Kan fit des marches forcées, & arriva sur les bords de la riviere du Cours, à deux journées de Schamaki, sans qu'on en fût informé. Deux

milles hommes auroient suffi pour disputer le passage de la riviere, & son armée, faute d'eau & de vivres, auroit péri infailliblement dans ces plaines arides du Monghan. Mais cette province étoit entiérement dépourvue de troupes, & les Lesghis, qui n'avoient aucun sujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans, voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traverserent tranquillement la riviere, & arriverent à Schamaki, dont le portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans; car Thamas Kan avoit promis aux siens que pour peu qu'il trouvât de résistance, il leur en abandonneroit le pillage.

Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline; mais les contributions qu'il exigea de la ville & de la province, ne différoient gueres d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouies, mettant indifféremment sous le bâton les Chrétiens & les Turcs, les hommes & les femmes; il y en eut plusieurs qui expirerent sous les coups.

Le Pere Bachoud, Missionnaire dans cette ville, se trouvoit hors d'état de

rien payer, & il ne pouvoit être secouru des Chrétiens, qui étoient eux-mêmes très-embarrassés à trouver ce qu'on exigeoit d'eux. Il n'auroit pas manqué de souffrir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection M. le Prince Galliczin, qui s'intéressa pour lui auprès de Thamas Kan, & qui obtint en faveur du Missionnaire, non-seulement l'exemption de toute contribution; mais encore la liberté entiere de faire ses fonctions & d'assembler les Chrétiens dans son Eglise.

Après la levée des contributions, Thamas Kan se disposa à aller combattre les Lesghis. Il envoya d'abord son Lieutenant avec six à sept mille hommes, qui marcha du côté de la citadelle de bois, que Serkober leur Chef avoit fait bâtir à l'entrée du Dagestan; c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après il alla lui-même avec le reste de ses troupes de l'autre côté du Daghestan, pour y faire une pareille attaque. Les Lesghis persuadés que c'étoit Thamas Kan en personne, qui venoit avec toutes ses forces du côté de la citadelle, tournerent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même temps il vint de Ganges à leur secours

dix à douze mille hommes des troupes du Grand-Seigneur. Le Lieutenant de Thamas Kan sans s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas Kan s'avançoit de l'autre côté : à l'instant les Lesgihs tournerent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride, pour aller mettre à couvert leurs familles & leurs effets. Les troupes de Ganges resterent seules, & combattirent encore quelque temps; mais enfin se voyant abandonnées par les Lesghis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués, & presque point parmi les Lesghis, qui enleverent tout ce qu'ils avoient dans leurs villages les plus exposés, & se retirerent dans leurs montagnes les plus escarpées, où Thamas Kan ne put les forcer ni les suivre.

Après l'expédition du Daghestan, l'armée Persane fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette province, & six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas Kan marcha avec son armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on le lui eût promis, de même

qu'Erivan & Teflis. Il y avoit déja quelque temps que Ganges étoit assiégée, sans que le siége fut plus avancé que le premier jour. Comme cette ville est située dans une plaine, & qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans éleverent une plate-forme pour y dresser une batterie de canons. La citadelle en est très-forte, elle a double enceinte & triple fossé. Il y avoit une bonne garnison, & toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Erivan n'étoit gueres moins fortifiée que Ganges : La citadelle de Teflis étoit plus foible, mais elle avoit été fortifiée récemment, & il y étoit entré beaucoup de troupes. De plus, Abdallah Bacha, Généralissime de l'armée Ottomane, s'avançoit depuis long-temps avec son armée, & étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas Kan sentoit bien qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs & en présence de leur armée : il résolut donc de livrer la bataille au Général Ottoman, qui s'étoit posté à quelque lieues d'Erivan, & il les mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas long-temps qu'on en étoit aux mains, lorsque je ne sçais

quelle terreur panique s'empara des troupes Ottomanes, & fit prendre la fuite à la plupart sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il est surprenant qu'il n'y ait guères eu que cent hommes de tués de la part des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à trente mille hommes, parmi lesquels on met leur Générale Abdallah, & quelques Officiers de marque. Les vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels étoit un gendre du Grand-Seigneur.

Le Général Persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable de vivres & d'argent; il ravagea tout le pays du côté de Kars & d'Erzeron, & fit quantité d'Esclaves. Peu après la garnison de Ganges, que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, & fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite évacué & remis entre les mains de Thamas Kan, quoique cette place fut très-forte, bien munie de toute sorte de provisions, & qu'elle n'eut été ni assiégée ni bloquée: avant la reddition d'Erivan, Teflis, bloquée depuis long-temps, fut forcée de se rendre.

On croyoit que les Turcs, après la perte de cette bataille, se rallieroient & feroient de nouveaux efforts, mais ils resterent dans l'inaction; & Thamas Kan de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Teflis, & d'Erivan; ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix, & il paroît qu'on la souhaitoit de part & d'autre; le Grand-Seigneur par le besoin qu'il pouvoit avoir de ses troupes en Europe, & Thamas Kan pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-temps de mettre la Couronne de Perse sur sa tête.

Une victoire si décisive, & la cessation de toute hostilité, lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des Principaux du Royaume. L'Edit de convocation portoit, que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit & par leur sçavoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquoit, à *Mougham tchoels*, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les Etats du Royaume, & leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la Religion & de

l'Empire. Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colomnes. Chaque rang étoit de quatorze colomnes posées à cinq toises de distance de l'une à l'autre. Elles étoient chacune de trois pieces, qui s'emboitoient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds, & elles étoient surmontées chacune d'un globle de cuivre doré d'un pied & demi de diamètre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente; étoffes d'or & d'argent, franges, crépines, broderies, tout y étoit magnifique. Le dessein qu'il eut en tenant cette assemblée de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages, & de leur faire déclarer de la maniere la plus authentique, que le Royaume ne vouloit point d'autre Roi que lui.

Tout se passa dans cette assemblée selon ses desirs. Il y fut proclamé Arbitre souverain de l'autorité Royale, sous le titre de Velim Amet, qui ne se donne qu'aux Rois, & qui signifie le distributeur des graces. On dépêcha aussitôt des couriers dans tout l'Empire : la proclamation se fit à Ispahan le jour de

l'équinoxe; & dans toutes les autres Villes, plutôt ou plus tard, à mesure que les couriers arriverent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y a de considérable dans le Royaume, au nombre de plus de quinze mille, & elle fut envoyée au Grand Seigneur par une ambassade magnifique.

On regarda comme un grand acheminement à la paix cette ambassade, & quelques autres démarches, par lesquelles le Velim Amet paroissoit d'intelligence avec la Porte, & desiroit gagner l'amitié du Grand Seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans une cérémonie de Religion, dont les Turcs se sont toujours tenus offensés. On sçait que les Persans & les Turcs, quoique Mahométans, forment deux Sectes différentes, qui ont pris naissance des premiers descendans de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Homar, qu'ils regardent comme le légitime descendant de leur Prophete, & le dépositaire de son autorité. Les Persans déferent cet honneur à Hali, gendre de Mahomet. Ils racontent que Homar & Hali armerent, chacun de leur côté, tout l'Empire Ottoman, pour soutenir

leurs droits; que Homar fut victorieux; que Hali fut tué, & qu'après sa victoire, Homar fit massacrer tous les enfans d'Hali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire & le ressentiment d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de religion : tous les jours les Moullahs, du haut des tours attenantes à leurs Mosquées, ajoutent aux prieres ordinaires, des malédictions contre Homar. Tous les ans dans le mois du Moharam (1), ils font le dixieme de la Lune, une représentation du massacre d'Hali & de ses enfans.

La cérémonie commence dans la Mosquée, où l'on choisit les plus habiles Moullahs, pour faire l'Oraison funebre de ces pauvres Princes : tout le Peuple s'y assemble en foule; le Moullah monte sur une grande estrade qu'on a eu soin de préparer, & va se placer sur un fauteuil, qui est encore élevé de dix ou douze degrés au-dessus de l'estrade, afin d'être vu de tout le Peuple. Là, tantôt assis, tantôt debout, selon les endroits plus ou moins pathétiques de

(1) Nom du premier mois de l'année Arabique.

ſon diſcours, il expoſe le plus éloquemment qu'il peut, l'indignité de ce maſſacre, & dans la diſpoſition où il trouve les eſprits, il ne lui eſt pas difficile d'émouvoir ſes auditeurs, & d'exciter leur compaſſion.

Pour faire encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit du Peuple, ils font une repréſentation tragique de toutes les circonſtances de ce maſſacre, dans une eſpece de proceſſion qui marche tout autour de la Ville, & qui fait un ſpectacle aſſez curieux, quand on y aſſiſte pour la premiere fois. On voit différens chariots, dont les uns ſont chargés de divers ſymboles, les autres portent des Princes morts ou mourans; il y en a un ſur-tout qui porte un Ambaſſadeur Européen, parce que, ſelon que le rapporte leur Hiſtoire, un Ambaſſadeur d'Europe ſe trouvant auprès de Homar, lui demanda la vie des jeunes Princes, & quoiqu'il ne l'obtint pas, ils ont cru devoir par reconnoiſſance lui donner une place dans leur proceſſion. Il eſt ordinairement vêtu d'une maniere groteſque, il a ſur la tête un vieux chapeau, une guenille autour du col qui lui ſert de cravate, & ſur les épaules une vieille caſaque, qu'on ne daigne-

roit pas ramasser dans la rue. C'est sous ce burlesque équipage qu'ils croient bien représenter un Européen. Quand ceux qui sont destinés à faire ce personnage se trouvent dans le voisinage des Européens, on les ajuste d'une maniere plus décente. Messieurs les Anglois & Hollandois leur prêtent souvent un équipage, qui fait plus d'honneur à la Nation Franque. Lorsque ce comique Européen passe devant quelque Franc, il ne manque pas de tirer son chapeau pour le saluer.

Ces différens chariots sont suivis d'espace en espace, de compagnies de gens nuds, jusqu'à la ceinture, qui forment une espece de danse, en poussant des cris lamentables, en se frappant la poitrine, & se déchiquetant les bras, dont on voit couler le sang. D'autres chantent des vers composés en faveur de Hali.

Le spectacle qui touche le plus, c'est de voir une compagnie de jeunes enfans, de six à sept ans, les plus jolis qu'on puisse trouver, en habit noir, la tête nue, les cheveux épars, liés & garottés, conduits comme prisonniers par une espece de Sbirres d'une mine affreuse, qui les intimident de temps en

temps par des menaces si bien concertées, & qui paroissent si naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voient passer, & qui ne peuvent retenir leurs larmes, en considérant ces tristes victimes sacrifiées à la fureur de Homar.

C'est aussi dans cette procession qu'on porte le sabre admirable d'Hali. C'est une lame d'acier, longue de trente pieds, sur un demi-pied de largeur, & qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut, pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux sabre qu'il fendit la Lune en deux. L'homme le plus fort a bien de la peine à le porter.

Je ne prétends pas faire une description complette de cette cérémonie : ce que j'en ai dit, suffit pour mettre le Lecteur au fait du démêlé de religion, qui est entre les Turcs & les Persans. Soit que le Velim Amet pensât comme les Turcs en matiere de religion, soit qu'il ait cru que la religion doit quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Homar, & de faire cette représentation tragique du *Moharam*. Il porta de plus un Edit, par le-

quel il permet à tous ſes ſujets d'embraſſer laquelle des deux Sectes ils voudroient, ſans qu'il fût permis de les inquiéter.

Depuis ſon avénement à la Couronne, il a fait battre une monnoie nouvelle, qui reſſemble plus à la monnoie Turque qu'à la Perſane, mais il n'y a pas encore fait mettre ſon nom. Comme il témoigna qu'il iroit bientôt à la capitale, on y travailla fortement à la réparation des Maiſons Royales, & des autres endroits publics. Il y a ſur-tout à Iſpahan un beau cours, long d'une demi-lieue, ſur trente toiſes de largeur. C'eſt un ouvrage que le fameux Schab Abas fit faire de ſon temps. Il y fit planter deux rangs d'une eſpece de peupliers, qui ſont maintenant fort hauts & fort gros. Il le diviſa dans ſa largeur en cinq parties : les deux aîles étoient deſtinées pour le paſſage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées & ſoutenues de pierres de taille, & pavées dans le milieu. Les entre-deux de ces chemins étoient un parterre continué d'un bout à l'autre, & rempli de toute ſorte de fleurs. Trois grands baſſins, qui recevoient l'eau de la riviere, la

diſtribuoient continuellement dans des canaux qui ſervoient à arroſer ce parterre, & à y entretenir la fraîcheur. Depuis bien des années tout cela étoit abandonné, ſoit que ceux qui étoient prépoſés à l'entretien de ces agrémens publics, trouvaſſent mieux leur compte à convertir les dépenſes à leur avantage particulier, ſoit que les Princes eux-mêmes concentrés dans leur Serrail, ſe miſſent peu en peine des plaiſirs de dehors, ce cours étoit devenu ſeulement un lieu de paſſage ou de courſe de chevaux. Velim Amet, pour faire revivre les grandes idées de Schab Abas, voulut qu'il fût rétabli dans ſa premiere forme.

Reconnu pour Souverain dans toute la Perſe, il méditoit encore de nouvelles entrepriſes, qui le portoient à terminer la guerre qu'il avoit eu juſques-là avec le Grand Seigneur. Quoique le démêlé de ce Prince avec les Moſcovites, ne laiſſât gueres douter de ſa diſpoſition à la paix, cependant le Velim Amet ſe flattoit qu'elle ſeroit le fruit de la terreur, que ſon nom avoit répandu dans tout l'Empire Ottoman. Ses deſſeins ne furent pas moins vaſtes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faiſoit pas difficulté

ficulté de se comparer. Etant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le siége de Candahar, s'assurant de prendre la ville, de soumettre ces barbares, de passer dans les Indes, & après les avoir conquises, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom.

Tandis qu'il assiégeoit Candahar, arriva un Ambassadeur de la Porte, nommé Hali Bacha. Sa négociation ne fut pas longue, car dès la premiere Audience, elle fut arrêtée par des demandes & des propositions si hautes de la part de Velim Amet, que l'Ambassadeur ne put y souscrire. Il répondit qu'il ne pouvoit rien conclure, sans en avoir donné avis à sa Cour, pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir sitôt des nouvelles de la Porte, & le Velim Amet voulant toujours suivre son entreprise; le parti qu'il prit, fut de donner de pleins pouvoirs à un de ses Kans ou Gouverneurs, pour traiter avec l'Ambassadeur, selon les réponses qui lui viendroient de Constantinople. Bagdat fut choisi pour le lieu des conférences,

& les deux Plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propoſitions de Velim Amet étoient, 1°. qu'on lui rendît Baſſora, Bagdat, Mouſſol, Diarbekir & Erzerum, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien Domaine de Perſe; 2°. qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une Moſquée, où les Pelerins Perſans puſſent faire leurs prieres ſelon leurs uſages, & y euſſent un libre exercice de leur religion; 3°. qu'on y établît des receveurs de ſa Nation, qui retireroient à ſon profit tout l'argent qui ſortiroit de Perſe.

Le ſiége de Candahar dura plus long-temps qu'il n'avoit cru : ce ne fut qu'après quinze à ſeize mois qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans, elle paſſoit pour imprenable, & elle l'avoit été en effet, depuis Schab Abas le Grand, à tous les Rois ſes ſucceſſeurs. Le Velim Amet y trouva des richeſſes immenſes; car les Aghuans y avoient ramaſſé toutes les dépouilles d'Iſpahan & de la Perſe, avec tout l'or & les joyaux de la Couronne. Le Chef des Rebelles, frere du fameux Mahmoud, qui avoit fait la premiere entrepriſe ſur la Perſe, & ſe nom-

moit Hussein Kan, fut pris & livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du conquérant, se jetta à ses pieds, lui demanda sa grace, & l'obtint : sçavoir si ce devoit être pour long-temps : du moins elle aura duré jusqu'à ce que ce Prince ait découvert par son moyen tout ce qui pouvoit être caché. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud; mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de son Prince. Il fut gratifié d'une pension. Le frere d'Aszraff, qui avoit succédé à Mahmoud du temps de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponse si sage aux mêmes offres qui lui furent faites. Il demanda la permission de faire un pelerinage à la Mecque, & elle lui fut refusée. La plupart des Officiers & des Soldats Aghuans prirent parti dans ses troupes, & il les incorpora dans son Armée.

Après la prise de Candahar, qui lui avoit coûté beaucoup de peines & de fatigues, il alla se délasser auprès de Kaboul, dont il fit le siége : c'est une ville assez considérable, à seize journées de Candahar, sur les terres du Grand Mogol. Après huit jours d'un simple blocus, elle se rendit.

Cette nouvelle conquête jetta l'épouvante dans toute l'Inde. L'Empereur Mogol lui ayant fait demander quelles étoient ſes prétentions, il répondit froidement, que ſon deſſein étoit de lui aller rendre viſite juſqu'à Djanabat, lieu de ſa réſidence; & que ſi cette viſite devoit lui cauſer quelque embarras, il pouvoit s'en délivrer en lui envoyant une année de ſes revenus. On ne ſçait pas quelle fut la réponſe du Mogol; mais ce qu'on ſçait, c'eſt que le Velim Amet ſuivit ſon projet, & fit la conquête des Indes. On trouvera le détail de cette conquête dans la lettre qui ſuit cette relation.

Ce Prince qui avoit pris le nom de Velim Amet, ſe nomme maintenant Schah Nader : Schah ſignifie Roi, & Nader eſt ſon nom propre; car Thamas Koulikan ou Thamas Kan n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah Thamas, en conſidération de ſes importans ſervices. Le nouveau Souverain eſt d'une taille haute & bien proportionnée, d'une mine fiere, d'un vaſte génie, hardi & brave juſqu'à la témérité. Il eſt très-ſecret dans les projets qu'il forme, & également actif dans l'exécution. Il gouverne tout par lui-même,

& sçait se faire obéir : ses ordres ne souffrent ni représentations ni délais ; on est criminel dès qu'on témoigne la moindre répugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paroissent. Le procès est bientôt fait, au moindre signe qu'il donne, on étrangle le coupable en sa présence, & on jette dehors le cadavre. C'est par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions à ses ordres, qu'il s'est acquis une autorité si absolue.

Il ne consulte dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience : il a affecté d'abaisser tous les Grands de l'ancien Gouvernement, & il leur a substitué des gens de néant ; son choix fait tout leur mérite ; comme il les éleve sans beaucoup d'attention, il les dépose pareillement sans grande formalité : le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte les fait descendre aussi promptement qu'ils sont montés, & les réduit à leur premier état.

Nul Prince n'a gouverné la Perse d'une maniere si despotique : rien de plus sacré que sa volonté : Religion, Loix, Coutumes, il faut que tout lui cede. Rien de plus respectable aux Per-

ſans que la Religion, & principalement la ſecte d'Hali, qui eſt parmi eux la dominante : il en a proſcrit les cérémonies les plus ſolemnelles ; il a réformé la maniere de prier ; il a fait défenſes, ſous des peines très-ſéveres, de prononcer anathême contre les adverſaires de leur ſecte. Les plus zélés ſe contentent d'en gémir en ſecret, mais ils n'ont garde de s'en plaindre publiquement. Le vin défendu par Mahomet, ſe vend par ſes ordres indifféremment à tout le monde. A ſon exemple les Grands & les petits ne ſe font nul ſcrupule d'en boire.

Quatre batailles gagnées contre les Aghuans, & deux ſur les Turcs, font aſſez connoître ſon génie pour la guerre. Il tient ſes Troupes dans une diſcipline beaucoup plus exacte que ne font communément les Orientaux : il les fait avancer avec plus d'ordre, & il leur fait faire leur décharge plus à propos. Pour ce qui eſt des Villes dont il fait le ſiége, il n'a d'autre ſecret que de les bloquer, & de les prendre par famine, ſoit faute d'Ingénieurs ou d'Artillerie, ou de gens qui ſçachent la ſervir. Auſſi les ſiéges qu'il a formés ont-ils été très-longs : celui de Ganges le tint dix mois

entiers, quoique les Moſcovites lui euſſent fourni des bombes, des mortiers, & de grenades: tout cela lui fut de peu d'uſage.

Lorſqu'il alla à la conquête des Indes, il laiſſa ſon fils aîné à Maſchchat, & l'établit Lieutenant Général du Royaume, lui confiant toute l'autorité royale pendant ſon abſence. L'éloignement du Roi, & l'autorité confiée au jeune Prince, parurent des conjonctures favorables aux Moines Arméniens Schiſmatiques de Julfa, fauxbourg d'Iſpahan, pour s'élever contre les Miſſionnaires & les Catholiques, & pour les faire chaſſer du Royaume. Ils comptoient beaucoup ſur le prétendu crédit de leur Patriarche, auquel Thamas Kan avant ſon avénement à la Couronne avoit donné quelque marque de bienveillance, lorſqu'il paſſa par Edchmiadzin, lieu de la réſidence de ce Patriarche. Le Monaſtere de Julfa, où ſont ces Moines, ne renferme là, comme ailleurs, qu'un tas de gens de la lie du peuple, ſans éducation, ſans étude, & aſſez équivoques dans leurs mœurs. C'eſt l'idée qu'en ont les peuples mêmes qui leur ſont ſoumis. Dès qu'ils trouvent la moindre occaſion de brouiller, ils ne

la laiſſent pas échapper. Ils porterent donc leurs plaintes au Patriarche contre le grand nombre de leurs peuples, qui les avoient abandonnés pour embraſſer la Religion Catholique. La réponſe du Patriarche fut, qu'ils tâchaſſent de les ramener par des inſtructions & des remontrances particulieres & publiques, & que s'ils ne pouvoient rien gagner ſur ces eſprits indociles, ils lui en donnaſſent avis, & qu'alors il préſenteroit une Requête au Prince, afin de les réduire par autorité, & de les forcer à ſe ſoumettre.

Cette réponſe du Patriarche ne fut pas plutôt arrivée, qu'ils convoquerent le Peuple dans l'Egliſe du Monaſtere : ils la lurent avec emphaſe, y ajoutant des récits dénués de toute vraiſemblance, des grands égards & des bontés ſingulieres du Roi pour leur Patriarche, afin d'intimider ce Peuple naturellement crédule. Leurs efforts ayant été inutiles, un Moine qui a le titre d'Evêque (car il y en a cinq ou ſix de cette eſpece, le Patriarche conſacrant volontiers ceux qui ont de l'argent à lui donner), ce Moine, dis-je, & un Prêtre furent députés vers le Patriarche; il fut conclu qu'ils iroient de ſa part préſenter une

Requête au Prince. Ils allerent donc à Maſchchat où il tenoit ſa Cour. Ils expoſoient dans leur Requête, qu'il y avoit à Iſpahan une eſpece de gens inconnus, qui ne faiſoient aucun trafic utile au Roi & au Royaume, qui leur cauſoient même un préjudice notable, puiſqu'ils engageoient tous ceux qu'ils avoient gagnés, à ſe retirer en Europe ou aux Indes; que l'intention du Roi eſt de procurer à ſes Sujets une vie paiſible & tranquille, & que ces Européens mettoient par-tout le trouble & la diviſion, ne s'occupant d'ailleurs que du ſoin d'inſtruire leur Prince de ce qui ſe paſſoit dans le Royaume; qu'eux en particulier avoient à ſouffrir plus que perſonne de ces hommes inquiets & turbulens, puiſqu'ils ſéduiſoient continuellement leurs Peuples; que leur unique reſſource étoit d'implorer ſa protection & ſon autorité, en le ſuppliant d'éloigner de la Perſe des gens d'un ſi mauvais caractere.

La réponſe du Prince fut très-ſage: « Cette affaire, dit-il, mérite attention; » je donnerai ordre au Gouverneur d'Iſ» pahan d'en prendre connoiſſance, & » ſi ce que vous m'expoſez ſe trouve

» véritable, je n'héſiterai point à les chaſ-
» ſer du Royaume ».

Ces Moines ſe retirerent peu contens; ils auroient voulu qu'on les eût cru ſur leur parole. Mais la Cour de Perſe eſt fort flegmatique ; elle trouve d'ailleurs ſon intérêt dans ces ſortes de diviſions : auſſi ſe garde-t-elle bien de décider d'abord, & d'ôter toute eſpérance à l'une des deux parties. Cependant ils ne ſe découragerent pas ; ils ſe flatterent même qu'à force d'argent, ils réuſſiroient dans leurs prétentions. Ils reparurent à Iſpahan d'un air triomphant, & publierent qu'ils avoient obtenu un Edit qui banniſſoit les Miſſionnaires du Royaume. Outre ce menſonge, ils débiterent encore cent contes ridicules, & entr'autres, que leur Patriarche avoit reçu une lettre du Souverain Pontife, où il marquoit que les Miſſionnaires outrepaſſoient ſes ordres ; qu'il ne les avoit pas envoyés pour prêcher aux Arméniens ; qu'il reconnoiſſoit la pureté de leur foi ; que le Patriarche étoit ſon frere, & les Arméniens ſes enfans. Tel eſt l'eſprit de toutes les ſectes, qui n'ont gueres de moyens de ſe ſoutenir que par le menſonge.

Le Gouverneur fit venir les Miſſionnaires, & leur demanda ſimplement s'ils avoient quelque Edit qui les favorisât : heureuſement pour eux, ils avoient apporté l'Edit tout récent de Schah Nader, qui accordoit la liberté de conſcience, & qui permettoit aux Chrétiens, ſoit Catholiques, ſoit Schiſmatiques, d'embraſſer le parti qu'il leur plairoit, ſans qu'on pût les inquiéter. Ils remirent cet Edit au Gouverneur. Quoiqu'il eût été gagné par une bonne ſomme d'argent, il n'oſa prononcer ; il ſe contenta de faire tranſcrire l'Edit, & d'en envoyer copie au Prince ; puis il ordonna qu'en attendant la déciſion, chacun retournât librement dans ſon Egliſe.

Les Armeniens eurent recours à la violence ; & du conſentement tacite que leur donna le Gouverneur, ils gagnerent un Juge du pays qui ſe nomme Daroga. On fit, par ſon autorité, les plus exactes perquiſitions de ceux qui avoient renoncé à la ſecte des Arméniens pour embraſſer la foi Catholique. On les traîna au Monaſtere, & le Daroga, qui s'y étoit rendu, s'efforçoit de les pervertir, en faiſant donner une cruelle baſtonade à ceux qui refuſoient de renoncer à leur foi. A la réſerve d'un ou

deux qui chancelerent, tous souffrirent avec constance ce supplice, & donnerent des preuves de leur ferme attachement à la Religion Catholique. Un jeune Arménien entr'autres, nommé Jean-Baptiste, se signala ; plus on le traitoit cruellement, plus il protestoit qu'il sacrifieroit mille vies, s'il les avoit, plutôt que de devenir Schismatique, & d'abandonner la vraie foi, sans laquelle il n'y a point de salut.

Les Missionnaires, pour mettre fin à ces violences, allerent trouver le Gouverneur, & le supplierent d'assembler un Conseil qui terminât cette affaire ; lui représentant que si le Conseil décidoit en leur faveur, il auroit de quoi se disculper auprès des Arméniens qu'il honoroit de ses bonnes graces. Le Gouverneur goûta la proposition, & convoqua les Officiers Persans qui ont autorité dans les choses spirituelles. On lut d'abord en leur présence la requête qui contenoit les chefs d'accusations contre les Missionnaires ; & sans qu'on les laissât parler pour leur défense, on déclara ces accusations fausses, calomnieuses & de nulle valeur. La résolution du Conseil fut aussi-tôt envoyée au Prince.

Les Arméniens Schismatiques voyant que les mouvemens extraordinaires qu'ils s'étoient donnés, & les grosses sommes d'argent qu'ils avoient dépensées, devénoient inutiles, furent d'abord consternés de cette décision ; mais s'étant un peu remis, ils publierent avec plus d'effronterie que jamais, qu'ils viendroient à bout de leurs prétentions, & que leur Patriarche avoit résolu d'y dépenser la moitié de ses revenus. Cependant le Prince ayant vu l'Edit du Roi son pere, qui étoit favorable aux Missionnaires, écrivit qu'il prétendoit que l'on s'y conformât, & donna ordre au Gouverneur d'Ispahan de punir sévérement ceux qui oseroient y contrevenir. C'est ainsi que se termina l'affaire, à la confusion de ces Schismatiques.

Un autre événement arrivé presque en même-temps, les couvrit d'une confusion nouvelle, & fit bien connoître de quoi ces Moines étoient capables. Trois d'entr'eux mécontens d'un Evêque qui gouvernoit alors le Monastere, entrerent pendant la nuit dans sa chambre pour l'étrangler. Ils y auroient réussi, sans qu'il lui vînt un prompt secours, lequel écarta ces meurtriers qui le laisserent à demi-mort.

LETTRE

Du Pere Saignes, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Madame de Saint-Hyacinthe de Sauveterre, Religieuse Ursuline à Toulouse.

A Chandernagor, dans le Royaume de Bengale, le 10 Février 1740.

MADAME,

La paix de N. S.

La perte que nous avons faite du P. du Champ & du P. Josselin, deux excellens Missionnaires que nous regretterons long-temps, ont porté les Supérieurs à m'envoyer dans le Royaume de Bengale. Ce n'est pas ici, comme dans les Missions du Carnate, le théâtre des grandes souffrances, des célebres conversions, des persécutions fréquentes, & de tant d'autres événemens propres à édifier. Cependant je ne puis pas laisser partir les vaisseaux sans vous remercier de votre charité ordinaire pour nos pauvres Chrétiens. Je leur ai distribué, en

votre nom, l'aumône que vous m'envoyâtes l'an paſſé. Je ſerois diſpenſé de vous écrire plus au long, ſans les deux queſtions que vous me faites : 1°. ſur la guerre que nous fait le Roi de Perſe : 2°. ſur la façon de vivre des Dames Mahométanes de cet Empire. Je vais vous ſatisfaire, au riſque de troubler peut-être pour quelque moment le repos de votre ſolitude.

Thamas Koulikan, Roi de Perſe, qui fait tant de bruit dans toute l'Aſie, n'eſt point Européen, comme on l'a débité en France. J'ai ſouvent entretenu ici un vieux Négociant Arménien, qui m'a aſſuré qu'il étoit Perſan d'origine ; il m'a ajouté qu'il avoit connu ſa famille à Iſpahan, qui étoit illuſtre ; & qu'il avoit vu lui-même ce jeune Seigneur dans cette ville, lorſqu'il commençoit à ſe ſignaler dans la guerre contre les Aghuans.

Ce Guerrier, par ſa bravoure, gagna ſi bien avec le temps la confiance des troupes, qu'il s'en rendit tout-à-fait le maître. Il dompta les ſujets rebelles ; il délivra enſuite ſa patrie & ſon Roi des mains des ennemis. Mais il ne ſçut pas borner là ſa gloire & ſon ambition, comme il l'auroit dû. On ſçait ce que ſont devenus tous les Princes de la Mai-

ſon Royale, & le Roi même, & comment il monta ſur le Trône, & ſe fit couronner Roi de Perſe.

Dès qu'il fut ſur le Trône, il commença par réformer le luxe exceſſif de la Cour, & il établit quelques Loix nouvelles, fort utiles à la milice & aux peuples. Il ne paroît pas qu'il ſoit grand zélateur du Mahométiſme, quoiqu'il faſſe profeſſion de la ſecte d'Hali, ainſi que preſque tous les Perſans. Il a une eſtime ſinguliere pour les Européens, & parmi les Européens, il diſtingue les François à cauſe de leur valeur & de leur politeſſe. Il a permis aux Miſſionnaires de prêcher publiquement la Religion Chrétienne dans tous ſes Etats, & chacun eſt libre de l'embraſſer, ſans crainte d'être inquiété. C'eſt-là un point d'une conſéquence infinie, & qui doit bien faire plaiſir à ceux qui s'intéreſſent autant que vous, Madame, à la gloire de Dieu.

Depuis ſon élévation au Trône, il ne s'occupa que de la guerre; battu à différentes fois par les Turcs, il eut enfin ſa revanche, & termina cette guerre par une paix glorieuſe. Enſuite il tourna ſes armes contre l'Empire du Mogol, & ſe jetta dans ſes Provinces avec l'impé-

tuosité d'un torrent qui se déborde : rien ne put l'arrêter, ni montagnes, ni déserts, ni villes, ni citadelles, ni armées ; ses conquêtes furent aussi rapides que celles d'Alexandre. Toujours victorieux, il arriva le 17 de la lune de Février 1739, à deux journées de Dely, Capitale de l'Empire. L'armée de l'Empereur Mahamad Schad, la plus brillante & la plus nombreuse dont on ait jamais ouï parler, l'attendoit de pied ferme. Elle étoit composée de quatre cent mille chevaux, de quatre cent mille Mousquetaires, de trois cent mille soldats armés de lances, de fleches & de sagayes, de dix mille pieces de canon, de trente mille chameaux, & de deux mille éléphans armés en guerre. Cette formidable armée s'étoit campée avantageusement, & elle avoit eu le loisir de faire de bons retranchemens de six lieues d'étendue du côté le plus foible.

Thamas Koulikan, qui depuis son avénement au Trône s'appelle Nader Schad, n'avoit dans son armée que soixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi si supérieur en forces ; il se contenta de s'emparer

de quelques poſtes éloignés, au moyen deſquels il lui rompit la communication des vivres & des fourrages avec la ville & la campagne. Des détachemens de quatre mille, de cinq mille hommes commencerent à ſortir du camp pour aller chercher des proviſions; on tomboit ſur ces détachemens, & on les mettoit en pieces; il ne falloit pour cela que deux ou trois cens Cavaliers Perſans. La cavalerie Perſanne l'emporte ſur les meilleures troupes de l'Aſie; mais la réputation où étoient les cavaliers de Nader Schad, inſpiroit de la terreur; leur ſeule figure & leur habillement faiſoient trembler les Mogols.

Les chevaux Perſans ſont grands: les cavaliers ſont communément bien faits; ils gardent leurs mouſtaches; ils ont pour turban un bonnet quarré, haut d'un pied & demi, couvert d'une peau de chevre ou de tigre avec ſon poil. A ce turban eſt attachée une lame de fer courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de ſabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe. Leur habit de couleur verte, jaune ou rouge, eſt ample, court, avec de larges manches; ils portent au-deſſous une eſpece de che-

mise entr'ouverte sur la poitrine ; ils ont des petits calçons & des bottines de cuir. Leurs armes sont un fusil à meche, une hache, un sabre & un bouclier. Ces cavaliers, avec cet attirail qu'ils sçavoient être redoutable à leurs ennemis, marchoient à eux sûrs de la victoire ; ils les attaquoient par-tout en quelque nombre qu'ils fussent, & les poursuivoient quelquefois jusques sous leurs batteries de canon. Dans plusieurs de ces sorties qui se firent pendant quinze jours, Mahadmad Schad perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine se mit dans sa nombreuse armée ; on y mangeoit les chevaux & les chameaux ; une petite mesure de ris étoit vendue jusqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva presque plus ni ris, ni froment, ni aucune sorte de grains ; la faim, les maladies, l'infection firent mourir dans le camp plus de soixante mille hommes. Le désordre & la disette y augmentant chaque jour, trois cent mille sortirent du camp à la débandade ; peu échapperent aux troupes de Perse. Le surlendemain Nader Schah envoya dire à Nirzamamoulouk, Généralissime de l'armée Mogole, qu'il vînt le trouver, & qu'il traiteroit avec lui de paix & d'accommodement.

Il faut vous faire connoître, Madame, ce Général de l'armée Mogole. Mirzamamoulouk étoit auparavant un des premiers Miniſtres de l'Empire ; ſon principal emploi à la Cour, étoit de former l'Empereur à la guerre & aux bonnes mœurs. Il auroit ſouhaité que Mahadmad Schah eût été plus docile à ſes leçons, & qu'il ſe fût moins occupé de ſes plaiſirs. Il s'en expliquoit ouvertement.

Cette liberté déplut à une bande de jeunes Courtiſans débauchés, aux Eunuques & à quelques Dames favorites, qui indiſpoſerent l'eſprit du Prince contre le cenſeur de ſes déſordres. On penſa à l'arrêter ſur je ne ſçais quel prétexte. Nirzamamoulouk prévint le coup. Il avoit, par ſa dignité d'Amiral Omrah, le commandement d'un corps de troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ſes principaux Officiers, qu'un Empereur efféminé ne méritoit pas de commander à d'auſſi braves gens qu'ils étoient ; & que pour le bien public & la propre gloire de Mahadmad Schad, un coup d'éclat qu'il méditoit étoit néceſſaire pour le retirer de la profonde léthargie où le plongeoient ſes voluptés. Cet éclat fut de ſe mettre à la tête

de son Armée, & de se retirer dans le Dekan, dont il étoit Souba ou Gouverneur. En vain Mahadmad Schah ordonna-t-il de le suivre & de le combattre dans sa retraite, il ne fut point obéi. Nirzamamoulouk retiré dans le Dekan avec son armée, se comporta toujours en sujet fidele & respectueux; il ne manqua jamais d'envoyer à l'Empereur le tribut ordinaire de sa Province; il acquit même à l'Empire de nouveaux pays qu'il prit sur le Sevagi & sur d'autres Rajas Gentils.

Une conduite si soumise & si peu attendue, fit oublier à la Cour qu'il avoit été rebelle. L'Empereur lui rendit dans la suite sa bienveillance; il lui augmenta ses titres d'honneur, & il lui soumit tous les Nababs & les Soubas qui sont dans la péninsule depuis Surate jusqu'au Cap de Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, & ne lui donna-t-il que ce qu'on craignit qu'il ne prît par force.

Nirzamamoulouk n'avoit jamais voulu retourner à la Cour, quoiqu'il y fût souvent invité par l'Empereur, par ses parens & par ses amis. Enfin, dans les fâcheuses circonstances où étoit l'Etat, il céda aux instances réitérées qui lui

en furent faites. Il va donc avec son armée joindre celle de l'Empereur à Dely. Ce Prince lui fit l'accueil le plus favorable, & les honnêtes gens de la Cour le revirent avec joye. Sa grande expérience dans la guerre & son courage éprouvé ranimerent tous les cœurs. Tel étoit le Généralissime des armées du Grand Mogol, avec qui Nader Schah vouloit s'aboucher, & traiter de la paix.

Nirzamamoulouk, ou plutôt *Azefia*, qui est le nom sous lequel il est maintenant plus connu, & dont je me servirai dans la suite ; Azefia, dis-je, qui connoissoit le génie de ses troupes, craignant qu'en son absence une terreur panique ne les saisît, & qu'ils ne prissent la fuite, n'accepta point la proposition du Roi Persan, au contraire, il exhorta Camordikan, Simolkan, & quelques autres de ses Généraux, de sortir généreusement de leurs retranchemens, & de le suivre pour combattre des ennemis qu'il vouloit, disoit-il, mettre en poudre sous les pieds de ses chevaux. Ses Généraux lui ayant promis de le suivre par-tout, il alla faire part à l'Empereur de la résolution qu'il avoit prise de livrer bataille à l'ennemi. L'Empereur

y consentit ; &, pendant la nuit suivante, tous les préparatifs se firent pour combattre à la pointe du jour. Mais l'Empereur qui l'avoit passée dans son serrail, où il écouta le conseil des Eunuques aussi lâches que lui, changea de sentiment, révoqua l'ordre qu'il avoit donné à *Azefia*, & lui fit défense de hasarder la bataille.

Ce contre-ordre mit au désespoir Azefia, parce qu'il voyoit périr misérablement son armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Nader Schah, accompagné seulement de dix Officiers. Nader Schah qui étoit assis, se leva à son arrivée : « Voyez, lui dit-il, combien je vous estime, puisque je me leve pour vous faire honneur ; je ne vous aime pas moins ; asseyez-vous ». Azefia, après avoir fait trois révérences, selon l'usage, s'assit, & Nader Schah déduisit ses griefs, & les sujets qu'il avoit de se plaindre du Mogol.

Le premier étoit que Mahadmad Schah retenoit injustement le trône que Timourleng ou Tamerlan, Fondateur de la Monarchie Mogole, avoit transporté autrefois de la Perse dans l'Empire, lequel avoit coûté neuf carols neuf cens mille roupies. Il faut vous expliquer,

Madame, la valeur de cette monnoye du Mogol, afin qu'elle ne vous arrête pas lorſque je vous en parlerai dans la ſuite de cette Lettre. Un carol vaut cent laks, un lak vaut cent mille roupies, une roupie d'or vaut treize roupies d'argent, & une roupie d'argent vaut trente-huit ſols de la monnoye de France.

Le ſecond étoit que les Perſes ayant prêté & ſoudoyé dix mille hommes pour aider le grand-pere de Mahadmad Schah, oncle de Géhanguir, à monter ſur le Trône, l'Empire Mogol n'avoit point encore dédommagé la Perſe des dépenſes qu'elle avoit faites en ſa faveur.

Le troiſieme, que l'Empereur n'avoit point ſecouru la Perſe, comme il s'y étoit engagé, durant les dernieres guerres qu'elle a ſoutenues contre les Turcs, & où, faute de ce ſecours, elle a eſſuyé de grandes pertes.

Le quatrieme, que l'Empereur, contre le droit des gens, avoit arrêté ſes Ambaſſadeurs, ſans daigner même répondre aux lettres qu'il lui avoit écrites.

Le cinquieme, que Mahadmad Schah lui avoit donné la peine de venir de ſi loin pour ſe faire juſtice par lui-même.

Azefia répondit au Roi de Perſe, que ſes plaintes lui paroiſſoient bien fondées

&

& qu'il en écriroit à l'Empereur, afin qu'il réparât ſes fautes le plus promptement & le mieux qu'il ſeroit poſſible; que du reſte il prioit Sa Majeſté de ne lui rien imputer ſur les ſujets de mécontentement qu'il avoit, puiſque, depuis pluſieurs années, il s'étoit abſenté de la Cour, & qu'il n'avoit pris nulle part aux affaires du Gouvernement; que pour le dernier article qui regardoit la peine qu'on lui avoit donnée de faire un ſi long voyage, il devoit d'autant plus être porté à la leur pardonner, que lui & ſes compatriotes ſouhaitoient avec paſſion l'attirer dans leur pays, pour avoir tous enſemble l'honneur de lui baiſer les pieds.

Nader Schah ſe mit à rire; puis regargant fixement Azefia : « Vos réponſes, » lui dit-il, ſont juſtes & ſpirituelles; » elles me font plaiſir; mais écoutez-» moi : j'ai à vous parler plus ſérieuſe-» ment. Je vous ordonne d'aller dire à » votre Maître qu'il vienne me trouver » demain; je ferai la moitié du chemin, » & nous nous rencontrerons au milieu » de nos deux armées. Je veux bien lui » accorder la paix; mais s'il eſt peu tou-» ché de ma généroſité, je lui ferai cou-» per la tête ».

Azefia alla rendre compte à l'Empereur d'un si fier entretien ; & ne pouvant pas lui inspirer ce noble courage dont il étoit animé, il l'engagea à accepter l'entrevue qui lui étoit proposée. Le Persan & le Mogol se rencontrerent le lendemain en présence des deux armées. Ils s'aborderent en s'appellant du nom de freres à la maniere Asiatique ; ils s'embrasserent avec beaucoup de démonstrations d'une amitié apparente. L'Empereur qui avoit été intimidé de la menace qu'on lui avoit faite, offrit sa couronne à Nader Schah : « Je salue » votre couronne, répondit-il ; elle est » à moi ; je vous la rends. Tout ce que » j'exige, c'est que vous restituiez à la » Perse ce qui lui est dû. Le Mogol lui » promit de le satisfaire pleinement ».

Cette parole donnée, on ne parla plus que de choses agréables. La conversation dura six heures, & Nader Schah invita l'Empereur à un festin pour le lendemain. Ce festin fut somptueux ; il coûta trois laks de roupies. Les deux Rois y parurent accompagnés des principaux Seigneurs de leur Cour, & couverts d'habits d'un éclat & d'une magnificence qui éblouissoit. A la fin du repas, on fit tirer plusieurs feux d'artifice,

une troupe de Muſiciens divertit quelque temps la compagnie ; vinrent enſuite les Danſeuſes qui ſont toujours à la ſuite de la Cour, & qui firent admirer leur bonne grace, leur agilité & leur adreſſe.

L'Empereur retourna dans ſon camp fort ſatisfait. Il régala à ſon tour le Roi de Perſe, mais d'une maniere beaucoup plus ſomptueuſe. Tous les mets étoient ſervis dans de la vaiſſelle d'or. Il termina le repas par un préſent qu'il fit au Roi de Perſe, de ſix chevaux Tartares, parfaitement beaux, & de deux éléphans, dont l'un étoit chargé de bijoux, & l'autre de roupies.

Quelques jours après cette double fête, Nader Schah fit remettre à l'Empereur Mogol un Mémoire, par lequel il lui demandoit quarante carols de roupies, ſoit pour les dépenſes qu'il avoit faites dans la guerre contre les Turcs, ſoit pour celles qu'il venoit de faire ou qu'il avoit encore à faire pour s'en retourner en Perſe. Mahadmad Schah ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or, & cent chameaux chargés de roupies d'argent, ordonnant à Azeſia ſon Plénipotentiaire de s'employer de toutes ſes forces à faire diminuer la

somme que Nader Schah lui demandoit.

Azefia s'acquitta de sa commission avec succès. Nader Schah reçut ce qui lui étoit envoyé, & il se contenta de douze carols de roupies qu'on lui payeroit dans le terme de quatre ans, & de cinq carols de joyaux qu'on lui livreroit actuellement, avec le fameux trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azefia alla le présenter à l'Empereur son Maître pour le lui faire signer. L'Empereur refusa de le faire, alléguant pour raison qu'il étoit hors d'état de fournir une somme si considérable; qu'il renonceroit plutôt à l'Empire que d'y consentir; & que si on le pressoit davantage, il iroit se confiner dans un coin de sa Province de Bengale, pour y vivre en Dervis le reste de ses jours.

Azefia remontra à l'Empereur qu'il ne pouvoit assez reconnoître la générosité avec laquelle Nader Schah lui avoit rendu la couronne; qu'il ne s'embarrassât point de la somme qu'on lui demandoit, qu'il sçavoit où la prendre; qu'il mettroit sur les Gentils un impôt comme on avoit accoutumé de faire dans les nécessités pressantes de l'Empire; & qu'au lieu de douze carols, il en tireroit vingt-quatre, dont la moitié reviendroit dans le Trésor Impérial.

L'Empereur en délibéra avec ſes Viſirs, & leur avis fut de ne point donner les douze carols. Alors Azefia élevant la voix : « Empereur, dit-il d'un » ton ferme, livrez donc la bataille avec » vos Viſirs ». Pluſieurs d'entr'eux furent de ce ſentiment ; mais pluſieurs autres prétendirent que les troupes affoiblies par la faim & par les miſeres qu'elles avoient ſouffertes, étoient incapables de combattre. La délibération dégénéra enſuite en des diſputes & des altercations inutiles, ſans prendre aucune réſolution. Cependant le temps auquel Azefia devoit rendre réponſe expiroit ; il part donc bruſquement ; & auſſi-tôt qu'il fut en préſence du Roi de Perſe : « Prince, lui dit-il, je vous ap» porte ma tête ; j'avois engagé ma » parole de faire ratifier par l'Empereur » mon Maître le traité que j'avois fait » en ſon nom, il refuſe de le ſigner ; » diſpoſez de ma vie comme il vous » plaira ».

Nader Schah, plus irrité qu'on ne peut le dire, fit arrêter Azefia, & défendit qu'on lui donnât à manger & à boire de toute la journée. Il dépêcha auſſi-tôt un exprès à l'Empereur Mogol pour lui dire que, puiſqu'il n'avoit pas plus de

bonne foi qu'un Infidele, il se disposoit à le traiter en Infidele; & qu'il alloit faire passer toute l'armée Mogole au fil de l'épée, qu'il le feroit hacher lui-même en pieces, avec ses femmes, ses enfans & toute sa race, & réduire en cendre sa Capitale. Il donna aussi-tôt ses ordres pour le combat, & fit publier à la tête de son armée, qu'après avoir passé sur le ventre de l'ennemi, on tombât sur Dely, qu'on y mît tout à feu & à sang, qu'on n'y épargnât personne, & qu'il abandonnoit cette ville si riche à un pillage général.

Azefia apprit dans sa prison les terribles projets de vengeance qui se préparoient pour le lendemain; il en fit informer secrétement le Mogol, afin qu'il prît la généreuse résolution de combattre & de défendre sa vie & sa couronne. Mais loin de prendre une pareille résolution, ce pauvre Prince n'en fut que plus découragé; & à l'heure même, il fit préparer du poison, pour lui, pour sa femme, ses enfans & toute sa famille. Cependant il fit dire à Azefia qu'il reconnoissoit trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son

Empereur & sa patrie, il le prît tel qu'il pût être.

Azefia envoya aussi-tôt supplier le Roi de Perse de lui accorder un moment d'entretien pour la derniere fois. Cette grace lui ayant été accordée, il fut conduit de sa prison dans la tente du Prince; &, tout en pleurs, il le conjura de suspendre pour un jour seulement l'effet de son juste courroux. Après quelques momens de réflexion: » Ma clémence, répondit Nader Schah, » vous accorde ce que vous demandez, » mais à condition que l'Empereur votre » Maître vienne incessamment se remet» tre en mon pouvoir, ou pour le faire » mourir, ou pour le laisser vivre, selon » que je le jugerai à propos ».

Un Courrier dépêché par Azefia à l'Empereur Mogol ne l'eut pas plutôt informé de cette réponse, que, sans délibérer davantage, il partit pour se livrer à la discrétion de Nader Schah. Dès qu'il s'approcha de la tente, il fut si consterné de l'air fier & sévere dont le Persan l'envisagea, que, tremblant de tout son corps, il ne put pas dire le moindre mot pour sa justification. Nader Schah, sans rien dire, ordonna, par un simple signe de la main, qu'on l'éloi-

gnât de ſa préſence, & qu'on le conduisît en un lieu où il fût gardé sûrement : ce qui fut exécuté à l'inſtant. Il s'empara enſuite de toute l'artillerie de l'armée ennemie, & fit couper la tête à pluſieurs, tant Viſirs, qu'Omrahs, Hazaris & autres Officiers ſubalternes de tout rang & de toute condition, qu'il avoit fait priſonniers de guerre ; il ne fit diſtribuer des vivres dans le camp des Mogols, qu'en telle quantité & pour autant de temps qu'il étoit néceſſaire, afin d'en faire ſortir tout l'argent qui y reſtoit. Tout s'y vendit à un prix marqué par les gens du Roi de Perſe, c'eſt-à-dire, extrêmement cher. Une quantité prodigieuſe d'hommes & d'animaux y périrent.

Sadatkan, Perſan de nation, Lieutenant Général des Armées du Mogol, s'étoit rendu, au commencement de la guerre, auprès du Roi de Perſe, pour quelque ſujet de mécontentement que lui avoit donné l'Empereur ſon Maître. Ce rebelle inſinuoit ſouvent à Nader Schah, qu'il devoit faire crever les yeux à ſon priſonnier, & le faire enfermer entre quatre murailles ; ou, ce qui feroit encore mieux, lui faire trancher la tête, monter ſur ſon Trône, & unir

la Couronne de l'Empire Mogol à celle de Perse.

Nader Schah fit semblant de ne pas comprendre ce qui lui étoit insinué par ce Courtisan vindicatif ; il s'étoit fait un autre systême qu'il suivit. Il laissa ses ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ses troupes, en leur faisant fournir les vivres purement nécessaires ; puis, avec l'élite de son armée, il s'avança vers Dely, où il fit son entrée triomphante le septieme de la lune de Mars. Mahadmad Schah, dépouillé de tous les ornemens de la dignité Impériale, étoit à la suite du vainqueur, après quoi il fut renfermé dans la tour sous bonne garde. Nader Schah prit son logement dans le palais Impérial. Il monta sur le trône des Mogols, & s'y fit couronner Empereur aux acclamations de son armée & des peuples, qui changeoient volontiers de Maître ; il fit battre monnoye à son coin, & y commanda en Souverain tout le temps qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies frappées au coin de Nader Schah, étoient de vingt grains plus fortes que celles du Mogol. Telle étoit la légende qu'on y avoit gravée : *Il est*

né pour être le Roi du monde. Le Roi des Rois qui est-ce ? Nader Schah.

Le lendemain de son entrée dans Dely, Nader Schah partagea l'armée qui l'avoit suivi en deux corps ; l'un resta dans la place & dans la citadelle, l'autre au-dehors tenoit la campagne & gardoit les portes de la ville, de façon que personne ne pouvoit y entrer ni en sortir que par son ordre. Les vivres & les fourrages n'y abondoient que pour ses troupes ; on vendoit les vivres aux habitans comme dans le camp, c'est-à-dire, à un prix excessif ; & il n'y avoit point d'injustice que les troupes Persanes ne commissent impunément.

Nader Schah informé de la licence de ses soldats, tâcha d'y remédier par la défense qu'il fit à tout cavalier & à tout fantassin de garder & d'avoir plus de cent roupies d'argent, sous peine d'avoir le ventre ouvert : ce qui s'exécutoit irrémissiblement, tandis que lui-même s'approprioit toutes les richesses du Palais ; & ces richesses étoient immenses. Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'Empereur étoient d'or, d'argent ou de vermeil. Vaisselles, tables, lits, canapés, palanquins, para-

fols, lustres, garde-bétel, gourgouris à fumer, cassettes, &c.

La grande salle nommée la Salle Royale, étoit revêtue, de haut en bas, de lames d'or & d'argent finement travaillées ; le plat-fond brilloit par les diamans qu'on y avoit placés. C'est dans cette salle qu'on voyoit le trône Impérial. Il avoit douze colonnes d'or massif qui fermoient les trois côtés ; ces colonnes étoient garnies de perles & de pierres précieuses ; le dais du trône étoit sur-tout digne d'attention ; il représentoit la figure d'un paon. Depuis que les Empereurs Mogols sont Mahométans, ils ont choisi cet oiseau pour leur armoirie. Ce paon étendant sa queue & ses aîles, couvroit le trône de son ombre. L'industrie avec laquelle on avoit placé & ménagé les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes les sortes de pierreries qui le formoient, représentoit au naturel les diverses couleurs de cet oiseau ; & l'on peut dire que cet ouvrage étoit une merveille de l'univers. Aussi est-il vrai de dire que pendant plusieurs siecles, tous les Empereurs qui ont précédé celui-ci, se sont piqués à l'envi d'embellir & d'enrichir ce dais & ce trône. Les pierreries qu'on en

arracha, montoient à la valeur de cent cinquante carols de roupies, en y joignant les bijoux que l'Impératrice, les Princeſſes, & toutes les Dames du ſerrail furent priées de céder à Nader Schah. Cette priere étoit un ordre auquel elles n'auroient pas oſé manquer. Leurs perles ſeules furent eſtimées vingt carols de roupies, & l'on trouva dans leurs appartemens juſqu'à dix carols d'or ou d'argent monnoyé.

Nader Schah voyoit avec plaiſir groſſir ſes tréſors. Tout paroiſſoit tranquille, lorſqu'un accident funeſte vint troubler ſa joie. Il avoit fait priſonniers de guerre, comme je l'ai dit, tous les Généraux de l'armée Mogole. Quatre d'entr'eux étoient gardés dans un hôtel par vingt Cavaliers Perſans. Ces quatre Officiers firent un jour la débauche ; & nonobſtant la loi qui leur défendoit l'uſage du vin, ils s'enyvrerent. Aidés de leurs domeſtiques qu'on leur avoit laiſſés en trop grand nombre, ils forcerent leurs Gardes & les tuerent. Auſſi-tôt ils ſe répandirent dans les rues, criant de tous côtés : Victoire, victoire, Mahadmad Schah a tué Nader Schah d'un coup de cataris (c'eſt une ſorte de poignard des Indes). A ce bruit qui couroit toute la

Ville, la populace prit les armes, & fondit de toutes parts sur les troupes Persanes. Cinq ou six mille Persans furent tués dans cette émeute qui dura quatre heures. Elle auroit duré bien plus long-temps, si Nader Schah, de la forteresse où il étoit, n'eût fait sur la ville un feu continuel de canon, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, que les hostilités cesserent.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Nader Schah, moins touché du faux bruit de sa mort, que de la perte de ses soldats, fit battre la générale. Toutes ses troupes se trouverent à l'instant sous les armes & en bataille dans les grands Bazars. Nader Schah parcourut tous ces Bazards le cimeterre nud à la main : il assigna aux différens corps autant de différens quartiers de la ville à ravager. « Allez, camarades, leur » dit-il, allez, pillez, tuez, saccagez, » brûlez tout, traitons les lâches & » perfides Mogols comme ils le méri- » tent ».

Chaque Commandant partit avec sa troupe pour le quartier qui lui étoit marqué. Nader Schah alla avec la sienne dans le champ de Nichok, qui est le plus beau & le plus riche quartier de la ville; il

entra dans la Mosquée de Roxerdoullak, qui est sur une petite éminence, d'où il pouvoit promener ses regards par tout; s'y étant assis, il donna ordre qu'on mît le feu aux quatre coins du quartier, & qu'on fît main-basse sur quiconque, sans distinction de qualité, d'âge, ni de sexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre, & en même-temps dans tous les quartiers, on pilloit, on violoit & on massacroit impitoyablement tout ce qui se présentoit; ceux qui par la fuite échapperent aux flammes, expirerent par le fer; on n'entendoit que cris & que hurlemens lamentables d'hommes, de femmes & d'enfans: il n'y a point d'excès, de violence, de cruautés, & d'abominations qui n'ayent été commis, non-seulement par les troupes Persanes, mais par quantité de canailles qui cherchoit à avoir part au pillage.

Azefia, par une faveur spéciale, n'avoit point été compris dans le nombre des prisonniers de guerre; il sortit de son palais, & après bien des dangers qu'il courut dans cet affreux tumulte, il arrive au camp de Nichok. Là, sans turban, & ses vêtemens déchirés, il se jette aux pieds de Nader Schah. Ce

Prince le releva, & lui fit présenter dans un bassin d'or des confitures qu'il mangeoit à ce moment.

Azefia, dont le cœur étoit pénétré de douleur, le remercia sans vouloir y toucher. « Hélas! Prince, lui dit-il, » comment pourrois-je goûter ces douceurs que vous m'offrez, tandis que » je vois couler à grands flots le sang » de mes concitoyens? Faites-moi plutôt mourir avec eux. Des millions » de misérables que vous faites égorger, » ne sont pas plus coupables que moi : » ne craignez-vous pas que Dieu ne » fasse crouler sur vous cette Mosquée » & ne vous écrase? y a-t-il de la » justice dans votre vengeance? faut-il » que pour la faute de quelques particuliers, toute une ville innocente » soit mise à feu & à sang? donnez-moi le soin de rechercher les coupables, je les ferai mourir par les plus » cruels supplices; mais, avant toutes » choses, ordonnez qu'on mette fin au » pillage & au massacre ».

Nader Schah qui avoit conçu une haute estime pour Azefia, ne s'offensa point de ce que son discours pouvoit avoir de trop fort : il dépêcha des Officiers pour faire cesser le pillage & le

maſſacre, qui, malgré ſes ordres, continua, en diminuant peu à peu, juſqu'à neuf heures du ſoir, & qui ne ceſſa que lorſque le Grand Prevôt de l'armée, avec la tymbale royale, parcourut les quartiers, tuant ou faiſant tuer par ſes gardes, ceux qui exerçoient encore quelques hoſtilités. Les trois quarts de Dely furent renverſés ou ruinés, le feu y dura huit jours ſans qu'il fût poſſible de l'éteindre. Les hôtels des Princes & des Seigneurs furent ſur-tout l'objet de la fureur & de l'avarice du ſoldat. On compte qu'il périt un million d'ames dans cette capitale.

A cette déſolation, en ſuccéda une autre : on força ceux qui avoient échappés à l'incendie & au maſſacre, de porter tout ce qu'ils avoient d'argent ou de bijoux à la citadelle. Ceux qu'on ſoupçonnoit de le tenir caché, on les étendoit ſur une eſpece de croix de ſaint André, &, après les y avoir attachés, on les frappoit ſi cruellement, qu'il leur falloit, ou expirer dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur reſtoit d'or ou d'argent. Azefia fut chargé de cette recherche, qui ſe faiſoit des biens de tous les Officiers de l'Empereur, depuis le Viſir juſqu'au Fantaſſin;

& de tout ce que poſſédoient les Joüailliers, les Banians de la Cour, de la ville & de l'armée. Triſte commiſſion pour Azefia, qui fut forcé d'obéir pour éviter de plus grands maux. Pluſieurs de ces Banians qui étoient très-riches, ſe voyant tout-à-coup réduits à la mendicité, s'empoiſonnerent de déſeſpoir.

On apportoit à toutes les heures du jour & de la nuit, des richeſſes immenſes dans la citadelle, ou chez Azefia. Elles y étoient amoncelées, & formoient comme autant de montagnes : là s'élevoit une montagne de roupies d'or, ici une ſeconde de roupies d'argent, ailleurs une troiſieme de vaſes & de vaiſſelles d'or & d'argent, puis une quatrieme de tapis de ſoie, d'étoffes d'or & d'argent, & d'autres pieces rares & précieuſes. Les mêmes amas ſe trouvoient dans une cour du palais d'Azefia.

Cent ouvriers, pendant quinze jours, furent occupés à faire fondre & réduire en lingots l'or & l'argent qui n'étoient pas monnoyé, afin que le tranſport fût plus facile. Deux lingots percés par le milieu, & attachés enſemble avec une groſſe corde, faiſoient la charge d'un chameau; on remplit cinq mille coffres

de roupies d'or, & huit mille de roupies d'argent. On voyoit aussi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans, de perles & d'autres bijoux. C'est ce qui paroîtra incroyable aux Européens, qui n'ont qu'une connoissance superficielle de l'Empire Mogol. Mais ceux qui y ont vécu longtemps, ou qui y ont voyagé, particuliérement sur la côte de la Pêcherie, & dans le Royaume de Golgonde, sçavent quelle quantité de perles & de diamans on transporte chaque année à la Cour. On peut juger des richesses de cet Empire, par le tribut annuel que cette Province de Bengale envoie tous les ans à l'Empereur. Ce sont quatre cents bœufs chargés de roupies d'or & d'argent : or, il y a trente-deux Provinces dans l'Empire, dont quelques-unes sont aussi étendues que la France.

Les Gouverneurs de ces grandes Provinces vivent si splendidement, qu'en bien des choses, ils surpassent la magnificence ordinaire de nos Rois en Europe. Ils ne paroissent jamais en public, qu'avec une pompe qui en impose, soit par le grand nombre d'Officiers richement vêtus dont ils sont environnés, soit par le nombre de leurs éléphans, de leurs chameaux,

de leur cavalerie & de leur infanterie qui font leur cortége. Le Gouverneur de Morzulabad, dans le temps que j'étois dans cette capitale de la Province, entretenoit soixante éléphans, & avoit à sa solde sept mille hommes de cavalerie, & quatre mille d'infanterie, toujours campés aux portes de la ville, sur le bord du Gange.

La grandeur & la puissance de l'Empereur Mogol, se trouve en quelque sorte ramassée dans Dely. Plusieurs Rois Gentils & tributaires de l'Empire, y font leur séjour, & y sont les premiers Ministres de l'Empereur. Ils ont en leur disposition, & entretiennent à leur frais, jusqu'à vingt & trente mille hommes. Ce qui les rend trop indépendans, & même redoutables quand ils s'unissent. Les Princes du Sang ne peuvent point s'absenter de la Cour : ils tirent leurs revenus des fiefs que l'Empereur leur donne, à condition qu'ils auront sur pied un certain nombre de troupes. Les Visirs, les Omrahs ont les mêmes sortes de revenus, & doivent en faire le même usage, mais ils en consument la meilleure partie en fêtes, en chevaux & en domestiques. Dely est une ville sans comparaison plus magnifique pour les

équipages, plus vaſte pour l'étendue & plus peuplée que nos plus grandes villes d'Europe. Il ſortira de Dely pour la guerre cent mille hommes, ſans qu'on s'en apperçoive : elle eſt ſituée ſur le Gemma, dans une vaſte campagne très-fertile ; elle eſt devenue capitale de l'Empire depuis que Chajahan abandonna Agra.

Notre compagnie avoit à Dely deux égliſes, qui ont été brûlées dans cet incendie. Elles avoient été bâties par les libéralités de l'Empereur Gehanguir : ce Prince & ſon ſucceſſeur étoient fort affectionnés à la Religion Chrétienne, laquelle, ſous leurs regnes, fit des progrès conſidérables ; on conçut alors les plus belles eſpérances pour l'avenir, mais ces eſpérances ſe ſont évanouies avec la puiſſance Portugaiſe dans l'Inde. Deux Jéſuites Portugais qui demeuroient toujours à Dely, ont été aſſez heureux pour échapper au carnage, ils y cultivoient quelques reſtes de Chrétiens, au nombre de ſept cens : les hommes en état de porter les armes étoient tous au ſervice de l'Empereur, la plupart ont été tués. L'hôtel d'une dame Chrétienne, célèbre par ſa piété, & fort eſtimée de l'Empereur & de la Cour, a eu le même

ſort que nos égliſes. Que deviendront tant de jeunes veuves, & tant de jeunes enfans Chrétiens? A quoi ne ſont-ils pas expoſés? & qu'il eſt triſte que notre pauvreté nous mette hors d'état de leur procurer des ſecours que je ſerois à portée de leur faire tenir?

Le dernier trait de ſévérité qu'exerça le Roi de Perſe à Dely, fut de faire étrangler publiquement les quatre Omrahs, auteurs de la ſédition, qu'Azefia avoit découvert, & qu'il avoit fait conduire la corde au col devant le Prince, quoiqu'ils fuſſent ſes parens, ſans vouloir même demander grace pour eux, les en jugeant indignes.

Nader Schah n'ayant plus rien à faire dans l'Indouſtan, ſongea à s'en retourner dans ſes Etats. Il régla tout avant ſon départ, & déclara à Mahadmad Schah, à quelles conditions il le rétabliſſoit ſur le trône : ſçavoir,

1°. Que les Royaumes de Cachimir, de Caboul, de Moultan, & quelques autres pays, juſqu'à la riviere d'Atak, ſeront déſormais du domaine des Rois de Perſe.

2°. Que Mahadmad Schah payera chaque année à la Perſe, durant ſa vie, trois carols de roupies.

3°. Qu'il n'aura que le titre & les honneurs d'Empereur, & qu'Azefia gouvernera l'Empire.

4°. Qu'en cas de guerre, l'Empire Mogol prêtera du secours au Roi de Perse contre ses ennemis, & qu'à son tour la Perse en usera de même à l'égard de l'Empire Mogol.

5°. Qu'il ne sera fourni à Mahadmad Schah qu'un lak de roupies pour sa dépense annuelle.

6°. Qu'il n'aura auprès de sa personne que les Officiers qui lui seront accordés.

Le Prince Mogol ayant agréé ces conditions, & remercié Nader Schah de ses bontés, la couronne lui fut rendue, & il remonta sur le trône. Il avoit demandé auparavant deux choses au Roi de Perse : sçavoir, que Nader Schah approuvât la cession qu'il vouloit faire à son fils, des honneurs de l'Empire & de la couronne, ou que du moins le Prince son fils eût le gouvernement de l'Empire à la place d'Azefia ; l'une & l'autre demande fut rejettée.

Azefia gouverne l'Empire Mogol avec un conseil de vingt-neuf Omrahs, tous choisis par Nader Schah. Les peuples paroissent satisfaits de ce nouveau gou-

vernement. Ils n'ont jamais aſſez eſtimé & aimé leur Empereur, pour donner lieu de craindre qu'il arrive aucune révolution en ſa faveur. On eſpere que dans quelques années de ce ſage gouvernement, Dely deviendra auſſi riche & auſſi peuplée qu'elle a été. Il s'y eſt fait déja des fêtes & des réjouiſſances extraordinaires, à l'occaſion du mariage d'un des enfans de Nader Schah. Ce jeune Prince Perſan a épouſé une Princeſſe du ſang Impérial. Le Roi ſon pere lui a fait préſent, pour la dépenſe de ſon mariage, de quatre laks de roupies, & a donné quantité d'ornemens à la Princeſſe Mogole.

Nader Schah chargé des dépouilles de l'Empire Mogol, ſortit enfin de Dely vers le commencement de juin, avec ſon armée. On fait monter la valeur de ce qu'il emporte à trois cents carols de roupies d'argent. On doit être d'autant moins ſurpris de tant de richeſſes, que les manufactures & les denrées de l'Indouſtan, y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Aſie & de l'Europe, dont il ne ſort plus lorſqu'il y eſt une fois entré. Les Marates, nation accoutumée au pillage, avoient grande envie d'enlever un ſi

grand butin ; ils ont rôdé quelques jours autour de ſon armée, mais ils n'ont jamais oſé l'attaquer. Sa marche ſe faiſoit avec un ordre admirable : outre que ſon armée avoit été fortifiée récemment de dix mille cavaliers envoyés par ſon fils aîné, ce Prince, auſſi brave que ſon pere, commandoit une armée de cinquante mille hommes, qui étoit toujours à quatre-vingts lieues de diſtance. Il avoit auſſi diviſé ſes troupes en deux corps d'armée, pour avoir plus commodément des vivres, pour éviter l'embarras d'une trop grande multitude, pour tenir en reſpect le pays conquis qu'il laiſſoit derriere ſoi, pour ſuppléer aux pertes qu'il faiſoit en divers combats, & pour s'aſſurer une retraite en cas d'un échec ou d'une déroute. Les deux armées, toujours également diſtantes l'une de l'autre, ont repaſſé en Perſe.

Nader Schah, avant que de quitter le Candahar, y a fait bâtir en deux endroits deux bonnes fortereſſes, pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perſe, & pour avoir la facilité de retourner chez eux quand la fantaiſie lui en prendra. Il fut reçu à Iſpahan, de la Nobleſſe & de tous les Etats

Etats du Royaume, avec les démonſtrations de la plus grande joie.

Venons maintenant à la ſeconde queſtion que vous m'avez faite, touchant les dames Mahométanes. Vous ne vous êtes pas trompée, Madame, outre le langage & la Religion, elles ont des mœurs, des coutumes & des façons d'agir tout-à-fait différentes des dames Indiennes. Il faudroit un volume pour vous ſatisfaire ſur chacun de ces articles : je me contenterai de vous en donner une idée générale & ſuccinte, telle que me l'ont donnée des perſonnes de ce pays, des mieux inſtruites de leurs uſages.

Les femmes de condition ne paroiſſent jamais aux yeux du public ; quand elles ont permiſſion de ſortir de la maiſon, elles ſont toujours dans des caroſſes fermés, ou ſur des chameaux, enveloppées d'une cape, ou dans des palanquins ronds & couverts : des eunuques & des cavaliers armés les accompagnent : dans la maiſon même elles gardent ſur la tête un voile d'une gaze fine. Elles ne peuvent le lever qu'en préſence de leur époux, de leurs enfans, de leur pere, de leur mere & de leurs amies particulieres.

Leurs habits sont d'étoffes de soie & d'or, & les couvrent entiérement ; le corps de l'habit pardevant s'attache jusqu'à la ceinture, avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle : ils sont étroits vers la ceinture, & plissés pour relever la taille. La jupe qui descend jusqu'au talon n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie : elles les quittent aisément, & toujours lorsqu'elles entrent dans les appartemens qui sont couverts de beaux tapis.

Elles sont coëffées en cheveux d'une maniere fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou en croissant, d'autre fois en rose ou en tulippe, & en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent en assujettissant leurs cheveux sur la tête par le moyen des boucles d'or garnies de diamans. Plus communément elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur leurs épaules : elles y attachent de petites plaques d'or légeres & de pierreries. C'est un art que de sçavoir alors faire certains mouvemens de tête, qui fassent paroître la beauté & le brillant de leur chevelure,

Elles se percent une des narines, & y portent un anneau d'or, où est enchassé quelques gros diamans. Leurs oreilles sont aussi percées tout au tour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle. Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois d'un prix inestimable.

Leur taille est ordinairement belle, & leur air gracieux. Il y en a qui ont le teint presque blanc, mais pour l'ordinaire, il est olivâtre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage : elles font aussi une composition qu'elles appellent *Sourma*, qui est extrêmement noire; elles en mettent un trait autour des yeux ; elles se peignent les bouts des ongles d'un beau rouge qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau, & elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de senteur.

Il n'y a de tapisserie dans leurs chambres, que celle sur laquelle on marche : elles sont ornées de grands miroirs, de canapés, & d'enfoncemens dans les murailles en forme de niches, où elles rangent des vases de crystal, d'or & d'argent, pour y conserver leurs par-

fums, leurs essences, & les petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises y est inconnu : il y a pourtant de petits tabourets sur lesquels elles peuvent s'asseoir, mais plus souvent c'est sur de riches tapis, jambes croisées ; derriere elles, est un grand carreau de brocard sur lequel elles s'appuyent, & à côté un petit coussin qu'elles remuent & changent à leur fantaisie. Quand elles sont plusieurs ensemble, elles forment une espece de cercle.

Elles se visitent de temps en temps : le plus riche tapis est pour la Dame la plus qualifiée : de jeunes esclaves sont là pour les éventer & chasser les mouches : on présente du bétel dans des bassins d'or faits exprès ; on apporte de la limonade pour se rafraîchir ; on mange des fruits, des confitures, & d'une espece de gâteau fait avec de la farine de froment, du jus de cannes de sucre, du lait, & de l'eau-rose. La collation achevée, on se retire avec les bienséances accoutumées, qui consistent à incliner un peu le corps, à porter en même-temps la main sur le cœur & sur la tête, & puis à s'embrasser, & à se dire mutuellement des politesses.

Les femmes mariées à un même

homme ne ſont pas toutes d'un rang égal : 1°. Un homme de qualité épouſe toujours une fille d'une naiſſance égale à la ſienne. Cette femme eſt la premiere de toutes ; elle s'appelle *Begoum*, qui ſignifie femme ſans ſouci, femme heureuſe. 2°. Trois autres femmes, qui ſont auſſi de quelque naiſſance, ſont un ſecond rang. 3°. Le troiſieme rang eſt compoſé d'autant de femmes qu'on en veut. Ce mariage appellé *Neka* ſe fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4°. Pour la quatrieme eſpèce de mariage, il ſuffit qu'on achete une fille, ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui ſe fait aſſez ſouvent aux Gentils.

Toutes ces femmes doivent être ou mieux ou moins bien logées, entretenues, chéries & parées, à proportion de leur rang. Mais il eſt bien difficile que cela ſe pratique. Rien n'eſt plus commun que de voir des femmes d'un ordre inférieur, enlever auprès du mari le rang & les droits de la Begoum même.

Quand ces femmes remarquent entr'elles des préférences, on ne ſçauroit dire à quelles jalouſies elles ſe livrent, quels ſont leurs chagrins, leurs que-

relles, leurs diviſions, leurs haines : auſſi chacune met-elle en uſage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à ſon époux, & pour l'emporter ſur ſes rivales. La honte & le déſeſpoir de n'y pouvoir réuſſir, les fait quelquefois recourir aux preſtiges, aux ſortiléges, & aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes, & ſe font mourir par le poiſon, ou bien elles empoiſonnent ſecrétement leurs rivales. Quelquefois même elles éclatent ſans aucun ménagement.

Une Begoum, femme d'un Nabab, dans une Ville de Maduré où j'ai été, voyant que ſon époux n'avoit de tendreſſe que pour une de ſes Eſclaves Georgienne, d'une grande beauté, elle en fit de fréquentes plaintes ; mais le Nabab qui aimoit paſſionnément cette jeune Eſclave, fit peu de cas des remontrances de la Begoum. Cette femme que la jalouſie tranſportoit de fureur, réſolut de s'en venger d'une maniere auſſi étrange qu'elle étoit cruelle. Un jour que le Nabab étoit allé à la chaſſe, elle fit attacher la jeune Georgienne par un de ſes Eunuques, & lui fit couper les deux mammelles avec un ſabre. Le Nabab revenant de la chaſſe, elle lui fit

offrir dans un baſſin les deux mammelles de l'Eſclave chérie avec ce compliment. Voilà le préſent que vous fait la Begoum.

Quoiqu'en général les maris ſoient maîtres abſolus de renvoyer leurs femmes quand il leur plaît, de les châtier, ou même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils uſent facilement de ce pouvoir envers leur Begoum. Les égards dus aux familles illuſtres de ces Begoums les retiennent.

Se marier chez les Mahométans, c'eſt, à proprement parler, acheter une fille. Un homme qui veut ſe marier, convient d'une ſomme qu'il donne, non pas aux parens de la fille, mais à la fille même. Cette ſomme devient ſa dot, & le mari ne peut pas en diſpoſer. Le prétendant accompagné de ſes parens & de ſes amis en palanquin ou à cheval, & d'une troupe de joueurs d'inſtrumens, va aux flambeaux chercher ſon épouſe. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortége du côté de la fille, & ſur-tout de beaucoup de femmes, parentes & amies, en palanquins couverts. Lorſqu'ils ſont arrivés chez l'époux, le Cazi Prêtre de la Loi ou le Moulah ſon délégué, lit en préſence de tout le monde le contrat de mariage.

Après cette lecture, il ordonne à une Dame apostée derriere la fille, de lui lever le voile de dessus la tête. Le prétendant qui est vis-à-vis, voit sa future épouse pour la premiere fois. On lui remet le voile, & le Cazi demande au prétendant, s'il est content de la fille qu'il vient de voir. L'époux ayant répondu qu'elle lui agrée, toutes les femmes vont avec la jeune mariée se réjouir dans un appartement, où l'on a préparé un magnifique festin, & les hommes vont dans un autre. S'il arrive dans la suite que le mari dégoûté renvoye son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Les Mahométans riches & de qualité se font une gloire brutale d'avoir dans leur serrail quantité de femmes, à l'exemple de leur faux prophéte. Il y en a qui en ont 50, 80, 100. Ils se les donnent quelquefois, ou ils les changent pour d'autres. On en amene beaucoup de Circassie, de la Georgie, & de l'Abyssinie pour les vendre, & elles coûtent cher.

Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelques petites collations qu'ils font ensemble

par maniere de divertissement. Les enfans qui naissent de la premiere femme, quoique fort supérieurs aux autres, ne sont pas les seuls héritiers. On les marie fort jeunes. Jusqu'à l'âge de sept ans, ils demeurent dans le serrail entre les mains de leurs gouvernantes. Les filles ont pareillement des gouvernantes, mais elles demeurent jusqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs meres.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni musique, ni instrumens, ni danse. Cela est réservé aux Courtisanes. On ne peut comprendre ici qu'une fille puisse danser en présence des hommes. Les manieres d'Europe sur cet article & sur quelques autres, scandalisent fort les Dames Mahométanes. C'est inutilement qu'on voudroit les justifier; il seroit plutôt à souhaiter qu'elles les ignorassent. On éleve les jeunes filles de qualité à marcher avec grace & posément, à bien se tenir ou droites ou assises, à parler poliment & avec esprit, à coudre, à broder, & à s'habiller avec une certaine élégance. On ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles aient la consolation de lire dans l'Alcoran, où elles ne comprennent rien.

Dans les maiſons bien réglées, & où l'on ſe pique de dévotion, toutes les femmes, ainſi que les hommes, ſçavent par cœur les prieres en langue Arabe. Elles ne manquent point de s'aſſembler à certaines heures du jour, dans une ſalle deſtinée à la priere; car elles ne vont jamais à la Moſquée publique: avant leur priere, elles ſe lavent entiérement dans le bain, ou du moins elles ſe lavent le viſage, la bouche, les pieds & les mains juſqu'aux coudes. Elles ont des habits particuliers pour la priere & de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits, & de la perſonne ſont des conditions eſſentielles à la bonne priere, pendant laquelle on ne doit ni cracher ni touſſer. Certaines parties de la priere ſe récitent enſemble & à haute voix: la poſture du corps varie; elles ſont tantôt droites, tantôt aſſiſes ou proſternées ſur des tapis; elles levent les mains au ciel à certains verſets; à d'autres, elles les portent ſur la tête, ſur les yeux, ſur les oreilles, ſur la poitrine, ſur les genoux: il y a pour tout cela des rubriques qu'on obſerve ſcrupuleuſement. Rien n'eſt comparable à la modeſtie & au recueillement de ces dames, quand elles prient.

Pour récompenſe de leurs vertus;

elles eſperent le paradis tel que Mahomet le dépeint à ſes Arabes groſſiers & ignorans. Les vieilles & les laides, diſoit-il un jour, n'y entreront jamais. Ses Diſciples ſurpris lui en demanderent la raiſon : c'eſt, leur répondit-il, parce que les vieilles & les laides deviendront alors jeunes & belles. C'eſt cette eſpece de bon mot qu'elles répètent ſouvent en riant, & avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureuſement pendant une lune chaque année, & alors elles ne mangent ni ne boivent rien de toute la journée : ce n'eſt que la nuit qu'elles prennent leur réfection. Elles ont une eſpece de chapelet compoſé de cent grains : elles le parcourent, en diſant ſur chaque grain une des perfections divines ; par exemple, Tout-Puiſſant, Créateur, miſéricordieux, &c. Elles font des promeſſes & des vœux pour obtenir ce qu'elles deſirent. Leurs vœux s'adreſſent d'ordinaire à quelques Saints ou Saintes qu'elles reconnoiſſent dans leur ſyſtême de Religion, & qu'elles ſuppoſent déja habiter les jardins délicieux du Paradis : Elles les réverent & conſervent leurs reliques avec reſpect. Dans leurs invocations, ſoit à Dieu,

ſoit aux Saints ou aux Saintes, elles tournent toujours le viſage du côté de la Mecque. Elles ne ſont point dans l'uſage d'avoir des figures ou des images de ces Saints ou Saintes ; cependant elles voyent volontiers l'image de la ſainte Vierge : elles lui font d'abord la révérence ; elles l'appellent *Bibi Miriam*, Dame Marie très-chaſte, qui a eu JESUS pour fils, & elles racontent en ſon honneur une infinité d'hiſtoires apocryphes.

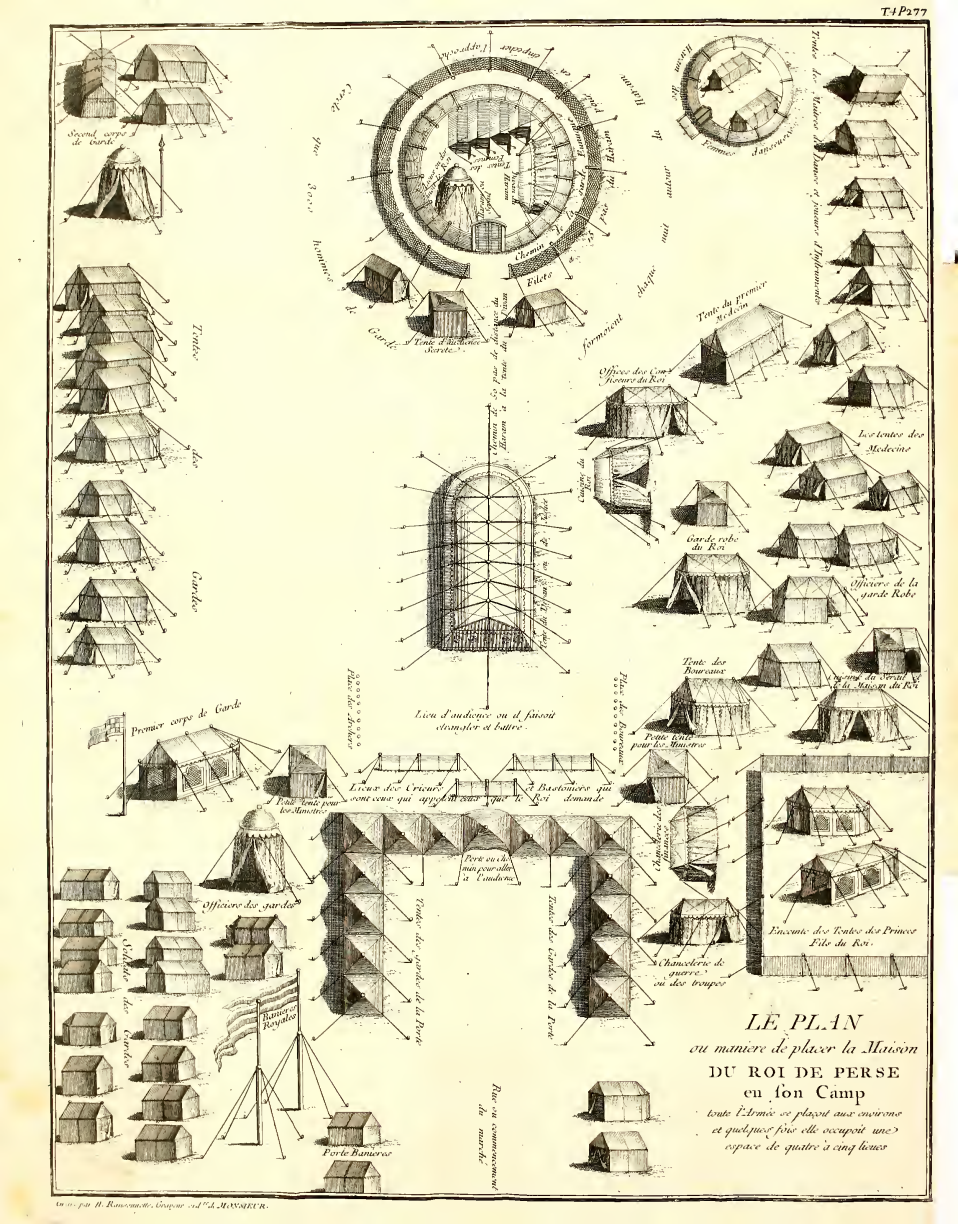
Quand les femmes ont perdu leur mari, elles ſont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens ſéparés, qu'on nomme le vieux Serrail. Elles paſſent le reſte de leurs jours dans une triſte viduité ; plus pour elles, ni de parfums, ni d'ornemens, ni de jeux, ou d'amuſemens, comme elles en avoient auparavant, pour ſe diſtraire & pour ſe divertir. Le ſoin même du ménage n'eſt plus de leur reſſort. Elles peuvent pourtant ſe remarier à d'autres avec le conſentement du fils aîné de la famille, au pouvoir duquel elles ſont.

Sur ce que vous me demandez en dernier lieu, Madame, ſi, ſçachant la langue Mahométane, je convertis à la foi bien des Diſciples de Mahomet, permettez-moi de vous répondre que

ſoit aux Saints ou aux Saintes, elles tournent toujours le viſage du côté de la Mecque. Elles ne ſont point dans l'uſage d'avoir des figures ou des images de ces Saints ou Saintes; cependant elles voyent volontiers l'image de la ſainte Vierge: elles lui font d'abord la révérence; elles l'appellent *Bibi Miriam*, Dame Marie très-chaſte, qui a eu JESUS pour fils, & elles racontent en ſon honneur une infinité d'hiſtoires apocryphes.

Quand les femmes ont perdu leur mari, elles ſont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens ſéparés, qu'on nomme le vieux Serrail. Elles paſſent le reſte de leurs jours dans une triſte viduité; plus pour elles, ni de parfums, ni d'ornemens, ni de jeux, ou d'amuſemens, comme elles en avoient auparavant, pour ſe diſtraire & pour ſe divertir. Le ſoin même du ménage n'eſt plus de leur reſſort. Elles peuvent pourtant ſe remarier à d'autres avec le conſentement du fils aîné de la famille, au pouvoir duquel elles ſont.

Sur ce que vous me demandez en dernier lieu, Madame, ſi, ſçachant la langue Mahométane, je convertis à la foi bien des Diſciples de Mahomet, permettez-moi de vous répondre que



Grav. par H. Ransonnette, Graveur ord.re de MONSIEUR.



cette question est plus délicate que vous ne croyez. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les Mahométans de l'Indoustan ne sont ni si méprisans, ni si fiers, ni si ennemis du nom Chrétien que les Turcs, & que Dieu a par tout ses Elus. Je finis cette Lettre, qui n'est peut-être que trop longue, en me recommandant à vos ferventes prieres, & en vous renouvellant les assurances de la respectueuse reconnoissance avec laquelle je suis, &c.

MÉMOIRES

Sur les dernieres années du regne de Thamas Kouli-Kan, & sur sa mort tragique, contenus dans une lettre du Frere Bazin, de la Compagnie de Jesus, au Pere Roger, Procureur général des Missions du Levant.

NOUS attendions depuis long-temps cette intéressante relation; Thamas Kouli-Kan a fait assez de bruit dans le monde, pour que dans les païs même les plus éloignés de la Perse, on soit curieux de sçavoir jusqu'aux moindres particula-

rités de sa vie. Presque tous les Auteurs qui en ont parlé, ne nous ont appris que le bonheur de ses entreprises, la rapidité de ses Conquêtes & l'étendue de son Empire. Les Mémoires que nous donnons, contiennent le détail de ses actions particulieres; on voit dans presque toutes un caractère ambitieux & emporté, avare & inquiet, féroce & sanguinaire : s'il eut plusieurs des qualités qui font les Conquérans, il les altéra par des excès qui ne se trouvent pas même dans tous les Usurpateurs; cette Relation nous le peint comme un monstre de nature, qui en faisant honneur au Génie par la grandeur de ses projets, & la bravoure de ses exploits, à deshonoré l'humanité par une avarice sans bornes, & une cruauté sans exemple.

Le Frere Bazin, Auteur de ces Mémoires, l'accompagna dans toutes ses courses depuis 1741, jusqu'en 1747, & fut son premier Médecin; il a vu presque toutes les actions qu'il raconte. On a fait dans le style quelques changemens nécessaires; mais les faits sont restés les mêmes, & aucune des circonstances n'a été altérée.

MON RÉVÉREND PERE.

D'AUTRES avant moi vous ont instruit des Révolutions dont la Perse est le théatre depuis près de trente ans. Je ne ferai qu'en rappeller ici les principales époques, pour mettre plus de suite dans les Mémoires que vous me demandez, sur les dernieres années du célèbre Schah-Nadir, connu en France sous le nom de Thamas Kouli-Kan.

Vous me marquez qu'en Europe, & sur-tout en France, on a toujours parlé diversement de son origine & de ses premieres occupations. Je ne puis vous en instruire que d'après les rapports qui m'en ont été faits; car je n'ai commencé à le suivre qu'à la fin de 1741. Voici ce que j'en ai appris de quelques soldats avec qui j'ai fait voyage après sa mort. Ces soldats étoient ses compatriotes; ils avoient été ses compagnons de guerres, ou plutôt de brigandages; ils s'étoient attachés à sa fortune, & l'avoient fidelement servi pendant tout son règne.

Nadir-Schah, me dirent-ils, étoit de la Nation des Atichars, que Schah-Abas, un des plus grands Rois qui soient montés sur le Trône de Perse, avoit ancien-

nement transportée en Chorassan. Kharrah, village de cette Province, situé dans les montagnes de Kalat, fut le lieu de sa naissance. Son pere, Iman Kouli, étoit Chamelier, c'est-à-dire, qu'il avoit des chameaux, & que son métier étoit de transporter des marchandises, & de conduire des caravanes. Le fils se nomma Nadir-Kouli, jusqu'au moment où Schah-Thamas son prédécesseur, en reconnoissance des services signalés qu'il en avoit reçus, lui fit l'honneur de lui donner son nom, & voulut qu'il s'appellât Thamas Kouli-Kan.

Lorsque Nadir-Kouli fut un peu grand, il quitta la Maison paternelle, & se mit au service du chef de sa nation. Celui-ci étoit un homme de guerre, & sous lui Nadir-Kouli sçut bientôt mieux arrêter & dépouiller les caravanes, que son pere ne sçavoit les escorter & les conduire. Devenu riche, il voulut se rendre indépendant; il le devint en effet. Une troupe de brigands se rassembla sous ses ordres; la hardiesse du chef, son intrépidité, & sur-tout son bonheur, lui donnerent un ascendant & une supériorité sous laquelle tout plia.

L'ambition avoit commencé sa fortune, la férocité l'établit. Il se déclara

le rival du chef ſous lequel il avoit d'abord combattu. Il l'attaqua, le défit, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & loin de reſpecter dans lui les droits de la reconnoiſſance, il ne reſpecta pas même ceux de l'humanité ; ſon premier maître fut ſa premiere victime, il le fit écorcher ſous ſes yeux. Un de ſes gens avoit tranſgreſſé un de ſes ordres, il le fit lier avec une groſſe corde par le milieu du corps, on perça enſuite une muraille, & de l'autre côté, il fit atteler un bœuf aux deux bouts de la corde ; l'animal preſſé par l'aiguillon faiſoit des efforts extraordinaires, il tiroit avec une peine extrême ; mais plus ſes progrès étoient retardés par l'obſtacle qu'il avoit à vaincre, & plus ils prolongeoient le ſupplice du malheureux, qui paſſa enfin diſloqué & entiérement briſé, par l'ouverture étroite qu'on avoit faite au mur, & ſouffrit mille morts avant que de finir ſes déplorables jours par celle à laquelle il étoit condamné. Je ne rapporte point d'autres cruautés, dont le ſeul ſouvenir me fait horreur. C'eſt par ces traits que le Héros Perſan s'annonça, & ces ſanglantes exécutions ne furent que l'eſſai de celles qui ont terni la gloire de ſon règne. Voyons par quels degrés il parvint juſqu'à régner.

En 1722, les Aghuans vinrent mettre le siége devant Ispahan ; ils détrônerent le Roi Schah Hussein, & couronnerent leur chef Azraff. L'Empereur Ottoman crut cette occasion favorable au dessein qu'il avoit d'étendre sa domination dans la Perse. Mais toutes ses entreprises furent malheureuses ; il fut contraint d'envoyer un Ambassadeur, de demander la paix, & de reconnoître l'Usurpateur.

Thamas, fils de Hussein, vouloit cependant soutenir les droits de sa naissance, il faisoit de temps en temps de foibles tentatives ; peu de Seigneurs lui étoient restés fidéles ; il n'avoit qu'un petit nombre de partisans attachés à sa fortune ; ceux-ci mêmes dégoutés d'un service pénible & dangereux, commençoient à l'abandonner, & auroient fini peut-être par le trahir. C'est dans ces circonstances que Kouli-Kan parut ; il vint s'offrir à Thamas avec cinq ou six cens hommes déterminés à tout entreprendre pour le mettre sur le trône. Ce secours inespéré fit renaître l'espérance dans le cœur de ce Prince ; il accepta l'offre, & engagea sa reconnoissance. La petite Troupe commença par de légeres escarmouches dans lesquelles elle eut toujours de l'avantage ; les premiers

succès inspirerent la confiance nécessaire pour de plus grandes entreprises ; le courage & l'activité de Kouli-Kan les rendit heureuses. Il fit proclamer Schah Thamas, Roi de Perse ; ce Prince le déclara Généralissime de ses Armées, il lui donna même son nom de Thamas, qu'il joignit à celui de Kouli-Kan.

Revêtu de cette nouvelle dignité, Thamas Kouli-Kan ne pensa plus qu'à la soutenir par de grands exploits ; dès-lors il déclara la guerre aux Aghuans, aux Turcs, & aux Moscovites. Dans le seul hyver de 1730, il enleva aux Aghuans, Casbin, Cachan, Ispahan, & beaucoup d'autres villes importantes ; au printemps, les Turcs furent obligés de lui céder Hamadan, Ardebil, Tauris ; & il fit redemander aux Moscovites la Province de Guilan, & tout ce qui étoit du domaine des Persans. La réputation de ses exploits avoit de jour en jour augmenté son armée ; il la divisa. Schah Thamas, à la tête de cent mille hommes, marcha contre les Turcs ; & Thamas Kouli-Kan alla, avec soixante mille, forcer les Aghuans dans le Chorassan.

Schah Thamas perdit, en 1731, contre les Turcs, une bataille qui répandit la consternation dans la Perse. On ne

parloit que de paix, & on n'osoit la conclure dans l'absence ou sans l'avis de Thamas Kouli-Kan; il y consentit, parce qu'il vouloit finir son expédition contre les Aghuans. Il la poussa avec une vivacité qui avança le succès. Les Moscovites furent contraints de lui céder le Guilan. A son retour, il trouva Schah Thamas plongé dans les délices, & jouissant des douceurs d'une paix dont il auroit dû ne chercher qu'à réparer la honte: indigné de cette molesse, il chassa ce Prince efféminé du Trône où il l'avoit placé; il le relégua à Maschet, le fit garder à vue, & fit proclamer Roi un des enfans de ce Monarque, âgé de quatre à cinq mois, sous le nom de Schab Abas III.

Alors dépositaire de toute l'autorité, Thamas Kouli-Kan marcha contre les Turcs, rien ne lui résista jusqu'à Déelbchir: le cours de ses conquêtes fut suspendu pendant quelque temps par la perte d'une grande bataille auprès de Bagdad. La Perse le crut accablé; ses ennemis secrets en triomphoient; mais une nouvelle Armée de vingt mille hommes se rassembla sous ses ordres près de Hamadan. Avec cette poignée d'hommes, il se montra plus terrible que jamais.

à l'Empire Ottoman, & en intimida les Armées innombrables juſqu'à les réduire à lui demander la paix ; Thamas Kouli-Kan ne crut pas devoir perdre, à la ſignature des articles, un temps qu'il deſtinoit à de nouvelles victoires ; cet intervalle lui ſuffit pour ſoumettre les Leſguis rebelles.

A ſon retour, il trouva que ces propoſitions de paix n'avoient été de la part des Turcs qu'un artifice pour l'éloigner, & qu'ils avoient profité de ſon abſence pour augmenter leur Armée. Quelqu'inférieur qu'il fût en nombre, il alla les chercher, il oſa les attaquer, & les défit près d'Erivan. Leur Général Abdoullah Bacha périt avec trente mille hommes qui reſterent ſur le champ de bataille. Cette victoire lui valut Ganja, Teflis, Erivan ; tout l'ancien domaine des Perſes étoit conquis : Thamas Kouli-Kan penſa bientôt à s'en rendre le maître ; mais il ne vouloit point paſſer pour Uſurpateur. Les états du Royaume furent convoqués à Mougham - Tehouls ; les Grands au nombre de quinze mille, lui déférerent l'autorité ſouveraine, & le proclamerent Roi. Il en vouloit le pouvoir, il en refuſa le titre, & ſe fit nommer Velinhamet, c'eſt-à-dire, *Diſtribu-*

teur des Graces. C'est pour se faire reconnoître en cette qualité qu'il envoya deux Ambassades, l'une à Constantinople, l'autre à Moscou.

Maître absolu de la Perse, il alla droit à Ispahan ; Il ne s'y reposa que quarante jours. Vers la fin de Décembre 1736, il en partit pour aller faire le siége de Candahar, la plus forte des places de l'Asie, & le dernier retranchement des Aghuans : ils y avoient renfermé toutes les richesses de la Perse, l'or, les pierreries & les joyaux de la Couronne. A peine se fut-il éloigné d'Ispahan de quatre journées, qu'il trouva les Aghuans en ordre de bataille sur le bord d'une très-large riviere. On regardoit ce poste comme l'écueil de sa gloire & le terme de son bonheur. Il passa cette riviere à la vue des ennemis, les chassa devant lui, &, au mois de Mars 1737, après un siége de treize mois, il emporta Candahar, où il fit un butin immense. Hussein Kan, Commandant de la Ville, obtint sa grace par l'entremise de sa sœur qui étoit dans le Serrail du Conquérant. Presque tous les Aghuans passerent à son service, & devinrent ses troupes les plus intrépides & les plus fidelles.

Dans ces circonstances, arriva un

Ambassadeur de Constantinople pour traiter de la paix. Velinhamet qui étoit occupé d'un projet plus vaste, fit des demandes très-dures qu'il sçavoit bien que la Porte n'accorderoit pas si-tôt ; il vouloit gagner du temps ; un de ses Kans fut chargé de la négociation : pour lui, sorti de Candahar, il marcha seize journées, mit le siége devant Kabul sur les terres du Mogol, & s'en rendit le Maître en huit jours. L'alarme se répandit dans l'Inde ; l'Empereur lui fit demander quelles étoient ses prétentions. Velinhamet, qui portoit alors le nom de Schah Nadir, répondit froidement que son dessein étoit d'aller le saluer à Diassabat, lieu de sa résidence. Que si cette visite lui étoit importune, il pouvoit s'en épargner le risque, en lui envoyant une année de ses revenus. Il n'attendit pas la réponse ; mais continua sa marche vers Dely, & se vit à deux journées de cette capitale au mois de Février 1739, à la tête de soixante mille hommes de Cavalerie : selon la coutume des Perses, il n'avoit point d'Infanterie dans son Armée. Mahamad Schah, Empereur Mogol, lui opposa une Armée de plus de quatorze cens mille hommes. Schah Nadir ne voulut pas risquer une bataille où il auroit été

écrasé par le nombre. Il trouva le secret d'affamer cette armée innombrable, & de la détruire sans la combattre. Mahamad fut contraint de se soumettre ; le Vainqueur se fit proclamer Roi sur le trône des Mogols ; tous les trésors de cet Empire furent remis entre ses mains : il rendit ensuite à Mahamad sa couronne, mais à condition qu'il seroit son tributaire. On ne sçavoit en Perse ce qu'étoit devenu Schah-Nadir, lorsqu'en 1740, on le vit paroître avec des richesses prodigieuses qui furent évaluées trois cens carols de roupies d'argent, c'est-à-dire, plus de cinq milliars deux cens cinquante millions de notre monnoie. Une fortune si brillante ne suffisoit pas à l'avidité de cette ame ambitieuse & guerriere ; il tourna ses armes victorieuses contre les Montagnards qui vivoient dans ses Etats ; il attaqua les Turcs, & commença ce plan de Gouvernement que je vais vous détailler.

En 1741, j'étois à Derbent, ancienne ville, située sur les bords de la mer Caspienne, lorsqu'il y arriva couvert de gloire, & chargé de toutes les richesses de l'Inde ; c'est-là que je l'ai vû pour la premiere fois. Son armée augmentée de beaucoup dans ses routes & dans ses expéditions

expéditions différentes, étoit alors de 150000 hommes ; elle étoit compoſée de troupes Indiennes, de Tartares Uſbech, & d'Aghuans ; il avoit peu de Perſans avec lui ; il ſçavoit que les peuples naturellement attachés à leurs Souverains, ne ſuivent qu'à regret un Uſurpateur, & qu'ils ont pour le trahir l'exemple que lui-même leur a donné.

Il vouloit alors attaquer les Leſghuis, peuple épars dans les montagnes, & par-là difficile à dompter. Il fit de Derbent ſa place d'armes ; ce corps formidable de Nations réunies ſous ſes étendarts, jetta par-tout l'épouvante. Ces Montagnards effrayés, ne penſerent d'abord qu'à ſe ſoumettre ; mais comme ils virent qu'après leur ſoumiſſion, on les exiloit dans le Choraſſan, qu'ils étoient dépouillés de tous leurs biens, & que leurs familles immolées aux premiers ſoupçons du vainqueur, perdoient dans les ſupplices les reſtes d'une vie épuiſée par les travaux, ils prirent le parti qu'inſpire le déſeſpoir. Ces peuples accoutumés au pillage, ſont preſque tous ſoldats ; ils ſçavent employer avec adreſſe les armes à feu, & entendent très-bien la petite guerre. Ils placerent ſur le haut de leurs rochers les plus inacceſſibles, leurs fem-

mes, leurs enfans, & leurs richesses. Ils commencerent à faire des escarmouches, à dresser des embuscades, à enlever des convois ; une nuit même ils oserent attaquer le quartier du Roi. Ce Prince surpris, fut obligé de faire retraite ; toute son Armée se retira en désordre, & les vainqueurs firent un butin considérable. Après cet échec, il revint à Derbent pour y faire la revue de ses troupes. Outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, il se livra aux transports les plus violens, & dans sa fureur il fit égorger plusieurs de ses Officiers & de ses soldats.

Il chercha ensuite des endroits plus praticables pour attaquer ces brigands avec avantage ; mais cette tentative ne fut pas plus heureuse, il y perdit beaucoup d'hommes & de chevaux, sans faire le moindre tort à ses ennemis. Ceux-ci toujours en mouvement le fatiguoient sans cesse par des excursions qui génoient son Armée & l'affoiblissoient. Pour les arrêter, il fit construire à l'entrée de leurs défilés une forteresse qu'il nomma *Carascon*, c'est-à-dire, ruine de la Perse. Les Montagnards ne furent point réprimés, & malgré sa fierté, il se vit contraint à leur proposer un accommodement qu'ils accepterent.

Son frere Ibrahim Kan, avoit été tué dans le pays de Chakila ; il partit aussitôt dans le dessein de le venger ; mais il trouva des montagnes & des défilés impraticables ; il pilla le plat-pays, & brûla tous les villages qui étoient dans la plaine ; son Armée y séjourna une année entiere, & y laissa des ravages pour plus d'un siecle. Fatigué de tant de marches, & de combats inutiles, il vint camper devant Bardes.

C'est dans cette campagne qu'il fit une action bien cruelle, & qui seule suffiroit pour le rendre l'exécration de la postérité. Il courut un risque extrême à l'attaque d'un défilé, les balles siffloient autour de lui de toutes parts. Un Officier accourut, & pour le garantir se plaça un peu au-dessus, du côté où le risque paroissoit plus grand. De retour à sa tente, Thamas le fit appeller ; l'Officier y courut dans l'espoir d'une récompense digne de l'action, & proportionnée au service. Pourquoi, lui dit le Prince, vous êtes-vous placé devant moi ? Pour sauver votre vie, répondit l'Officier, au péril de la mienne. Hé quoi ! me prends-tu pour un homme sans cœur, lui dit le Monarque irrité ? qu'on l'étrangle. La Sentence fut exé-

cutée dans le moment, & la générosité punie comme une lâcheté ou une trahison.

Après avoir passé le Kur qui est un grand fleuve, nous traversâmes un desert qui nous conduisit auprès de Ganja, nous laissâmes cette ville sur la droite, & nous arrivâmes au pied des montagnes que les Arméniens appellent Sekhnac. Le Roi fit passer sa grande Armée par tous les défilés de ces hautes & affreuses montagnes pour se rendre au lac de Goguetséhay, qui veut dire riviere bleue; les pâturages y sont abondans; il vouloit y séjourner quelques mois pour remettre sa cavalerie en état. Le chemin étoit dur & difficile, mais le plus court; le Roi s'étoit assuré des Chefs des Montagnards, ils lui servoient comme d'ôtages : nous mîmes dix jours à passer ces gorges, & quoique ce fût au mois de Juin, nous eûmes souvent à essuyer des neiges abondantes & des pluies très-froides. On jettoit sur les rivieres plus profondes de petits ponts faits à la hâte, sur lesquels toute l'Armée passoit avec tant de désordre, qu'un grand nombre de soldats étoit précipité dans le fleuve par ceux qui les suivoient en foule & sans ordre.

Enfin nous arrivâmes à Goguetſéhay au commencement de Juillet 1743, notre ſéjour y fut de quatre mois. C'eſt-là qu'à la tête de cent mille hommes il fit célébrer le mariage de ſon petit-fils Charok Mirka, de Nazarolla Mirza, & d'Iſman Kouli Mirza, ſes propres fils. Les préparatifs s'étoient faits à Iſpahan; il avoit ordonné à tous les Danſeurs & Joueurs d'inſtrumens qui étoient dans cette capitale, de ſe rendre dans ſon camp; il en avoit fait venir beaucoup de ſuif & d'huile pour des illuminations; mais elles ne ſe firent pas; le ſuif & l'huile furent vendus aux Vivandiers de l'Armée, & il en tira une ſomme conſidérable. Ce n'eſt-là que la moindre de ſes exactions. Il diſoit que dans tout ſon Royaume il vouloit réduire cinq familles à une ſeule marmite, c'eſt-à-dire, les rendre ſi pauvres, qu'elles ſeroient obligées de ſe la prêter ſucceſſivement l'une à l'autre. Il tint bien ſa parole dans la ſuite.

Reza Couli-Mirza ſon fils ainé n'aſſiſta point au mariage de ſon neveu, ni à celui de ſes freres. Son pere l'avoit ſoupçonné d'avoir apoſté un aſſaſſin pour attenter à ſa vie. Le Prince s'étoit venu livrer lui-même entre ſes mains

avec cette confiance & cette ſécurité que l'innocence donne. Mais au Tribunal d'un Uſurpateur le ſoupçon vaut la preuve ; le fils eut beau nier conſtamment le parricide qu'on lui imputoit, la défiance avoit prononcé l'arrêt, la fureur l'exécuta : il fit créver les yeux à ce Prince infortuné ; pluſieurs Grands du Royaume, témoins de l'exécution, reſterent dans ce ſilence d'étonnement & d'horreur que produiſent les événemens barbares & inattendus ; il leur fit un crime à leur tour de ne s'être pas offerts au ſupplice à la place de ſon fils, & il en fit étrangler cinquante le même jour en ſa préſence. Cette horrible ſcene ſe paſſa à Ayran Carab.

Malgré toutes ces cruautés, la Perſe étoit aſſez tranquille. Les grands chemins étoient ouverts, & le commerce ſe faiſoit avec sûreté d'une ville à l'autre ; les Marchands étrangers étoient encore plus ménagés que les autres. Il avoit établi en quelques endroits des poſtes royales, mais elles n'étoient que pour lui, & le public en ſouffroit. Il eſt rare qu'en Perſe on voyage à cheval avec sûreté. Si par haſard on eſt rencontré ſur la route par un courier du Roi, ou par ceux de quelques grands

Seigneurs, dont le cheval soit usé ou fatigué, ces couriers, s'ils ont la force en main, démontent avec violence le cavalier qu'ils trouvent, prennent son cheval, en échange du leur. C'est pour éviter cet accident que presque tous les riches Marchands n'ont en caravane qu'un âne pour leur monture.

Les richesses immenses que Thamas Kouli-Kan avoit enlevées au Mogol furent d'abord déposées à Maschet & à Casbin; deux ans après, il résolut de les mettre dans une forteresse inaccessible ou imprenable. Il choisit Kalat, c'est une double chaîne de montagnes escarpées de quinze à seize lieues de longueur, qui, en s'éloignant par le centre, & en se rapprochant par les extrémités, forment une espece d'ovale. Vers le milieu, on trouve une plaine assez fertile; mais l'air y est mal sain, il n'y a que deux chemins un peu praticables pour pénétrer dans cette gorge; on les appelle les deux portes de Kalat. C'est là qu'il fit transporter ses trésors. Dès ce moment, ce séjour qui n'inspire que de l'horreur, lui parut un lieu de délices, & l'endroit le plus charmant de son Royaume. Je n'ai jamais sçu à quoi ce trésor pouvoit monter; mais je sçais qu'à sa mort,

tout l'or & tout l'argent monnoyés furent apportés à Maſchet, dans des coffres dont deux faiſoient la charge d'un chameau ou d'un bon mulet. Je les ai vus entaſſés dans la place publique ; ils formoient une eſpece de montagne auſſi haute que la maiſon royale de Maſchet.

Tandis que nous étions campés à Goguetſéhay, on apprit que Takhi-Kan, Gouverneur de Farſiſtan, avoit levé à Chiras l'étendart de la révolte. La défiance du Roi en fut cauſe, & arma contre lui un de ſes plus braves & de ſes plus fideles ſujets. C'étoit un grand Seigneur, & dont la famille, une des plus anciennes qui fût dans le Royaume, y tenoit un rang très-diſtingué. Thamas Kouli-Kan, qui l'avoit fait Gouverneur de tous les pays qui s'étendent juſqu'au Golfe Perſique, craignit de l'avoir fait trop puiſſant. Il ordonna à un Officier de l'arrêter ſans éclat, & afin de le mieux tromper, il lui envoya un ordre ſecret à lui-même, d'arrêter cet Officier; ils ſe chercherent tous deux, & au moment de l'exécution des ordres, ſe montrerent la commiſſion réciproque qu'ils avoient l'un contre l'autre. Takhi-Kan connoiſſoit le caractere du Roi ; il ſe

crut perdu, prit conſeil de ſon déſeſpoir, aſſembla une armée conſidérable, & réſolut de vendre au moins chérement ſa liberté & ſa vie. La révolte dura peu, Chiras fut inveſti, on prit en peu de temps la ville & le rebelle; il fut conduit à Iſpahan avec toute ſa famille, on le fit eunuque, on lui arracha un œil, & on ne lui laiſſa l'autre que pour qu'il eût la douleur de voir déshonorer ſes femmes, & égorger ſes enfans : on le conduiſit enſuite au Roi, qui lui demanda pourquoi il s'étoit révolté, & qui lui avoit fourni de l'argent pour lever & entretenir tant de troupes? Prince, lui répondit ce malheureux qui n'avoit plus d'autre eſpoir que la mort, la cauſe de ma révolte eſt dans les ordres donnés pour m'arrêter; pour la ſoutenir, j'ai enlevé par force aux Marchands & aux perſonnes riches l'argent qui m'étoit néceſſaire, & je ne l'ai fait qu'à votre exemple. Le Roi fut frappé de la réponſe; il affecta de n'en paroître point offenſé; & pour le conſoler en quelque ſorte des rigueurs exercées contre lui, il l'envoya en qualité de Viceroi dans cette partie des Indes que l'Empereur du Mogol lui avoit cédée.

Une autre révolte ſuccéda bientôt à celle-ci. Les mécontens de la province de Chirvan s'unirent aux principaux chefs des Leſghuis, ils écrivirent au Grand Seigneur, & le prierent de leur envoyer un jeune homme appellé Sem-Mirza, qui s'étoit retiré à Conſtantinople pendant les derniers troubles de Perſe. Il ſe diſoit fils de Schah Huſſein, & en cette qualité légitime héritier du Royaume. Le Grand Seigneur l'accorda: il arriva en Perſe eſcorté d'un corps de troupes Ottomanes qui ſe joignirent à celles des rebelles. Toute la Perſe étoit attentive; & , dans l'eſpérance d'une révolution, elle voyoit avec plaiſir un Prince du ſang de ſes Rois oppoſé à l'uſurpateur de leur trône. Thamas Kouli-Kan fit marcher contre lui Charok-Mirza ſon petit-fils avec ſes plus habiles Généraux. Les deux armées ſe rencontrerent: celle du prétendant fut défaite après un ſanglant combat; il tomba lui-même entre les mains du vainqueur, qui, par l'ordre de ſon grand-pere, lui fit arracher un œil, couper le nez & les oreilles, & dans cet état le renvoya ſur les terres des Turcs. Sa vengeance ſe tourna bientôt contr'eux.

Nous décampâmes de Goguetſéhay,

au mois de Septembre 1744, l'armée s'approcha des frontieres de Turquie ; de gros détachemens furent envoyés jusqu'à Bagdad & à Mossul : cette ville fut assiégée ; je n'étois point à l'armée pendant cette campagne ; j'ai appris par les nouvelles publiques, que Thamas Kouli-Kan gagna une grande bataille, la quatrieme & la derniere qu'il ait livrée aux Turcs. Tant de victoires avoient rendu son nom redoutable en Turquie ; & à Constantinople le peuple ne l'appelloit que le Tapouskan, c'est-à-dire, le Prince à massue.

Mais s'il étoit craint des étrangers, il n'étoit pas moins détesté par ses sujets. Les contributions exorbitantes qu'il exigeoit, & sur-tout la rigueur barbare avec laquelle il les faisoit lever, avoient réduit les peuples à la derniere misere. Ses Officiers augmentoient le malheur public par leurs exactions particulieres.

Cependant, vainqueur des Turcs & des rebelles, il vint passer une partie de l'hiver à Ispahan : il en partit ensuite pour aller visiter son Kalat, & y déposer de nouvelles sommes ; delà il se rendit à Maschet, il y séjourna jusqu'au printemps ; il alla le passer & une partie de l'été dans les environs de Zan-

gan, Sultania & Sakhou Boulak, où les pâturages ſont abondans : il prit la route de Kachan, & revint à Iſpahan au commencement de Décembre. Il y reſta quarante-cinq jours, pendant leſquels tout ce qu'on peut imaginer d'injuſtices & de cruautés fut commis par ſes ordres, ou ſans aucune punition de ſa part. Son armée répandue dans la ville & dans les campagnes voiſines, porta le déſaſtre par-tout; on voyoit les ſoldats furieux courir dans les chemins & dans les rues, conduiſant par pelotons & à grands coups, tantôt vingt, tantôt trente malheureux qui n'avoient pu ſatisfaire leur avidité ; on n'entendoit partout que des cris aigus & perçans qui exprimoient la conſternation ou le déſeſpoir. Si quelqu'un fuyoit de ſa maiſon, celle du voiſin étoit pillée; ſi un village déſertoit, on faiſoit payer la ville dont il dépendoit; tout étoit dans la confuſion & dans les allarmes ; une ville priſe d'aſſaut & abandonnée à la fureur du ſoldat vainqueur, ne voit pas des ſcenes plus horribles que celles dont Iſpahan fut le théatre pendant le ſéjour de l'uſurpateur. Ses inquiétudes augmentoient avec ſes cruautés; chaque jour étoit le dernier de quelque famille;

je ne sortois point du palais, que je ne trouvasse vingt-cinq ou trente cadavres d'hommes étranglés par son ordre, ou assommés par ses soldats.

Il voulut, avant son départ, se faire rendre un compte exact de tous les meubles précieux de son palais : un tapis qui servoit d'ornement au trône, avoit disparu depuis environ trois ans; le soupçon tomba d'abord sur le gardien des joyaux de la couronne ; l'accusé nia le fait, & après une rude bastonnade il déclara que son prédécesseur avoit vendu le tapis; & à qui? reprit Thamas. Qui seroit assez hardi pour acheter les meubles de mon palais? L'accusé demanda du temps pour faire ses perquisitions; il revint peu de jours après, & dénonça comme acheteurs huit Marchands, dont deux étoient Indiens, deux Arméniens, & quatre Juifs. Ils furent arrêtés, & après quelques interrogations, on leur arracha un œil; ils furent ensuite attachés tous les huit par le col à une même chaîne; le lendemain matin, on alluma, par ordre de Thamas, un grand feu, où ils furent jettés tous ensemble & enchaînés comme ils étoient. Tous les spectateurs, & les Bourreaux eux-mêmes, étoient effrayés de cette barbare exécu-

tion; c'eſt la premiere de cette nature qu'il eût ordonnée. Malgré toutes ſes recherches, & tous les tourmens qu'il employa, l'auteur du vol reſta inconnu.

C'eſt dans ce temps-là, c'eſt-à-dire, à la fin de 1746, que je fus élevé à la dignité de ſon premier Médecin; ce que je marque, non pour mêler le récit de mes avantures à celui des ſiennes, mais pour vous faire voir que je ſuis en état de vous rendre un compte fidele de ſes dernieres actions, puiſqu'en qualité de ſon premier Médecin, j'étois obligé de le ſuivre par-tout; & que quand il fut maſſacré, ma tente étoit voiſine de la ſienne.

Thamas Kouli-Kan, déja plus que ſexagénaire, avoit depuis deux ans une ſanté fort altérée. Il étoit d'un tempérament fort & robuſte; mais les fatigues continuelles de tant de campagnes & de tant de marches pénibles, l'avoient beaucoup affoibli. Il ſe trouvoit plus mal à certains temps, & il appréhendoit quelque maladie ſérieuſe. Les Médecins Perſans n'avoient point ſa confiance, & je puis bien dire qu'ils ne la méritoient pas. Comme il avoit ſouvent entendu vanter la ſcience des Médecins

Européens, il chargea M. Pierſon, Réſident de la compagnie du commerce d'Angleterre, de lui en faire venir un ou deux, à qui il aſſuroit de grands avantages. Le Réſident promit, mais la choſe lui paroiſſoit difficile : Thamas vouloit la voir exécutée, & il en demandoit ſans ceſſe des nouvelles à M. Pierſon. J'étois alors à Iſpahan. Depuis mon arrivée en Perſe, je m'étois mêlé de médecine ; j'en avois étudié les principes, & j'étois aſſez en état de ſuivre une maladie ordinaire. Dieu béniſſoit mes ſoins & mes remedes. J'eus le bonheur de réuſſir. Quelques cures un peu ſingulieres m'avoient fait réputation, & des Seigneurs que j'avois guéris vouloient, il y a quatre ans, que je me miſſe ſur les rangs pour être Médecin du Prince. Je le refuſai conſtamment.

M. le Réſident aſſez embarraſſé de la parole qu'il avoit donnée, jetta les yeux ſur moi. Il fit valoir au Pere Supérieur les avantages que la Miſſion pourroit retirer de cet événement, & la facilité que me donneroit cet emploi, de ſervir utilement la Religion dans un pays où elle eſt ſans ceſſe expoſée à des inſultes & à des perſécutions. L'affaire ſe conclut comme il le ſouhaitoit; &

je fus préſenté au Roi : ce Prince me fit beaucoup de queſtions ; il parut content de mes réponſes ; nous convînmes que je le verrois le lendemain en particulier ; il voulut que je demeuraſſe dans ſon palais, tant pour examiner à fond ſa maladie, que pour en conſulter avec les Médecins Perſans. Il commanda qu'on me donnât cinquante tomans, un cheval, deux mulets de ſon écurie, & quelques domeſtiques ; le toman vaut ſoixante livres de notre monnoie.

La maladie de Thamas Kouli-Kan étoit une hydropiſie commencée : il avoit des vomiſſemens fréquens ; & une heure après ſes repas, il rendoit tout ce qu'il avoit pris. Ces accidens étoient accompagnés de beaucoup d'autres : grande conſtipation, oppilation de foye, ſéchereſſe de bouche, &c. Dès que je connus ſon mal, il vouloit que j'entrepriſſe ſa guériſon ; mais l'affaire étoit délicate, j'avois beſoin de temps pour préparer les remedes ; nous étions dans le fort de l'hiver : je lui demandai deux mois de délai que je croyois néceſſaires, & à la fin deſquels nous nous trouverions dans une ſaiſon plus douce. Il m'accorda vingt-cinq ou trente jours.

Dans cet intervalle, il sortit d'Ispahan, & marcha droit à Fars. Pendant toute sa route, il exerça des cruautés inouies; il savoit que le fameux Schah Abas, un de ses prédécesseurs, fort adroit à la chasse, avoit autrefois fait transporter dans quelques villes les têtes des animaux qu'il avoit tués, & qu'il en avoit fait des especes de pyramides; il voulut faire à son tour un monument pareil, non pas de têtes d'animaux, mais de têtes d'hommes : il en marqua lui-même la hauteur : elle étoit de trente pieds, dans la ville de Kerman.

C'est dans cette ville qu'après le délai qui m'avoit été accordé, je vins joindre la Cour. Je fus présenté au Roi par un de ses Ministres; il me reçut avec bonté, donna ordre qu'on dressât deux pavillons, un pour moi, & l'autre pour les domestiques qu'il m'avoit destinés, & régla que ma tente seroit toujours placée auprès de son Haram, privilége qui n'étoit accordé qu'au Médecin intime.

Dès que je fus logé, je me disposai à faire usage des remedes que j'avois préparés. Un des anciens Médecins me déclara que, selon la coutume & les intentions du Roi, il falloit que je prisse moi-même, avant le Prince, & sous ses

yeux, la dose de la médecine que je lui présenterois. Je me soumis à l'essai, & je promis d'en prendre le premier quelques goutes ; mais je représentai que n'étant ni malade, ni d'un tempérament aussi robuste que ce Prince, j'exposerois mal-à-propos ma santé à un risque inutile pour la sienne : le Prince gouta mes raisons, & suivit, pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, le régime que je lui prescrivis : il se trouva fort soulagé & presque guéri. J'étois étranger, mes soins avoient du succès, le Roi m'honoroit de sa confiance ; la jalousie excita la haine des quatre Médecins. Une indiscrétion que fit le Prince, leur fournit une occasion de me desservir auprès de lui. Un jour je lui avois donné un purgatif qui lui étoit nécessaire ; le temps étoit dur, un vent froid souffloit avec violence, & la neige qui tomboit en quantité, couvroit par-tout la terre ; je le priai de rester dans sa tente ; mais il ne crut pas devoir aux décisions de la Faculté, la soumission qu'il exigeoit pour ses ordres. Il monta à cheval, & fit une longue course bien avant que la Médecine eût pu avoir son effet ; le mouvement du cheval, la rigueur du temps, l'excès de la fatigue lui

causerent une espece de révolution : il rendit un peu de sang hémorroïdal. Il en fut épouvanté : ses Médecins m'accuserent de lui avoir donné quelques drogues corrosives qui lui brûloient les intestins. Mais enfin, quel remede, leur dit le Roi ? Ils n'oserent pas le risquer, mais ils lui répondirent que celui qui avoit composé le poison, pouvoit seul en connoître l'antidote. Il me fit appeller, & me regardant avec des yeux enflammés de colere, me reprocha son mal, & cependant me l'expliqua. Je lui remontrai le tort qu'il avoit eu de s'exposer au grand air, mais en même-temps, je lui préparai un lénitif qui calma l'irritation des entrailles. Le succès me rendit sa faveur, il me fit présent d'un cheval de grand prix, qu'il avoit souvent monté. Sa santé se rétablit parfaitement ; quelques temps après, il me fit compter trois cens tomans, c'est-à-dire, environ dix-huit mille francs de notre monnoie ; il me dit en même-temps qu'il comptoit me marquer sa reconnoissance par des dons plus dignes de lui.

Il décampa vers la fin de Mars 1747, pour se rendre à Maschet ; nous fûmes obligés de traverser des deserts affreux, sur une terre aride & dans des sables

brûlans ; on n'y trouve point d'eau douce ; & malgré les précautions que l'on avoit prises, en creusant des puits, en cherchant des sources, & en transportant de l'eau de distance en distance, une partie des hommes, des chevaux & des chameaux périrent de faim & de soif dans cette marche.

De ce danger nous tombâmes dans un autre ; arrivés à Dgimgim, qui veut dire, *eau sous terre*, nous eûmes une peine incroyable à faire trois lieues avant que d'arriver à un endroit sûr & praticable aux voyageurs. Cette terre tremblante est couverte d'une croute épaisse qui, à chaque instant, s'ouvroit sous les pas des chevaux ; il falloit sans cesse être sur ces gardes, pour ne pas enfoncer & se perdre entiérement dans des abîmes. Je voyois autour de moi les chevaux & les cavaliers disparoître. Pour parer à cet inconvénient, on jettoit des tapis, des matelats, des couvertures, afin d'affermir les pieds des chevaux. Pour surcroît de malheur, l'ordinaire d'un cheval coutoit soixantel ivres, monnoie de France, encore ne l'avoit-on que difficilement, même à ce prix. Je fus obligé de faire une partie du chemin à pied; mon che-

val avoit été deux jours sans manger ; & loin de pouvoir me porter, il ne se soutenoit qu'avec peine.

Nous gagnâmes cependant Tonctabas ; cette ville de la province de Chorassan est la premiere que l'on rencontre en suivant cette route. Elle est à six journées de Maschet. Le Roi, qui vouloit voir sa famille, y fit venir tous ses fils. On les lui présenta ; j'en comptai seize ; ils étoient tous rangés devant lui. Après les avoir considérés long-temps, il adressa la parole aux trois aînés, & leur proposa tour à tour de leur céder la Couronne. Ils la refuserent, en s'excusant sur leur incapacité, leur grande jeunesse, & le défaut d'expérience qu'ils ne pourroient acquérir qu'en l'étudiant long-temps lui-même : ils le conjurerent de leur laisser la gloire de lui obéir, pour mieux apprendre l'art de régner.

Plusieurs de ceux qui étoient témoins de ce refus, soupçonnerent d'autres motifs. Ces jeunes Princes connoissoient le génie de leur pere : l'appas qu'il présentoit à leur ambition, étoit plutôt un piége qu'une offre véritable : il cherchoit plus à connoître leurs sentimens, qu'à les satisfaire, & un seul desir témoigné pour la Couronne, eût été suivi d'un arrêt contre leurs jours.

Nous arrivâmes à Maschet à la fin d'Avril; il commença à y renouveller les cruautés qu'il avoit exercées à Ispahan. Les deux dernieres années de sa vie, il porta l'avarice & les vexations au dernier degré. Etrangers & habitans du pays, Princes & Gouverneurs, soldats & Officiers, tous craignoient ses fureurs; presque tous les éprouverent. Des brigues secretes se formerent de toutes parts. Ses parens eux-mêmes se joignirent aux mécontens : ils ne chercherent plus que l'occasion de lui ôter la vie pour assurer la leur. Il eut quelque soupçon de ces complots, & la désertion d'une partie de son armée ne lui permit pas de se les dissimuler.

Il avoit envoyé Ali-Kan, son neveu, dans le Sistan, avec quarante mille hommes de bonnes troupes, pour réduire cette province qui s'étoit révoltée. Il craignit que ce jeune Prince lui-même ne se mît à la tête des rebelles ; il voulut le rappeller auprès de sa personne sous des prétextes honorables; mais, en effet, pour éclairer ses démarches, & s'assurer de lui. Ali-Kan, qui sçavoit comment on étoit traité sur le moindre soupçon, fit espérer son prochain retour, mais l'éloignoit de plus en plus, sous des

raisons spécieuses, & traîna les choses en longueur jusqu'à ce qu'il se fût attaché l'armée qu'il commandoit, & que sûr d'être soutenu, il pût se déclarer avec avantage & sans péril. Thamas employa toutes les voies de douceur pour l'attirer ; promesses séduisantes, distinctions honorables, assurances des faveurs les plus distinguées, rien ne fut omis ; tout fut inutile. Toute la Perse avoit les yeux attachés sur ce jeune Prince, & attendoit l'issue de cette mésintelligence publique entre l'oncle & le neveu. Le Roi n'entendoit autour de lui que des bruits de sédition ; on arrêtoit les courriers, ses ordres étoient interceptés, chaque jour lui annonçoit un orage, tout augmentoit, rien ne calmoit ses alarmes : on prenoit plaisir à lui grossir les objets, & l'on jouissoit de son inquiétude. Il envoya sa famille & ce qu'il avoit de richesses dans la fameuse forteresse de Kalat ; & quand il crut tout en sureté, il fit semblant d'ignorer, ou il affecta d'excuser la désobéissance de son neveu. Il se disposa à marcher avec quinze ou seize mille hommes contre la nation des Curdes qui venoient de se révolter. Pour cette expédition il fit fondre les grosses pieces de canons, & il en fit de petites plus

aiſées à tranſporter. Les Curdes, à ſon approche, ſe retirerent dans les montagnes, & lui laiſſerent la campagne libre. L'armée cotoyant toujours cette chaîne de rochers qui défendent l'accès de Kalat, vint camper à une demi-lieue de Cotchan, le 19 Juin. Il ſembloit qu'il eût quelque preſſentiment du malheur qui l'attendoit dans ce lieu. Depuis pluſieurs jours il faiſoit tenir dans ſon Haram un cheval tout ſellé & tout bridé. Il eſſaya de fuir dans ſon Kalat. Ses gardes le ſurprirent, lui repréſenterent les malheurs que ſa fuite alloit occaſionner, lui proteſterent qu'ils étoient ſes fideles ſerviteurs, qu'ils combattroient avec lui contre tous ſes ennemis, & qu'aucun d'eux ne l'abandonneroit. Il ſe laiſſa perſuader & rentra.

Il s'appercevoit bien que depuis quelques temps, il ſe tramoit quelques complots contre ſa vie; mais il n'en connoiſſoit pas les auteurs. De tous les Seigneurs de ſa Cour, Mahomet Kouli-Kan, ſon parent, & Sala-Kan étoient les plus mécontens & les plus animés. Le premier étoit chef de ſes Gardes, le ſecond Intendant de ſa maiſon. Celui-ci lui faiſoit moins d'ombrage, parce que ſa charge ne lui donnoit aucune autorité

ſur

ſur les troupes ; mais il craignoit l'autre, homme d'expédition, eſtimé pour ſa valeur, & en crédit parmi les Officiers. C'eſt ſur lui que tomberent les ſoupçons. Il réſolut de le prévenir.

Il avoit dans ſon camp un corps de quatre mille Aghuans : ces troupes étrangeres lui étoient entiérement dévouées, & ennemies des Perſans. La nuit du dix-neuf au vingtieme de juin, il fit appeller tous leurs chefs : *Je ſuis mécontent de mes Gardes*, leur dit-il ; *votre attachement & votre courage me ſont connus. Je vous charge d'arrêter demain matin tous leurs Officiers, & de les mettre aux fers. N'épargnez la vie d'aucun de ceux qui oſeront vous réſiſter. Il s'agit de la ſûreté de ma perſonne, & je ne confie qu'à vous le ſoin de mes jours.* Charmés de cette nouvelle marque d'eſtime & de confiance, les chefs des Aghuans ſe retirerent, & firent mettre leurs ſoldats ſous les armes.

L'ordre ne fut pas ſi ſecret qu'il ne tranſpirât. Les conjurés en furent inſtruits : Mahomet Kouli-Kan, qui avoit par-tout des eſpions, fit avertir Sala-Kan ; ces deux chefs s'engagerent mutuellement, par un écrit ſigné de leur main, à ne ſe point abandonner, & à faire périr cette nuit-là même l'en-

nemi commun, qui avoit marqué le jour ſuivant pour celui de leur mort. Cet acte ne fut préſenté qu'à ſoixante Officiers qui leur étoient le plus affidés. Ils leur firent entendre que cette vengeance les intéreſſoit autant que ceux par qui elle étoit propoſée ; que les Aghuans avoient ordre de les arrêter tous le lendemain. Tous ſignerent l'écrit, & promirent de ſe trouver à l'heure marquée pour l'exécution ; c'étoit celle du coucher de la lune, environ la deuxieme après minuit.

L'impatience d'attendre, ou l'envie de ſe ſignaler, attira au rendez-vous, avant le temps, quinze ou ſeize des conjurés. Ils entrerent dans l'enceinte du pavillon royal, rompant & briſant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage. Ils pénétrerent juſqu'au lieu où dormoit ce Prince infortuné ; le bruit qu'ils firent en entrant, le réveilla. Qui eſt-ce, s'écria-t-il d'une voie effrayante ? où eſt mon ſabre ? Qu'on me donne mes armes. A ces mots, les aſſaſſins furent épouvantés, & ſe retirerent ; mais à peine avoient-ils fait quelques pas que les deux chefs de la conjuration ſe préſenterent, & les ayant raſſurés, les forcerent à rentrer avec eux. Thamas n'étoit pas encore habillé ; Ma-

homet Kouli-Kan courut le premier, & lui déchargea un grand coup de ſabre qui le renverſa ; deux ou trois autres ſuivirent cet exemple. Ce malheureux Prince, nageant dans ſon ſang, fit quelques efforts pour ſe relever, mais la force lui manqua : *Pourquoi me tuez-vous*, s'écria-t-il, *laiſſez-moi la vie, & tout ce que je poſſede eſt à vous.* Il parloit encore, lorſque Sala-Kan fondit ſur lui le ſabre à la main, & lui coupa la tête, qu'il remit entre les mains d'un ſoldat pour la porter à Ali Kouli-Kan, qui étoit encore à Herat. Le ſoldat fut tué en chemin, & elle ne fut préſentée au Prince ſucceſſeur que trois ſemaines après cet événement.

Ainſi périt, à l'âge de 65 ou 66 ans, après treize années de regne, le Prince le plus riche du monde, la terreur de l'Empire Ottoman, le conquérant des Indes, le maître de la Perſe & de l'Aſie, le fameux Thamas Kouli-Kan, reſpecté de ſes voiſins, redouté de ſes ennemis, à qui il n'a manqué que d'être aimé de ſes ſujets. Sa barbe, peinte en noir, contraſtoit avec ſes cheveux, qui étoient tout blancs. Il étoit d'un tempérament fort & robuſte, d'une taille très-haute, &

d'une grosseur proportionnée ; il avoit le visage basané, moins arrondi qu'allongé, sans l'être pourtant trop ; le nez aquilin, la bouche assez bien fendue, la levre inférieure un peu excédente, les yeux petits & perçans, le regard vif & pénétrant, la voie rude & forte, mais dont il sçavoit adoucir les sons, selon que le caprice ou l'intérêt le demandoient.

Seul artisan de sa fortune, il ne dut qu'à lui-même son élévation. Malgré la bassesse de son extraction, il sembloit né pour le trône. La nature lui avoit donné toutes les grandes qualités qui font les héros, & une partie même de celles qui font les grands Rois. On aura peine à trouver dans l'Histoire un Prince d'un génie plus vaste, d'un esprit plus pénétrant, d'un courage plus intrépide. Ses projets étoient grands, les moyens bien choisis, & l'exécution préparée avant même que l'entreprise éclatât : ses regards se portoient sur toutes les provinces de son Royaume, rien ne lui étoit inconnu, & il n'oublioit rien. Les travaux ne l'abattoient point ; il ne s'effrayoit pas des dangers ; les obstacles mêmes & les difficultés entroient dans

l'ordre de ses projets. Il n'avoit point de demeure fixe ; sa Cour étoit son camp; une tente formoit son Palais ; son trône étoit placé au milieu des armes, & ses plus chers confidens étoient ses plus braves guerriers. Les froids rigoureux de l'hiver, les chaleurs excessives de l'été, la neige & les pluies, la faim & la soif, les travaux & les périls, irritoient son courage & n'étonnoient point sa fermeté. On l'a souvent vu passer rapidement d'une frontiere à l'autre ; dans le temps qu'on le croyoit être occupé dans une province, il remportoit une victoire dans celle qui en étoit plus éloignée : intrépide dans les combats, il portoit la bravoure jusqu'à la témérité, & se trouvoit toujours au milieu du danger à la tête de ses braves, tant que duroit l'action, & à leur suite quand il falloit se retirer ; le premier & le dernier sur le champ de bataille, il ne négligeoit aucun des moyens que la prudence suggere, mais il dédaignoit les ressources qu'elle se ménage, & ne comptoit que sur son courage & sa fortune. C'est par-là que dans les actions d'éclat & dans les batailles importantes il décidoit la victoire en sa faveur. Voilà ses beaux endroits ; c'est par-là qu'il a

mérité qu'un de nos Ecrivains (1) le comparât à Alexandre. Tant de brillantes qualités auroient fait oublier sa naissance, & à force d'admirer le Monarque, on se seroit accoutumé peut-être à excuser l'usurpateur. L'avarice sordide, & les cruautés inouies qui fatiguerent sa nation & occasionnerent sa perte, les excès & les horreurs où se porta ce caractere violent & barbare, firent couler bien des larmes & bien du sang dans la Perse : il en fut l'admiration, la terreur & l'exécration. Il seroit difficile de décider de quelle Religion il étoit. Plusieurs de ceux qui croyent l'avoir mieux connu, prétendent qu'il n'en avoit aucune. Il disoit quelquefois assez publiquement qu'il s'estimoit autant que Mahomet & Aly ; qu'ils n'étoient si grands que parce qu'ils étoient bons guerriers ; & qu'après tout, il croyoit avoir atteint le degré de gloire qu'ils avoient acquise par les armes.

Je n'ai jamais entendu parler de la façon dont il en avoit usé avec son pere. Il le quitta de très-bonne heure ; peut-

(1) M. de Bougainville, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres.

être le perdit-il dans le temps de ses premiers exploits. Pour sa mere, il l'aimoit avec tendresse ; il en pleura la mort ; sa douleur parut sincere ; & pour laisser à la postérité un monument éternel de son attachement & de ses regrets, à son retour des Indes, il fit bâtir une belle Mosquée sur son tombeau.

P. S. Dans le détail des événemens principaux de la vie du célebre Nadir-Schah, j'ai oublié, mon Révérend Pere, quelques traits qui acheveront de vous donner une idée complette de la dureté de son caractere, & des trésors immenses qu'il avoit accumulés. Ayant entendu parler de la Marine des Européens, il forma aussi-tôt le projet d'avoir une flotte sur l'Océan, & une sur la mer Caspienne. Il acheta quelques vaisseaux des Anglois. Il voulut en faire construire d'autres à Bander-Abassy ; & comme il n'y a point de bois dans cette contrée, il en fit couper dans une autre province. Ses sujets furent contraints d'apporter à leurs frais ces pieces énormes pendant l'espace de trois cens lieues, & à travers des deserts affreux. Cette entreprise inutile fit périr des milliers d'hommes. Il réussit mieux sur la mer

Caſpienne, où il mit quelques vaiſſeaux ; trois autres étoient commencés quand il mourut.

Il fit une autre entrepriſe auſſi meurtriere pour ſes ſujets. Il les força de lui apporter de Tauris à Maſchet & à Kalat, de grandes blocs de marbre blanc ; le trajet eſt de plus de deux cens lieues, toujours par terre, & dans des deſerts impraticables.

Rien n'égale les richeſſes qu'il avoit entaſſées à Kalat. Après ſa mort, on apporta une partie de ſes tréſors à Maſchet. Chaque chameau ne pouvoit porter que deux coffres d'argent monnoyé. Je les vis dans la place de Maſchet. La magnificence de ſes tentes étoit ſupérieure à tout ce qu'on nous raconte du luxe des anciens Rois de l'Aſie. Il y en avoit une entr'autres brodée à fleurs ſur un fond d'or, & ſurchargée de perles & de pierreries. Elle étoit d'une hauteur & d'une longueur conſidérable.... Ses trônes étoient magnifiques : celui qu'il avoit apporté des Indes eſt le plus riche que je crois que l'on puiſſe voir. Il a ſix pieds en quarré ſur dix de hauteur. On y voit huit colomnes toutes garnies de diamans & de perles. L'impériale, en dedans & en dehors, eſt chargée de

rubis & d'éméraudes, ſurmontée de deux paons, qui ont à chaque bout des plumes de la queue une grande émeraude, & des pierreries ſans nombre, ajuſtées à peu-près ſur les couleurs différentes de cet oiſeau. Ses cinq autres trônes étoient très-riches. Il en fit faire un qui n'étoit qu'une grande plaque d'or émaillée en pierreries, & d'un fort bel ouvrage. Je vous envoie le plan de ſon camp. Le nouveau Sophi-Soliman, le troiſieme qui, depuis Thamas Kouli-Kan, ſoit monté ſur le trône, exige que je me rende à ſa Cour pour y être auſſi ſon Médecin. Si j'y vais, je m'inſtruirai de toute la ſuite de cette révolution, & je vous en enverrai le détail.

A Bander-Abaſſy, le 2 Février 1751.



SECONDE LETTRE

Du Frere Bazin, contenant les révolutions qui ſuivirent la mort de Thamas Kouli-Kan.

MON RÉVÉREND PERE,

APRÈS la ſanglante ſcène que je vous ai décrite dans ma derniere lettre, les Conjurés & leurs complices ſe répandirent dans le camp, firent main-baſſe ſur tout ce qui avoit appartenu à Thamas Kouli-Kan, & n'épargnerent aucun de ceux qu'ils ſoupçonnerent d'avoir eu part à ſa faveur. Ils entrerent dans l'appartement de ſes femmes, qui, tremblantes & éperdues, ſe jettoient aux genoux des meurtriers, & les conjuroient de ne point ſe diffamer eux-mêmes par une brutalité, ou par des fureurs dont ils ne pouvoient retirer aucun avantage. On n'attenta ni à leur honneur ni à leur vie ; en ſe contenta de leur enlever les bijoux, les pierreries, & tout l'or dont Thamas leur avoit fait préſent.

Du Haram les meurtriers coururent aux tentes des trois Ministres qui avoient eu sa confiance : deux furent égorgés ; on épargna le troisieme. Il se nommoit Mayar - Kan. Ces ménagemens firent croire qu'il étoit d'intelligence avec eux, & qu'il avoit eu part à la conspiration. Le soupçon n'étoit pas mal-fondé : on vit dans la suite cet homme intriguant & perfide, successivement Ministre sous trois regnes, conserver trois fois la vie & sa dignité, en trahissant ses maîtres.

Ces premiers meurtres furent suivis d'une confusion horrible dans tout le camp. On se voloit par-tout & l'on s'égorgeoit ; on entendoit des cris affreux ; le sang couloit de toutes parts ; l'appas du butin armoit l'avarice, & l'impunité irritoit la vengeance. Les quatre mille Aghuans que Thamas avoit chargés la veille d'arrêter les Officiers de ses Gardes, ne pouvoient se persuader qu'il eût péri : ils coururent à sa tente pour le défendre ; mais ils furent assaillis par ses Gardes au nombre de six mille, auxquels quatre mille Persans s'étoient joints : ces braves Etrangers soutinrent le choc avec un courage invincible, &, malgré l'inégalité du nombre, ils forcerent leurs ennemis à la retraite. Etant entrés dans

la tente de ce malheureux Prince, à qui ils avoient voué leurs ſervices & leur vie, ils n'y trouverent qu'un cadavre dont la tête étoit ſéparée, & nageant dans ſon ſang : à cette vue les armes leur tomberent des mains ; ils firent retentir l'air de leurs cris, & penſerent enfin à ſe retirer. On les pourſuivit, mais ſans ſuccès : ils partirent en bon ordre, & avec une valeur de déſeſpoir qui les rendoit terribles.

Je me trouvai deux fois entre les combattans, au milieu des balles & des ſabres ; mais j'échappai, ſans autre accident que celui que je vais vous raconter en peu de mots. Deux domeſtiques m'étoient reſtés, dans l'eſpérance que je ſerois auprès du ſucceſſeur de Thamas ce que j'avois été auprès de lui. Je ſortis avec eux de la mêlée & du camp : à peine avois-je fait un quart de lieue, que ſix ſoldats dont j'étois connu ſe joignirent à moi : ils me promirent de me conduire en ſûreté juſqu'à Maſchet : ils me dirent qu'ils eſpéroient pour ce ſervice une récompenſe du nouveau Roi, & que leurs têtes répondroient pour la mienne. Le cortege groſſit bientôt ; ils ſe trouverent juſqu'au nombre de vingt-ſept ou de vingt-

huit. Cette escorte m'inquiétoit, & je m'apperçus bientôt que ma défiance étoit juste. Le grand nombre de ceux qui, comme nous, se retiroient à Maschet, rendoit la route trop fréquentée pour qu'ils pussent faire aisément leur coup ; c'étoit mon espérance : mais ils trouverent un moment favorable & le saisirent. Ils se jetterent brusquement sur moi & sur les deux domestiques, que j'avois chargés d'une partie de mon argent : ils nous dépouillerent, & ne nous laisserent que notre chemise : leur chef, qui étoit à quelques pas, leur crioit de nous égorger : j'avois une montre, je la donnai à l'un d'entre eux ; les autres la lui disputerent ; nous échappâmes pendant ce débat ; nous nous jettâmes dans un fossé profond, où un cheval ne pouvoit descendre : ils auroient sans doute déchargé leurs fusils sur nous, s'ils n'avoient craint que le bruit n'en retentît trop loin : nous entendions leurs délibérations ; & au moment où nous craignions le plus, nous les vîmes s'éloigner. Une banniere de huit à neuf cens hommes qui parut sur une colline voisine, les obligea à cette retraite.

Nous n'osions nous montrer dans l'état où ces brigands nous avoient mis.

Nous attendîmes la nuit pour continuer notre route à Maſchet. Cette route étoit de vingt-cinq grandes lieues, qu'il fallut faire à pied, dans des déſerts affreux, & ſans autre nourriture que quelques fruits ſauvages. Je perdis dans cette aventure environ 12000 livres monnoie de France. Enfin j'arrivai à Maſchet, où quelques amis nous donnerent un aſyle, des habits, & les autres ſecours dont nous avions un extrême beſoin.

Maſchet eſt une des plus grandes villes de Perſe, capitale de la province de Choraſſan, & fameuſe par une moſquée où eſt le ſépulcre d'Iman-Héza, un des douze Saints de la famille d'Aly. Les Perſans ont autant de vénération pour lui que pour leur grand Prophéte Mahomet, & ils ſe croient tous dans l'obligation de faire une fois dans leur vie ce pélérinage, comme celui de la Mecque.

Après cette digreſſion, je reviens à ce qui ſe paſſa dans le camp. Les Grands du Royaume, les Généraux & les Officiers des Gardes tinrent conſeil, & délibérerent ſur le choix d'un ſucceſſeur. Les avis ne furent point partagés; tous convinrent d'offrir la couronne à Aly Kouli-Kan, neveu de Thamas, à qui ils avoient déja envoyé ſa tête. Ils lui firent une députation ſolemnelle.

Ce jeune Prince étoit alors à Herat avec une armée de quarante mille hommes. On le ſoupçonnoit d'être le chef de la conſpiration ; du moins eſt-il certain qu'il avoit refuſé de venir à la Cour ; qu'il étoit inſtruit du complot, & qu'il en attendoit le ſuccès avec une impatience aſſez manifeſte. Il n'étoit que le cinquieme héritier : mais les dangers qu'il avoit courus ſous le regne de ſon oncle, les mécontentemens qu'il avoit eſſuyés, l'oppoſition que l'on croyoit remarquer entre ſon caractere & celui de ſon prédéceſſeur, déterminerent en ſa faveur les ſuffrages & le choix. D'ailleurs il étoit à la tête d'un corps conſidérable de troupes qu'il avoit ſçu s'attacher, & il paroiſſoit en état de remettre par-tout le bon ordre. Il témoigna aux Députés ſa reconnoiſſance, conſentit à monter ſur le trône, & prit le nom d'Adel-Schah, qui ſignifie le Roi juſte. Dès qu'il eut été reconnu & ſalué comme Souverain par ſon armée, il quitta les environs d'Herat & vint aux environs de Maſchet. Il ne voulut point entrer dans la ville de peur de l'affamer & d'y mettre la diſette : il campa dans le voiſinage.

Le ſéjour ne fut pas long : il ne ſe

croyoit pas Roi, tandis qu'il ne seroit pas maître des trésors & des Princes enfans de son-oncle, qui pourroient lui disputer l'Empire. Sa premiere expédition fut donc contre la forteresse de Kalat : on la regardoit comme imprenable : il falloit pourtant l'attaquer. Il créa pour ce siége un nouveau Général d'armée : ce premier choix ne fit pas honneur à son discernement. Il avoit pour confident intime un Georgien nommé Zorab-Kan, l'objet de la haine des Persans, qui ne pouvoient souffrir qu'on les soumît à la domination d'un Etranger, encore moins à celle d'un Esclave. C'est à lui cependant qu'il confia le commandement des troupes pendant le siége. L'espoir du pillage fit dissimuler le mécontentement que ce choix avoit fait naître. Le siége fut poussé avec une vigueur extrême; la trahison vint au secours de la bravoure, & en seize jours la place fut emportée.

Le nouveau Roi se plaignoit déja de la longueur de ce siége, lorsqu'un courier envoyé par le Général vint lui annoncer la prise de cette forteresse. Il ajouta que son maître attendoit les ordres du Monarque, & sa décision sur le sort des Princes prisonniers & des femmes

du Serrail. Adel-Schah ordonna qu'on fît mourir les deux fils aînés de Thamas Kouli-Kan; qu'on lui envoyât les autres enchaînés, & qu'on ouvrît le ventre à toutes les femmes du feu Roi, & à celles de ses fils qu'on soupçonneroit être enceintes, de peur qu'elles ne donnassent à la famille Royale quelques héritiers qui un jour disputeroient aux siens l'Empire. L'ordre fut exécuté.

On lui envoya les Princes: il les fit d'abord enfermer; dans la suite il les empoisonna. Charok-Myrza le plus jeune, âgé de quatorze à quinze ans, résista seul au poison, soit que son tempérament fût plus robuste, soit que la dose fût plus foible. Il étoit fils aîné du fils de Thamas Kouli-Kan, & d'une fille de Schah-Thamas: son grand-pere lui destinoit le trône, & il y avoit par sa mere des droits incontestables: malgré ces prétentions légitimes qu'il pouvoit un jour faire valoir, le nouveau Roi crut n'avoir rien à craindre d'un tel rival, & dans un âge si tendre: il le laissa dans le Serrail de Maschet, & l'y fit garder dans une étroite prison. Nous le verrons bientôt parvenir à la Couronne, venger la mort de son grand-pere, & ôter la vie à celui qui ne le croyoit pas capable de lui disputer le trône.

Adel-Schah s'y croyant bien affermi par le massacre des Princes ses rivaux, entra comme en triomphe dans la ville de Maschet : il alla à la principale mosquée, où il arbora l'aigrette Royale, aux cris & avec les applaudissemens de tout le peuple. Il avoit ordonné qu'on apportât à Maschet tous les trésors qui étoient à Kalat ; on les déposa dans la place publique, où il les vit en sortant de la mosquée : on construisit ensuite dans la ville une espece de citadelle, où ils furent enfermés : l'ouvrage fut achevé en trois mois ; on creusa autour des fossés d'une largeur & d'une profondeur extraordinaire ; on les fortifia encore de boulevards, qui furent garnis d'une grande quantité de pieces d'artillerie : les ouvriers étoient payés avec une libéralité qui n'avoit point d'exemple dans la Perse ; car leur salaire fut le quadruple de celui qu'ils avoient coutume de recevoir dans les travaux publics ou particuliers où ils étoient ordinairement employés.

Il étoit à la fleur de l'âge, naturellement brave, libéral & bienfaisant. Délivré des cruautés de l'oncle, la Perse espéroit beaucoup des qualités du neveu, & tout promettoit à ce jeune

Prince un regne heureux & tranquille. Il ne sçut pas profiter de ces avantages ; son élévation l'étonna : il fut ébloui par sa fortune, & l'indépendance corrompit son cœur. Enivré de sa grandeur & de ses richesses, il les fit servir aux plus insâmes débauches, qu'il porta aux derniers excès. Ce Zorab-Kan dont j'ai parlé acheva de le rendre odieux.

L'élévation de cet Esclave étranger excita la jalousie & l'indignation des grands Seigneurs : il étoit difficile de respecter un choix si déplacé. Né de la plus basse extraction, il n'avoit aucune des qualités qui pouvoient en couvrir la honte, & il en avoit toute la bassesse dans les sentimens. Les largesses d'Adel-Schah continrent les habitans de Maschet pendant les trois premiers mois de son regne : mais les vivres manquerent dans la ville ; on en demanda à la nation des Curdes : ils en refuserent ; & bien persuadés que ce refus leur attireroit une guerre sanglante, ils se retirerent dans la ville de Coschan, où étoient leurs magasins. Adel-Schah alla les y assiéger. Coschan se défendit long-temps ; les sorties furent meurtrieres : mais l'artillerie fut si bien servie du côté du Roi, que la ville fut enfin emportée ; les ma-

gasins furent ouverts ; la disette cessa ; & le Roi revint triomphant à Maschet.

Mahomet Kouli-Kan, auteur de la conspiration formée contre Thamas, en avoit tramé une contre lui. Le traître comptoit se frayer une route au trône. Adel-Schah l'avoit conservé dans sa charge de Capitaine des Gardes, & il l'avoit comblé de bienfaits. Averti du complot, & instruit du temps & du lieu marqué pour l'exécution, ce Prince dissimula ; & de retour à Maschet, il fit arrêter le coupable. Après lui avoir reproché son ingratitude & sa perfidie, il lui fit arracher les yeux : qu'on le conduise, ajouta-t-il, dans le Haram des femmes du feu Roi, elles demandent sa mort ; qu'elles s'en fassent elles-mêmes justice. A peine fut-il entré dans le Serrail, qu'à la vue du meurtrier de leur ancien maître, elles se jetterent sur lui avec fureur ; les poinçons, les ciseaux, furent les armes dont elles se servirent : il ne cessa de souffrir que lorsqu'elles furent lasses de le tourmenter, & il mourut après avoir essuyé mille supplices.

Adel-Schah, dès les premiers jours de son regne, avoit envoyé son frere Ibrahim Mirza à Ispahan avec un déta-

chement de 12000 hommes pour s'assurer de cette ville, ouvrir les chemins, & tenir tout ce pays dans le respect & le devoir : il comptoit aller bientôt lui-même se montrer dans cette capitale ; toute sa Cour se disposoit à le suivre, mais il ne pouvoit se résoudre à abandonner son trésor, & il étoit difficile de le transporter. D'ailleurs la province de Chorassan étoit remplie de séditieux qui n'attendoient que son départ pour se révolter ouvertement : ses troupes, accoutumées sous Thamas Kouli-Kan aux mouvemens, aux marches & aux combats, s'ennuyoient de leur séjour à Maschet, & murmuroient hautement de cette inaction. Un gros corps de celles qui étoient de la nation des Lores, demanda plusieurs fois la permission de se retirer dans son pays, situé aux environs d'Ispahan. Après avoir essuyé plusieurs refus, ils décamperent au commencement d'une nuit avec tant de secret & de diligence, qu'ils avoient déja fait dix lieues avant qu'on fût instruit de leur départ. Le Roi, indigné de cette désertion, vouloit monter à cheval & les poursuivre lui-même : mais Zorab-Kan lui représenta que cet exploit n'étoit pas digne de lui ; qu'il étoit indé-

cent qu'un grand Prince ſe mît à la pourſuite d'une poignée de fuyards ; qu'il le prioit de lui confier cette expédition, & qu'il eſpéroit le venger en peu de temps & avec éclat. Il partit en effet avec beaucoup de précipitation, & atteignit les fuyards vers la fin de la ſeconde journée. La marche s'étoit faite ſans ordre, & toutes ſes troupes n'étoient pas arrivées : mais Zorab étoit plus courageux que prudent ; il engagea bruſquement l'action. Les Lores tournerent tête & l'envelopperent ; preſque tous les braves qui l'accompagnoient y périrent : il eut le bonheur d'échapper. Les Lores continuerent tranquillement leur route ; on prit ſeulement quelques fantaſſins & quelques cavaliers mal montés qui n'avoient pu ſuivre. Zorab-Kan déchargea ſur eux ſa vengeance, il leur fit couper la tête. Il y joignit celles de tous les malheureux qu'il rencontra ſur la route, & il les fit toutes porter à Maſchet, comme un monument de ſa victoire. Adel-Schach avoit promis 240 liv. pour chaque tête de Lores qu'il apporteroit : il enchérit lui-même ſur la cruauté, & ordonna de décapiter tous ceux de cette nation qui étoient reſtés dans la ville, ſans en excepter les femmes & les enfans.

Enfin il ſongea ſérieuſement à ſon voyage. La retraite des Lores l'y détermina ; il craignit que cette Nation maltraitée ne formât un parti aux environs d'Iſpahan : d'ailleurs il ne recevoit aucune nouvelle de ſon frere Ibrahim qui étoit dans cette capitale ; ce ſilence lui cauſoit de l'inquiétude, & il commençoit à craindre une révolution dans ſa fortune. L'hiver approchoit, & le voyage, différé plus long-temps, ſeroit devenu impoſſible. On partit donc le 7 Décembre 1747. Il n'emporta avec lui que quelque argent monnoyé & ſes bijoux les plus précieux.

Plus nous avancions vers Iſpahan, & plus on entendoit parler de révolte. Elle étoit à craindre de la part de deux puiſſans rivaux ; l'un étoit Fetali-Kan, Kadgear de nation, déja maître de la province de Mazanderan ; l'autre étoit Ibrahim Mirza, frere du Roi. Il ſe détermina d'abord à attaquer le premier ; c'étoit le moins dangereux. Il perdit, à étouffer cette révolte, cinq mois, qui mirent Ibrahim en état d'aſſurer le ſuccès de la ſienne. Adel-Schah fit de vains efforts pour l'attirer dans ſon camp ; il lui écrivit les lettres les plus tendres : il lui mandoit qu'il ne pouvoit ſe perſuader qu'un

frere qui lui étoit si cher voulût se déclarer son ennemi ; que leurs divisions seroient la perte de tous les deux ; qu'il le conjuroit de se rendre auprès de lui ; qu'il souhaitoit de le voir, & qu'il agiroit avec lui plus en frere qu'en Roi. Il fit plus, il envoya Zorab-Kan à Ispahan, avec ordre de ménager tellement l'esprit de ce jeune Prince, qu'il l'engageât à la démarche qu'il attendoit de lui : mais s'il ne pouvoit réussir par ces voies de douceur & de conciliation, il le chargea de l'arrêter sans éclat avec Sala-Kan, qu'il regardoit comme l'auteur de tous les complots. Le négociateur étoit mal choisi. Zorab-Kan laissa dans le vin échapper son secret : cette indiscrétion lui coûta la vie. Ibrahim chargea des Officiers de confiance de le faire tuer dans le palais même, à la sortie du bain, & l'ordre fut exécuté.

Il comprit bien que cette mort alloit attirer sur lui toutes les forces de son frere ; il sortit lui-même d'Ispahan avec toutes les siennes ; les deux armées se rencontrerent entre Tehran & Casbin, le combat ne fut pas long, quoique les troupes fussent à peu-près égales de part & d'autre. La trahison avoit préparé l'événement ; dans le commencement de

l'action

l'action, Adel-Schah fit paroître un courage & une valeur qui auroient sans doute décidé la victoire en sa faveur; mais après quelque foible résistance, ses meilleures troupes passerent dans le parti ennemi; il fut obligé de prendre la fuite avec deux de ses freres qui avoient combattu toujours à ses côtés; on le poursuivit, il fut atteint & conduit au vainqueur, qui le fit d'abord charger de chaînes, & qui ordonna ensuite qu'on lui crevât les yeux. Cette bataille se donna au mois de Juin 1748, un an après la mort de Thamas Koulikan.

Ce que le Prince vaincu avoit de richesses fut pillé par les soldats; ils mirent son trône en pieces pour en tirer les diamans dont il étoit couvert. Le vainqueur fut proclamé Roi: Miraslan-Kan, Gouverneur de Tauris, qui lui avoit amené des troupes, n'attendit pas cette proclamation; il partit pour son Gouvernement avec ses soldats, sans même prendre congé de ce Prince. Cette démarche le rendit suspect, & l'on verra bientôt que les soupçons étoient fondés. Ibrahim Schah, qui, dans un commencement de regne, se croyoit obligé de ménager tout le monde, & sur-tout de ne point irriter les Grands, souffrit ce qu'il ne

pouvoit empêcher. Il retourna à Iſpahan pour s'y faire reconnoître, conduiſant avec lui ſon frere détrôné & aveuglé, comme le monument le plus certain de ſa victoire.

Sa puiſſance n'étoit rien moins qu'établie : il envoya des Gouverneurs dans les Provinces ; mais ils y étoient ſans autorité ; la licence des armes avoit répandu par-tout l'eſprit d'indépendance ; les villes ſe faiſoient la guerre entre elles, toutes les provinces étoient en proie à toutes les horreurs que produiſent les guerres civiles. Il étoit encore campé auprès d'Iſpahan lorſque la révolte du Gouverneur de Tauris éclata. Ce rebelle avoit commandé les armées ſous Thamas Koulikan, & il s'étoit acquis la réputation d'un de ſes plus braves & plus habiles Capitaines. Il ſe voyoit à la tête d'une armée conſidérable ; & il ne doutoit pas qu'il ne pût accabler un jeune Prince ſans expérience, & qui lui étoit redevable de la victoire remportée ſur ſon frere. Ibrahim ne ſe laiſſa point intimider par les menaces & par la réputation de ſon ennemi ; il s'aſſura de la fidélité de ſes troupes, & trouva le ſecret d'ébranler celle des ſoldats de ſon adverſaire. Quand les meſures eurent été bien

prises, il se mit en campagne; il joignit le rebelle dans les environs de Tauris. Là, Miraslan-Kan éprouva le sort qui avoit perdu l'infortuné Adel-Schah: après quelques légeres décharges, ses troupes l'abandonnerent: toute sa valeur lui fut inutile. Forcé de prendre la fuite, il se sauva chez un de ses amis; celui-ci craignant de passer pour complice, avertit la nuit les Officiers du Roi; ils vinrent le saisir dès la pointe du jour, & le conduisirent avec son frere & son fils à Tauris, où le Prince étoit entré après sa victoire. Il lui demanda pourquoi il l'avoit trahi, & quelle espérance l'avoit engagé dans une révolte dont tout lui annonçoit le crime & le danger? L'orgueilleux prisonnier ne daigna pas implorer la clémence du vainqueur; dans les fers même il ne répondit que comme il auroit pu oser répondre les armes à la main; & il ne craignit pas de joindre l'insulte à la fierté. Le Roi, saisi d'une juste indignation, ordonna de l'étrangler; il le fut dans le moment.

Tranquille de ce côté-là, & maître d'une des principales provinces de l'Empire, Ibrahim-Schah y séjourna trois mois, pour faire plus aisément subsister son armée, pour y régler les

affaires, & attendre des nouvelles ſures de ce qui ſe paſſoit dans la province de Choraſſan. Les grands Seigneurs qui étoient à Maſchet, ou aux environs, firent ſortir du Serrail Charok-Mirza, ce petit-fils de Thamas Koulikan que Adel-Schah y avoit fait renfermer. Ils réſolurent de le mettre ſur le trône. Les Officiers & les ſoldats à qui on avoit confié la garde des tréſors tranſportés de Kalat dans cette ville, s'engagerent dans la conſpiration. La poſſeſſion de tant de richeſſes étoit un grand avantage, & ce jeune Prince s'en ſervit avec adreſſe pour augmenter le nombre de ſes partiſans.

Ceux-ci faiſoient entendre au peuple que le Ciel, par une eſpece de miracle, ne l'avoit préſervé de tant de dangers que pour le mettre ſur un trône, où il auroit dû être placé après la mort de Thamas Koulikan ſon grand-pere. D'ailleurs ce Prince donnoit de grandes eſpérances : il étoit bien né, d'un caractere heureux, & avoit toutes les qualités qui gagnent les cœurs & qui les attachent. Cet aſſemblage de circonſtances formoit un préjugé favorable; bientôt il réunit les vœux de la plus grande partie du Royaume : il ſe trouva

même des devins Mahometans qui oserent faire des prédictions en sa faveur, & annoncerent vingt-quatre ans au moins d'un regne heureux & paisible. Ces prédictions flattoient agréablement le peuple, qui, fatigué de tant de changemens, ne soupiroit qu'après un gouvernement constant & uniforme. On envoya secrettement des lettres aux principaux Officiers de l'armée d'Ibrahim-Schah pour les sonder, & les engager dans le parti qui venoit d'être formé. Les réponses que l'on reçut se trouverent conformes à celles que l'on desiroit : on se crut assez fort pour tenir la campagne. Les chefs des deux armées étant d'intelligence, pressoient de concert les deux rivaux de s'approcher. Charok-Mirza sortit de Maschet à la tête de ses troupes au commencement de Juin 1749, & s'avança jusqu'à la frontiere de la province de Chorassan. Ibrahim-Schah partit de son côté presque en même temps avec toutes les forces de la province d'Adiarbejan pour venir à sa rencontre. La victoire étoit décidée avant la bataille : quelques décharges annoncerent une action plutôt qu'elles ne la commencerent; l'armée d'Ibrahim suivit ses chefs, qui passerent dans celle

de ſon rival. Le Prince victorieux ordonna de pourſuivre le vaincu, dont la tête lui fut bientôt apportée. Le malheureux Adel-Schah, que ſon frere Ibrahim avoit détrôné, & qu'il traînoit par-tout à ſa ſuite, tomba entre les mains du vainqueur. Il fut conduit à Maſchet ; il en avoit été Gouverneur pendant deux ans ſous le regne de ſon oncle : devenu Souverain, il y avoit diſtribué une partie de ſes tréſors, on l'y traita comme le dernier des miſérables : il ne demandoit pour toute grace que la vie, & on ne la lui laiſſoit que pour prolonger ſes malheurs. Charok-Schah y arriva quelque temps après lui ; il le fit appeller, lui reprocha la mort de Thamas, le meurtre de tous les Princes de ſa famille, le poiſon qu'il lui avoit fait donner à lui-même ; ordonna enſuite qu'on le conduisît dans de vieilles maſures voiſines de la ville, & là il lui fit couper la tête.

Ceux qui avoient ſincerement à cœur les intérêts de Charok-Schah étoient d'avis qu'il ſe rendît au plutôt à Iſpahan pour y recevoir les hommages de la capitale ; il y étoit attendu avec impatience, & cet empreſſement des peuples ſembloit lui annoncer la ſoumiſſion

générale de toute la Perse. Mais les Seigneurs de la province de Chorassan, à qui il étoit redevable de la couronne, souhaitoient qu'il restât à Maschet, du moins jusqu'à ce qu'on eût gagné ou forcé une nation voisine qui refusoit encore de le reconnoître. Il y resta contre l'avis, & malgré les prieres de ses vrais serviteurs, & il fut victime de sa complaisance pour les autres. Il n'avoit pas encore joui pendant cinq mois du pouvoir suprême, que dans Maschet même où il se croyoit adoré, un parti se forma contre lui.

Un Molla ou Docteur Mahometan, nommé Mirza Mahomet, se disoit issu de la famille de Schah Sultan Hussein, & en cette qualité se prétendoit le légitime héritier du trône. Pendant le regne de Thamas Koulikan il contrefaisoit l'homme simple & retiré, qui, renfermé dans l'étude & la pratique de la loi du grand Prophête, ne craignoit que le commerce & l'entretien des hommes. Mais dès qu'il vit sur le trône un Prince de quatorze à quinze ans, son ambition se réveilla; & loin que la piété eût éteint dans lui la soif des honneurs, il s'en fit une voie pour y parvenir. Dans des entretiens particuliers avec les Mollas,

il leur repréſenta que c'étoit non-ſeulement un avantage pour l'Etat, mais un devoir de religion, de ranimer les reſtes de la famille royale preſque éteinte par l'invaſion des Aghuans, & par l'uſurpation de Thamas Koulikan ; qu'il étoit le ſeul qui eût échappé aux violences de cet uſurpateur ; que devenu leur maître, il ſeroit leur appui ; que leur intérêt, autant que leur devoir, exigeoit d'eux une entrepriſe qui, en donnant à la Perſe un Souverain légitime, leur aſſuroit un protecteur puiſſant & généreux ; & que s'ils le mettoient ſur le trône de ſes ancêtres, la premiere des loix, dont il donneroit l'exemple, ſeroit celle de la reconnoiſſance. Ces diſcours répetés ſouvent à ſes amis, & par eux répandus dans le public, firent l'impreſſion qu'il attendoit ſur les eſprits. Il ſe forma un parti dans le peuple, à qui l'eſpoir du pillage donna bientôt des chefs. Par malheur pour Charok-Schah, le brave Emia-Kan qui l'avoit tiré de ſa priſon étoit abſent ; il avoit été obligé d'aller au ſecours de Hérat qui étoit aſſiégée par les Aghuans ; ces étrangers redoutables, qui avoient ſi bien ſervi Thamas Koulikan, avoient pénétré dans la Perſe par le Candahar,

ſous la conduite d'un chef habile, & ſous lequel ils ſe flattoient de conquérir une ſeconde fois cet Empire. Cette derniere circonſtance étoit favorable aux deſſeins ambitieux du perfide Molla, & tout ſembloit conſpirer à le porter ſur le trône. Il y monta, mais ce ne fut pas pour long-temps ; il prit le nom de Cha-Soliman, & fit crever les yeux au Prince détrôné. Le fidele Emir-Kan inſtruit de l'attentat, revint en diligence chaſſer l'uſurpateur ; la vengeance fut auſſi prompte qu'elle étoit juſte. Il ſe ſaiſit du coupable & de ſes deux fils : on leur arracha les yeux, & après d'autres tourmens, on les renferma tous trois dans une priſon, où la vie ne leur fut conſervée que pour prolonger leurs ſupplices, dont le plus grand même étoit de vivre. Il fit viſiter les yeux de Charok-Schah par les plus habiles Médecins ; ils aſſurerent que la fortune qui l'avoit ſi bien ſervi contre le poiſon qu'Adel Schah lui donna, l'avoit ſervi encore contre la violence du rebelle, & qu'il verroit au moins d'un œil : Emir-Kan fit annoncer dans toutes les provinces de l'Empire le rétabliſſement du Roi légitime, & l'eſpérance de ſa prochaine guériſon. On fit de grandes

réjouiſſances dans toutes les villes ; celle d'Iſpahan ſignala ſon zele : elle ſe flattoit d'être bientôt honorée de la préſence & du ſéjour de ſon Souverain. Elle n'eut pas cette conſolation ; les Médecins s'étoient trompés, le Prince ne recouvra point la vue. Il renonça de lui-même à la Couronne, que le brave & généreux Emir-Kan refuſa de porter après lui.

Au milieu de ces changemens, Iſpahan étoit aſſez tranquille ; Aboulfat-Kan, Chef d'une nation de Lores, en étoit Gouverneur depuis la mort de Thamas; il s'entendoit bien avec le Mayar-Kan, dont je vous ai déja parlé, & cette bonne intelligence contribuoit à entretenir la paix dont cette capitale ſeule jouiſſoit. Aly Merdon-Kan, Chef d'une autre nation de Lores, ennemie de la premiere, vint y prendre ſes quartiers; c'eſt ce même Officier qui, deux ans auparavant, s'étoit ſéparé avec ſes troupes de l'armée d'Adel-Schah dans les environs de Maſchet. On craignit qu'il n'y fît quelques deſordres, & on ſe préparoit à agir vivement contre lui. Mais ſur la nouvelle que Charok-Schah avoit nommé un de ſes Généraux pour y commander, il pré-

vint, par une retraite volontaire, celle à laquelle on auroit pu le contraindre. Il ne perdit point l'espérance d'y rentrer, & y entretint toujours de secretes intelligences, sur-tout avec le Mayar-Kan, dont la politique étoit de bien vivre avec tout le monde, d'attendre l'événement, & de se déclarer pour le plus fort.

Aly Merdon-Kan, qui vouloit toujours être à portée d'exécuter ses desseins, resta dans les environs de la capitale, ses troupes augmenterent ; il mit le siége devant la petite ville de Gaze, qui n'est qu'à trois lieues d'Ispahan. Il s'en rendit le maître & s'y fortifia. Selim-Kan, nommé Gouverneur par Charok-Schad, venoit d'arriver. Il joignit ses troupes à celles d'Aboulfat-Kan, ennemi déclaré du rebelle ; il arma tout ce qu'il trouva d'hommes disposés à le suivre, & marcha en bon ordre pour reprendre Gage : après dix jours de résistances, Aly Merdon-Kan qui manquoit d'artillerie & de munitions, sentit bien qu'il seroit forcé ; il amusa les assiégeans par des propositions, promit de rendre la ville à des conditions raisonnables, & demanda une conférence avec Selim-Kan lui-même, ou tel autre

Officier diſtingué que l'on jugeroit propre à une négociation ſûre & avantageuſe pour les deux partis; on convint du lieu, l'Officier fut nommé; on indiqua le jour; mais il ſortit la nuit avec ſes troupes, & prit, ſans être inquiété, le chemin de ſes montagnes.

Il revint bientôt ſur ſes pas avec de nouvelles forces; menaça d'aſſiéger Iſpahan même, & envoya des partis qui ravageoient toute la campagne, & faiſoient des courſes juſqu'aux portes de la ville. Les Seigneurs qui s'y étoient renfermés, furent indignés de cette audace, & réſolurent d'en tirer une vengeance éclatante. Ils ſortirent en bon ordre avec un grand train d'artillerie, déterminés à l'attaquer; il fit ſemblant de fuir : on le pourſuivit; & quand il jugea le temps ou le terrein favorable, il tourna tête, & engagea la bataille qu'il gagna. L'armée vaincue ſe retira en déſordre, rentra dans Iſpahan, & abandonna tout ſon canon : le vainqueur le tourna auſſi-tôt contre la ville, & ſe préſenta pour en faire le ſiége. Mais les bourgeois, qui étoient de garde dans cet endroit, ſoutinrent l'attaque, & firent ſur lui de ſi terribles décharges, qu'il fut contraint de s'éloigner.

Repoussé de devant Ispahan, il tourna ses armes contre Julfa, qui n'en est qu'à deux petites lieues : c'est une ville dont tous les habitans sont Chrétiens, & gros Commerçans : il comptoit emporter cette place de vive force ; mais tandis qu'il faisoit passer son artillerie à l'autre bord du canal, un de ses canons y resta embourbé ; cet accident lui parut d'un mauvais présage ; il retourna sur ses pas, & vint se présenter une seconde fois devant Ispahan. Mais il changea le lieu de sont attaque ; il n'avoit pas le demi-quart des troupes nécessaires pour investir cette grande ville ; il abandonna le quartier de la riviere, fit braquer plusieurs pieces de canon vers la porte de Totchi, & la fit battre deux jours de suite avec une extrême vivacité. Il fit ses approches à la faveur de son artillerie ; mais les intelligences qu'il avoit dans la place avancerent plus le succès, que tous les efforts qu'il faisoit contre elle. Le troisieme jour 31e de Mai la porte lui fut ouverte par quelques-uns de ses partisans : ses troupes y entrerent ; elles se répandirent dans tous les quartiers, & y commirent les plus horribles désordres. Aucun asyle ne fut respecté, personne ne fut épar-

gné; il n'avoit permis le pillage que pour vingt-quatre heures; il dura trois jours: ce n'eſt qu'à ce moment qu'il entra dans la ville; il alla droit au Palais & s'y logea. Les Seigneurs s'étoient renfermés dans la Citadelle, réſolus de la défendre; mais il leur offrit une capitulation honorable & avantageuſe, qu'ils accepterent.

Quelques jours après il aſſembla toute la Nobleſſe, & les principaux habitans de la ville. Vous voyez, leur dit-il, que chaque province vous donne à ſon gré un Souverain: Iſpahan qui eſt la Capitale a plus de droit que les autres d'en choiſir un qui ſoit en même-temps le leur. Donnez vos ſuffrages avec liberté; je vous promets ſur ma tête de défendre & de maintenir ſur le trône celui que votre choix y aura placé. Pluſieurs de ceux qui compoſoient l'aſſemblée répondirent, qu'il falloit remettre l'Empire à celui qui étoit le plus en état de le ſoutenir & d'y conſerver la paix; que le ſort des armes lui avoit donné la Couronne, & qu'ils joignoient leurs ſuffrages à celui de la victoire. Non, leur répondit-il auſſi-tôt, je n'aſpire point à cet honneur; mon ambition ſe borne à établir un Maître digne de nous com-

mander, & à lui obéir le premier. Je sçais qu'il y a dans cette ville trois enfans issus de nos anciens Sophis ils vivent inconnus dans l'indigence & dans l'obscurité; il est de l'honneur & de l'intérêt de la nation, d'être gouvernée par les descendans de ses Rois; & ceux-ci en sont d'autant plus dignes, qu'outre le droit de la naissance, ils auront appris de leurs malheurs même à soulager les nôtres; choisissons un des trois pour notre Roi, & rougissons de ne l'avoir pas choisi plutôt : un procédé si noble lui attira les applaudissemens de toute l'assemblée. L'aîné de ces Princes avoit trente ans; mais ses défauts & ceux du second firent donner la préférence au cadet, alors âgé de dix-huit à vingt ans. Il avoit toutes les qualités qui annoncent un bon Prince. On fit venir la mere; on lui ordonna de produire son fils. A cette nouvelle inattendue cette mere parut désolée: à quoi pensez-vous, s'écria-t-elle en pleurant; mes enfans ne sont pas faits pour régner : nous avons toujours vécu dans la paix; laissez-nous notre indigence & notre tranquillité. Ah! plutôt que de l'élever sur un trône encore teint du sang de ceux qui l'ont précédé, faites creuser un tombeau,

& ordonnez qu'on y enſéveliſſe & le fils & la mere.

Ne craignez rien, lui répondit Aly Merdon-Kan : amenez votre fils ; mes jours vous répondent de ſa vie & de la vôtre. Elle alla chercher ſon fils; le vainqueur lui attacha de ſes propres mains l'aigrette royale, le fit proclamer Roi, & lui donna le nom de Schah-Iſmael. La joie fut générale dans toute la ville : les commencemens de cet Empire ont déja juſtifié ce choix. Aly Merdon-Kan en a toute la gloire, il en goûte le plaiſir ſous un Prince qui lui en marque avec éclat ſa reconnoiſſance; & devenu le premier de ſes ſujets, il ſe croit plus heureux que s'il étoit Roi lui-même : Dieu veuille, pour le bonheur de la Perſe, conſerver long-temps ce jeune Prince ſur le trône.

Quelques jours après ce grand événement, je partis pour Bander-Abaſſy, dans l'eſpérance de recouvrer quelques ſommes d'argent prêtées par nos Supérieurs aux Arméniens, & de trouver quelques aumônes dont notre Miſſion a un beſoin extrême. De-là je me ſuis rendu à Goa, & c'eſt de cette capitale des Indes Portugaiſes que je vous envoie ces Mémoires. Je me re-

commande à vos saints sacrifices; & j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LETTRE

Du Pere Grimod, Missionnaire Jésuite, au Pere Binet.

A Ispahan, le 20 Août 1750.

Enfin, mon Révérend Pere, après un an & huit mois de voyage, me voici dans la Capitale de la Perse. Je ne vous dirai pas ce que j'ai eu à souffrir des hérétiques, des infideles & des voleurs; je dois le taire, de peur qu'il ne me soit dit un jour: vous avez reçu votre récompense. Mais ce ne sont-là que les commencemens & l'apprentissage d'un Missionnaire. Ce que je vois ici, & ce qui regarde notre Mission entiere, annonce bien d'autres disgraces, & ne se doit pas passer sous silence. Depuis vingt ans, c'est-à-dire, depuis qu'est monté sur le trône *Thamas Kam*, ou *Thamas Kouli-Kam*, ou *Nader Schah*, car il avoit tous ces noms & bien d'autres encore; depuis, dis-je, environ

vingt ans, toutes ſortes de calamités ont commencé à fondre ſur ce pays, & par conſéquent la Miſſion a auſſi commencé à ſouffrir, & a vu peu-à-peu ſon peuple, ou périr, ou ſe diſperſer & ſe retirer dans d'autres contrées. Une infinité de perſonnes ſont mortes de faim ou ſous les coups; pluſieurs ont pris la fuite; & Iſpahan, où l'on comptoit, comme tout le monde ſçait, près de deux millions d'ames, eſt réduit à vingt ou trente mille tout au plus.

Mais les miſeres paſſées ne ſont rien en comparaiſon de celles dont je ſuis aujourd'hui le témoin oculaire. Dieu ſemble avoir livré ce Royaume à la fureur de ſes ennemis. Les Perſans ne ſont plus. Des peuples appellés *Cords*, accoutumés aux vols & aux rapines dès l'enfance, ſe ſont emparés de leur Gouvernement, & ſont preſque par-tout les maîtres. Les Perſans ne gardoient plus ni juſtice ni loix; mais les peuples dont Dieu ſe ſert pour les châtier, ſont encore plus méchans qu'eux. Leur Chef nommé *Alimerdon Kam*, s'eſt emparé d'Iſpahan après trois jours de ſiege. Ce fut le premier jour de Juin de cette année, qu'il s'en rendit le maître. Reliſez dans les hiſtoires les deſcriptions les

plus vives & les plus énergiques de pillage & de ſaccagement des villes, & vous y trouverez tout au plus la moitié des cruautés qui ſe ſont exercées dans ce jour malheureux, où ce Chef de bandits entra dans cette capitale.

La vue ſeule de cette ville infortunée eſt capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus durs. On n'y voit que ruines ſur ruines. Vous y faites deux ou trois lieues ſans trouver une ſeule maiſon habitée. Je dis deux & trois lieues, parce que l'étendue d'Iſpahan eſt immenſe; ſans compter les fauxbourgs ou villages qui y ſont contigus, il a ſept à huit lieues de circuit; & il en aura au moins vingt ſi vous comptez ſes fauxbourgs. *Julpha*, par exemple, eſt lui ſeul auſſi grand & même plus grand que Lyon. Le fauxbourg où ſont reſtés tous les Chrétiens, tant Hérétiques que Catholiques, fut épargné dans le déſaſtre général, & n'a point été, comme le reſte de la ville, abandonné au pillage. Mais, à cela près, il a peu gagné à ce prétendu ménagement. Le vainqueur barbare en a exigé des contributions ſi exorbitantes & avec tant de férocité, qu'à cet égard il auroit preſque mieux valu qu'il l'eût livré au pillage. Alors les

habitans auroient soustrait à l'avidité du soldat une infinité de choses précieuses; & ils l'auroient fait avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y a pas une maison, tant de Persans que d'Arméniens, où il n'y ait des caches souterraines. C'est une précaution singuliere que l'on prend ici en bâtissant les maisons, & qui est souvent plus nuisible qu'utile: car dès qu'on exige de l'argent, soit par impôt, soit pour quelqu'autre raison que ce soit, ceux à qui on en demande, ont beau dire qu'il n'en ont pas, on les charge de coups de bâton; on les contraint, ou de déterrer ce qu'ils auroient caché, ou d'emprunter ce qu'ils n'ont pas; & quand ils ont donné ce qu'on vouloit, on recommence encore à les frapper. Combien y en a-t-il qui sont morts sous les coups!

Nous n'avons pas été à l'abri de ces cruautés; & si elles ne sont pas tombées sur moi, c'est que je n'ai pas encore mérité de souffrir pour Jesus-Christ. Il y a deux ou trois mois que les gens du quartier où nous demeurons, ayant appris qu'il y avoit un nouvel impôt, s'enfuirent tous, & nous laisserent exposés aux soldats qu'on avoit envoyés. Ne soyez pas surpris de la frayeur du peuple

en pareilles circonſtances, elle n'eſt que trop raiſonnable. Il ſçait les ordres étranges que reçoivent ces ſoldats ; quand on leur donne la commiſſion d'aller chercher des ſommes d'argent : *Prends telle ſomme*, dit-on à chacun d'eux, *dans tel endroit. Si tu ne trouve perſonne, prends chez le voiſin. Si le voiſin n'y eſt pas, tire des pierres mêmes la ſomme commandée ; mais ne reviens pas ſans l'apporter, autrement c'eſt fait de toi.* Jugez à quelle violence doivent ſe porter des hommes déja cruels par eux-mêmes, lorſqu'ils ont reçu de ſemblables ordres, & qu'il s'agit en effet de leur propre vie.

Ils vinrent donc dans le quartier où ils devoient exiger de l'argent ; & n'ayant trouvé perſonne, ils entrerent par ruſe dans notre maiſon, conduits par un enfant qui la leur indiqua.

Le premier qu'ils rencontrerent fut le Frere Baſin, Médecin & Chirurgien ; ils ſe jetterent ſur lui, & le maltraiterent avec la plus horrible inhumanité : enſuite ils dirent ce qu'ils demandoient. Il leur falloit cent écus : *Donne*, diſoient-ils, *donne ſur le champ ; il les faut créer ſi tu ne les a pas, ou nous les tirerons de ta peau.* Cependant les coups re-

doubloient ſur les épaules & ſur les pieds. On leur donna d'abord tout ce qu'on avoit d'argent ; & comme ce n'étoit pas, à beaucoup près, la ſomme qu'ils exigeoient, on leur livra deux chandeliers d'argent. Le Pere Duhan notre Supéreur, ne ſçachant pas la langue Perſane, leur parla par interprête. Ils le frapperent, le lierent à un pilier, & ſe mettoient en devoir de lui donner la baſtonnade ſous les pieds. Il les avoit extrêmement enflés. Tout barbares qu'ils étoient, ils en eurent pitié ; & après deux ou trois coups, ils le laiſſerent. Mais cet accident cruel fit ſur un corps affoibli une ſi forte impreſſion, que huit jours après il mourut ; c'étoit un Miſſionnaire parfait, non-ſeulement les Catholiques, mais encore les Hérétiques le regardoient comme un Saint. Les pleurs & les regrets dont ſa mort a été ſuivie, font l'éloge le plus complet de ſes vertus.

A peine avions-nous achevé ſes funérailles, qu'on nous apporta la plus accablante nouvelle. Un valet du Gouverneur vint à notre maiſon avec un Chrétien ; ils nous dirent qu'ils avoient beaucoup de peine à empêcher les ſoldats d'entrer chez nous, & qu'il falloit

donner actuellement douze livres pesant d'argenterie, sans qu'il y manquât une seule once. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre. Ainsi nous a été enlevée toute l'argenterie de notre Eglise, à peine avons-nous sauvé les vases sacrés des mains de ces furieux.

Nous sommes donc sans ressource, ne recevant rien d'Europe, ayant fait de grandes dettes pour payer d'injustes contributions, obligés à vendre les meubles, les habits, enfin les arbres de notre jardin pour subsister ; n'ayant pas même de quoi acheter du ris, qui est la nourriture commune des pauvres dans ce pays-ci. Mais toutes ces miseres ne nous attaquent qu'à l'extérieur. La paix que Dieu nous fait goûter dans le fond du cœur, nous les rend supportables, & nous les fait même désirer. La faim, la soif, la pauvreté doivent être l'aliment d'un Missionnaire. Malheureux celui qui n'achete pas à ce prix l'honneur & la gloire d'annoncer l'Evangile aux Nations étrangeres.

Cependant tout fuit, tout se cache. Nous avions des protecteurs dans la Compagnie Hollandoise, & dans Messieurs les Anglois établis ici pour le commerce, mais ils se sont retirés,

comme ont fait auſſi tout ce qu'il y avoit de Miniſtres étrangers. Les Peres Auguſtins & les Peres Capucins ont pris le même parti. Il ne reſte plus qu'un Pere Carme & un Pere Dominicain, avec leſquels nous vivons dans l'union la plus étroite.

Tel eſt, mon Révérend Pere, l'état actuèl de la Perſe. Tous les jours nous entendons dire : *On a fait arracher les yeux à un tel Seigneur ; on a fait battre celui-là juſqu'à la mort ; cet autre a été poignardé.*

Depuis la mort de *Nader Schah*, il y a eu cinq Ròis. Trois ont été maſſacrés, le quatrieme aveuglé, le cinquieme a été proclamé depuis peu. Il paſſe ſa vie dans ſon haram avec ſa mere, ſes ſœurs & ſes femmes, & ne ſe mêle de rien. Il n'a été fait Roi, dit-on, que pour la montre, & pour donner occaſion à ceux qui l'obſedent, de tirer des ſommes conſidérables des villes éloignées d'Iſpahan. Les Grands ici ſont verſés dans toute ſorte de fourbeberies. Ils envoyent un courier à dix ou vingt lieues. Là, il ſe tient caché quelque temps, & fait enſuite ſemblant d'arriver d'une Province éloignée ; il raconte que le pays eſt révolté ; & en
conſéquence,

conséquence, sous prétexte de lever des troupes, on exige des contributions énormes. Après cette scene on en joue une autre, & le dénouement est toujours quelque levée d'argent.

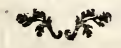
Pour nous, au milieu de tant de maux, nous nous soutenons par la patience; mais étant sans appui du côté des hommes, & tous nos Chrétiens s'étant dispersés au loin, il est bien à craindre que nous ne soyons bientôt contraints d'abandonner entiérement un Royaume où il n'y a plus que crimes, brigandages & confusion. Il n'y a point de jour où l'on ne s'efforce d'enfoncer notre porte pour nous piller. Nous ne pouvons sortir qu'en cachete; & à combien de dangers & d'insultes ne sommes-nous pas exposés! Si nous quittons la Perse, nous irons ailleurs porter l'Evangile. Nous trouverons dans les Indes de quoi exercer notre zele.

Mais si, comme je l'espere, nous restons à Julpha, quoiqu'il n'y ait presque plus de Catholiques, je ne manquerai pas de travaux à entreprendre pour la gloire de Dieu. Il y a des Hérétiques en grand nombre, ou plutôt il n'y a qu'eux. Je puis instruire & catéchiser. J'ai appris dans ce dessein l'Arménien,

langue aiſée en comparaiſon de l'Arabe. Au reſte, les Hérétiques ſont ici d'une opiniâtreté qui paſſe toute expreſſion. La raiſon c'eſt qu'ils ont ici vingt-quatre Egliſes & beaucoup de Prêtres de leur ſecte, qui les entretiennent dans l'erreur, & ſur-tout dans une haine mortelle contre nous. D'ailleurs ces Prêtres ſont puiſſans, & ont fait des loix terribles contre ceux qui déſertent leurs Egliſes. Ils les excommunient, les maudiſſent & font tomber ſur eux des impôts exceſſifs. La ſeule crainte de ces impôts eſt le plus fort lien qui les retienne dans leur dépendance. Si quelqu'un vient à changer, il eſt sûr que ſa maiſon eſt ruinée de fond en comble. J'en ai vu un triſte exemple dans une femme que le Pere Duhan avoit retiré de l'erreur avec toute ſa famille. Les impôts ont fondu ſur elle ; de ſorte qu'elle s'eſt vue réduite à la mendicité, & ſes enfans ont été contraints d'abandonner le pays. Elle a néanmoins perſévéré ; mais il en eſt peu qui ſoient aſſez fideles à la grace, pour ſe rendre capables d'une réſolution ſi généreuſe.

On diſtingue, parmi les Arméniens, deux ſortes de Prêtres : les uns ſont mariés, & ſont, pour la plupart, des igno-

rans; les autres, qui ne sont pas mariés, se nomment *Vasta-Pietes;* & c'est de ce nom qu'on nous appelle. Ils ont quelque ombre de science. Il y a parmi eux des Evêques; & l'Eglise Romaine les reconnoît les uns & les autres pour véritablement Prêtres, lorsqu'ils rentrent dans son sein. Cependant rien n'est plus criminel que la maniere dont ils arrivent au sacré caractere. Celui qui a beaucoup d'argent est sûr d'être Prêtre, lui & toute sa famille, s'il le veut. J'oubliois de dire que cinq fois par an, ces mêmes Prêtres & Evêques nous excommunient en public, & lancent sur nous toutes sortes d'anathêmes. Ils excommunient aussi S. Leon & le Concile de Calcédoine. Ils ne croyent point de purgatoire, ni de jugement particulier, ni de procession du Saint-Esprit. Ils ne croyent qu'une nature en Jesus-Christ. Ils soutiennent encore d'autres hérésies absurdes & monstrueuses. Quand je les aurai un peu plus fréquentés, je serai en état de vous donner à cet égard des connoissances plus détaillées. Je suis, &c.



LETTRE

Ecrite de Julfa près d'Ispahan, par le Pere Desvignes, Missionnaire Jésuite, au Pere Roger, Procureur des Missions du Levant.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Vous avez demandé à notre Pere Supérieur des nouvelles de nos Missions de Perse, & sur-tout de celles de Julfa. Comme ses occupations différentes ne lui permettent pas de vous faire une réponse aussi prompte & aussi détaillée que vous pouvez la souhaiter, il veut bien se décharger sur moi de ce soin. Je saisis volontiers cette occasion de satisfaire votre empressement. Vous verrez par la relation simple & fidelle que j'ai l'honneur de vous adresser, & les circonstances critiques où nous nous sommes trouvés ces dernieres années, & l'état présent de la Religion Chrétienne dans cet Empire.

Iſpahan, Capitale du Royaume de Perſe, étoit autrefois une ville auſſi grande, & preſque auſſi peuplée que Paris; mais depuis la revolte des Aghuans, elle n'eſt plus ce qu'elle étoit du temps des Sophis. Les manufactures d'étoffes d'or & d'argent ſont preſque entiérement tombées; & le nombre des ouvriers qui travaillent à ces tapis précieux qu'admire l'Europe, eſt beaucoup diminué. Quoique cette ville ſoit à demi-ruinée, on y voit cependant encore de beaux édifices dans le goût Aſiatique, & quelques reſtes de ſon ancienne ſplendeur.

La ville de Julfa, où eſt établie notre Miſſion, eſt comme un fauxbourg de cette Capitale, & n'en eſt ſéparée que par les jardins du Roi; mais ces jardins ont preſque une lieue de longueur, & bordent des deux côtés le grand chemin qui y conduit, & qu'on appelle *Chakback*. Au milieu de ce chemin, eſt un ruiſſeau, ou plutôt un canal, & de diſtance en diſtance de grands réſervoirs; des arbres fort hauts, qu'on appelle *Chinars*, forment à droite & à gauche un ombrage agréable; entre ces arbres ſont des eſpeces de parterres, mais ſans compartimens. Ces parterres ornés au-

trefois de fleurs, ne sont plus semés que de gazon, depuis l'absence & l'éloignement du Roi. Au bout de ce chemin, on trouve un pont de pierres de de dix-huit ou vingt arches, fort beau & fort long; de ce pont jusqu'à Julfa, il n'y a pas plus d'un quart d'heure & demi de chemin.

C'est dans ce fauxbourg, ou plutôt dans cette petite ville qui contient environ dix mille ames, que demeurent les Arméniens; elle est divisée en trois quartiers différens, dont le principal & le plus grand est Julfa, qui lui donne son nom; le second est Erivan, & le troisieme Tauris. Ces deux derniers s'appellent ainsi du nom des deux villes dont les habitans ou les marchands sont venus s'établir dans cette ville.

On compte dans Julfa vingt-deux Eglises Arméniennes; chacune a ses Prêtres qui la desservent. Je ne comprends point dans ce nombre les trois Eglises des Missionnaires Francs, ni l'Eglise Catholique du rit Arménien, appellée communément l'Eglise des *Cherimens*, parce que ce sont les premiers chefs de cette illustre famille qui l'ont fait bâtir. Dignes héritiers de la piété & de la religion de leurs peres, les enfans

en soutiennent encore aujourd'hui avec honneur le nom & la réputation. Messieurs Aroution, Leon & Petros, forment la principale branche de cette famille nombreuse & respectable ; & ces trois freres sont les plus fermes appuis de la foi. Ils la défendent par leur crédit, ils l'étendent par leur libéralité ; & c'est à la protection déclarée qu'ils donnent aux Catholiques, que les Missionnaires doivent une partie des conversions qu'ils operent. Dans le détail que je vais vous faire des persécutions que nous avons eu à essuyer, j'aurai occasion de vous parler de leur générosité & de leur constance ; & vous verrez qu'ils se font une gloire non-seulement de protéger la Religion, mais de la pratiquer, & de souffrir pour elle.

Les Arméniens sont de toutes les Nations de l'Orient, & peut-être du monde entier, la plus commerçante. Ils sont répandus dans toute l'Asie, & ont presque par-tout des établissemens. Ils entendent bien le négoce ; ils sont pour la plûpart flegmatiques & froids, comme les autres Asiatiques, & il est rare de les voir se quereller ; ils sont sobres, mais superstitieux pour les viandes qui

étoient défendues aux Juifs. Le Christianisme n'a pu détruire ce préjugé. Ils ont une confiance aveugle dans leurs Vertabiets, qui sont leurs Docteurs & leur Pasteurs ; mais, par malheur, ceux-ci n'ont d'autre science que celle qu'ils ont puisée dans leurs livres hérétiques, & ils croient plus à ces livres qu'à l'Evangile.

Les Arméniens ont beaucoup d'extérieur de Religion, des jeûnes fréquens & des prieres publiques soir & matin. Ils croiroient commettre un péché, s'ils ne faisoient le signe de la croix en passant devant une Eglise. Les femmes vont en baiser la porte ; & si les Fêtes ou Dimanches elles ont manqué la priere & la Messe, elles croyent ce péché réparé par cette marque de culte & de piété. Les hommes ont presque toujours le chapelet à la main, mais plus par contenance que par dévotion ; ils regardent comme une chose honteuse de lire à l'Eglise dans un livre de prieres ; les femmes se font un honneur de ne sçavoir ni lire ni écrire. Les sermens sont plus communs dans leur bouche que dans celle de leurs maris.

Un autre défaut, & c'est le dominant de la Nation, elle est intéressée à

l'excès. Parmi ces peuples, l'amour du gain l'emporte sur tout le reste : on ne prête qu'à de gros intérêts ; on ajoute l'intérêt à la somme, & on prend l'intérêt de l'intérêt même. Ces usures ne se font que par les Schismatiques ; les Catholiques se font un point de conscience de s'en abstenir. Les Prêtres Arméniens ne sont ordonnés qu'après leur mariage ; ce qui fait que la simonie entre presque toujours dans l'exercice de leur ministere. Chargés quelquefois d'une nombreuse famille qu'il faut faire subsister, ils n'administrent pas de Sacremens sans être auparavant convenus de la somme qui sera donnée pour leur honoraire. Ils font également leurs conventions quand il s'agit d'enterrement, sur-tout pour les gens du peuple : ils ne composent pas avec les riches & les grands, parce qu'ils sont sûrs d'un salaire considérable. Ils sont effectivement bien payés ; les enterremens coûtent ici fort chers, parce qu'ils se font avec beaucoup d'appareil : cela flatte la vanité de la Nation.

Les Evêques & les Vertabiets sont tous Religieux ; ils demeurent dans des Monasteres, & tous sont habillés de la même façon. Le mot de Vertabiet si-

gnifie, en langue Arménienne, Maître ou Docteur. On ne nomme pas autrement les Evêques. Ils n'ont pour marque de distinction, que le bâton pastoral qu'ils tiennent en main lorsqu'ils prêchent. Le Supérieur du Monastere est toujours Evêque; &, quand il sort, un Novice porte devant lui le bâton pastoral. Ces Monasteres ont de grands jardins qui produisent beaucoup, & ils reçoivent des aumônes considérables. Les Prêtres qui sortent de Julfa pour aller dans les Indes desservir les Eglises Arméniennes, sont obligés de leur donner deux tomans, c'est-à-dire, quarante écus de notre monnoie. Le nombre de ces Prêtres est grand. Outre cela, tous les ans quelques-uns de ces Evêques parcourent les villages, & ces visites ne sont point infructueuses.

Le Patriarche a seul le droit de consacrer les Evêques, & il les consacre pour de l'argent, comme c'est pour de l'argent qu'ils ordonnent eux-mêmes les Prêtres. Pour son élection, il faut le consentement des Arméniens de Julfa, & de ceux de Constantinople, parce que sa jurisdiction s'étend sur la Perse & sur la Turquie. Il a besoin d'être confirmé par la Porte; & quand il va

prendre le *Ferman*, ou la Patente du Grand Seigneur, on dit qu'il se sert de cette formule impie & insensée : *Je demande de votre vraie loi, le pouvoir & l'autorité sur ma loi fausse.* Ce chef des Arméniens Schismatiques demeure ordinairement dans son monastere ; il n'en sort que pour aller distribuer le saint Crême à différentes Eglises ; mais il ne le distribue qu'à prix d'argent. La conduite de ces Prêtres schismatiques comparée avec le zèle déintéressé des Missionnaires, fait un contraste honorable à la Religion, & commence assez souvent des conversions parmi ceux à qui des préventions violentes ne ferment pas entiérement les yeux à la vérité.

Ces conversions excitent des persécutions fréquentes : la Mission en essuya une bien forte & bien longue, il y a quelques années.

Le mariage d'un nouveau Catholique fait en secret par les Missionnaires, & l'instruction d'un jeune prosélite qui vouloit embrasser la Religion des Francs, allumerent la fureur des Vertabiets. Ces Schismatiques irrités délibérerent entre eux sur les moyens de rendre les Missionnaires méprisables, & de les faire passer dans l'esprit du peuple pour des

impoſteurs. Après la Pâques de 1738, ils députerent cinq de leurs Prêtres à Monſeigneur notre Evêque, pour le prier de la part des Vertabiets, de vouloir bien conſentir à une diſpute publique ſur la Religion, en préſence des principaux de l'une & de l'autre Communion. Le Prélat, homme de mérite & d'érudition, n'auroit pas balancé à l'accepter; mais comme il a vieilli dans les Miſſions, il connoiſſoit le caractere de nos adverſaires, & il perça le motif de cette demande. Il ſçavoit que ces ſortes de conférences ſont au moins inutiles; que la véritable Religion peut y perdre; que l'Héréſie n'y vient que par eſprit de haîne, n'y cherche que le tumulte, n'en ſort qu'avec plus d'indocilité, & en répand toujours dans le public, des rapports infideles. Il en avoit un bel exemple dans la perſonne d'un Religieux de ſon Ordre.

Ce Pere, Carme Déchauſſé, homme ſçavant & fort verſé dans l'étude de la langue Arménienne, avoit accepté il y a quelques années un pareil défi, pourvu qu'on n'eût point d'autres livres que la Bible, & que tout ſe décidât par l'Ecriture Sainte. Les Vertabiets avoient fait ſemblant d'y conſentir. Au jour marqué, on ſe rendit à l'Egliſe aſſignée; mais

le Pere fut bien ſurpris quand il vit entrer le Vertabiet ſon antagoniſte, tenant à la main le livre d'un Patriarche hérétique : ce n'eſt pas-là, dit-il, notre convention ; vous ſçavez que nous nous ſommes engagés à ne recevoir d'autre témoignage que celui des Livres Saints. Il ne s'agit pas de convention, répondit le Vertabiet, le témoignage de mon Auteur vaut bien tout autre témoignage ; puis adreſſant la parole au peuple : Vous voyez, s'écria-t-il, que ce Miſſionnaire ne ſçait rien, & qu'il eſt inutile de diſputer contre lui. Mille voix confuſes annoncerent auſſi-tôt ſa prétendue victoire, & ne permirent pas au Miſſionnaire de ſe faire entendre. Il fut inſulté & chaſſé de l'aſſemblée ; & il paſſa pour conſtant qu'il n'avoit pas pu répondre. Cette hiſtoire, dont la mémoire eſt encore ici toute récente, détermina le Prélat à refuſer la Conférence propoſée. Les Députés revinrent le lendemain à la charge ; ils s'adreſſerent à notre Pere Supérieur ; ils en reçurent la même réponſe.

Ce refus n'étoit cependant pas abſolu. Monſeigneur l'Evêque & le Pere Supérieur propoſerent qu'on mît de part & d'autre les difficultés & les réponſes par écrit, & que ces Ecrits reſpectifs fuſ-

ſent ſignés par les principaux de Julfa; c'étoit le moyen de bannir le tumulte & d'établir la vérité. Ce n'étoit pas-là ce que vouloient les Schiſmatiques. Ils rejetterent la propoſition, & chercherent d'autres voies pour perdre & les Miſſionnaires & les Catholiques. Thamas Kouli-Kan étoit parti pour la conquête des Indes; ſon fils gouvernoit à Maſchet dans ſon abſence; ils y envoyerent un Vertabiet & un Prêtre qui accuſerent les Miſſionnaires d'en impoſer au peuple, de débaucher les ſujets du Roi, de ſervir d'eſpions aux Cours de l'Europe, d'ourdir des trames ſecretes, & de former des conſpirations contre l'Etat. Telles étoient à peu-près les plaintes qu'ils avoient portées contre nous. De pareilles accuſations intentées par des hommes que leur caractere paroiſſoit rendre dignes de foi, firent impreſſion ſur l'eſprit du jeune Prince: il renvoya la Requête au Gouverneur, avec ordre d'examiner les chefs d'accuſations; & s'ils étoient vrais, de bannir les Miſſionnaires du Royaume. Munis de ces ordres, & inſtruits des diſpoſitions de la Cour, le Prêtre & le Vertabiet revinrent. Ils ſe vantoient d'un triomphe commencé, & ſe flattoient de le rendre bien-tôt com-

plet. Ils firent assembler les principaux de leur Secte ; à leur tête étoit le Calanthar, c'est le Juge de la ville, on le choisit toujours parmi les Hérétiques. On tint conseil, & il fut résolu qu'on iroit incessamment à Ispahan, communiquer au Gouverneur les ordres qu'on avoit obtenus.

Il fut ravi d'engager l'affaire dont il espéroit tirer lui-même un avantage considérable. Il ordonna au Dérogat de Julfa, qui est un Officier Persan, préposé par le Roi pour veiller sur les différends qui peuvent survenir, de se transporter sur les lieux, & d'examiner par quel ordre les Peres s'étoient établis en Perse. Le Dérogat obéit, & fit appeller les Missionnaires ; nous y allâmes tous, & Monseigneur l'Evêque porta les différens ordres des Rois qui nous avoient honorés de leur faveur & de leur protection ; on les lut, & on nous renvoya. Nous croyons la chose finie ; mais le lendemain la scêne changea. Le Dérogat, le Calanthar, & deux des Arméniens les plus accrédités s'étoient rendus au Monastère, d'où ils envoyoient appeller tous les Catholiques les uns après les autres ; de tous les Missionnaires, il n'y eut que nous de mandés.

Un Envoyé du Dérogat vint nous dire dès le matin que cet Officier vouloit nous parler, & que nous eussions à mener avec nous notre Frere Jean-Baptiste ; il est Arménien de nation, & a été reçu dans la Compagnie à Constantinople : nous obéîmes, & nous fûmes conduits par ce Persan, à qui on avoit donné ordre de frapper ce Frere, dans les endroits où il y avoit plus de monde. Le Frere lui demanda modestement en langue Persane, pourquoi il le maltraitoit, il ne lui répondit que par une injure, & un autre coup de bâton, ce qu'il réitéra trois fois jusqu'à notre arrivée au Monastère. Nous y trouvâmes un grand peuple assemblé.

Nos Juges étoient placés, les Ecclésiastiques d'un côté, & les Séculiers de l'autre : on commença par demander au Frere, pourquoi il s'étoit fait Franc : il répondit que depuis son enfance il avoit toujours été Catholique. Sur cette réponse, le Juge Persan le fit frapper de nouveau ; pour nous on nous fit asseoir, tandis qu'on le maltraitoit : nos Catholiques n'étoient pas plus épargnés, ils soutinrent ce mauvais traitement avec une constance héroïque ; & sous la grêle des coups dont chacun d'eux étoit ac-

cablé, on ne leur entendoit prononcer que ces mots : *Seigneur Jesus, donnez-moi la patience, & pardonnez-moi mes péchés.* Après cette exécution, l'on nous renvoya.

Nous nous attendions à ramener le Frere avec nous, mais on recommença à le frapper, & on le mit en prison. Nous espérions du moins le délivrer par le crédit de Monsieur le Résident de Moscovie qui a de la bonté pour nous : il envoya son Drogman au Monastère, pour le réclamer; mais ce Drogman étoit Arménien, il trompa son Maître. Cependant on nous le rendit le soir, & il fut redevable de son élargissement aux deux interprêtes de la Compagnie Angloise : ce sont deux freres, dont le nom de famille est Hermet. Ils sont fils d'un Médecin François qui s'étoit marié ici, avec la fille d'un autre François; tous deux ont rendu de grands services à la Religion ; & l'on peut dire que l'aîné qui avoit embrassé la profession de son pere, a en quelque sorte sauvé la Foi dans ce pays, sur-tout du temps des Aghuans. Un service si précieux ne sera jamais oublié dans la Mission.

Les Arméniens Schismatiques qui avoient quelque crédit auprès des Agh-

huans, voyant bien que Monſieur de Gardanne, Conſul de France, étoit hors d'état d'agir en faveur de la Religion, comme il avoit fait juſqu'alors, & que les Compagnies d'Hollande & d'Angleterre ne pouvoient appuyer les Miſſionnaires de leur protection, s'imaginerent que le moment d'éclater contre eux étoit arrivé; ils les firent citer devant le Miniſtre du Roi, qui après quelques interrogations captieuſes, les condamna, & ordonna qu'on les chaſſât de toute la Perſe. Ce coup imprévu nous atterra: nous n'avions plus d'autre reſſource que celle de la priere, & notre ſeule eſpérance étoit dans la miſéricorde divine, lorſque Dieu nous ſuſcita un libérateur dans la perſonne de M. Joſeph Hermet, qui n'avoit alors que vingt ans: né & élevé dans la Foi Catholique, il ſaiſit avec joye cette occaſion que le Seigneur lui préſentoit de ſervir, & de conſerver dans ce Royaume la Religion de ſes peres.

La Providence qui arrange & qui ménage tous les événemens, ſeconda ſon zèle. Ce jeune Médecin panſoit alors le Miniſtre d'une playe dangereuſe, qu'il avoit à la jambe; il ſe rendit auprès de lui, il lui parla avec force & avec cou-

rage. Aux paroles il joignit les larmes, & se jettant à ses genoux, il lui demanda en grace que les Missionnaires fussent conservés; il faut, lui ajouta-t'il, que je sorte du Royaume, & vous m'y condamnez; l'Arrêt qui est prononcé contre eux, l'est aussi contre moi: je professe la même Religion; s'ils sont coupables, je le suis. Ne craignez rien, lui repliqua le Ministre avec bonté, ni vous ni vos Peres ne sortirez du Royaume. Ces paroles ne le rassuroient pas. L'ordre étoit expédié, il devoit le lendemain être signé par le Ministre. Il le sçavoit, & dès le grand matin, il se transporta chez le Seigneur Persan: les Schismatiques lui présenterent l'ordre en question. En ignoroit-il le contenu? Avoit-il oublié sa promesse? Il le signa, sans même le lire. Quel triomphe pour les ennemis de notre Religion! Ils se retiroient avec cette joie qu'inspire une victoire desirée depuis long-temps. Ah! Seigneur, s'écria le zélé défenseur des Missionnaires, est-ce donc-là la parole que vous m'aviez donnée; songez que vous venez de signer mon exil, en signant le bannissement de nos Peres. A ces mots le Ministre étonné, fit rappeller les Arméniens, leur demanda le papier, le lut,

& le déchira, en leur disant qu'ils l'avoient trompé, qu'il n'avoit point prétendu signer un pareil ordre; & il assura obligeamment Monsieur Hermet, que jamais il n'en signeroit de semblable. Ce Catholique zélé lui rendit mille actions de graces, & vint lui-même nous annoncer le succès de ses prieres, sans être fort allarmé des menaces impuissantes des Arméniens, & moins encore de l'excommunication que lança contre lui leur grand Vertabiet.

Quelque temps après, à sa qualité de Médecin, il joignit celle d'Interprête de la Compagnie d'Angleterre, & comme il fut obligé de suivre Messieurs les Anglois à Bander-Abassy, M. Charles Jacques Hermet son cadet, fut déclaré Interprête de la même Compagnie pour Ispahan. Ces deux illustres freres commencerent à se lier étroitement avec Messieurs les Chérimans. Ce sont les chefs de cette famille si opulente & si Catholique, dont j'ai déja parlé avec éloge. Ils concerterent entr'eux les moyens de faire échouer les pernicieux desseins de nos ennemis. Pour y réussir, il falloit mettre dans nos intérêts le Gouverneur, & le Nabab, qui est le chef de la Loi. Ils en vinrent à bout par leur

crédit, & sur-tout par les présens que firent Messieurs les Cherimans à ces Chefs intéressés.

Le Gouverneur gagné, évoqua l'affaire à son Tribunal. L'allarme fut grande parmi les Arméniens, & en particulier parmi les Vertabiets. C'étoit le jour de la fête du Scapulaire, qu'après avoir célébré la sainte Messe, nous nous assemblâmes dans la maison de la Compagnie Angloise ; là le rendez-vous étoit donné : quand tout le monde fut arrivé, nous allâmes chez le Gouverneur. L'affaire ne fut point jugée définitivement, les présens des Arméniens avoient fait quelque effet ; mais beaucoup moins qu'ils ne l'avoient espéré : Messieurs les Cherimans intéresserent les Seigneurs Persans en faveur de la Mission. Cependant le Dimanche, pendant la grande Messe, un Officier vint faire grand bruit à la porte de notre Eglise ; on la ferma de peur qu'il n'entrât & ne troublât le saint Sacrifice. Il attendit, nous intima ses ordres, & nous conduisit en ville à l'Hôtel de la Compagnie d'Angleterre : on nous signifia que nous eussions à rester jusqu'au lendemain. Cette espece d'arrêt n'étoit qu'une feinte concertée : on vouloit paroître par-là donner quelque sa-

tisfaction aux Arméniens qui avoient demandé notre sortie de Julfa. Effectivement nous n'y couchâmes pas cette nuit. Dès qu'il fut jour, on nous appella chez le Gouverneur pour assister à la décision de la cause. Messieurs Hermet vinrent avec nous. L'accueil gracieux qu'on nous fit nous annonça le succès de notre affaire.

Notre partie, c'est-à-dire les Vertabiets, le Dérogat & le Calanthar, étoient à notre droite. Monseigneur l'Evêque étoit à notre tête. Le Gouverneur, le Nabab & les autres Conseillers délibérerent entre eux pendant quelque temps. Ensuite le Nabab prenant la parole, ordonna au Calanthar de prouver les accusations avancées dans la Requête. Répondez-nous, lui dit-il.

1°. Comment les Peres sont-ils des espions entretenus par les Cours de l'Europe? Depuis un siecle qu'ils sont établis en Perse, on n'a jamais rien découvert dans leur conduite qui ait pu donner d'eux de pareils soupçons. Le Calanthar surpris ne répondit que par des conjectures vagues.

2°. Quels sont ceux que les Peres ont fait sortir du Royaume? Le Calanthar présenta les noms de quelques Catho-

liques qui étoient allés s'établir à Venise. Mais le Nabab, qu'on avoit bien instruit, lui répondit : combien des vôtres se sont établis aux Indes & en Moscovie ?

Le Calanthar n'osa le nier. Ne maltraitez point les Catholiques, ajouta le Nabab, & ils n'iront pas s'établir ailleurs.

3°. Comment les Peres trompent-ils les peuples ? Le Calanthar n'osant répéter les calomnies grossieres que débitent les Vertabiets, prit le parti de se taire. Le Gouverneur le voyant confondu, fit aux Arméniens une vive réprimende, & nous fûmes renvoyés absous.

L'affaire nous parut finie ; elle ne l'étoit pas : les Vertabiets, qni dans Julfa avoient l'autorité en main, avoient eu la précaution d'exiger de plusieurs de nos Chrétiens intimidés un écrit, par lequel ils s'engageoient ou à ne plus paroître dans nos temples, ou à payer une grosse amende. On en avoit même conduit quelques-uns, par surprise ou par force, aux Eglises des Arméniens, & les nôtres étoient presque désertes.

Mais au milieu de ces troubles & de ces tribulations, Dieu nous consola d'une maniere bien sensible par l'exemple de fermeté que donna un jeune homme

âgé de quatorze ou quinze ans : nous en fûmes édifiés ; nous n'en fûmes point ſurpris : nous ſçavons que le même eſprit qui peut rendre diſertes les langues des enfans, peut, quand il lui plaît, rendre leurs cœurs intrépides. Ce jeune homme avoit quitté notre école depuis quelque temps, & on l'avoit mis en apprentiſſage chez un Arménien. Son maître lui défendit de venir à la Meſſe dans notre Egliſe : il le maltraita ſans rien obtenir. Le jour de l'Aſſomption il voulut le mener avec lui à l'Egliſe des Schiſmatiques : la crainte des châtimens ne put l'ébranler, il ſe ſauva : il vint à la nôtre ſe confeſſer & communier. Cette généreuſe réſiſtance d'un enfant ſans appui nous conſoloit de l'indigne lâcheté de tant d'hommes timides, qu'un vil intérêt enlevoit à la Foi.

Scandaliſés de cette déſertion, Meſſieurs les Cherimans ne voyoient qu'avec douleur le tort qu'elle faiſoit à la véritable Religion : ils penſerent à y remédier efficacement. Il falloit pour cela ſouſtraire ces ames intéreſſées au pouvoir de ceux dont les promeſſes les avoient ſéduites. Ils demanderent au Prince un ordre, par lequel il fût permis à chacun de ſuivre la Religion qu'il

avoit

avoit embraſſée. Il falloit pour cela faire quelque dépenſe. Ils la firent volontiers. Rien ne coûte à cette généreuſe famille quand il s'agit de la gloire de Dieu & de celle de la Religion. Pour obtenir cet ordre plus ſûrement, ils s'adreſſerent à M. Leyſeg, qui avoit beaucoup de bonté pour eux & pour les Peres, & qui étoit à la tête de la Compagnie Hollandoiſe.

L'ordre vint quelque temps après tel que nous le ſouhaitions ; la paix & la tranquillité furent rétablies. Nous étions à la vérité en butte aux Arméniens opiniâtres ; mais nous nous eſtimions trop heureux d'être mépriſés, pourvu que la Religion Catholique triomphât.

Fruſtrés de leurs eſpérances, les Schiſmatiques ne perdirent point courage : de concert avec les Vertabiets, ils réſolurent de faire une nouvelle tentative, bien perſuadés que ſi les Peres étoient une fois hors du Royaume, tout le peuple ſe feroit Arménien. Ils renvoyerent à Maſchet le même Vertabiet & le même Prêtre, chargés d'argent & de préſens, avec ordre de ſolliciter auprès du Prince le banniſſement des Miſſionnaires, & de le demander ſans aucune reſtriction ; les ſommes qu'ils devoient répandre étoient illimitées ; on

leur promit d'acquitter toutes les lettres de change qu'ils envoyeroient, & on leur tint parole. Ils firent appuyer leur demande par le Patriarche qui s'étoit rendu à Maſchet, auprès du fils du Roi, apparemment dans le même deſſein. Ce chef de la Religion Arménienne fit de ſon côté des préſens magnifiques. Il gagna le jeune Prince & l'ordre fut délivré.

C'en étoit fait de la Religion Catholique dans la Perſe, ſi le Seigneur n'eût détourné ce coup, en permettant que celui qui le portoit à Iſpahan fût dépouillé & tué en chemin. C'eſt le Prêtre qu'on en avoit chargé. Le Vertabiet & le Patriarche qui étoient reſtés à Maſchet, l'avoient dépêché devant eux, & lui en avoient remis l'original. Ils n'avoient pas même penſé à en tirer des copies authentiques. Le Prêtre partit de Maſchet avec peu de monde; & en apprenant à Julfa la nouvelle de ſon départ, on y apprit en même temps celle de ſa mort. Toute ſa ſuite fut maſſacrée avec lui. Le Vertabiet étoit déja en route, & aſſez près d'Iſpahan, lorſqu'il ſçut cet accident tragique. Cette affaire fit grand bruit: les Arméniens & leurs Vertabiets ne manquerent pas de publier

que les Miſſionnaires & Meſſieurs Cherimans en étoient les auteurs ſecrets, & qu'ils avoient apoſté des aſſaſſins; mais la calomnie étoit ſi groſſiere, que ceux des Schiſmatiques qui n'étoient pas aveuglés par la paſſion, n'y ajouterent aucune foi: auſſi elle tomba d'elle-même. Après que cet orage fut diſſipé, nous demeurâmes tranquilles juſqu'à l'arrivée du Patriarche; nous connoiſſions ſon caractere vif, entreprenant & emporté. Sa ſeule préſence étoit capable de rallumer un feu qui n'étoit pas bien éteint. Il avoit donné à Smirne & à Conſtantinople des marques de ſa haine implacable contre les Catholiques, & leur avoit ſuſcité une furieuſe perſécution.

Son arrivée à Julfa reſſembloit plutôt à l'entrée d'un Prince qu'à celle d'un Religieux, & il paſſa avec tant de pompe & de magnificence au milieu des Bazards de la ville, que les Perſans qui en furent témoins, en témoignoient leur indignation; & ces infideles l'auroient inſulté, s'il n'avoit été précédé par les valets de pied de M. le Réſident de Moſcovie, qu'ils reſpectoient: grands & petits, Catholiques & Chrétiens, tous accoururent en foule à ce ſpectacle. Depuis les dehors de Julfa juſqu'à

la porte du Monaſtere, toutes les rues étoient bordées de monde.

Les Miſſionnaires furent preſque les ſeuls qui n'aſſiſterent point à cette entrée triomphante : ils appréhendoient que leur préſence ne tirât à conſéquence, & ils ne vouloient pas paroître autoriſer par leur exemple la démarche que faiſoient tant de Catholiques ; les uns par curioſité ; les autres par crainte ; d'autres enfin par politique.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Julfa, ſes diſcours ne rouloient que ſur le banniſſement futur des Miſſionnaires : il en parloit ouvertement, & il ne diſſimuloit pas ſes diſpoſitions à leur égard. Meſſieurs Chérimans en furent allarmés ; & avec quelques-uns des principaux de nos Catholiques, ils allerent au Monaſtere pour lui faire une viſite de civilité, & tâcher de l'adoucir par cette politeſſe ; elle ne fut pas reçue. Ils ſe préſenterent une ſeconde fois ; l'audience fut encore refuſée. Une troiſieme tentative fut auſſi inutile que les deux autres. On n'admettoit que ceux qui avoient quelques préſens à lui faire. Nos amis ne jugerent pas à propos d'acheter l'honneur d'une audience qui n'auroit vraiſemblablement rendu ni le Patriarche

plus traitable, ni les Catholiques plus tranquilles. Tandis qu'on les excluoit de sa présence, on leur tendit un piége. Les Chefs des Schismatiques, sans doute de concert avec lui & avec les Vertabiets, vinrent trouver Messieurs Chérimans. Après de grandes démonstrations d'amitié : voulez-vous, leur dirent-ils, que nous vivions en paix & comme freres, conseillez aux Peres, & obtenez d'eux qu'ils se retirent tous à Ispahan, seulement pendant le séjour du Patriarche à Julfa ; le moment de son départ sera celui de leur retour. Cette déférence produira plus que toutes vos démarches.

L'avis étoit charitable ; mais ceux qui le donnoient étoient connus. Messieurs Chérimans sentirent où tendoient ces prétendues propositions de paix. Ils répondirent qu'une pareille commission ne leur convenoit point, & qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de faire sortir les Peres de Julfa. Vous le pouvez, ajouterent les Arméniens, vous avez de l'autorité sur leur esprit, ils vous écouteront ; faites-leur envisager que leurs intérêts les plus chers dépendent de cette démarche, qui est après tout sans conséquence. Nous avons des Missionnaires, leur répartirent Messieurs Chérimans;

nous ne les chasserons pas ; mais faites-leur vous-même la proposition. Cette réponse finit la négociation, & elle n'alla pas plus loin.

La résistance de Messieurs Chérimans les déconcerta ; & voyant que la ruse ne leur avoit pas réussi, ils résolurent d'employer la violence, & d'emporter de force ce qu'ils ne pouvoient avoir par adresse. Le fils du Roi s'étoit avancé jusqu'à huit ou dix journées d'Ispahan : ils se persuaderent que ce tribunal leur seroit enfin favorable, & que pourvu que leur Requête fût bien faite, on leur rendroit bonne justice. Ils la dresserent en effet ; ils allerent de maison en maison, de boutique en boutique, solliciter des signatures, & généralement tous les Arméniens la signerent. Cette Requête, comme les précédentes, étoit pleine de calomnies contre les Peres & Messieurs Cherimans. On y faisoit sur-tout mention de l'assassinat du Prêtre qui revenoit de Maschet, & dont ils imputoient la mort aux Chérimans & aux Missionnaires : elle fut portée par deux Vertabiets, qui, sous prétexte d'aller pour affaires de Religion dans une ville qui est à quatre journées d'Ispahan, allerent trouver le Prince. Ils lui présenterent

leur Requête, & lui dirent en la présentant qu'ils étoient prêts à nous prouver en face le nouveau chef d'accusation qu'elle contenoit. Le fils du Roi fut frappé de leur assurance ; & comme les accusations étoient graves, il ordonna au Gouverneur d'Ispahan de faire conduire auprès de sa personne les accusés.

Les Vertabiets, autorisés par cet ordre à faire marcher qui bon leur sembleroit, avoient obtenu un Moisil pour arrêter & escorter les coupables. Cet Officier fait à-peu-près les mêmes fonctions que nos archers de Maréchaussée. Suivis de cet archer, ils revinrent triomphans à Julfa, & tout en arrivant ils le mirent en fonction. M. Aroution revenoit d'Ispahan : ils ordonnerent au Moisil de le conduire en prison au Monastere, & avec lui deux ou trois de ses parens, tous de la famille des Chérimans. Cette nouvelle se répandit bientôt par toute la ville, & y fit grand bruit.

Messieurs Leon & Patros coururent à la prison, & ayant sçu les causes de la détention de leur frere ; s'il est coupable, dirent-ils, nous le sommes aussi. Ils ne voulurent point l'abandonner, & passerent la nuit avec lui.

Le lendemain matin, Dimanche des

Rameaux, on vint appeller le Pere Supérieur de la part de Meſſieurs Chérimans : les Vertabiets qui l'attendoient lui déclarerent qu'il falloit qu'il ſe rendît auprès du Prince. Il promit d'obéir. Sur ſa parole on lui permit de retourner à la maiſon, & les priſonniers eurent la liberté d'y venir entendre la Meſſe. Le départ avoit été d'abord fixé au Mardi : mais ce temps étant trop court pour les préparatifs, il fut différé au Jeudi Saint.

Pendant cet intervalle on avertit Monſeigneur l'Evêque de ſe tenir prêt. C'étoit particuliérement à lui & au Supérieur des Jéſuites qu'on en vouloit. Ce Prélat étoit le chef des Miſſionnaires, & le Pere Duſſau avoit la confiance de preſque tous les Catholiques. Ces deux têtes une fois à bas, on comptoit venir aiſément à bout de tout le reſte. Il faut avouer que l'acharnement des Arméniens contre ce Jéſuite n'étoit pas ſi malfondé : non content de confirmer les foibles dans la Foi par ſes entretiens, ſes inſtructions, ſes manieres inſinuantes & ſes exhortations perſuaſives, il enlevoit chaque jour aux Schiſmatiques quelques-uns de leurs ſujets, & il venoit tout récemment de tirer de leurs mains deux pupilles, qu'il diſpoſoit à embraſ-

ſer la Religion Catholique : auſſi de dépit l'appelloient-ils le *Voleur d'ames.* Cette prétendue injure étoit dans leur bouche un éloge accompli de ſon zele. Le Mercredi on aſſembla tous ceux qui devoient être conduits au Prince, & on les mena chez le Gouverneur pour y faire enregiſtrer leurs noms. Pendant qu'on diſpoſoit tout pour le voyage, les Vertabiets mettoient tout en œuvre pour faire ſigner à ceux qui étoient ſur une liſte, la calomnieuſe Requête qu'ils avoient dreſſée : il n'épargnerent ni promeſſes ni menaces pour les y engager. Deux ſeulement parurent ébranlés : les ſolliciteurs de ſignatures voulurent profiter du moment, & leur préſenterent l'écrit à ſigner. Revenus de leur premiere frayeur, ils le refuſerent. Piqués de ce refus, les Vertabiets leur arracherent de force leurs cachets, & ſcellerent eux-mêmes l'écrit. Fiers de ces ſignatures extorquées & ſubreptices, ils les montroient avec affectation dans toutes les maiſons Catholiques. Ils les préſenterent à Meſſieurs Leon & Petros Chérimans, & leur propoſerent d'y joindre les leurs. Ces zélés Catholiques leur répondirent que la prévarication de quelques lâches déſerteurs ne ſeroit

jamais la regle de leur conduite ; que ſi on vouloit les conduire devant le Prince, ils étoient prêts d'y aller ; qu'ils ſçavoient ſouffrir, & mourir même, pour leur Foi ; mais qu'ils ne ſçavoient ni la diſſimuler ni la trahir.

Le temps de la Semaine ſainte, temps conſacré par la Religion, ne fut pas reſpecté ; & c'eſt le jour même du Jeudi ſaint qu'on partit à deux heures du matin. Voici ce qui compoſoit les deux caravanes des perſécuteurs & des perſécutés. A la tête de la premiere étoit le Supérieur du Monaſtere, deux Vertabiets, leurs domeſtiques, le Moiſil, & un Arménien qui devoit leur ſervir d'Interprête. A la tête de la ſeconde marchoit Monſeigneur l'Evêque, ſuivi du Pere du Han, de M. Aroution, d'un de ſes parens, & d'un Prêtre de l'Egliſe des Chérimans. M. Petros, frere de M. Aroution, un de ſes neveux, & ſon beau-frere qui pouvoit ſervir d'Interprête à Monſeigneur l'Evêque, voulurent être du voyage.

Le jour de Pâques on arriva dans une Ville où Monſeigneur dit la Meſſe, à laquelle tous les Catholiques communierent. Nourris du pain des forts, ils continuerent leur voyage ; & après neuf

jours d'une marche pénible, ils arriverent au terme.

Les fatigues de ce voyage furent suivies de beaucoup d'autres incommodités. Ils attendirent long-temps leur audience; & pendant une semaine entiere ils furent obligés de passer une bonne partie du jour à la porte du Palais, exposés au Soleil, & en spectacle à une troupe de soldats qui montoient la garde. Les Vertabiets profitoient de ce délai pour se faire des protecteurs par les présens qu'ils répandoient à pleines mains. MM. Chérimans jugerent qu'il falloit défendre la bonne cause avec les mêmes armes dont on se servoit pour l'attaquer. Les Ministres du Prince connoissoient toute l'injustice des Vertabiets, & ils n'avoient aucun intérêt à satisfaire leur vengeance; mais ceux qui les servoient en avoient un grand à traîner l'affaire en longueur, & ces délais valoient beaucoup. Enfin, après bien des dépenses de part & d'autre, l'audience fut promise & accordée.

Pendant que tout cela se passoit à la Cour, nous étions à Julfa dans l'attente de ce grand événement qui devoit décider du sort de la Religion dans le Royaume de Perse. Nos ennemis

avoient grand ſoin d'ameuter contre nous la populace. Nous ne pouvions paroître dans les rues ſans entendre blaſphémer contre notre ſainte Foi. La conſpiration étoit preſque générale. Les enfans ne ſe contentoient pas de nous dire des injures, ils nous jettoient des pierres, & nous fûmes inſultés plus d'une fois. Les Emiſſaires du Patriarche faiſoient courir les bruits les plus déſavantageux. On diſoit tantôt que Monſeigneur l'Evêque, que le Pere du Han & M. Aroution avoient été conduits liés & garottés ; tantôt qu'on avoit fait mourir notre Supérieur, qu'on avoit coupé la tête au Prélat, le nez & les oreilles à M. Aroution, & que le Catholique, Interprête de Monſeigneur l'Evêque, avoit été étranglé.

Nous étions bien perſuadés que tous ces bruits étoient ſans fondement, mais nous n'avions point de preuves contraires à oppoſer. Une aventure ſinguliere que fit naître le haſard, augmenta nos allarmes, & confirma le peuple dans les idées qu'on lui avoit données. Le Patriarche, qui étoit encore ici, fut invité le jour de *Quaſimodo* à un grand repas que donnoit un Arménien. Il étoit huit heures & demie du ſoir quand il ſe retira,

& à ſon arrivée on ſonna toutes les cloches du monaſtere, pour lui faire honneur. Les paroiſſiens du voiſinage, entendant cette ſonnerie à une heure indue, crurent qu'il étoit venu quelques nouvelles, & qu'on vouloit l'annoncer au peuple par ce carillon. Ils coururent à leurs égliſes, & battirent leurs planches. (Pour bien entendre cette expreſſion, il faut ſçavoir que dans ce pays il n'y a de cloches que dans les monaſteres, & que les Paroiſſes n'ont, au lieu de cloches, que des planches arrangées avec ſymmétrie, ſur leſquelles on frappe en cadence avec des marteaux de bois.) A ce bruit extraordinaire, chacun ſort en foule de ſa maiſon pour ſçavoir quelle eſt donc la nouvelle qui vient d'arriver. Perſonne ne répond, parce que tout le monde l'ignore. On va juſqu'au monaſtere : on en trouve les portes fermées : on apprend ſeulement que quelques Arméniens des plus diſtingués viennent d'y entrer. Les ſoupçons augmentent, & rien n'eſt éclairci. On ne fut informé que le lendemain de la vérité du fait.

L'émotion ceſſa; mais les Arméniens ne ceſſerent pas d'aller dans les maiſons de leurs parens catholiques pour leur per-

ſuader d'abandonner la Foi. Ils n'y gagnerent rien, & c'eſt à cette occaſion qu'un chef de famille, à qui l'on diſoit que, quand il n'y auroit plus de Peres & de Miſſionnaires, il ſeroit bien forcé d'aller à l'Egliſe Arménienne, fit cette belle réponſe : » Je ne connois, *dit-il*, » qu'une Egliſe, c'eſt l'Egliſe Romaine » dans laquelle je ſuis né, & avec la- » quelle je ſuis uni de communion. S'il » ne reſte plus à Julfa de Miſſionnaires » ou de Prêtres Catholiques, je ſuis » veuf, & par conſéquent libre ; j'irai » me faire ordonner Prêtre, afin de pou- » voir ſatisfaire ma dévotion, & pour » que mes enfans, trouvant dans leur » maiſon de quoi remplir leurs devoirs » de Chrétiens, ne ſoient point tentés » d'aller aux Egliſes Arméniennes ».

Dieu ſe contenta des généreuſes diſpoſitions du héros Chrétien, & il ne permit pas que le Schiſme triomphât de la Religion. Les Vertabiets ſe flattoient cependant d'un heureux ſuccès ; & la veille du jugement, un de leurs Chefs s'étoit expliqué de maniere à faire croire qu'ils comptoient retourner ſeuls à Julfa, & que les Miſſionnaires en ſeroient enfin bannis pour toujours. Le jour marqué pour la déciſion arriva. Le Prince ne

parut faire aucune attention aux calomnies dont on tâchoit de noircir les Peres & les Chérimans. Il se contenta de les interroger sur leur foi, & leur demanda quelle étoit leur créance. Cette question s'adressoit aux deux partis. Chacun fut obligé de répondre & de s'expliquer.

Là se passa une scène singuliere. Deux freres servoient d'Interprêtes, l'un à Monseigneur l'Evêque, l'autre aux Vertabiets. Tous deux également zélés, l'un pour la Foi Catholique, l'autre pour le Schisme. Le cadet, partisan des Arméniens, étoit un homme emporté. Il accabloit son frere des plus grossieres injures, & lui reprochoit d'être déserteur de la Foi de ses peres. L'aîné plus modéré les laissoit tomber sans y répondre, mais le reprenoit avec force lorsqu'il rendoit en langũe Persane les fausses interprétations que les Vertabiets donnoient de l'écriture. Ce contraste réjouissoit les Juges.

Le Prince qui ne vouloit, ce semble, que se divertir, demanda une explication nette & précise des articles du Symbole; chacun la donnoit à sa façon, & quand on vint à l'article du Saint-Esprit, il demanda aux Arméniens comment il étoit fait, & s'ils l'avoient

vu ; ils répondirent que non, & qu'étant Dieu comme les deux autres personnes, il étoit invisible. Mais, poursuivit le Prince, peut-être votre Patriarche, qui est un si grand homme, l'a-t-il vu. Ces plaisanteries leur déplurent, & ils commencerent à s'appercevoir que ce prétendu Jugement qu'ils attendoient, pourroit bien dégénérer en un simple badinage ; mais il n'étoit plus temps de reculer.

Enfin, après une demi-heure d'audience, le Prince, que ces contestations peu intéressantes pour lui commençoient à fatiguer, les renvoya tous, sans condamner personne, mais laissant aux Catholiques la liberté d'exercer leur Religon : c'est tout ce qu'ils demandoient.

Les Vertabiets ne remporterent de cette tentative que la honte d'avoir fait une démarche inconsidérée : les Arméniens qui l'avoient conseillée, n'en furent pas quittes à si bon marché. Le Prince qui avoit besoin d'argent, & qui connoissoit leurs richesses, les obligea d'acheter de lui pour cinq cens tomans, c'est-à-dire, pour dix mille écus de soie, & de payer la somme dans huit jours.

Honteux de leur défaite, & craignant

les impressions que cette nouvelle pouvoit faire sur les esprits, les Vertabiets vouloient y préparer insensiblement le peuple de Julfa & devancer les Catholiques ; mais ils n'osoient arriver de jour dans la Ville, & ce retardement donna le temps à ceux-ci de les prévenir. Les deux Députés qu'avoient dépêchés & Monseigneur l'Evêque & MM. Chérimans, vinrent les premiers, & annoncerent le triomphe de la Foi sur l'héréfie. Quelle joie pour nous & pour ce troupeau de Jesus-Christ ! Le Patriarche ne pût soutenir cet affront, & voyant que les Arméniens qu'il avoit engagés dans une si mauvaise démarche, étoient outrés contre lui, il sortit précipitamment de Julfa sans dire mot à personne, mais bien résolu de pousser les choses plus loin, & d'écraser du moins la famille des Chrérimans s'il ne pouvoit ruiner la Religion ; ses plus zélés partisans s'étoient tournés contre lui, & cet homme, à qui quelques jours auparavant on avoit rendu des respects qui alloient jusqu'à une espece d'adoration, étoit devenu l'objet de l'aversion publique. Nos Catholiques suivoient de près leurs Députés, & arriverent triomphans.

Nous commencions à respirer, lorsqu'à ces troubles assoupis succéderent de nouvelles allarmes. Le Roi vouloit une Traduction Persane des Livres de Moïse, des Pseaumes de David, & de l'Evangile. Il envoya à Ispahan un Molla, ou Docteur de la Loi, qu'il chargea de rassembler les Juifs, les Arméniens, & les Francs qu'ils jugeroient nécessaires pour ce travail. Le Molla, homme d'esprit, confia aux Juifs les Livres de l'ancien Testament; aux Arméniens & aux Francs, ceux du Nouveau. La Traduction fut commencée chez le Molla, dès le mois de Mai mil sept cent quarante. Nous nous trouvions chez lui ordinairement deux Missionnaires & deux Arméniens Catholiques; deux Moines & deux Prêtres Arméniens schismatiques. Tous les mots étoient examinés; on cherchoit le vrai sens, & les termes les plus propres pour les exprimer. La diversité des sentimens faisoit souvent naître diverses explications. L'endroit où Jesus-Christ donne la prééminence à Saint Pierre, fut, entre autres, vivement discuté. Les Schismatiques prétendoient que ces paroles: *Tu es Petrus, &c.* signifioient que quiconque confesseroit que Jesus est fils de Dieu, participeroit

aux éminentes prérogatives qu'avoit méritées à Saint Pierre cette glorieuse confession. Le Molla fut si étonné de cette explication, qu'il demanda de lui-même au Pere Duhan si les Francs donnoient le même sens à ces paroles. Le Pere Duhan lui expliqua le sens Catholique, qu'il trouva si naturel, qu'il imposa silence aux Schismatiques. Nous eûmes la consolation de voir que dans presque toutes ces contestations, ce Mahométan, guidé par la seule raison, décida en faveur des explications Catholiques qui lui paroissoient parfaitement conformes au sens naturel de la lettre.

Ce travail dura six mois. Quand il fut fini, le Roi qui étoit pour lors à soixante lieues d'Ispahan, ordonna qu'on lui apportât cette Traduction, & que ceux qui y avoient travaillé vinssent le trouver. Monseigneur notre Evêque, & deux Missionnaires, partirent avec le Molla de la part des Catholiques. Les Arméniens députerent quatre Evêques. Le Roi les reçut avec bonté, les logea, & rembourſa les frais de leur voyage. Mais quand on lui présenta la Traduction, il dit qu'il n'avoit pas le temps de l'examiner, que d'ailleurs

comme il n'y avoit qu'un Dieu, il ne pouvoit y avoir qu'un Prophête. Ces paroles attristerent nos Missionnaires qui avoient conçu de cette Traduction des idées avantageuses à la Religion. Depuis ce temps-là nous n'avons plus entendu parler de l'ouvrage; & quelques mouvemens que nous nous soyons donnés pour en avoir du moins un exemplaire, nous n'avons pu y réussir; ainsi se sont évanouies toutes nos espérances.

Pour comble de disgrace, la persécution se ralluma bientôt, & nous replongea dans de nouvelles inquiétudes. Le Patriarche alla lui-même demander une audience, & l'obtint. Il dit au Roi que nous débauchions ses sujets, & que nous lui enlevions son Peuple.

Cet objet, présenté avec adresse, eut d'abord l'effet qu'il s'étoit proposé. Le Prince expédia un ordre, qui portoit que les déserteurs de la Foi Arménienne eussent à rentrer sous l'obéissance du Patriarche. On tint quelque temps la chose secrete; & pour ne point se compromettre encore une fois mal-à-propos, on ne vouloit la rendre publique qu'après avoir pris de justes mesures pour l'exécution. Elle demandoit de grosses sommes, & les Arméniens les plus ri-

ches, las de tant de dépenses inutiles, ne vouloient plus rien débourser. Le nouveau Calanthar étoit parent de plusieurs Catholiques, & plus affectionné à la Religion, que son prédécesseur : il recevoit toujours les Missionnaires avec distinction. Les Vertabiets n'ignoroient pas les dispositions de ce premier Juge, & ils sentirent que sous son administration, leurs intrigues ne réussiroient pas. Ils prirent donc le parti de ne point inquiéter les Catholiques de Julfa. Il n'en fut pas de même de Tefflis, où le Patriarche avoit également envoyé cet ordre.

On y persécuta les Catholiques ; & les Peres Capucins qui gouvernoient cette Eglise, essuyerent l'orage les premiers.

Ces Peres furent tirés avec violence de leur maison, mis en prison, condamnés à une grosse somme d'argent, pour laquelle on prit & leurs petits meubles, & leurs vases sacrés. Enfin on les chassa de la Ville. Les Catholiques furent emprisonnés.

Au milieu de tant de violences, le Seigneur prit en main la cause de ses serviteurs, qui étoit la sienne, & les vengea de leurs ennemis & des siens d'une maniere bien éclatante.

Le Révérend Pere Damien de Lyon, Religieux diſtingué par ſon eſprit & par ſon ſçavoir, fut le digne inſtrument dont Dieu ſe ſervit pour délivrer ſes freres de l'oppreſſion. Son talent pour la Médecine l'avoit mis en faveur auprès d'Ibrahim-Kan, frere du Roi, qu'il avoit guéri d'une grande maladie ; & dans une mauvaiſe affaire, que le Patriarche lui avoit ſuſcitée à Tauris, cette faveur lui donna une victoire ſi éclatante, qu'il fit chaſſer honteuſement de la Ville le Prélat ſchiſmatique qui avoit entrepris de le faire bannir.

Après la mort d'Ibrahim-Kan, il avoit trouvé dans le cœur du fils toutes les bontés du pere, & ce jeune Prince s'étoit tellement attaché à lui, qu'il vouloit qu'il l'accompagnât dans tous ſes voyages.

En ſuivant la Cour, le Pere Damien s'étoit fait connoître du Roi ; & ce Prince qui l'eſtimoit, l'avoit appellé à Derbent pour prendre ſoin de M. le Réſident de Moſcovie qui y étoit fort malade. C'eſt-là qu'il apprit les violences qu'on exerçoit à Tefflis contre les Capucins ſes freres, & contre les Catholiques ſes enfans. Il entreprit cette affaire ; elle étoit en bonnes mains, la

circonstance étoit favorable. Le Roi qui aimoit M. le Résident, regardoit le Médecin de ce Ministre comme un homme plus nécessaire que jamais. Et Sa Majesté étoit disposée à ne lui rien refuser. Le Pere Damien saisit cette heureuse conjecture, & profita de ses avantages. Il présenta sa Requête & la fit appuyer par son malade. Le Roi y eut égard, & défendit qu'on inquiétât les Catholiques dans toutes les terres de sa domination : l'ordre fut envoyé, mais les intéressés trouverent le moyen de l'éluder.

Pendant ces délais, Dieu permit que le Monarque lui-même fût attaqué d'un mal de foye. Son neveu lui présenta le Pere Damien pour le traiter, & ce Pere eut le bonheur de le guérir. Il ne demanda pour toute récompense de ce service signalé qu'un ordre de Sa Majesté, pour se transporter à Tefflis, avec commission de rétablir les persécutés dans leurs maisons & dans leurs biens. Il l'obtint ; & secondé du Prince, son protecteur, il se fit donner, par le Calanthar de la Ville, un écrit signé, par lequel ce premier Juge & tous les Arméniens s'engageoient, sous peine de perdre leurs biens & même la vie, à ne plus inquiéter ni les Peres ni les Catholiques.

Le Patriarche, furieux de voir que ſon crédit & ſon argent étoient inutiles, dreſſa une nouvelle batterie. Il obtint ſecretement un ordre, par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui s'étoient faits Catholiques depuis quinze ans, de revenir à l'Arméniſme. Il prit mal ſon temps. Le Pere étoit alors à la Cour. Averti par ſes amis des démarches du Patriarche, il ne ſe contenta pas de les traverſer, il fit donner un ordre déciſif en faveur des Catholiques.

Tout autre que le Patriarche auroit quitté la partie; mais toujours acharné à la perte de la Religion, il ne ſe rebuta point, & voulut faire un dernier effort : il n'avoit point réuſſi par les prieres, il voulut impoſer par l'éclat. Il parut à l'Audience du Roi avec un air de grandeur & de magnificence, peu convenable à un ſujet.

Le Prince en fut frappé. Il lui demanda quels revenus il avoit pour trancher ainſi du grand Seigneur, & du petit Souverain. Il répondit qu'il n'avoit que ce qui étoit ſuffiſant pour l'entretien de ſon Monaſtere d'*Edchmiadzim*; mais le Roi étoit inſtruit. Il le condamna à lui céder cinq villages, & à lui payer 2500 tomans; il le renvoya eſcorté d'un

d'un Moisil qui devoit rapporter cette somme, & la remettre au Trésor Royal. Ce dernier coup l'accabla, & ses poursuites cesserent enfin.

Cette punition du Patriarche, la faveur du Pere Damien, & la protection dont nous honorent Messieurs les Anglois, qui sont de retour à Ispahan ; tout nous annonce, du moins pendant le reste de ce regne, un calme heureux & une tranquillité constante.

Nous avons vu, dans ces temps orageux, des prodiges de valeur & de générosité chrétienne, des fideles résister en face aux Prêtres schismatiques & aux Vertabiets qui vouloient les conduire, malgré eux, à l'Eglise des Arméniens ; un pere se faire l'Apôtre de sa maison, qui s'étoit pervertie pendant son absence, & la rendre Catholique ; une veuve convertir sa famille entiere & l'attirer à la vraie foi, par ses discours, par sa piété, par son exemple ; nous avons vu un enfant de dix à douze ans, se mettre dans le risque de mourir, & mourir en effet, victime de sa fermeté. Il étoit fils d'un paysan des environs de Julfa, & il commençoit à fréquenter notre Ecole : son pere, qui étoit Arménien, entreprit de lui faire abjurer

ſa foi; careſſes, ſollicitations, larmes, prieres, tout fut employé. On eut recours aux menaces, le pere employa les rigueurs, l'enfant les ſouffrit ſans ſe plaindre, & ſa réſiſtance fut invincible. Les mauvais traitemens furent portés à une ſi grande violence, qu'il en tomba malade, & perdit la vie ſans avoir rien perdu de ſa conſtance & de ſa foi.

Je finis cette lettre par quelques traits qui m'ont échappé juſqu'ici ſur la Religion des Arméniens. Ils anathématiſent ſolemnellement le Concile de Calcédoine, ſaint Léon, & l'Egliſe Romaine quatre fois l'année; c'eſt-à-dire, le ſamedi avant la Quinquagéſime, la veille de la Tranſfiguration, la veille de l'Aſſomption & la veille de Noël.

Ils ne croyent ni le jugement particulier, ni le purgatoire; & ils prétendent que les ames de tous ceux qui meurent, vont dans un même lieu, où elles attendent le jugement dernier, les unes dans la joie, les autres dans la triſteſſe: vous voyez qu'ils enchériſſent ſur l'erreur des Millénaires. Quoiqu'ils ne croyent point de purgatoire, ils font cependant des prieres pour les morts. Nous regardons cela comme une inconſéquence, mais l'eſprit d'intérêt les empêche de l'appercevoir.

A la Meſſe, ils ne mettent point d'eau dans le calice, & ils nous traitent d'hérétiques parce que nous en mettons. Voici ſur quoi ils ſe fondent : c'eſt, diſent-ils, que lorſque Jeſus-Chriſt conſacra il ne ſe ſervit que de vin, & que la Meſſe étant le renouvellement de la Cêne, on doit pratiquer de point en point ce que Jeſus-Chriſt pratiqua.

Quand une perſonne malade n'a pu, par quelque accident, recevoir la Communion, ou quand elle eſt près de mourir ſans avoir pu ſe confeſſer, ils lui mettent le corps de Jeſus-Chriſt dans la bouche lorſqu'elle rend le dernier ſoupir.

Ils ſont étonnés de voir pluſieurs autels dans nos Egliſes, & de voir dire pluſieurs Meſſes ſur chaque autel. Jeſus-Chriſt, diſent-ils, n'a conſacré qu'une fois ſur la même table, & par conſéquent, on ne doit dire qu'une Meſſe ſur chaque autel. Dans le temps du jeûne ils mangent à toute heure & ils ne s'en font aucun ſcrupule, pourvu qu'ils ne mangent point de mets défendus. Nos Catholiques ſont les ſeuls qui ne faſſent qu'un repas par jour.

L'abſtinence eſt beaucoup plus reſpectée; en ce genre, ils portent le ſcru-

pule jusqu'à des excès : si pour guérir une maladie il falloit ou manger gras, ou commettre un péché mortel; dans la nécessité de choisir, il vaudroit mieux, selon eux, pécher mortellement que de rompre l'abstinence.

Quand les femmes sont en deuil, elles ne sortent qu'au bout de quarante jours; quelques-unes même ne sortent qu'au bout de l'an, & pendant tout ce temps-là, elles n'entendent point la Messe; c'est, disent-elles, la coutume du pays, coutume ou plutôt abus, qu'ont aboli les Missionnaires parmi les Catholiques.

Je finis, mon Révérend Pere, & je compte vous marquer, dans une autre lettre, quelles sont nos occupations au-dedans & au-dehors. Vous verrez que nous ne sommes pas desœuvrés, & qu'outre les langues qu'il faut apprendre, on a besoin ici, plus qu'ailleurs, de lumieres, de science, de précautions, de modération, de patience. Qu'on ne nous reproche point que dans ce pays les conversions ne sont pas bien fréquentes, songez que c'est de schismatiques opiniâtres que nous sommes environnés; demandez à nos Missionnaires de France si dans leurs excursions apostoliques ils ne convertissent pas bien moins d'hérétiques que de pécheurs.

C'eſt à leur expérience que j'en appelle. J'ai l'honneur d'être avec les plus reſpectueux ſentimens, &c.

A Julfa ce 26 Mai 1744.

LETTRE

Du Pere Du Bernat, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus en Egypte, au Pere Fleuriau de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Nous ne pouvons trop faire pour vous témoigner notre parfaite reconnoiſſance des ſervices continuels, que vous nous rendez, & à nos Miſſions, dont vous avez le ſoin depuis tant d'années. C'eſt pour vous donner en mon particulier des marques de la mienne, que j'ai tâché de me mettre en état de répondre, comme vous le deſirez, aux queſtions que vous m'avez faites ſur la Religion des Coptes, & ſur leurs rits Eccléſiaſtiques.

Je crois avoir acquis présentement toutes les connoissances qui m'étoient nécessaires pour vous en donner des explications sûres & précises. Je vous suis très-obligé de me les avoir demandées car elles m'ont fait étudier des matieres importantes pour combattre les erreurs des Coptes, avec connoissance de cause, pour ainsi dire. Je sçais leur Religion, comme je crois sçavoir la mienne, & j'espere, avec la grace de Dieu, travailler utilement à leur instruction, & à leur réunion à l'Eglise Catholique.

Je ne vous dirai point que nous ayons affaire ici à des hommes sçavans, tels qu'il y en avoit autrefois dans l'Egypte : l'ignorance a pris ici la place des beaux arts, qui y ont été si célèbres dans les siecles passés. De nouvelles ténebres, mais différentes de celles que Moïse répandit en ce Royaume, aveuglent ici les esprits des Coptes; & ce qui augmente leur misere, c'est qu'ils ne demandent pas & ne souhaitent pas même la délivrance de ce fléau, beaucoup plus terrible que ceux dont l'Egypte fut autrefois frappée. J'avouerai néanmoins, pour les rendre en quelque façon excusables, que l'escla-

vage où ils sont, sous la domination des Turcs, ennemis des sciences & des beaux arts, contribue à les entretenir dans leur pitoyable état. Mais les lumieres du Ciel dissiperont, quand il plaira au Seigneur, les ténebres qui les environnent. Engagez, mon Révérend Pere, les gens de bien à obtenir de Dieu, par leurs ferventes prieres, qu'il lui plaise bénir nos travaux, & nous accorder des succès, qui seront les fruits de leurs vœux, & qui leur mériteront d'éternelles récompenses.

Je pense, mon Révérend Pere, qu'avant que de parler de la créance des Coptes, & de la maniere dont ils traitent les choses de la Religion, il est à propos de donner une notion générale de la nation.

Les Coptes se disent les habitans naturels du pays, descendus des anciens Egyptiens, qui ont eu, dans les premiers temps, leurs Rois Pharaons, & qui, dans la suite, ont subi le joug des Perses, des Grecs, des Romains, des Empereurs de Constantinople, des Arabes, & enfin des Turcs. Depuis plus de vingt-deux siecles, toujours soumis à des Puissances étrangeres, ils se sont soustraits, comme je le dirai bientôt, à

la domination des Empereurs Grecs de Conſtantinople, & ils ſont tombés ſous l'eſclavage des Sarrazins & des Turcs : & des Chrétiens ont eu la lâcheté & le malheur de ſe donner à des maîtres Mahometans.

La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que les Empereurs faiſoient violence à leur conſcience, & prétendoient, à force de mauvais traitemens, les obliger à recevoir les déciſions du Concile de Calcédoine & la lettre de ſaint Léon à Flavien, à reconnoître deux natures en Jeſus-Chriſt, à anathématiſer Dioſcore leur Patriarche, & Sévere, Patriarche d'Antioche. Les Gouverneurs, diſent-ils, & les autres Officiers envoyés de Conſtantinople, n'épargnoient ni les indignités, ni les maſſacres. Quand ils mangeoient, ils forçoient quatre Egyptiens de ſoutenir la table, & s'eſſuyoient les mains à leurs barbes, affront le plus inſupportable qu'on pût leur faire. Tout ce que ces malheureux purent obtenir, c'eſt qu'en cet état, & pour ſauver leurs barbes, ils ſe mettoient une ſerviette ſur les épaules. En mémoire de cette humiliante ſujétion, ils portent encore aujourd'hui ſur les épaules, une eſpece de ſerviette qu'ils nomment *ſonta*,

d'une toile rayée, & qui pend des deux côtés : ils s'en font preſque tous un ornement, & pluſieurs Turcs les imitent en cela.

Quant aux cruautés, ils aſſurent qu'un jour trente & un mille des leurs furent égorgés à Alexandrte, pour avoir refuſé de ſe ſoumettre au Concile de Calcédoine. *Abulbaracat* fait mention de ce terrible maſſacre dans ſon Hiſtoire ; un Hiſtorien Turc que j'ai lu, le décrit : mais j'aime mieux m'en rapporter à un Hiſtorien Grec de nation, & qui par conſéquent ne ſçauroit être ſoupçonné d'en avoir trop dit, il ſe nomme *Seid ba Batrik*, c'eſt-à-dire, *Seid* fils de *Batrik*, & a écrit en arabe. Il dit qu'*Apollinaire* ayant été ſacré Patriarche d'Alexandrie à Conſtantinople ſous l'Empire de Juſtinien, environ l'an 552, arriva à Alexandrie avec une armée : & que les Egyptiens s'obſtinant à ne pas le recevoir, il en fut tué une infinité. L'Hiſtorien Turc ajoute des circonſtances qui ſemblent peu croyables : ſelon lui, Apollinaire commandoit l'armée de l'Empereur, & ſe fit voir d'abord à Alexandrie vêtu en homme de guerre : mais comme il fut allé à l'Egliſe, & qu'à la porte il changea cet habit en celui de

Patriarche, les Egyptiens en furent tellement indignés, qu'ils l'auroient sur l'heure accablé de pierres, s'il ne s'étoit pas sauvé par la fuite. Le lendemain il ordonna que tous se rendissent à la grande Eglise pour entendre les ordres de l'Empereur, & il eut soin de disposer ses troupes pour l'exécution qu'il vouloit faire. Les ordres qu'il leur déclara, étant monté en chaire avec l'habit de Patriarche, furent de le reconnoître & de lui obéir en cette qualité. Le concours des Egyptiens étoit grand, & comme il les vit se soulever encore, il fit le signal à ses soldats, qui se jetterent sur ce peuple, tuant tout sans distinction de sexe ou d'âge, & continuerent un semblable carnage dans toute la ville.

Les Egyptiens ne sont pas gens à s'exposer au hasard des combats, il se contenterent de murmurer & de se plaindre, jusqu'à ce que les conquêtes des Sarrazins dans la Syrie, leur parurent une occasion sûre de se tirer d'une domination, qui leur étoit devenue si odieuse. En 639 ils les inviterent à entrer en Egypte : le Gouverneur pour l'Empereur Heraclius, outre que dans l'ame il avoit des sentimens contraires

au Concile de Calcédoine, craignoit encore d'être puni pour n'avoir pas exécuté l'ordre qu'il avoit reçu d'envoyer du ſecours à Conſtantinople, lorſque cette ville avoit été aſſiégée par les Perſes ; il livra donc le Caire aux Arabes dès qu'ils s'y préſenterent, ne capitulant que pour les Egyptiens, & leur abandonnant les Grecs. Ceux-ci ſe jetterent ſur des barques, & ſe réfugierent à Alexandrie, d'où l'année ſuivante, après un long ſiége, ils furent contraints de ſe retirer par mer en Grece. C'eſt ainſi que *Seid ba Batrik* raconte ce triſte événement : & il ajoute, que tout ce qu'il y avoit alors de Grecs en Egypte, quitta le pays, ſans que je ſçache en quel temps ceux qu'on y voit préſentement, ſont venus s'y établir.

Me voilà, mon Révérend Pere, venu à l'époque, ou près de l'époque des noms de *Melchites* & de *Coptes*. Les Grecs, qui confeſſent deux natures en Jeſus-Chriſt, ſelon le Concile de Calcédoine & la lettre de Saint Léon, ſont appellés *Melchites*, c'eſt-à-dire, *Royaliſtes*, du mot Arabe *Melek*, qui ſignifie *Roi*. Les Egyptiens déclarés contre le Concile de Calcédoine, s'appellent *Coptes. Seid ba Batrik*, parlant

de la reddition du Caire, dit que le Gouverneur ne capitula que pour les Coptes : mais comme il n'a écrit que deux cens ans après, on peut croire qu'il a usé d'anticipation, donnant ce nom au peuple, qui l'a eu dans la suite. Et il en est de même d'*Elmacin*, lorsqu'il dit que *Mahomet* recommanda à ses Arabes d'entretenir l'amitié avec les Coptes. Ce n'est que sous le Patriarchat d'*Aba Khaël* en 459, de l'Ere des Martyrs, comme on compte ici, ou en 742, comme nous comptons, qu'*Abulbaracat* commence proprement à faire la distinction des *Melchites* ou des *Coptes*. Avant ce temps-là, il donne aux premiers le nom de *Calcedoniens*, & honore les seconds de celui d'*Orthodoxes*.

Il n'est pas difficile de reconnoître l'étymologie du nom des *Melchites* : l'Empereur *Marcien* & les Empereurs suivans, si l'on en excepte peu d'entr'eux, emploioient leur autorité & leur puissance à faire recevoir le Concile de Calcédoine ; c'étoit la foi des Empereurs, & ceux qui avoient la même foi furent appellés *Melchites* ou *Royalistes*.

Pour le nom de Coptes, on est presque réduit à des conjectures. Comme je vois qu'il n'a commencé d'être en usage, &

qu'il n'eſt connu que depuis que les Mahométans ſe ſont rendus maîtres de l'Egypte, je ſuis perſuadé que c'eſt-là qu'il faut en chercher l'étymologie. Or, les Egyptiens, ou, à l'exemple de leurs nouveaux Maîtres, ou, pour ſe concilier leur bienveillance, prirent la coutume honteuſe de circoncire leurs propres enfans. Les Grecs, juſtement ſcandaliſés de cette baſſe complaiſance, & criminelle en des Chrétiens, les appellerent par mépris Κόπτοι, *Circoncis*, *Coptes*. Au contraire, les Mahométans ayant appris la ſignification de ce nom, leur en firent honneur, & ainſi il paſſa inſenſiblement dans l'uſage, & devint le nom appellatif de la nation; car, ſelon le langage du pays, auquel il faut s'en rapporter, il en eſt de celui-là comme de ceux de Suriens, d'Arméniens, de Grecs; enſorte qu'en Egypte, dire Copte, ou Egyptien naturel, c'eſt la même choſe, & de même *Melchite* ou *Grec*; j'avoue pourtant qu'à ces noms eſt attachée l'idée d'une certaine créance & d'un certain rit; ainſi, ils diſent d'un Copte converti, qu'il s'eſt fait *Franc*; d'un autre qui a renoncé au Chriſtianiſme, qu'il s'eſt fait *Turc*, *Mahométan*.

Vous me demandez, mon Révérend

Père, si les Coptes convertis font quelque nombre; & je vous répondrai, après vous avoir exposé la situation où je vois maintenant cette nation. Je crois la pouvoir diviser à peu près comme nous divisons la France, en trois Etats, du Clergé, de la Noblesse, si l'on peut appeller Noble des gens à qui le port des armes est absolument interdit; & du peuple.

Le Clergé est composé d'un Patriarche avec le titre de Patriarche d'Alexandrie, quoiqu'il fasse sa résidence ordinaire au Caire comme en la capitale; de onze ou douze Evêques, de plusieurs Prêtres, d'un grand nombre de Diacres, de Clercs inférieurs, des célebres Monasteres de saint Antoine, de saint Paul & de saint Macaire.

Bien que les Coptes soient sous la domination des Turcs, ils se sont jusqu'à cette heure préservés de la simonie, & chez eux les dignités ecclésiastiques ne sont point vénales comme chez les Grecs. Pour y parvenir, ils ne s'adressent point au Bacha, & ne lui comptent point d'argent.

Après la mort du Patriarche, les Evêques, les Prêtres, & les principaux de la nation s'assemblent au Caire pour

lui élire un ſucceſſeur ; & comme il faut qu'il ſoit *Betoul*, c'eſt-à-dire, qu'il ait gardé une perpétuelle chaſteté, ils le choiſiſſent entre les Moines. Si, dans l'élection, les ſuffrages étoient tellement partagés qu'ils ne puſſent s'accorder ſur un ſujet, alors ils écrivent en des billets ſéparés, le nom de ceux qui ont le plus de voix, les mettent ſur l'autel, où l'on dit la Meſſe trois jours de ſuite, pour demander à Dieu qu'il faſſe connoître qui eſt le plus digne de remplir la Chaire de ſaint Marc. Enfin, un enfant, qui eſt Diacre, tire un des billets, & le Moine, dont le nom s'y trouve écrit, eſt déclaré Patriarche. On va le chercher dans ſon Monaſtere, & après l'avoir inſtallé au Caire, où il doit réſider, il eſt conduit à Alexandrie, & placé ſur la Chaire de ſaint Marc. On m'a aſſuré qu'ordinairement ce n'eſt pas ſans beaucoup de réſiſtance de ſa part, qu'un Moine ainſi élu quitte ſon deſert, & accepte la dignité Patriarchale.

Les Evêques ſont dans une extrême dépendance du Patriarche, qui les élit à ſon gré. Ils ſont obligés à la continence: mais il y en a qui auparavant ont été mariés. Ils ſont dans les Provinces les Receveurs du Patriarche pour une eſpece

de dîme destinée à son entretien, & chacun sçait ce qu'il doit payer. Celui de Jérusalem est le plus considérable; il est l'Administrateur du Patriarchat pendant la vacance du Siége ; il fait aussi sa résidence au Caire, parce qu'il y a peu de Coptes à Jérusalem , & il se contente d'y aller une fois l'an pour y célebrer les fêtes de Pâques. J'ai lu dans leur Pontifical le nom de cinquante Evêchés, qui sont réduits au petit nombre que j'ai marqué; les Turcs portent partout la désolation.

Quoiqu'il n'y ait pas d'obligation aux Prêtres de vivre en continence, il y en a néanmoins qui ne sont pas mariés, & qui ne l'ont point été. Au reste, les Coptes n'ont pas d'empressement pour la Prêtrise, & il faut souvent les y forcer. On les retient de peur qu'ils n'échappent, & seulement au moment de l'Ordination, on les laisse s'avancer d'eux-mêmes vers l'autel, afin de conserver la liberté requise pour l'Ordination. Ce qui leur cause cet éloignement pour la Prêtrise , n'est pas tant l'humilité & le respect pour le sacré ministere, que la crainte de la pauvreté. Comme ils sont tirés du peuple, qui ne subsiste que de son travail , il considere que ce nouvel

emploi leur emportera la plus grande partie du temps, & les détournera de vaquer à leur métier, quoiqu'ils ſoient chargés de pourvoir par leur travail à l'entretien d'une famille, d'une femme & des enfans, l'Egliſe ne leur fourniſſant preſque rien.

On peut juger par-là quelle ſcience peuvent avoir des gens qui ſortent très-ſouvent de la boutique à l'âge de trente ans, pour être élevés au Sacerdoce. Ont-ils été juſqu'à préſent Tailleurs, Tiſſerans, Orfévres ou Graveurs; ſçavent-ils lire en Copte, cela ſuffit pour les ordonner Prêtres, parce que la Meſſe ſe dit & l'Office ſe fait en cette langue, que la plûpart d'entr'eux n'entendent pas. De-là vient que dans les Miſſels, l'Arabe eſt toujours mis vis-à-vis du Copte; & outre cela, c'eſt toujours en Arabe que l'Epître & l'Evangile ſe liſent à la Meſſe.

Il faut ajouter ici que la néceſſité les contraint ſouvent de reprendre leur premier métier, ſur-tout quand il n'eſt pas expoſé aux yeux du public. Quelques-uns ne laiſſent pas cependant de ſe montrer comme auparavant à la boutique: ils s'y occupent du travail des mains, qui eſt recommandé aux Clercs, & dont

ſaint Paul ne ſe diſpenſoit pas ; mais ſaint Paul gardoit des bienſéances, dont ceux-ci ne ſe mettent pas beaucoup en peine.

Il y en a cependant parmi eux, qui s'appliquent uniquement à l'inſtruction des enfans. Ils leur apprennent à lire en Arabe & en Copte, s'ils le peuvent ; ils font réciter le Catéchiſme ; mais pour ce qui eſt d'annoncer publiquement la parole de Dieu, c'eſt ce qu'ils ne ſçavent point faire. Soit incapacité, ſoit timidité, on ne les voit jamais monter en Chaire. Il n'y a point ici d'autres prédications que celles des Miſſionnaires dans les Egliſes des Francs.

Il faut cependant convenir que les Prêtres Coptes, quelque peu de mérite qu'ils aient, ſont univerſellement reſpectés des peuples. Tout ce qu'il y a de plus conſidérable & de plus diſtingué dans la nation ſe courbe devant eux, leur baiſe la main, les priant de la leur mettre ſur la tête.

Quoique j'aie dit que les Prêtres ſoient pris d'entre les gens de métier, ce n'eſt pas à dire pour cela qu'on les ait tirés du nombre des laïcs : il faut qu'ils ayent reçu le Diaconat avant que de parvenir à la Prêtriſe ; ils ont même ſouvent été

Diacre dès l'enfance, c'est-à-dire dès l'âge de six, de sept & huit ans.

Comme l'assistance d'un Diacre est nécessaire pour célébrer la Messe, ces petits Diacres sont toujours prêts, & rendent d'autres services à l'Eglise, tandis que les grands sont occupés à gagner leur vie.

Du moins l'Eglise Coptique a cela d'édifiant, que l'ordre Hiérarchique s'y est parfaitement conservé : les Evêques sont soumis au Patriarche, les Prêtres aux Evêques, toute la nation honorant le Sacerdoce. L'autorité du Patriarche est si grande, qu'il termine presque toutes les affaires.

Les Monasteres se remplissent de sujets, qui peut-être renoncent d'affection aux biens de la terre, mais qui, en effet, n'en quittent point. On a de la peine à comprendre ici qu'en Europe, de jeunes gens de condition, & qui pourroient se flatter de réussir dans le monde, s'ils y demeuroient, sacrifient courageusement à Jesus-Christ dans la vie Religieuse leurs personnes, leurs biens, leurs espérances : cela passe les Coptes, je ne dis pas pour l'imiter, mais pour le concevoir. Ce qu'ils appellent Monasteres de Religieuses, ne sont à proprement par-

ler que des hôpitaux, qui servent de retraite à de pauvres femmes, veuves la plûpart, qui n'ont pas de quoi subsister chez elles. Tous ces Monasteres n'ont point d'autre fond que celui des aumônes, qui sont assez grandes, par rapport à la condition de ceux qui les font. D'ailleurs la vie y est fort frugale, & n'est pas de dépense.

Le second état est composé de ceux qu'ils nomment *Mebachers*. Ce mot Arabe, en sa propre signification, se prend pour des Envoyés, des Messagers, en latin, *Nuncii*; ainsi ils appellent l'Evangile *Bechaïer*, & les Evangélistes *Mebacherim*, mais dans l'usage commun, *Mebacher* est un partisan, un homme d'affaires, Fermier, Receveur, Secrétaire, Intendant de la maison des Grands; emplois qui sont devenus héréditaires dans les familles de ceux qui les possedent. Ces *Mebachers* Coptes sont la plûpart très-riches, principalement une douzaine qui sont à la tête des autres.

Le Bacha qui commande dans toute l'Egypte, vingt-quatre *Beys* qui la partagent en autant de gouvernemens particuliers ou de provinces, & tous les Officiers, tant généraux que subalternes, ou sont incapables, ou dédaignent de

s'appliquer au détail de leurs biens & de leurs affaires. Ils veulent de l'argent, sans qu'il leur coûte seulement la peine de s'instruire d'où & comment il leur vient. Ils remettent donc tout entre les mains des Mebachers Coptes, dont la fidélité leur est moins suspecte que celle des Turcs & des Juifs. C'est encore sur cette estime de la fidélité des Coptes, que les Grands les prennent à leur service, & aiment à en avoir pour domestiques.

Enfin, le troisieme état comprend les Artisans & les paysans. Quelques-uns de ceux-là sont assez accommodés ; mais le grand nombre peut à peine, par son travail, suffire au jour présent. Ils sont réduits incontinent à la mendicité, si une maladie leur survient, ou si les forces leur manquent. Au reste, on ne peut pas leur reprocher, comme on fait souvent à ceux de France, qu'ils sont eux-mêmes la cause de leur misere par leur mauvaise économie, consommant en bonne chere, dans un jour, ce qu'ils ont gagné pendant la semaine. Les Coptes & les autres nations qui sont ici établies, vivent & petitement & mal-proprement. Ils ont besoin de manger souvent ; mais ils ne sont nullement délicats sur le choix des

viandes, ni ſur les apprêts, non plus que ſur la maniere de les faire ſervir.

Pour répondre préſentement à la queſtion que vous me faites, mon Révérend Pere, ſur le nombre des Coptes convertis & Catholiques, je vous dirai qu'il y a environ ſeize ans que vous nous procurâtes, comme vous ſçavez, un ordre du Roi pour venir commencer l'établiſſement d'une Miſſion en cette ville. La commodité du commerce, y attirant quantité de Grecs, d'Arméniens, de Suriens, ſans parler des François & des autres Européens négocians, qui y ſont établis en aſſez grand nombre; nous y avons trouvé de l'occupation ſuffiſamment, pour n'avoir pas le loiſir d'en aller chercher ailleurs. Ainſi je ne puis être bien informé de l'état des Coptes, qui habitent dans les autres parties de l'Egypte. A en juger par ceux qui ſont ou qui viennent au Caire, je crois pouvoir dire qu'il y a plus d'ignorance & de groſſiereté dans toute la nation, qu'autre choſe; quelques-uns de nos Miſſionnaires ſont réſolus d'aller inceſſamment viſiter les Coptes qui habitent le long du Nil, dans la haute & baſſe Egypte, & ils ne manqueront pas de vous envoyer les relations de tout ce

qui méritera d'être écrit en France.

Pour ce qui eſt en particulier des Coptes du Caire & des environs, il en eſt à peu près comme des premiers diſciples des Apôtres. Nous pouvons dire d'eux ce que l'Apôtre Saint Paul diſoit aux Corinthiens : (1) *Dieu n'a point choiſi pour être Diſciples de la Foi ceux qui ſont les plus ſages ſelon la chair, ou les plus puiſſans, ou les plus nobles : il a choiſi ce qui eſt foible, ſelon le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a choiſi ce qu'il y a de moins noble, & de plus mépriſable*, des gens de métier, & des familles de baſſe extraction, mais dont la ſimplicité, l'humilité, la charité, la dévotion & l'innocence eſt précieuſe aux yeux de Dieu.

Nous eſpérons que leurs compatriotes, encore éloignés du Royaume de Dieu, & qui ont eu part au ſang de Jeſus-Chriſt, participeront auſſi aux fruits de ce même ſang, qui opérera leur converſion; c'eſt ce que nous attendons plus certainement du ſecours des prieres des gens de bien que vous nous procurerez, que du mérite de nos travaux.

Nous avons quatre graces particu-

(1) I. Cor. chap. 1, v. 26.

lieres à obtenir de la bonté de Dieu ; pour vaincre autant d'obſtacles, qui nous paroiſſent s'oppoſer à une ſincere réunion des Coptes à l'Egliſe Romaine. Le premier eſt je ne ſçai quel fond d'averſion invétérée à l'égard des Francs. Vous ſçavez que par ce nom de Francs, ils n'entendent pas ſeulement les François, mais toutes les Nations Chrétiennes de l'Europe. J'ai dit, je ne ſçai quel fond d'averſion : car d'ailleurs il me paroît que ceux qui traitent avec nous, ne nous haïſſent pas abſolument ; & qu'ils ſeroient diſpoſés à nous fréquenter, s'ils n'étoient retenus par la crainte des Turcs. Ils croyent que nous ſçavons tout, & que nous avons abondance de tout : ſur-tout ils nous eſtiment fort habiles dans la Médecine.

Le ſecond obſtacle qui eſt plus grand que le premier, eſt cette profonde ignorance où ils ſont, pour ainſi dire, enſevelis ; ignorance qui produit en eux une inſenſibilité déplorable pour tout ce qui concerne la Religion. Sans doute le naturel & l'éducation y contribuent beaucoup : mais j'en attribue en partie la cauſe à l'état où je les vois. Parmi eux il n'y a preſque point de milieu entre être fort pauvre, ou fort riche.

Le

Le peuple preſſé par l'indigence, ne penſe qu'aux moyens, non pas de s'en délivrer, ce qui leur eſt impoſſible, mais de n'y pas ſuccomber abſolument, & de la traîner autant qu'il peut. Tandis que vous les aidez par des aumônes, vous les trouvez d'autant plus dociles à vous écouter, & complaiſans à approuver ce que vous leur dites, qu'ils n'ont rien à attendre de leurs Prêtres, qui ſont auſſi pauvres qu'eux : ſentent-ils que vous êtes épuiſé, vous ne les voyez plus. Ainſi n'étant pas, pour ainſi dire, payés pour ſe faire inſtruire, ils ne ſçavent preſqu'autre choſe, ſinon qu'ils ſont Chrétiens; pluſieurs ſeroient embarraſſés de réciter l'oraiſon dominicale, & peu d'entr'eux pourroient répondre aux queſtions les plus communes & les plus néceſſaires du Catéchiſme.

Du moins les Mebachers ſont-ils mieux inſtruits de la Religion? Nullement. Occupés continuellement des affaires temporelles, ils penſent peu à l'éternité : arrêtés dans les grandes maiſons dont ils ont l'adminiſtration, ils fréquentent rarement les égliſes, & ſeulement aux grandes fêtes. J'ai même entendu dire que quelques-uns paſſent les années ſans entendre la meſſe, & plu-

ſieurs années ſans approcher des ſacremens. De plus, il n'y a dans leurs égliſes, ni ſermon, ni inſtruction, ni catéchiſme.

Un moyen efficace, & le ſeul que je ſçache, de diſſiper ces épaiſſes ténèbres, ſeroit d'établir des écoles & de commencer par les enfans, que leurs peres nous envoyeroient d'autant plus volontiers qu'il ne leur en coûteroit rien: mais il faudroit qu'il en coûtât à des perſonnes zélées pour faire voir aux Coptes la pure lumiere de l'Evangile. Avec leurs ſecours, nos peines, bien loin de nous coûter, nous paroîtroient douces.

Un troiſieme obſtacle à leur converſion, plus grand encore que le ſecond, eſt une timidité que la nature ſemble leur inſpirer, & que l'éducation augmente. Encore que l'Egypte ſoit le pays de tout l'Empire Ottoman, où la Religion Chrétienne s'exerce avec le plus de liberté, & que pour cette raiſon un grand nombre de Chrétiens des autres endroits s'y réfugie: toutefois les Coptes s'imaginent que tout ſeroit perdu, ſi les Turcs s'appercevoient de quelque correſpondance & de quelqu'union avec les Francs. Ce ſeroit, diſent-ils, un

prétexte à ces Infideles de redoubler leurs mauvais traitemens, qui ne nous sont pas déja épargnés, & nous craignons de nous exposer à de plus grands.

Le quatriéme obstacle est un attachement opiniâtre aux erreurs de leurs peres, & une prévention fomentée par leur ignorance contre la doctrine du Concile de Calcedoine. On a beau les convaincre : on croit les avoir persuadés, & ils retournent aussi-tôt à leurs premiers égaremens.

Vous voyez, mon Révérend Pere des difficultés qui sont humainement insurmontables. Ne nous décourageons pourtant pas, & tâchons de nous rendre, par notre patience, les Ministres des miséricordes du Seigneur. Dieu, qui par sa grace toute puissante, fit de l'Egypte Idolâtre & superstitieuse la demeure de tant de grands Saints, sçait les moyens de vaincre l'obstination de l'Egypte schismatique. Espérons qu'il les employera, ces moyens efficaces, &, de notre part, mettons-nous en état d'y concourir en son temps.

Jusqu'ici je vous ai entretenu de ce qui concerne en général l'état présent des Coptes, le caractere & la disposition de leur esprit par rapport à la Religion;

je vas tâcher de vous ſatisfaire ſur ce que vous me demandez de leurs uſages, de leurs rits, de leur créance. Vous verrez bien des abus à réformer, & bien des erreurs à combattre. J'approuve ce que vous dites, qu'ils ſont déja aſſez noirs, ſans qu'on les noirciſſe davantage : mais je n'y ſouſcrirois pas, s'il ne s'agiſſoit que du teint & de la couleur : à cet égard, je ne vois point de différence entr'eux & nous, & avec nos longues barbes, on ne nous diſtingue point des habitans du Caire. J'ai oui dire qu'en tirant vers la haute Egypte, les hommes y ſont plus baſanés.

Ces Chrétiens ſont comme les autres d'Orient, grands obſervateurs du jeûne, faiſant quatre carêmes dans l'année. Le premier, & qu'ils appellent le grand carême, leur eſt commun avec nous; mais plus long & plus rigoureux : car il eſt de cinquante-cinq jours, & commence neuf jours avant le nôtre, c'eſt-à-dire, au lundi de la Sexagéſime. Comme les ſamedis, excepté celui de la veille de Pâques, ne ſont point jours de jeûne pour les Coptes, non plus que les Dimanches, ces cinquante-cinq jours de leur carême ſe réduiſent à quarante de jeûnes. Pendant tout ce temps-là les

œufs, les laitages & le poiſſon leur ſont défendus : les légumes font toute leur nourriture. Ils demeurent ſans manger, ſans boire & même ſans fumer, ce qui leur eſt plus difficile, juſqu'après l'office, qui ne devroit commencer qu'à None, c'eſt-à-dire, à trois heures après midi : mais ici par condeſcendance il eſt avancé, & finit environ à une heure & demie. Dans la haute Egypte, on eſt, diſent-ils, plus régulier ſur ce point. L'office fini, chacun mange, boit, fume à diſcrétion : l'uſage ordinaire eſt de faire auſſi-tôt un repas léger, comme eſt notre collation, de prendre le café, & de ſe réſerver à un autre repas plus ample vers le coucher du ſoleil. A deux heures de nuit l'obligation du jeûne recommence pour le lendemain.

Le ſecond carême eſt de quarante-trois jours pour le Clergé, & de vingt-trois ſeulement pour les autres, avant la Nativité de Notre-Seigneur.

Le troiſiéme, avant la fête des Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, eſt encore inégal pour le Clergé & pour les autres : à ceux-ci il n'eſt que de treize jours, & ceux-là le commencent dès le lendemain d'après la ſemaine de la Pentecôte ; enſorte qu'il eſt ou plus long,

ou plus court, ſelon que Pâques eſt plus ou moins avancé, & quelquefois il va juſqu'à trente jours.

Le quatrieme carême avant la fête de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, eſt de quinze jours. Ils ont encore un petit carême de trois jours, qui précéde le grand, en mémoire des trois jours que Jonas fut dans le ventre de la Baleine.

Ce n'eſt pas dans ces carêmes la même régularité que dans celui d'avant Pâques; car outre que le poiſſon eſt permis, il n'y a point d'heure pour les repas: & la coutume ayant prévalu ſur la loi du jeûne, tout ſe réduit à ce que nous appellons abſtinence, y comprenant celle des œufs & des laitages. Cependant la plupart jeûnent d'une maniere très-auſtere le carême de la ſainte Vierge, s'interdiſant le poiſſon, & ſe contentant de pain, de lentilles & de quelques mauvais fruits: pluſieurs par dévotion l'anticipent, & le font de vingt jours, de trente, de trente-cinq. Même beaucoup de femmes Turques, comme on me l'a aſſuré, entendant dire aux Chrétiennes, qu'elles ont obtenu de grandes graces par l'interceſſion de la ſainte Vierge, les imitent auſſi dans ce jeûne. Toutefois il faut remarquer que ce

relâchement du jeûne passe pour un abus, & que le Clergé se tient inflexiblement attaché à la rigueur de la loi.

Les Coptes, de même que les Grecs, gardent l'ancienne coutume de jeûner les mercredis & les vendredis, c'est-à-dire, de faire abstinence comme dans les petits carêmes. Au reste, il n'y a point parmi eux d'âge prescrit pour commencer à jeûner : & les enfans, dès qu'ils ont quelque force, y sont soumis comme les autres. Ils ne s'en dispensent pas même dans leurs infirmités & dans leurs maladies : & l'on auroit bien de la peine à les persuader de prendre seulement du bouillon de viande.

On ne sçauroit croire quel mérite ils se font de leurs carêmes & de leurs jeûnes, & comment ils nous traitent de Chrétiens immortifiés. Afin d'éviter en partie ce reproche, & de nous conformer en quelque sorte à leur inclination pour le jeûne, nous faisons maigre pendant l'Avent, & c'est jeûner à leur maniere.

Mais l'intervalle de Pâques à la Pentecôte, lequel ils nomment *Khamsin* en Arabe, c'est-à-dire, cinquantaine, est exempt de tout jeûne, & même de celui du mercredi & du vendredi. A l'ex-

ception du ſamedi ſaint, ils ne jeûnent jamais le ſamedi : & ſi les grandes fêtes, comme de Noël, de l'Epiphanie, des Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, de l'Aſſomption de la ſainte Vièrge, viennent le Dimanche, la veille n'eſt point jeûne. J'entends qu'ils ne différent pas alors de manger, de boire, de fumer juſqu'à une heure & demie après midi; car d'ailleurs ils obſervent l'abſtinence des carêmes. Le ſamedi ſaint, diſent-ils, eſt deſtiné à honorer la ſépulture de Jeſus-Chriſt : les Grecs, qui ont une ſemblable pratique, l'appellent le jour de lumieres, parce que c'eſt celui de la célébration ſolemnelle du baptême, par lequel nous ſommes éclairés de la lumiere de l'Evangile, & faits enfans de lumiere.

J'étois préparé ſur les queſtions que vous me faites, mon Révérend Pere, touchant les Sacremens : & je m'étois inſtruit d'une matiere ſi importante avec toute l'application poſſible, non-ſeulement cherchant les occaſions de voir & de conſidérer comment les Coptes les adminiſtrent, conſultant les plus habiles d'entr'eux, mais auſſi liſant attentivement leurs Rituels & leurs autres livres eccléſiaſtiques.

Il ne faut pas s'attendre que les Coptes interrogés sur les Sacremens, répondent précisément, comme font parmi nous les enfans, qu'il y en a sept : j'ai déja dit qu'ils manquent de cathéchisme. Mais parcourez chaque Sacrement, & demandez-leur, si c'est un signe visible de la grace invisible, si c'est un Sacrement ? ils vous répondront aussi-tôt qu'ils le croient ainsi : & il n'en est aucun sur lequel ils hésitent. Si vous allez plus loin, & que vous leur demandiez si tous les Sacremens sont d'institution divine ? ils n'entendent pas même la question : mais quand vous la leur expliquez par parties, ils confessent avec vous que Jesus-Christ les a tous institués & recommandés à son église. C'est de quoi on doit se contenter avec des gens qui n'ont point d'écoles de théologie ; & c'est leur imposer, que de leur attribuer d'autres sentimens, parce qu'on les voit d'abord embarrassés sur la réponse, & que d'ailleurs ils ne sçavent pas d'eux-mêmes s'expliquer nettement. Je souhaiterois que vos Docteurs, qui décident de la créance des Coptes, y eussent fait attention, ou qu'ils fussent venus sur les lieux converser avec eux.

Je ne croirois pas me faire bien en-

tendre dans la ſuite, ſi je n'expliquois pas auparavant ce qu'ils nomment *Meïron* & *Galilaum.* L'un eſt le ſaint Crême du mot Grec μύρον, & l'autre eſt de l'huile bénite. La conſécration du *Meïron* eſt de grande dépenſe, & elle ne ſe fait qu'avec beaucoup de cérémonies par le Patriarche aſſiſté des Evêques. Ainſi ils avoient été vingt-quatre ans ſans le renouveller, lorſque l'an 1703, avant la fête de Pâques, les Evêques, pluſieurs Prêtres & Diacres ſe rendirent ici de toute l'Egypte, pour faire le *Meïron.* Il eſt composé non-ſeulement d'huile d'olives & de baume, mais auſſi de quantité d'autres drogues précieuſes & odoriférantes. C'eſt au Patriarche & aux Evêques à les préparer, & à les mêler enſemble. Cette préparation ſe doit faire dans l'égliſe & en pſalmodiant, tandis que les Prêtres pſalmodient auſſi de leur côté ſans toucher à rien. Ils demeurent preſque tout le jour enfermés pour cette préparation : & l'on m'a aſſuré qu'outre les prieres propres de la cérémonie, ils récitent dans leur pſalmodie tous les livres de l'ancien & du nouveau Teſtament, ce qui ne ſçauroit s'entendre ſinon de quelques parties de chaque livre, ou que les Prêtres, diviſés en pluſieurs

chœurs, prennent des livres différens. Quoi qu'il en soit de ce point, qui n'est pas de conséquence ; le jeudi saint, à la messe, le Patriarche bénit le *Meïron ;* le Dimanche de Pâques, & les deux jours suivans, il verse ce qui reste de l'ancien dans les bouteilles du nouveau, & il distribue aux Evêques ce qu'ils en ont besoin pour leurs Diocèses. Lorsqu'il consacre un Archevêque d'Ethiopie, il lui donne aussi du *Meïron :* & c'est l'unique occasion où il en envoie en ce pays-là ; de sorte qu'on regarda comme une insigne faveur, qu'il eût voulu m'en confier une bouteille pour la porter à l'Archevêque. Mes péchés furent cause que je ne pus exécuter cette honorable commission, & que m'étant présenté a l'entrée de l'Ethiopie, j'en fus exclu. L'Empereur d'Ethiopie est sacré avec du *Meïron.* J'ajouterai qu'un *Mechaber* qui fit les frais de la derniere consécration dont je parle, n'en fut pas quitte à mille écus.

Le *Galilaum* n'est pas d'un si grand prix, & ne demande pas tant de cérémonies. C'est une huile qui ayant servi à rincer les vaisseaux, où étoit le *Meïron*, demeure sanctifiée par le mêlange des gouttes ou des particules qui

en restoient. Si cette sorte d'huile manque, les Prêtres en bénissent d'autre pour les usages que je dirai.

Cette espece de prélude m'a paru nécessaire : & je passe à la pratique des Coptes dans l'administration des Sacremens. Voici celle du baptême. La mere, parée le plus proprement qu'il lui est possible, avec son enfant qu'elle a aussi ajusté proprement, se présente à la porte de l'église. Là, l'Evêque ou le Prêtre, Ministre du sacrement, fait de longues prieres sur les deux, commençant par la mere. Ensuite il les introduit dans l'église, & fait sur l'enfant six onctions d'une huile bénite pour les exorcismes. Ces premieres onctions sont suivies de trente-six autres avec du *Galilaum* sur autant de différentes parties du corps. Après quoi il bénit les fonts baptismaux, y versant à deux reprises de l'huile bénite, & faisant à chaque fois trois formes de croix : il fait encore trois formes de croix avec du *Meïron*. Et tout cela est accompagné de longues prieres. La bénédiction des fonts finie, il y plonge l'enfant trois fois : à la premiere, il le plonge jusqu'à la troisieme partie du corps, en disant : *je te baptise au nom du Pere*; à la se-

conde, il le plonge jusqu'aux deux tiers du corps, en disant: *je te baptise au nom du Fils;* à la troisieme, il le plonge entiérement, en disant: *je te baptise au nom du Saint Esprit.* Aussi-tôt il administre au nouveau baptisé le sacrement de la Confirmation, & celui de l'Eucharistie en la seule espece du vin. Il trempe le bout du doigt dans le calice, & le met dans la bouche de l'enfant. Comme les Coptes ne réservent point l'Eucharistie, ils célébrent le baptême avant la messe, & à la fin ils communient l'enfant baptisé.

Il y a à remarquer que les femmes ne sortent point du logis que quarante jours après leurs couches, si elles ont eu un fils; & quatre-vingt jours, si elles ont eu une fille: ainsi le Baptême est différé jusques-là. D'ailleurs cette maniere de l'administrer est pénible pour des enfans, & capable de les incommoder. S'ils sont foibles, c'est une autre raison de le différer. Il y en a une troisiéme, c'est lorsque la mere attend à avoir des habits propres, ou un petit fonds d'argent pour faire un festin. Ainsi les six & les sept mois & plus encore s'écoulent avant que de recourir au Baptême.

Si dans cet intervalle une maladie ſurvient au pauvre enfant, & le met en danger, on le porte à l'Egliſe, & on l'étend ſur un drap proche les Fonts Baptiſmaux. Le Prêtre y trempe ſes mains par trois fois, & il frotte autant de fois avec ſes mains mouillées le corps de l'enfant depuis le deſſus de la tête juſqu'au bout des pieds, diviſant pour ainſi dire, ce petit corps en trois parties, qu'il frotte les unes après les autres, & à chacune il prononce les paroles de la forme du Baptême, comme je les ai rapportées. Si cela ſe fait le ſoir, ou à une autre heure, qu'il ne ſoit pas permis de dire la Meſſe, il faut que le Prêtre, la mere & l'enfant demeurent dans l'Egliſe juſqu'au lendemain, afin que l'enfant ſoit communié. Cette pratique eſt fondée ſur ce que parmi les Coptes le Baptême ne s'adminiſtre jamais que dans l'Egliſe, & par le miniſtere de l'Evêque ou du Prêtre : abus dangereux, & mêlé d'erreur touchant la validité de ce Sacrement, conféré en tout lieu & par toute perſonne.

En voici une ſuite déplorable : car ſi l'enfant n'eſt pas en état d'être porté à l'Egliſe, le Prêtre va au logis, & après avoir récité les prieres ſur la mere, &

fait les six onctions de l'exorcisme sur l'enfant, il lui demande trois fois, s'il croit un seul Dieu en trois Personnes; quand le parain & la marraine ont répondu, oui, il continue de faire quelques prieres, leur donne sa bénédiction & se retire. Si nous leur reprochons qu'ils laissent ainsi périr une ame, ils nous produisent un de leurs Canons conçu en ces termes : *Si un enfant après la derniere onction, & même après la premiere, vient à mourir, ne soyez point en peine, mais assurez-vous que l'onction lui tient lieu de Baptême; & qu'il est sauvé par le désir sincere du Baptême.*

Ce pitoyable Canon est rapporté dans leur Rituel que j'ai lu & il est autorisé de l'exemple suivant. Du temps de Theophile, vingt-troisieme Patriarche après S. Marc, & contemporain de S. Jean Chrysostôme, une femme venue par mer à Alexandrie pour baptiser son enfant, le vit prêt d'expirer dans le voyage. En cette extrémité désolante, elle fit ce qu'une foi vive lui inspira, elle se picqua la mammelle, & de son sang mêlé avec son lait oignit son enfant, qui au même moment, par la toute puissance de Dieu, fut délivré du mal qui le pressoit. Arrivée à Alexandrie au temps

que se célébroit le Baptême, elle mit son enfant au rang des autres qui devoient être baptisés : & comme les Prêtres l'eurent presenté au Patriarche Théophile qui faisoit la cérémonie, l'eau des Fonts s'endurcit comme une pierre. Le Patriarche surpris de cette merveille, fit avancer la mere, & l'interrogea : elle étoit toute interdite, & puis s'étant rassurée, elle raconta la peine où elle s'étoit trouvée, & ce qu'elle avoit fait; alors le Patriarche, rendant gloire à Jésus-Christ, s'écria en vérité, mes enfans, cette femme a baptisé son fils par l'efficace de sa foi, & fit l'éloge de cette vertu. Cependant l'eau retourna à sa premiere liquidité pour continuer le Baptême des autres enfans, & celui là fut seulement confirmé & communié avec eux. C'est ce que porte le Rituel, qui omet la circonstance essentielle, que cette femme plongea trois fois son enfant dans la mer, en prononçant les paroles de la forme du Baptême. Plusieurs Coptes m'ont assuré que la chose est ainsi racontée dans un livre intitulé, *des Miracles* : je ne l'ai point lu, & je les en crois sur leur parole afin, de rectifier l'histoire. Voilà les Coptes dans le sentiment, que le Pape Pie V

a fait rayer du commentaire du Cardinal Cajetan sur S. Thomas, que les enfans, dans l'impossibilité de leur administrer le Baptême, sont sauvés par la foi de leur pere & de leur mere : & dans celui de Gerson & de Gabriel, qu'en une telle occasion Dieu y supplée par sa miséricorde. Mais ici il y a plus : car à s'en tenir à l'histoire du Rituel, il seroit inutile de baptiser un enfant qui, en danger de mort, auroit reçu les onctions de l'exorcisme & reviendroit en santé.

Le Baptême est immédiatement suivi de la Confirmation, qui est administrée par le même Prêtre en cette maniere. Il fait de longues prieres, & réitére trente-six onctions aux mêmes endroits du corps de l'enfant ; mais celles-ci se font avec du *Meïron.* A l'onction du front & des yeux il dit, *Chrême de la grace du Saint Esprit :* à celle du nez & de la bouche, *Chrême, gage du Royaume des Cieux :* à celle des oreilles, *Chrême, société de la vie éternelle & immortelle :* aux mains en dedans & en dehors, *onction sainte à Christ notre Dieu & caractere ineffaçable :* sur le cœur, *perfection de la grace du S. Esprit, & bouclier de la vraie foi :* aux genoux & aux coudes, *je vous ai oint*

du saint Chrême au nom du Pere & du Fils & du S. Esprit. Ensuite il le revêt d'une robe blanche avec une ceinture, & lui met une couronne sur la tête.

La vénération des Coptes envers l'Eucharistie, qu'ils appellent *Korban*, est extrême, & va jusqu'à en préparer la matiere avec les plus grandes précautions. Il faut que le froment soit beau, & ait été acheté des deniers de l'Eglise, ou offert par une personne de profession honnête; le Sacristain paîtrit la pâte en récitant sept Pseaumes, y mêle du levain, & la met au four, qui doit être placé dans l'enceinte de l'Eglise. Tout pain sans préparation passeroit pour profane : mais pour vouloir l'observer à l'égard du vin, ils se sont laissés aller à un grand abus. Car rejettant le vin naturel & usuel, ils en emploient un artificiel. Ils choisissent des raisins secs à la vérité & plus gros que ceux qu'on mange en France, ils les pesent & les laissent tremper trois jours ou davantage dans de l'eau d'un poids égal, qu'ils exposent au soleil; ensuite ils en expriment le suc, & après l'avoir laissé reposer quelque temps, ils s'en servent pour la Messe.

Je ne puis me persuader que ce soit-là une matiere suffisante. Comme j'étois

deſtiné pour l'Ethiopie, où la même pratique s'obſerve, & où l'on n'a pas comme en Egypte la commodité d'avoir du vin, j'étois extrêmement en peine comment je pourrois dire la Meſſe. M. Poncet, Médecin François & bon Chymiſte, qui a voyagé en ce pays-là, tâcha de me raſſurer, en me diſant, que l'eau qui pénétre le raiſin le rétablit en ſon ſuc naturel, & que par conſéquent ce qui en eſt exprimé eſt le ſuc naturel du raiſin même, & un vin véritable : il ajoutoit que c'eſt le même, ou que l'eau ait paſſé au travers de la peau du raiſin, ou qu'elle y ſoit entrée par le détour de la racine, du ſep & des ſarmens de la vigne. Avec ce raiſonnement chymique ou phyſique, qu'apparemment les Coptes & les Abyſſins n'ont jamais fait, je perſiſte à réprouver leur coutume, ſur laquelle néanmoins ils ne ſe font pas le moindre ſcrupule.

Ce fut encore pis, lorſqu'environ l'an 850, ſous le Patriarchat de Coſme, 54[e] Patriarche, ils prirent pour matiere de l'Euchariſtie, de l'eau dans laquelle ils avoient fait tremper des morceaux de ſarmens. *Abulbaracat* qui le raconte, dit que ce fut à l'occaſion d'un Emir, c'eſt-à-dire, d'un Prince grand perſécuteur des Chrétiens, qui, non content

de les accabler par de fréquentes & rudes avanies, les voulut aussi priver de la consolation d'avoir la Messe, & qui, pour cette raison, défendit très-sévérement dans toute l'étendue de sa domination le débit du vin.

Quant à la consécration du *Korban* ou de l'Eucharistie, elle se prononce en ces termes pour le pain : *Et il nous a laissé ce grand Sacrement adorable, & il a voulu être livré à la mort pour le salut du monde. Il prit du pain en ses mains pures, saintes, sans tache, bienheureuses & vivifiantes : & il leva les yeux au Ciel, vers vous, Dieu son Pere tout puissant : & il rendit graces.* En cet endroit, le peuple dit *Amen.* Le Prêtre reprend : *Et il le bénit ;* & le peuple répete *Amen.* Le Prêtre reprend : *Et il le consacra*, & le peuple dit encore *Amen.* Le Prêtre continue : *Et il le rompit & le donna à ses saints Disciples & Apôtres qui étoient purs, disant : Prenez, mangez-en tous ; ceci est mon corps qui sera rompu pour vous & pour plusieurs, & qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi.* Et le peuple répond *Amen.*

Le Prêtre passe à la consécration du Calice : *Et il prit de même ce Calice après avoir soupé, & il le mêla de vin & d'eau,*

& il rendit grace. A ces dernieres paroles le peuple dit *Amen.* Le Prêtre ajoute : *Et il le benit ;* le peuple redit *Amen.* Le Prêtre ajoute : *Et il le consacra ;* le peuple dit encore *Amen.* Le Prêtre poursuit : *Et il en goûta, & le donna aussi à ses saints Disciples & Apôtres qui étoient purs, disant : Prenez, bûvez-en tous ; ceci est mon Sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour vous & pour plusieurs, & qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi.* Et le peuple répond *Amen.*

Qu'on demande aux Prêtres Coptes, s'ils estiment cette longue formule essentielle à la consécration ? Ils ne sçavent que répondre, sinon qu'elle est dans leurs Missels. Ils ne distinguent point ce qui est essentiel, & ce qui ne l'est pas ; ce qui est de précepte divin, & ce qui est seulement de précepte Ecclésiastique. Il seroit également inutile de leur demander, s'il faut, pour rendre la consécration parfaite, attendre l'invocation du S. Esprit, comme le soutiennent *Cabasilas*, *Marc d'Ephese* & d'autres Grecs schismatiques ? Ces sortes de questions, comme je l'ai déja remarqué, sont hors de leur portée : leur science se borne à lire le Missel, & tout au plus à l'entendre.

Je ne vous arrêterai pas, mon Révérend Pere, sur la conformité de créance entre nous & les Coptes touchant la présence réelle du Corps & du Sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, & touchant la transsubstantiation. Ils conviennent aussi avec nous de l'adoration due à cet adorable Sacrement, & le Pere Vanslebe Dominicain a eu raison de l'assurer : mais ils la rendent en un temps différent ; c'est immédiatement avant la Communion, & après que le Prêtre a divisé l'Hostie. Alors le Diacre avertit les assistans à haute voix : *Courbez vos têtes devant le Seigneur* ; & le Prêtre se tournant vers eux avec l'Hostie sur la patêne, l'éleve en disant : *Voici le Pain des Saints.* Les assistans se courbent profondément, & répondent : *Soit béni celui qui vient au nom du Seigneur.* C'est par des inclinations & des prosternations que les Orientaux marquent leur adoration ; car ils n'ont pas comme nous, l'usage de faire des genuflexions, & de se mettre à genoux. Je ne sçais sur quel fondement M. Simon a pu avancer, que les inclinations & les prosternations ne sont pas de leur goût : au contraire elles sont très-fréquentes parmi eux, & nous n'avons pas peut-être de Religieux qui en fassent tant. Ils ho-

norent, en s'inclinant, le pain & le vin destinés au Sacrifice, lorsqu'ils sont portés à l'Autel. Entrant dans l'Eglise, ils vont prendre, disent-ils, la bénédiction devant le Sanctuaire, en s'inclinant ou se prosternant, ils font de même devant les Images, non-seulement à l'Eglise, mais aussi dans les maisons. Ce que je dis des Chrétiens, je le dis pareillement des Turcs, qui accompagnent leurs prieres de tant d'inclinations & de prosternations, qu'ils semblent n'y faire autre chose.

Quand ce que l'on vous a dit seroit vrai, que tous les Prêtres Coptes d'une Eglise environnent celui qui célebre la Messe, & la disent avec lui; ils ne feroient en cela, que ce qui se faisoit autrefois tant dans l'Eglise Latine, que dans l'Eglise Grecque. Mais ce n'est plus leur pratique, non plus que la nôtre. Le Prêtre célébrant est toujours assisté d'un Diacre ou de deux: le Patriarche & les Evêques ont encore un Prêtre assistant, & ce Prêtre & les Diacres communient toujours à la Messe, à laquelle ils ont servi. Les autres soit Prêtres, soit Diacres se tiennent hors du *Heikal*, c'est-à-dire du Sanctuaire, & ne communient point.

La Communion du peuple se fait en

cette maniere. Le Prêtre tourné vers lui, & tenant en ſes mains l'Euchariſtie, dit à haute voix : *Voici le Pain des Saints; que celui qui eſt pur de péchés s'en approche; mais que celui qui eſt ſouillé de péchés s'en éloigne, de peur que Dieu ne le foudroie : pour moi je me lave les mains de ſon péché.* Alors les hommes s'avancent vers le Sanctuaire, & reçoivent la Communion ſous les deux eſpeces. Le Prêtre va enſuite la porter aux femmes qui ſe tiennent dans la place où elles ont entendu la Meſſe, & il leur préſente la ſeule eſpece de pain, ſur lequel avant de communier lui-même, il a fait deux croix avec l'eſpece du vin, la premiere de ſon doigt qu'il a trempé légerement dans le Calice, la ſeconde avec l'Hoſtie qu'il a auſſi trempée légerement.

Comme ils n'ont point la coutume de garder l'Euchariſtie, ſi quelqu'un tombe en danger de mort, on dit la Meſſe pour lui à quelque heure que ce ſoit du jour ou de la nuit, & on lui porte le Viatique en la ſeule eſpece du pain, ſur lequel ont été faites les mêmes croix comme pour la communion des femmes. Un reſpect mal entendu, & la crainte des accidens, ont fait ceſſer parmi eux la coutume qui s'obſerve, non-ſeulement

ment dans l'Eglise Romaine, mais dans toutes les Sociétés différentes des Chrétiens d'Orient, de garder l'Eucharistie. Ils font à ce sujet un conte, qui se rapporte ici.

Un serpent, disent-ils, se glissa dans un coffre, où l'Eucharistie avoit été mise, & la mangea plusieurs fois de suite. Sur quoi le Patriarche ayant été consulté, ordonna que le serpent seroit coupé en morceaux, & que chacun des Prêtres, qui avoient consacré, mangeroit son morceau: ils en moururent tous, & les autres n'ont pas voulu depuis ce temps-là s'exposer à un semblable danger.

Touchant le Sacrement de Pénitence, c'est encore une entiere conformité de créance avec nous, avec la différence du rit & de l'usage. Ils se croyent obligés à la confession auriculaire, & à déclarer leurs péchés selon les especes & le nombre. La Confession finie, le Prêtre récite sur le Pénitent une Oraison, qui se dit au commencement de leur Messe pour demander à Dieu le pardon & la rémission des péchés: mais au lieu qu'à la Messe elle se dit généralement pour le Prêtre qui va célébrer, & pour le peuple, elle est ici restreinte au Pénitent, en y changeant quelques mots. Le Confesseur ajoute une se-

conde Oraiſon, qu'ils nomment bénédiction, & qui revient à celle que nous prononçons après l'abſolution. J'appelle différence de rit, cette forme déprécatoire dont ſe ſervent les Coptes, de même que les Grecs pour donner l'abſolution.

J'ai voulu m'éclaircir & m'enquerir des Prêtres Coptes, ſi dans l'adminiſtration de ce Sacrement ils n'expriment rien en termes abſolus; ce que j'en ai appris, c'eſt que le Pénitent avant que de ſe retirer dit: *J'ai péché, mon Pere, donnez-moi l'abſolution;* & que le Prêtre lui répond: *Soyez abſous de tous vos péchés.*

A l'égard des pénitences, les Confeſſeurs n'impoſent que quelques prieres à ceux qui en ſçavent, quelques proſternations qui ſont parmi eux d'un uſage fréquent, quelques jours de jeûne, qui d'ailleurs ſont preſcrits. Ordonner des jeûnes extraordinaires, ce ſeroit, diſent-ils, faire connoître que celui qui s'eſt confeſſé, eſt pécheur; ce ſeroit donner atteinte au ſecret de la Confeſſion.

Leur pratique à l'égard de l'uſage que les Confeſſeurs doivent faire du pouvoir d'abſoudre, eſt bien différente de la nôtre. Notre pratique eſt de différer l'abſolution aux pécheurs d'habitude & ſujets à la rechûte, & de la refuſer abſo-

lument à ceux qui sont dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu : celle des Confesseurs Coptes est de l'accorder à tous leurs pénitens sans discernement. S'en présente-t-il un coupable de plusieurs rechutes & engagés dans l'occasion prochaine d'en faire de nouvelles, ils croyent avoir satisfait à leur devoir de lui demander, si véritablement il se repent d'avoir péché, & s'il est dans la résolution de ne plus pécher; ils lui déclarent, que s'il n'est pas bien disposé, ils s'en lavent les mains, & aussitôt ils lui donnent l'absolution. Ils se croiroient eux-mêmes, disent-ils, coupables de péché, s'ils ne déferoient pas au témoignage du pénitent sur la disposition de son propre cœur; & ils ajoutent que le Sauveur a ordonné à saint Pierre de recevoir toujours ceux qui s'adresseroient à lui pour obtenir le pardon de leurs péchés : enfin, ils exaltent la miséricorde du Sauveur, sans faire craindre sa rigoureuse justice. La miséricorde de Dieu est la grande ressource des Coptes, ils s'en font, pour ainsi dire, un retranchement, où ils se jettent dès que vous les pressez sur la Religion. Leur ditesvous qu'ils ont des erreurs pernicieuses? qu'ils entretiennent un schisme, qui les

ſéparant de l'Egliſe Catholique, les met hors de la voie du ſalut ? qu'ils ſe privent du fruit des Sacremens par les abus qu'ils y commettent ? ils n'entreront point en diſpute avec vous, mais ils ſe retrancheront dans leur axiôme ordinaire, *Dieu eſt miſéricordieux*. Il faut pourtant avouer qu'à l'égard des pécheurs ſcandaleux, les Confeſſeurs marquent plus de fermeté ; les obligeant d'accomplir la pénitence ou entiere, ou en partie, avant que de leur accorder l'abſolution : mais c'eſt un cas qui arrive rarement. Ils agiſſent encore de même avec ceux qui entretiennent des inimitiés, & ils les renvoyent ſe réconcilier.

Avec cette indulgence exceſſive des Confeſſeurs, pourquoi s'adreſſe-t-on ſi rarement à eux ? Il y en a pluſieurs raiſons, plus mauvaiſes les unes que les autres. Les *Mebachers* prétextent leurs occupations & leur aſſiduité auprès des Puiſſances, dont ils adminiſtrent les affaires : le ſimple peuple s'excuſe ſur ſon travail & ſur ſa pauvreté ; s'ils manquent d'habits propres, s'il leur eſt arrivé quelque ſujet d'affliction, enfin dans les occaſions où nous recourerions à la Confeſſion pour y chercher de la conſolation, ils s'en retirent. Les femmes n'en approchent pas

plus ſouvent ; elles ſont toujours renfermées au logis, & elles n'aſſiſtent même que rarement à la Meſſe ; participer aux Sacremens une fois ou deux l'année, c'eſt tout ce que font les plus dévotes. Enfin, les jeunes perſonnes, ſoit garçons, ſoit filles, ne commencent guere à ſe confeſſer & à communier, qu'ils n'ayent atteint l'âge de ſeize ans, de dix-huit ans ; & c'eſt ordinairement au temps qu'ils ſe marient. J'ai parlé des petits Diacres qui ſervent à la Meſſe & y communient: on ne les oblige pas à ſe confeſſer. D'ailleurs perſonne ne les excite à fréquenter les Sacremens, & ne leur en fait connoître & le prix & le fruit ; ils coulent donc leurs jours dans une ignorance qui produit en eux l'inſenſibilité & la nonchalance.

A ces raiſons qui rendent les Confeſſions rares, on peut véritablement en ajouter une autre d'intérêt. A la vérité tous les Prêtres Coptes, comme on m'en a aſſuré, n'exigent point ouvertement de l'argent de leurs pénitens pour les entendre & pour les abſoudre, mais on ſçait que c'eſt la coutume de leur en donner ; ils ſont pauvres pour la plûpart, & l'on ſe fait un devoir de reconnoître la peine qu'ils prennent & le temps qu'ils emploient.

Je parle de peine & de temps : ce n'eſt pas qu'ici les Confeſſeurs aient à ſe plaindre d'être accablés d'une foule de pénitens ; un ſeul pénitent leur eſt ordinairement une pénible & longue occupation. Eſt-ce pour le mieux diſpoſer, l'inſtruire, l'interroger, l'exhorter ? Non, c'eſt pour lui donner en même temps le Sacrement que nous appellons de l'Extrême-Onction, & qu'ils n'ont garde d'appeller ainſi ; mais ſeulement la ſainte onction, & plus ordinairement *kandil*, c'eſt-à-dire, lampe : vous verrez bientôt l'origine de ce nom. Ils ne déſavouent pas que S. Jacques a recommandé ce Sacrement pour les malades : mais diſtinguant trois ſortes de maladies, celles du corps, celles de l'ame, qui ſont les péchés, celles de l'eſprit, qui ſont les afflictions, ils eſtiment que l'onction eſt utile pour toutes : vous ſçavez que les Grecs en uſent de même.

Voici de quelle maniere ils adminiſtrent ce Sacrement. Le Prêtre après avoir donné l'abſolution au pénitent, ſe fait aſſiſter d'un Diacre. Il commence d'abord par des encenſemens, & prend une lampe dont il bénit l'huile, & y allume une méche. Enſuite il récite ſept oraiſons, qui ſont interrompues par autant de leçons priſes de l'Epître de S. Jacques,

& d'autres endroits de l'Ecriture; c'est le Diacre qui les lit. Enfin le Prêtre prend de l'huile benite de la lampe, & en fait une onction sur le front, disant : *Dieu vous guérisse au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit.* Ce n'est pas tout, il fait une semblable onction à tous les assistans, de peur, disent-ils, que le malin esprit ne passe à quelqu'un d'eux, tant est grande leur ignorance. Selon le Rituel ils peuvent être sept Prêtres à administrer le Sacrement ; & alors chaque Prêtre allume sa méche & dit son oraison. Si c'est un Evêque avec six Prêtres assistans, il lui appartient d'allumer sept méches & de dire les sept oraisons, & les Prêtres lisent seulement les leçons. C'est toujours la même cérémonie, soit qu'elle se fasse à l'Eglise après la Confession, ou au logis des malades.

Les Coptes, conformément aux Grecs, ne reconnoissent d'Ordres sacrés que le Diaconat, la Prêtrise & l'Episcopat. Les Soudiacres n'entrent point dans le Sanctuaire, & se tiennent à la porte, où ils lisent les prophéties & les Epîtres, d'où vient qu'on les nomme communément Diacre des Epîtres, à la différence des Diacres de l'Evangile. De tous les Ordres mineurs ils n'ont que celui de lecteurs,

L'ordination eſt accompagnée de très belles prieres que j'ai lues avec édification : elle finit par la communion & par une exhortation que fait l'Evêque à ceux qu'il a ordonnés, les avertiſſant de s'acquitter fidélement des devoirs que l'ordre qu'ils viennent de recevoir leur impoſe. Je ne toucherai ici que ce qui me paroît eſſentiel.

Pour les Lecteurs, l'Evêque leur fait ſur le front quelques ſignes de croix avec de l'huile benite, & leur préſente le livre des Evangiles, qu'ils ſe mettent ſur la poitrine. Il fait les mêmes ſignes de croix aux Soudiacres, & leur paſſe ſur l'épaule une eſpece de ceinture, à-peu-près comme nos Diacres portent l'étole.

Aux Diacres, après les ſignes de croix ſur le front avec de l'huile benite, & la ceinture paſſée ſur l'épaule, il leur impoſe les mains ſur la tête, & faiſant le ſigne de la croix, il dit : *nous vous appellons à la ſainte Egliſe de Dieu.* L'Archidiacre ajoûte, prononçant le nom de celui qui eſt ordonné : *un tel, Diacre de la ſainte Egliſe de Dieu.* Et l'Evêque réitérant trois ſignes de croix ſur le front, lui dit : *Nous vous appellons, un tel, Diacre au ſaint autel du Saint, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit.*

L'ordination des Prêtres n'eſt guères

différente, & il n'y a presque qu'à changer le mot de Diacre en celui de Prêtre, l'Archidiacre dit : *Un tel, Prêtre de la sainte Eglise de Dieu*, & l'Evêque répond : *Nous vous appellons, un tel, Prêtre au saint Autel du Saint, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit.* Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'avant la communion, l'Evêque tenant l'Hostie d'un côté, la fait tenir de l'autre au nouveau Prêtre, il prononce la confession de foi, & le nouveau Prêtre la prononce avec lui ; il lui donne la communion sous les deux especes, & après avoir récité quelques paroles de l'Evangile de saint Jean, il souffle sur lui en disant : *Recevez le Saint-Esprit. Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur sont remis ; & ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés sont retenus.* Selon ce que j'ai pu tirer d'eux en les interrogeant, ils font consister l'essence de l'ordination, en ce que l'Evêque donne l'Hostie à tenir au nouveau Prêtre.

C'est à peu près la même cérémonie pour l'ordination des Evêques, sinon que l'Evêque consécrateur dit : *Nous vous appellons, un tel, Evêque à l'Eglise des orthodoxes d'une telle ville, qui sert Jesus-Christ, au nom du Pere, & du Fils,*

& du Saint-Esprit. Ensuite il lui met le livre des Evangiles sur la tête, lui fait tenir l'Hostie de son côté, & réciter la confession de foi, il le communie, il souffle sur lui en disant, comme au Prêtre : *Recevez le Saint-Esprit.*

J'ai déjà dit que les Coptes ont beaucoup de respect & peu d'empressement pour le Sacerdoce, dont les fonctions ne sont pas lucratives, & ne s'accommodent pas à la nécessité où ils sont de gagner leur vie par le travail. En effet, un Prêtre, outre le temps que lui emporte l'administration des Sacremens, est obligé tous les jours de réciter un office plus long que le nôtre, & divisé comme le nôtre en Matines, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres & Complies. Il est vrai que comme cet office est tous les jours le même, ils le disent par cœur. Celui des Evêques est plus long, & celui du Patriarche est encore plus long. Les Diacres ont aussi le leur, mais beaucoup plus court.

Ils n'ont que trois Messes, sçavoir de saint Basile, de saint Grégoire, de saint Cyrille : la premiere est la plus courte, & celle qu'ils disent ordinairement, se contentant de dire une fois l'an chacune des deux autres. Ils la disent les Diman-

ches & les Fêtes, qui ſont en aſſez grand nombre : ils la diſent auſſi dans les grandes Egliſes les Mercredis & les Vendredis, & tous les jours de leurs Carêmes. Au reſte, ils s'y préparent avec grand ſoin. Le Samedi & la veille des Fêtes, vers le coucher du ſoleil, ils ſe rendent à l'Egliſe pour n'en ſortir qu'après la Meſſe, & ils paſſent une bonne partie de la nuit à pſalmodier. Il y a même des laïcs qui s'y renferment avec eux.

Il ne me reſte plus, mon Révérend Pere, qu'à vous expoſer ce qui concerne le Mariage. A la ſeule lecture du Rituel on eſt bientôt convaincu que les Coptes le reconnoiſſent pour un véritable Sacrement, toutes les prieres ſont mention de la grace de Jeſus-Chriſt qui y eſt conférée. Quand deux perſonnes ſont convenues de ſe marier, le Prêtre ſe tranſporte au logis, les interroge ſur les empêchemens, & les fiance en récitant quelques Oraiſons. Enſuite l'époux & l'épouſe vont à l'Egliſe, & le Prêtre, après les avoir confeſſés & avoir récité de longues prieres, leur demande s'ils veulent s'accepter mutuellement. Le conſentement étant donné de part & d'autre, il dit la Meſſe & les communie,

Voilà un Sacrement célébré avec bien de la ſolemnité : il ſeroit à ſouhaiter que dans la ſuite les Coptes en révéraſſent mieux la ſainteté, & qu'ils en connuſſent plus particulierement l'engagement, ou plutôt qu'ils s'y aſtreigniſſent. Car, non-ſeulement en cas d'adultere, mais pour de longues infirmités, pour des antipathies & des querelles dans le ménage, & ſouvent par dégoût, ils coupent le nœud ſacré du mariage ; & la femme en cela ſe donne la même licence que le mari. La partie qui pourſuit la diſſolution de ſon mariage s'adreſſe d'abord au Patriarche, ou à ſon Evêque, pour la lui demander : & ſi le Prélat ne peut la diſſuader, il l'accorde. La même partie retourne demander la permiſſion de contracter un autre mariage, & l'obtient aſſez aiſément. Si pourtant il arrive qu'ils n'ayent à alléguer que des raiſons ſi frivoles, qu'avec toutes leurs importunités ils ne puiſſent les faire recevoir, ou que malgré le refus du Prélat ils trouvent un Prêtre d'aſſez bonne compoſition pour les marier, ils en ſont quittes pour être exclus de la participation des Sacremens pendant quelque temps. Enfin ſi tout leur eſt contraire, Patriarche, Evêques, Prê-

tres, ils se portent à une étrange extrémité; ils vont devant le Cadis ou Magistrat Turc, font rompre leur mariage, & en contractent un autre à la Turque, qu'ils nomment *Cheré*, mariage de justice. C'est la crainte de les voir aller à cet excès, au mépris de l'Eglise, qui fait plier le Patriarche & les Evêques, & qui extorque d'eux les permissions qu'on leur demande. Cependant on m'a assuré que les exemples de dissolution de mariage ne sont pas fréquens, & que les personnes qui ont de la piété en ont horreur, sur-tout de ceux où le Magistrat Turc intervient.

Pour satisfaire à toutes les demandes que vous m'avez faites, mon révérend Pere, touchant l'usage des Coptes dans l'administration des Sacremens; j'ai encore à ajouter deux de leurs pratiques, qui semblent avoir quelque rapport au Baptême.

La premiere est en mémoire du Baptême de Jesus-Christ. Ils ont en quelques-unes de leurs Eglises de grands bassins ou des lavoirs qu'ils remplissent d'eau le jour de l'Epiphanie : le Prêtre la bénit, y plonge les enfans, & le peuple s'y jette; quelques-uns se contentent de se laver les mains & le visage,

Au défaut de lavoir, le Prêtre bénit l'eau dans de grands plats, & chacun en prend pour se laver de même les mains & le visage. On m'a dit qu'à la campagne & sur les bords du Nil la bénédiction se fait sur la riviere même, où le peuple se baigne ensuite, & que plusieurs Mahometans s'y baignent aussi, à l'imitation des Chrétiens. Comme les Ethiopiens ont une semblable pratique, c'est ce qui a pu donner lieu de les acccuser de renouveller le Baptême le jour de l'Epiphanie.

La seconde pratique que j'ai à vous expliquer, c'est la Circoncision qu'ils ont prise, non pas des Juifs, mais des Mahometans, comme je l'ai déjà remarqué; c'est pourquoi on ne peut leur en parler, qu'on ne les fasse rougir. Comme je m'en entretenois un jour avec un Mebacher estimé de toute la nation pour sa capacité, & auquel les Prêtres même me renvoient pour répondre à mes questions : *Tenez pour certain*, me dit-il, *que la Circoncision est parmi nous le caractere honteux de notre esclavage sous les Mahometans ; aussi nous nous en dispensons, & elle n'est plus usitée que parmi des ignorans*. En effet, il n'est pas maintenant ordinaire qu'au Caire on circoncise

les enfans, & l'on m'a dit que le Patriarche l'a défendu; on m'avoit même promis de me faire voir le decret qu'il a fait à ce sujet. Mais on m'a dit aussi que ce caractere honteux s'imprime encore à la campagne, & sur-tout dans la haute Egypte.

Je sçai qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Clément d'Alexandrie, Philon, mettent la Circoncision entre les autres coutumes des anciens Egyptiens; mais s'imaginer que de ces anciens Egyptiens elle se soit continuée jusqu'aux Coptes leurs descendans, c'est ce qui n'est nullement soutenable. Tant de saints & d'auteurs ecclésiastiques qui ont fleuri en Egypte n'en ont jamais parlé. Origene, dans le cinquieme livre contre Celse, déclare expressément que c'est une chose défendue aux Chrétiens; & en l'homélie troisieme sur la Genese, il explique fort au long que la Circoncision figurée par celle d'Abraham est toute spirituelle. Il seroit inutile de s'arrêter sur un point que personne ne contestera, & qui n'a jamais été reproché aux Chrétiens d'Egypte que depuis l'irruption des Sarrasins. Ces Infideles conquirent un si beau pays en moins de trois ans, y étant entrés en 639, & ayant pris Alexandrie, la

derniere place qui restoit aux Grecs en 641. Il n'est pas croyable que les Egyptiens, afin de gagner les bonnes graces de leurs nouveaux maîtres, se soient aussi-tôt & de concert déterminés à les imiter dans la Circoncision ; & il paroît par une histoire que raconte Abulbacarat, qu'elle n'étoit pas encore généralement reçue en 830, que Joseph fut élu Patriarche; car ce Patriarche consacra pour l'Ethiopie un Evêque nommé Jean, qui y étant arrivé, eut beaucoup à souffrir, parce qu'il n'étoit pas circoncis, ou plutôt parce qu'il croyoit ne l'être pas. La premiere mention que fasse Elmancin de la Circoncision, est sous le Patriarchat de Macaire II, élu l'an 1102, qui changea l'usage de ne circoncire les enfans qu'après qu'ils avoient été baptisés, & qui ordonna qu'ils le seroient avant le Baptême.

La Circoncision passe-t elle parmi eux pour une action de Religion ? leur Rituel semble le faire entendre par ces mots : *La Circoncision des enfans des Coptes est une coutume du pays, par laquelle ils sont attachés d'un lien plus étroit :* & quoiqu'il n'y soit pas dit expressément, qu'*ils sont attachés à Dieu*, c'est néanmoins où le sens conduit naturellement. Toutefois ils

nient fortement d'y reconnoître autre chose qu'une coutume du pays ; & en effet les Ministres de l'Eglise n'y interviennent point, & il n'y a aucune oraison prescrite pour cette cérémonie. Quand la coutume a été introduite, me disoit le Mebacher, on a cherché à en cacher la turpitude, & à l'autoriser par de mauvaises raisons.

Comme j'avois lu dans un autre de leurs Rituels, que le huitieme jour après la naissance d'un enfant, le Prêtre alloit au logis réciter l'Evangile de saint Luc, chap. 2. *Le huitieme jour étant arrivé, qu'il falloit circoncire l'enfant, il fut nommé Jesus ;* j'y soupçonnai du mystere, & je m'en expliquai à un Prêtre. *Je vois*, me répondit-il avec émotion, *que vous voulez en venir à la Circoncision. Si elle se pratique encore par quelques ignorans, à Dieu ne plaise qu'aucun Prêtre y assiste. Avez-vous vu dans le Rituel quelque priere, quelqu'oraison qui y ait rapport ? Il est vrai que le huitieme jour nous allons en la maison où est né un enfant, que nous y récitons l'Evangile avec des prieres, mais c'est uniquement pour le nommer, à l'imitation & à l'honneur de l'imposition du nom de Jesus.*

Quoique les Coptes tâchent de se retrancher sur la coutume du pays, je ne

laisse pas de dire que c'est une coutume superstitieuse & inexcusable. Les termes du Rituel d'*un plus étroit attachement* font leur condamnation.

Je crois que de-là est venue une autre coutume. Se voyant ainsi confondus avec les Juifs & les Mahométans, & voulant se distinguer, ils se marquent une croix sur le bras; ils se font piquer la peau avec une aiguille, & mettent dessus ou du charbon broyé, on de la poudre, qui laisse une marque ineffaçable, qu'ils ne manquent pas de montrer quand on leur demande s'ils sont Chrétiens.

C'est sans raison qu'on a dit que les Coptes observent le Sabat: je les vois tous occupés à leur travail en ce jour comme dans les autres jours de la semaine, & ils ne le quittent que le Dimanche & les Fêtes.

Pour ce qui est du sang des animaux & de la chair des animaux suffoqués, il est vrai qu'ils s'en abstiennent; les uns seulement, parce qu'ils ont vu dès l'enfance que chez eux on n'en mangeoit point; les autres, parce qu'ils estiment cette espece de nourriture mal-saine: enfin les autres prétendent que le précepte des Apôtres de s'en abstenir, s'étend au temps présent.

Des usages des Coptes je passe à leur créance. Le point capital, & sur lequel ils sont intraitables, est de ne reconnoître en Jesus-Christ qu'une seule nature, une seule volonté, une seule action, comme une seule personne. Ils ne peuvent entendre parler du Concile de Calcédoine, de saint Léon, de l'Empereur Marcien : ils les ont en horreur, & les chargent d'anathêmes, en leur reprochant d'avoir fortifié l'hérésie de Nestorius. Quand après cela on vient à examiner quel est dans le fond leur sentiment, soit qu'on cherche à s'en éclaircir par leur profession de foi, ou qu'on consulte leurs auteurs, ou qu'on les interroge eux-mêmes : on ne peut pas, qu'on ne soit affligé de voir le mêlange qu'ils font de leurs erreurs avec des vérités catholiques.

Voici quelle est la profession qu'ils font avant de communier. *Je crois, je crois, je crois, &c. je confesse jusqu'au dernier soupir, que c'est ici le corps vivifiant que votre Fils unique Notre-Seigneur & notre Dieu, notre Sauveur Jesus-Christ a pris de Notre-Dame la Mere de Dieu, pure & immaculée sainte Marie : il l'a uni à sa divinité sans confusion, sans mêlange, sans changement. Il l'a confessé*

généreusement devant Ponce Pilate : & il l'a livré pour nous au saint arbre de la Croix, uniquement par sa volonté. Je crois que la divinité n'a pas abandonné l'humanité un seul moment. Il se donne pour le salut & pour la rémission des péchés & pour la vie éternelle de celui qui le reçoit. Je le crois véritablement. Ainsi soit-il. Ils croyent donc & ils confessent que la divinité & l'humanité sont en Jesus-Christ sans confusion, sans mêlange & sans changement.

Dans un livre qu'ils estiment beaucoup, & qui est intitulé *Pierre précieuse*, où toute leur doctrine touchant les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation est expliquée, on lit ces mots au chapitre 3 : *Le Fils de Dieu a pris un corps & une ame raisonnable, fait entiérement semblable à nous, à l'exception du péché : ni la divinité n'a point été changée en l'humanité, ni l'humanité en la divinité : mais chacune a gardé ce qui lui étoit propre. Il n'y a point deux natures séparées après l'union, qui ne souffre point de séparation, comme le disent unanimement les saints Athanase, Cyrille, Epiphane, Severe.*

Ils ne font point de difficulté de dire dans une oraison à la sainte Vierge, que *Jesus-Christ est consubstantiel à son Pere*

selon sa divinité pure & incorruptible, & consubstantiel à nous selon son humanité pure & non divisée. Ainsi on les voit employer les mêmes termes, par lesquels le Concile de Calcédoine a cru assurer nettement la distinction des deux natures.

Je reviens au livre de la *Pierre précieuse*, parce qu'il me paroît mériter attention. L'auteur rapporte un long passage de la seconde lettre de saint Cyrille à Successus Evêque d'Isaurie, & s'attache particuliérement à l'expression *d'une nature du Verbe incarné. Saint Cyrille*, dit-il, *s'exprimant ainsi, nous apprend tout ce que nous devons croire: par ces mots une nature, il bannit la division, il exclut deux personnes, deux natures séparées, deux volontés opposées, deux actions contraires : & par ces autres mots, du Verbe incarné, il rejette tout mélange, toute confusion, tout changement.* Ensuite l'auteur cite dans le même sens plusieurs lettres que les Patriarches d'Alexandrie & d'Antioche se sont écrits en signe de communion, & où ils disent anathême à Marcion, à Manés, à Apollinaire, à Eutichés, à Nestorius. Et il conclut que leurs peres les Patriarches ont ordonné de *confesser une nature, une volonté, une action de Dieu incarné:*

afin d'éviter par le terme d'*une nature*, la diviſion dans laquelle Neſtorius eſt tombé. Enfin, dans leurs livres, s'ils rejettent deux natures, deux volontés, deux actions : ils ne manquent guere d'y ajouter le correctif de deux natures ſéparées, de deux volontés oppoſées, de deux actions contraires.

Dans la converſation ils s'expliquent de même. Le Mebacher dont j'ai déja parlé, m'a avoué, qu'il diroit volontiers, qu'*il y a deux natures en Jeſus-Chriſt*, en ajoutant incontinent, *en une ſeule perſonne & non ſéparées*. Ceux d'entre nous, continua-t-il, qui ont lu & qui ſçavent quelque choſe, n'ont pas coutume de dire ſimplement, qu'il n'y a qu'une nature : ils s'attachent à l'expreſſion de ſaint Cyrille, d'*une nature de Dieu incarnée*, ou que *Dieu a une nature incarnée*. Mais, en même-temps, il me conſeilla, ſi je ne voulois pas d'abord aigrir les eſprits, de ne point parler du Concile de Calcédoine & de ſaint Léon.

M'entretenant avec un Moine du Monaſtere de ſaint Macaire & Prêtre, je lui demandai premiérement, s'il ne croyoit pas que Jeſus-Chriſt eſt véritablement Dieu, & qu'il a la nature di-

vine? & puis s'il ne croyoit pas que Jeſus-Chriſt eſt véritablement homme & qu'il a la nature humaine? Il n'héſita pas à me répondre qu'il le croyoit ainſi. De plus, continuai-je, ne croyez-vous pas que la nature divine & la nature humaine ne ſont en lui ni confondues, ni mêlées, ni changées, & qu'elles demeurent ce qu'elles ſont d'elles-mêmes? Il en convint encore. Voilà donc, repris-je alors, une nature & une nature, c'eſt-à-dire, deux natures en Jeſus-Chriſt. Il me nia ma conſéquence, ne comprenant pas ce que c'eſt que diſtinction & ſéparation des deux natures, qu'elles ſont diſtinguées & unies, & non pas une.

Certainement les Coptes ne ſont pas Monophyſites au ſens d'Eutychés : ils diſent hautement anathême à cet hérétique inſenſé, pour avoir ſoutenu que les deux natures après l'union ſe ſont confondues enſemble, pour n'en faire plus qu'une, ou que la divinité a abſorbé l'humanité. Mais leur entêtement à ſoutenir qu'il n'y a en Jeſus-Chriſt qu'une nature, une volonté & une opération, eſt une héréſie réelle, qui les rend abſolument inexcuſables. Et c'eſt les y entretenir, que de leur paſſer cette

expreſſion, en conſidération de l'interprétation qu'ils ſemblent y donner, & qui en effet n'eſt qu'un ſubterfuge.

Au reſte, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Monophyſites, ſectateurs de Dioſcore & rébelles au Concile de Calcédoine, ont commencé à dire qu'en Jeſus-Chriſt la divinité & l'humanité ne ſont ni confondues, ni mêlées, ni changées ; qu'il eſt ſelon la divinité conſubſtantiel à ſon Pere, & que ſelon l'humanité il nous eſt conſubſtantiel. Dioſcore, au Concile de Calcédoine, n'évita pas l'anathême, en diſant lui-même anathême à quiconque ſoutenoit qu'il s'eſt fait une confuſion, ou un changement, ou un mêlange des natures. Pierre, ſurnommé *Mogus*, deux fois intrus dans le Siége d'Alexandrie, en 477 & 482, affectoit de parler de même, lui qui étoit à la tête du parti : & ce fut en ſa faveur, que l'Empereur Zenon fit cet Edit d'union, nommé *Hénotique*, condamné par le Pape Felix III, & déteſté des Catholiques, quoique les mêmes termes y fuſſent employés.

En quoi conſiſte l'héréſie des Coptes touchant l'Incarnation ? C'eſt que comme, ſelon l'ancienne Philoſophie, par l'union phyſique de notre corps & de

notre

notre ame, il se forme une seule nature, ensorte que ces deux parties de nous-mêmes concourent ensemble à toutes nos actions, l'ame aux mouvemens du corps, le corps aux sentimens de l'ame : ainsi les Coptes prétendent que par l'union hypostatique la divinité & l'humanité en Jesus-Christ sont devenues un seul principe actif de toutes ses opérations ; de maniere que ses actions, je dis celles qui répondent aux nôtres, ne sont pas seulement divines par l'excellence qu'elles tirent de la divinité, mais encore parce qu'elles en émanent. Delà survinrent autrefois tant de contestations entre les chefs du parti à Alexandrie ; les uns soutenant en conséquence de leur erreur principale, que la divinité avoit souffert en Jesus-Christ souffrant ; & les autres pour éviter une impiété si palpable, se réduisant à nier que l'humanité eût véritablement souffert, ce qui étoit une autre impiété.

Telle étoit l'hérésie des Monophysites, sectateurs de Dioscore & de Severe, telle est encore celle des Coptes : ils l'ont reçue avec les interprétations mitigées & éblouissantes, de ces anciens ennemis du Concile de Calcedoine, qui ne cesserent de remplir Alexandrie &

toute l'Egypte de séditions, jusqu'à ce qu'enfin le pesant joug des Mahométans les a contraints de se tenir en repos.

Quoiqu'ils aient de la vénération pour Dioscore, ils en ont incomparablement davantage pour Severe, Patriarche intrus dans le siége d'Antioche. Severe est ici le grand Saint & le grand Docteur; & il a bien mérité parmi eux ces titres de distinction par ses travaux & par la multitude de ses écrits pour soutenir la secte. Je ne dois pas oublier sur son chapitre, qu'il souscrivit à l'Hénotique de Zenon.

Ce que je dis des Coptes doit pareillement s'appliquer aux Arméniens, aux Suriens, aux Ethiopiens, qui conviennent avec eux, pensent & parlent comme eux. Il sont tous nommés Jacobites, de Jacques *Zanzale*, Moine, & disciple de Severe, comme l'assure *Seïd ebn Batrik*, qui l'appelle *Burdaï* en Arabe, c'est-à-dire, habillé de bardes de chameaux. Il fut ordonné Archevêque en secret, dans le temps que les Empereurs faisoient arrêter les Evêques qui refusoient d'accepter le Concile de Calcedoine : & sous ce vil extérieur, il parcourut l'Arménie, la Syrie & d'autres Provinces, ordonnant

en tous lieux des Evêques, des Prêtres, des Diacres.

Je crois, mon Révérend Pere, vous avoir expoſé fidellement la créance des Coptes & des Jacobites ſur ce dernier article. Leur attachement pour Dioſcore, pour Sévere & pour l'Hénotique de Zenon, eſt ce qui nous fait juger leur converſion ſi difficile. Si l'on pouvoit les en faire revenir, on les trouveroit aſſez dociles ſur tout le reſte.

1°. S'ils ne diſent pas que le Saint-Eſprit procede du Pere & du Fils, ils ne le nient pas. Ils récitent ſimplement le Symbole : *Je crois au Saint-Eſprit vivifiant, qui procede du Pere*, ſans l'addition, *& du Fils*; mais ils ne ſe formaliſent pas de nous l'entendre réciter avec cette addition. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils ignorent abſolument la diſpute que nous avons là-deſſus avec les Grecs : & s'ils étoient obligés de prendre parti, je crois que par émulation & par haine contre les Grecs ils ſe rangeroient du nôtre.

2°. Il n'eſt pas vrai qu'ils croyent que les ames attendent juſqu'au jour du jugement univerſel, pour être admiſes dans la béatitude du Ciel, ou pour être précipitées dans les tourmens de l'enfer. Un Prêtre que j'interrogeois ſur ce point,

me répondit avec esprit: *L'homme après sa mort va en sa maison.* Il empruntoit ces paroles de l'Ecclésiaste, ch. 12. *L'homme ira dans la maison de son éternité.*

3°. Touchant le Purgatoire, on les trouve toujours prêts à dire qu'ils font des prieres, des aumônes, & d'autres bonnes œuvres pour les morts, afin que Dieu fasse miséricorde à ceux qui sont décédés, sans avoir entiérement satisfait à sa justice pour leurs péchés, & afin qu'il diminue leurs peines. Mais il faut bien du manege pour les amener à déclarer les fables ridicules qu'ils ont ajoutées, ils ne les racontent qu'avec confusion, & je ne crois pas qu'elles soient dans aucun livre. Un Ange, disent-ils, prend l'ame à la sortie du corps, & la fait passer par une grande mer de feu, où il la plonge plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins criminelle: une ame pure passe si haut au-dessus, qu'elle n'en souffre nulle atteinte. L'Ange la présente à son Créateur, qui la renvoie quarante jours pour entendre sa derniere Sentence. La pauvre ame retourne au logis chercher son corps, elle va au tombeau, elle retourne encore au logis, & y erre pendant trois jours. Alors les Prêtres y vont, récitent

des prieres, & l'en font ſortir. L'Ange la reprend, la conduit dans le Paradis & dans l'Enfer, lui fait voir les différentes demeures des bienheureux & des damnés : & il emploie trente-ſept jours à cette viſite. C'eſt le terme d'être encore préſentée à Dieu, qui prononce alors l'arrêt d'un ſort éternel. Une preuve qu'ils n'ont pas grande foi à ces rêveries, c'eſt qu'après les quarante jours ils continuent de prier pour les morts.

4°. Ils ont ſans comparaiſon plus de vénération que nous n'en avons pour les Images : ils ſe proſternent devant elles ; & après les avoir touchées de la main avec reſpect, ils ſe frottent les yeux & le viſage. Je remarquerai en paſſant, que vraiſemblablement ils n'ont pas pris des Grecs, pour leſquels ils ont tant d'averſion, le culte des Images ; & par conſéquent il eſt très-ancien dans l'Egliſe d'Alexandrie. A la vérité, ils n'en ont que de plates ; mais je n'ai vu perſonne d'entr'eux condamner celles qui ſont relevées en boſſe, & qui ne fût diſpoſé à les honorer également. Les uns diſent qu'ils ne ſçavent pas en faire ; & les autres, qu'ils ont peur que les Turcs ne les traitent d'idolâtres. Un Prêtre m'a aſſuré qu'en une

des principales Egliſes de cette Ville ; on garde un crucifix de bronze, que le vendredi ſaint on expoſe au peuple pour l'attendrir ſur la mort de ſon Sauveur.

A propos des Images, je rapporterai une de leurs cérémonies, qu'ils appellent l'enterrement de la Croix. Ils paſſent preſque tout le jour du vendredi ſaint dans l'Egliſe en prieres, & à faire des proſternations. Ils embaument d'aromates la Croix, la couvrent d'un voile, & la poſent ſur l'autel ; où elle demeure ainſi juſqu'à la meſſe de Pâques, laquelle, ſelon l'ancien uſage, ſe célébre à minuit.

5°. Un ſchiſme qui dure depuis plus de douze cens ans, n'a pu entiérement effacer de leur eſprit le reſpect qui eſt dû à l'Egliſe Romaine. Le Patriarche ſe glorifie d'être ſucceſſeur de ſaint Marc, & reconnoît que le Pape eſt ſucceſſeur de ſaint Pierre. Il y a encore plus, car tous les ans ils ſolemniſent une fête de la ſupériorité de ſaint Pierre ſur les autres Apôtres.

A cette penſée, mon Révérend Pere, mon zèle & ma confiance ſe raniment : malgré les obſtacles que je vois à leur converſion, & que je vous ai expoſés au commencement de ma Lettre, je n'en déſeſpere pas. Ce reſte de reſpect pour

l'Eglise Romaine est une semence qui après être demeurée long-temps cachée en terre, produira le fruit d'une réunion. J'en reviens encore à dire que le moyen le plus efficace de la hâter, est de commencer par écarter l'ignorance, d'augmenter le nombre d'ouvriers de l'Evangile, & d'ouvrir des écoles; ce seront les fruits des aumônes que vous nous procurerez.

L'Egypte qu'on visitoit autrefois pour s'édifier de la vie admirable & du grand nombre de Saints qui l'habitoient, n'offre aujourd'hui à mes yeux que des objets de douleur. Ce n'est plus cette Eglise d'Alexandrie si florissante, ce ne sont plus ces déserts peuplés de tant de Monasteres & de tant d'Anachorettes. Un si triste changement toujours présent à mon esprit, me tient dans une affliction continuelle : je m'applique les paroles du Prophete : *Cane lugubre super multitudinem Ægypti.* Gémissez sur l'état lugubre de l'Egypte. Les Turcs sont les maîtres de ces belles & riches régions, cela est déplorable. Mais je m'attendris sur mes chers Coptes, ils sont mes freres par le Baptême, & leur constance dans la profession du Christianisme au milieu de tant de persécutions, me les rend infiniment

aimables ; cependant je les vois marcher tranquillement hors de la voie du ſalut. Si leur ignorance & leur indolence les rendent inſenſibles à un ſi grand malheur, éclairons-les, aimons-les , afin qu'ils le connoiſſent & qu'ils s'en retirent. C'eſt ſur l'état préſent de cette pauvre Nation, comme je l'ai expoſé, qu'il faut juger du ſecours qu'il conviendroit de lui donner. Je ſuis perſuadé, mon Révérend Pere, qu'il ne manque à votre zèle pour le lui procurer efficacement, que d'être ſecondé.

Comme vous me demandez auſſi dans votre Lettre, mon Révérend Pere, quelque éclairciſſement touchant les *Melchites* qui ſont en Egypte : il faut encore tâcher de vous ſatisfaire ſur cet article. Les Coptes prétendent leur faire injure en les appellant de ce nom, comme des gens qui n'ont point d'autre Religion que celle du Prince : & plût à Dieu que ce reproche eût aujourd'hui quelque fondement. Les *Melchites* ſont entiérement attachés pour la doctrine & pour les rites à la Religion des Grecs, dont ils gardent la langue dans l'Office divin. Ils ſe diſtinguent en Grecs de naiſſance, & en Grecs d'origine : ceux-là ſont des Marchands, qui abordent

ici en assez grand nombre de Constantinople & de l'Archipel pour le commerce : ceux-ci sont nés en Egypte, de familles qui y sont établies depuis longtemps, ensorte qu'ils n'ont point d'autre langue que l'Arabe, qui est celle du pays, d'où vient qu'on les nomme communément *Enfans des Arabes*.

Au Caire il n'y a pas un *Melchite* contre cinq cens Coptes : à Alexandrie ils sont à peu près égaux pour le nombre, c'est-à-dire, quatre ou cinq familles des uns & des autres : à Rosette, à Damiette, à Suez les Melchites sont supérieurs en nombre. Il ont outre cela le célébre Monastere du Mont Sinaï, & à deux journées au-delà une Bourgade sur le rivage Oriental de la mer Rouge.

Ils ont leur Patriarche avec le titre de Patriarche d'Alexandrie, lequel fait sa résidence ordinaire au Caire, & ils n'ont aucun Evêque. Seulement l'Abbé du Mont Sinaï a le titre d'Archevêque, & se dit indépendant du Patriarche. J'en ai vû un, qui étoit des environs de Constantinople, homme d'esprit, & qui allant prendre possession de son Monastere, mena un Jesuite avec lui : un an après je lui envoyai un Bref du Pape qui m'avoit été adressé ; & ce fut apparemment

ce Bref qui le déterminina à quitter ſecretement ſes Religieux; il prit la route de Conſtantinople, dans le deſſein de ſe retirer à Rome.

J'ai vû auſſi un Patriarche d'un grand mérite, & j'ai eu l'honneur de l'entretenir quelquefois; il étoit Candiot de nation, & Docteur de l'Univerſité de Padoue, où il avoit fait ſes études. Il avoit véritablement de la ſcience; mais la ſcience n'eſt pas de commerce en Egypte : il ſouffroit donc de ſe voir réduit à garder la ſienne renfermée en lui-même, ſans pouvoir en parler avec perſonne. Car non-ſeulement il étoit le ſeul ſçavant en Egypte, mais auſſi le ſeul qui ſe ſouciât de l'être : je ne parle pas des Francs. Il voulut prêcher, & il le fit en Grec : ſon troupeau qui n'entendoit que l'Arabe, s'ennuya à ſes Sermons. Il entretenoit des correſpondances à Rome, & dans la converſation il vouloit paroître orthodoxe. Des Prélats d'Italie, me diſoit-il, me preſſent de me déclarer hautement, & de réunir mon Egliſe à l'Egliſe Romaine; ils ne ſçavent pas ce que c'eſt d'être ſous la domination des Turcs : qu'ils nous en délivrent, la réunion eſt faite. Vain prétexte.

Si dans toute la ſuite de ma Lettre j'ai

parlé des Coptes & des Melchites, comme de deux peuples aussi distingués d'origine, qu'ils le sont de sentimens, ça plutôt été pour m'accommoder à l'opinion commune, que parce que j'en sois persuadé. Au contraire il m'est évident, que parmi les Coptes il y a des Grecs d'origine, & parmi les Melchites des Egyptiens d'origine. Car qui pourra jamais s'imaginer, s'il y fait reflexion, que dans l'agitation où fut l'Egypte après le Concile de Calcedoine, tous les Grecs généralement se soient déclarés pour le Concile & tous les Egyptiens contre? Ce n'est pas ce qui arrive ordinairement dans les contestations sur la Religion, où la division pénétre jusques dans les familles particulieres. Pourquoi cette unanimité des Grecs dans l'Egypte, tandis que dans toutes les autres provinces de l'Empire, & dans la Grece même, ils ne s'accordoient pas entr'eux? la discorde n'inspira nulle part tant de fureur qu'à Alexandrie; un Patriarche Catholique fut mis en pieces par le peuple, les autres furent menacés du même traitement & obligés de fuir : or ce peuple animé de l'esprit séditieux de l'héréśie étoit des Grecs, qui crioient contre le Concile

de Calcedoine. Tous les premiers Patriarches de la ſecte étoient Grecs, auſſi-bien que les principaux Docteurs. Enfin dans toute l'hiſtoire ancienne on ne découvre pas le plus leger veſtige de cette prétendue diviſion entre les deux nations. D'où je conclus que la diſtinction des Melchites & des Coptes, doit ſe rapporter à la diverſité des ſentimens, & non pas à celle d'origine; que le nom des Coptes eſt, comme celui de *Melchites*, un nom de ſecte.

Je croyois, mon Révérend Pere, avoir répondu à toutes les queſtions, que vous m'avez faites : il ne me reſte plus qu'à ſouhaiter que vous ſoyez content de mes réponſes, & à vous offrir ma bonne volonté dans les autres occaſions où il vous plaira de m'employer. Vous devez être bien perſuadé que tous vos Miſſionnaires, & moi en particulier, ſommes tout diſpoſés, & par inclination & par reconnoiſſance à exécuter ce que vous aurez pour agréable d'exiger de nous.

Nous vous prions à notre tour d'avoir égard à notre petit nombre d'Ouvriers pour cultiver le vaſte & fertile Royaume d'Egypte. Lorſque nous ſerons un plus grand nombre de Miſſionnaires,

nous pourrons tenter de plus grandes entreprises pour porter plus loin les lumieres de l'Evangile.

Nous seconderons de notre côté vos soins, en demandant à Dieu, qu'il les bénisse, & qu'il inspire à ceux qui tiennent leurs richesses de sa libéralité, le saint desir de lui en payer le juste tribut, en vous donnant les moyens de multiplier les Missionnaires, pour multiplier nos bonnes œuvres, & leurs mérites devant Dieu. Je suis dans l'union de vos saints Sacrifices, &c.

Au Caire, le 20 Juillet 1711.

Fin du quatriéme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du quatrieme volume.





